



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

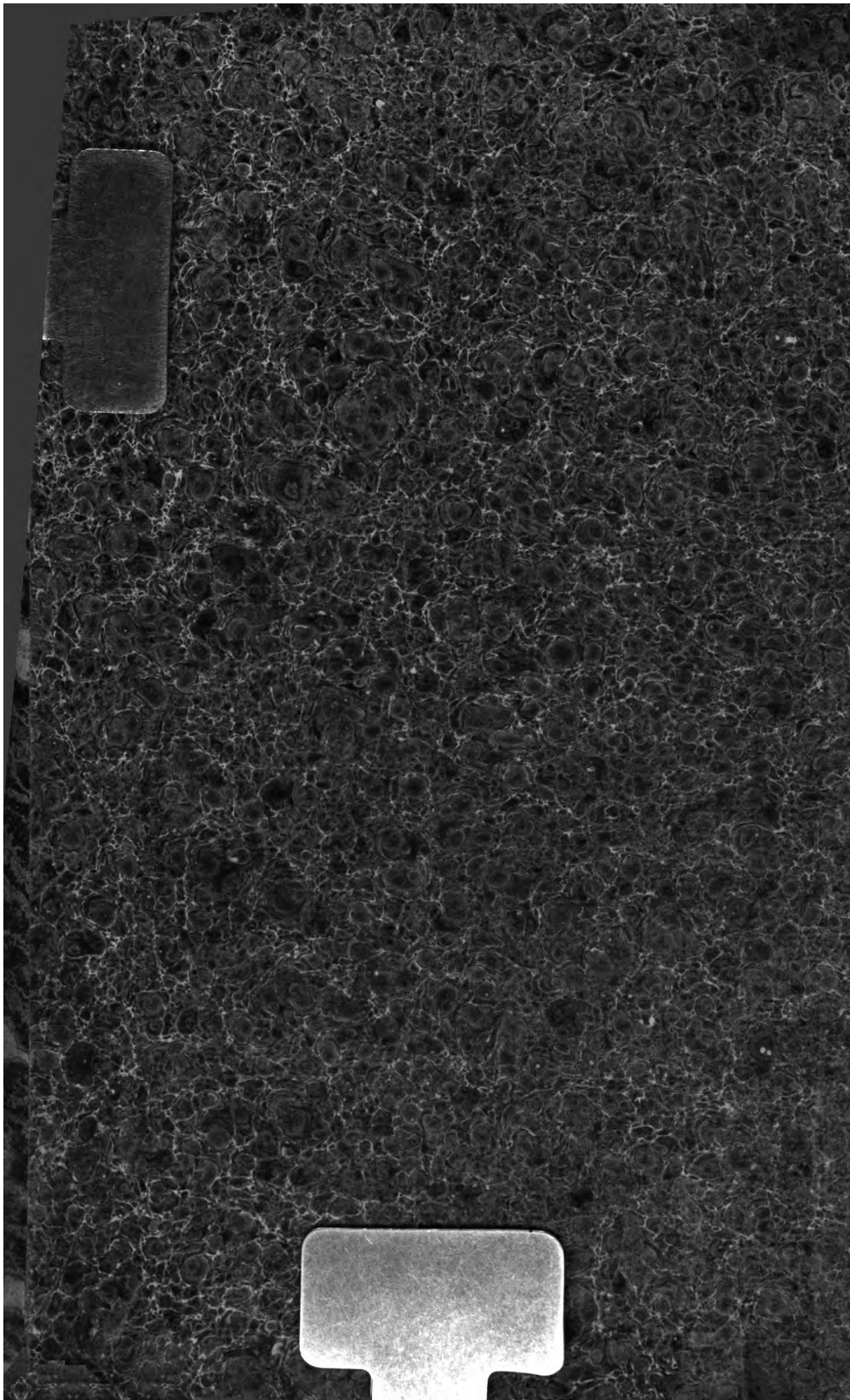
For more information see:

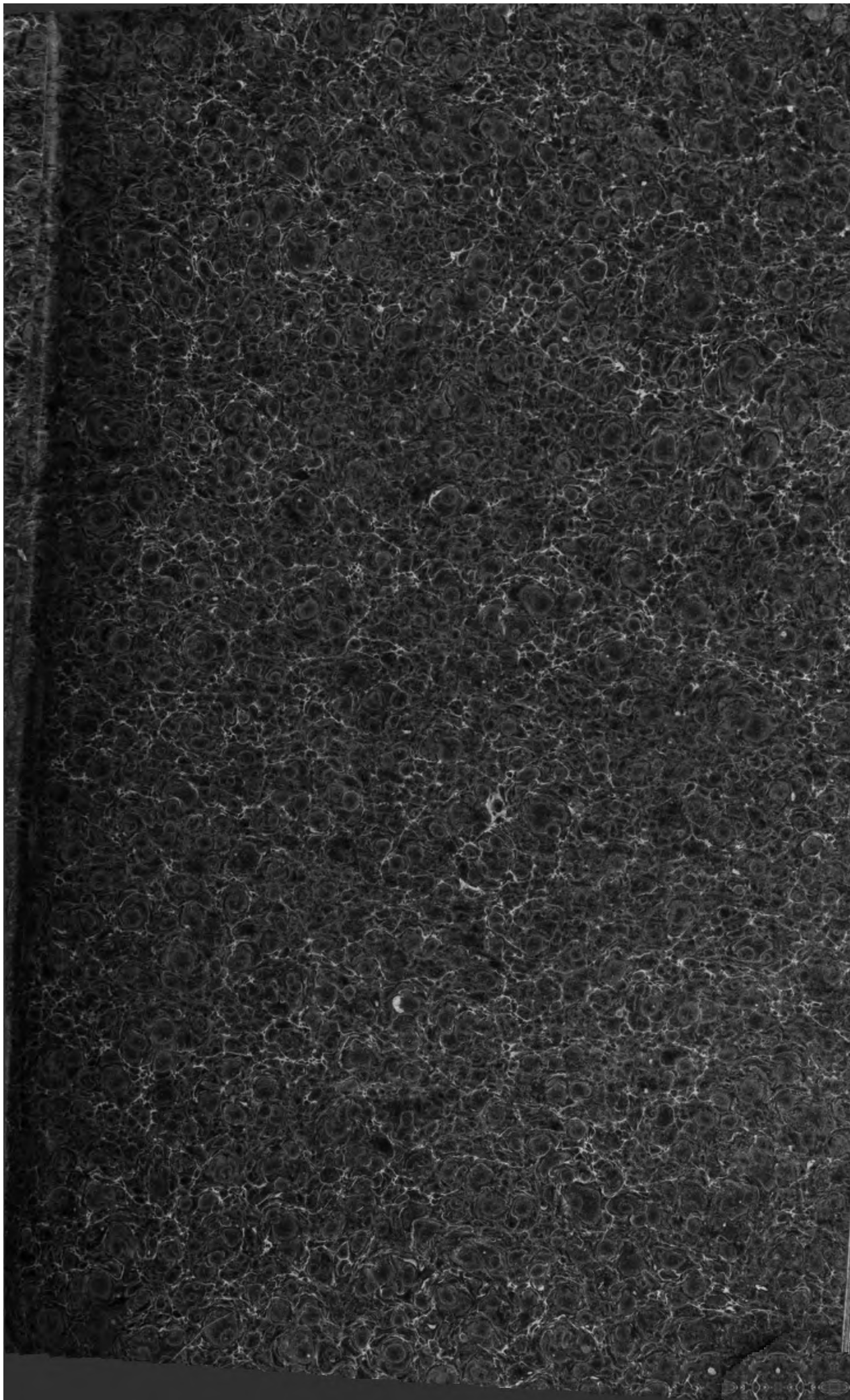
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



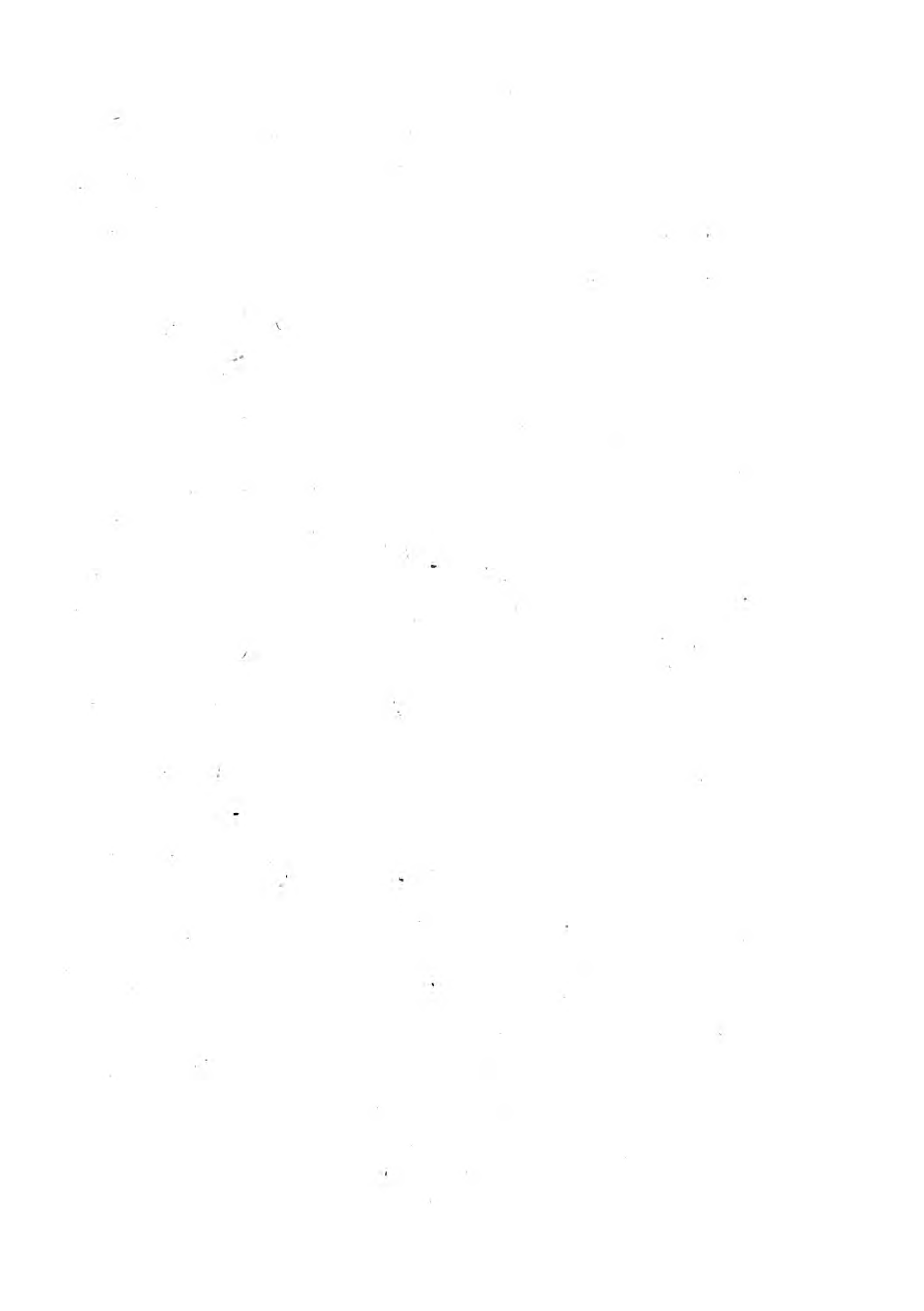
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

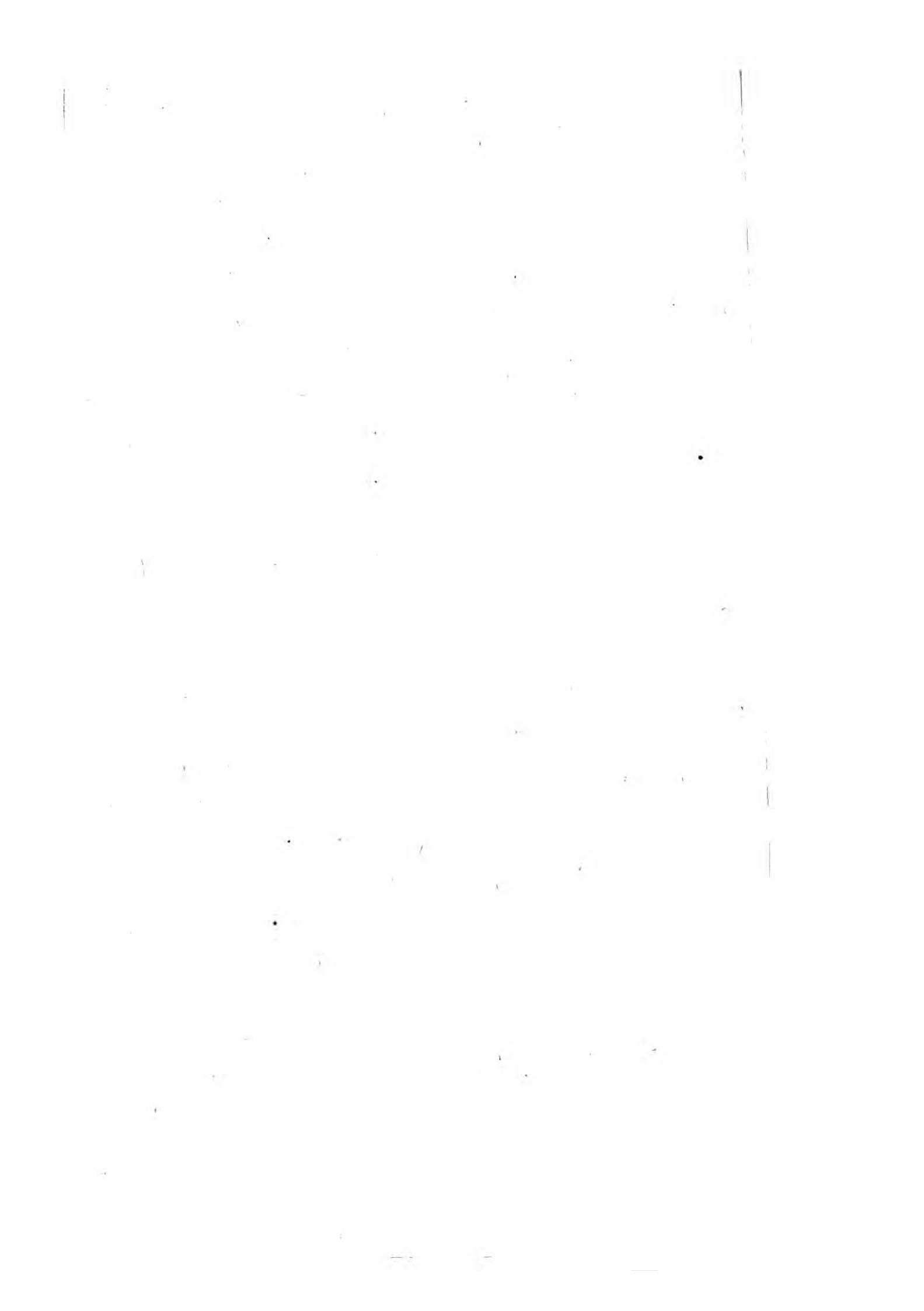






80 E. 949.





**VICTOIRES  
CONQUÊTES**

**DESASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES**

**DES FRANÇAIS.**





# VICTOIRES CONQUÊTES

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

## DES FRANÇAIS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS REÇULÉS JUSQUES ET COMPRIS

LA BATAILLE DE NAVARIN

PAR UNE SOCIÉTÉ DE MILITAIRES

ET DE GENS DE LETTRES

Suum cuique decus posteritas rependit.

TACITE, *Annales*, liv. IV, 35.

Seconde Édition et seconde Publication

Ornée de Cartes et de cent cinquante-deux Portraits.

TOME VINGT-SIXIÈME.

1810-1811.



PARIS

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE

RUE DES POTTEVINS, N° 14

M DCCC XXXI.





---

# PLANS

## CONTENUS DANS LE TOME VINGTIÈME<sup>1</sup>.

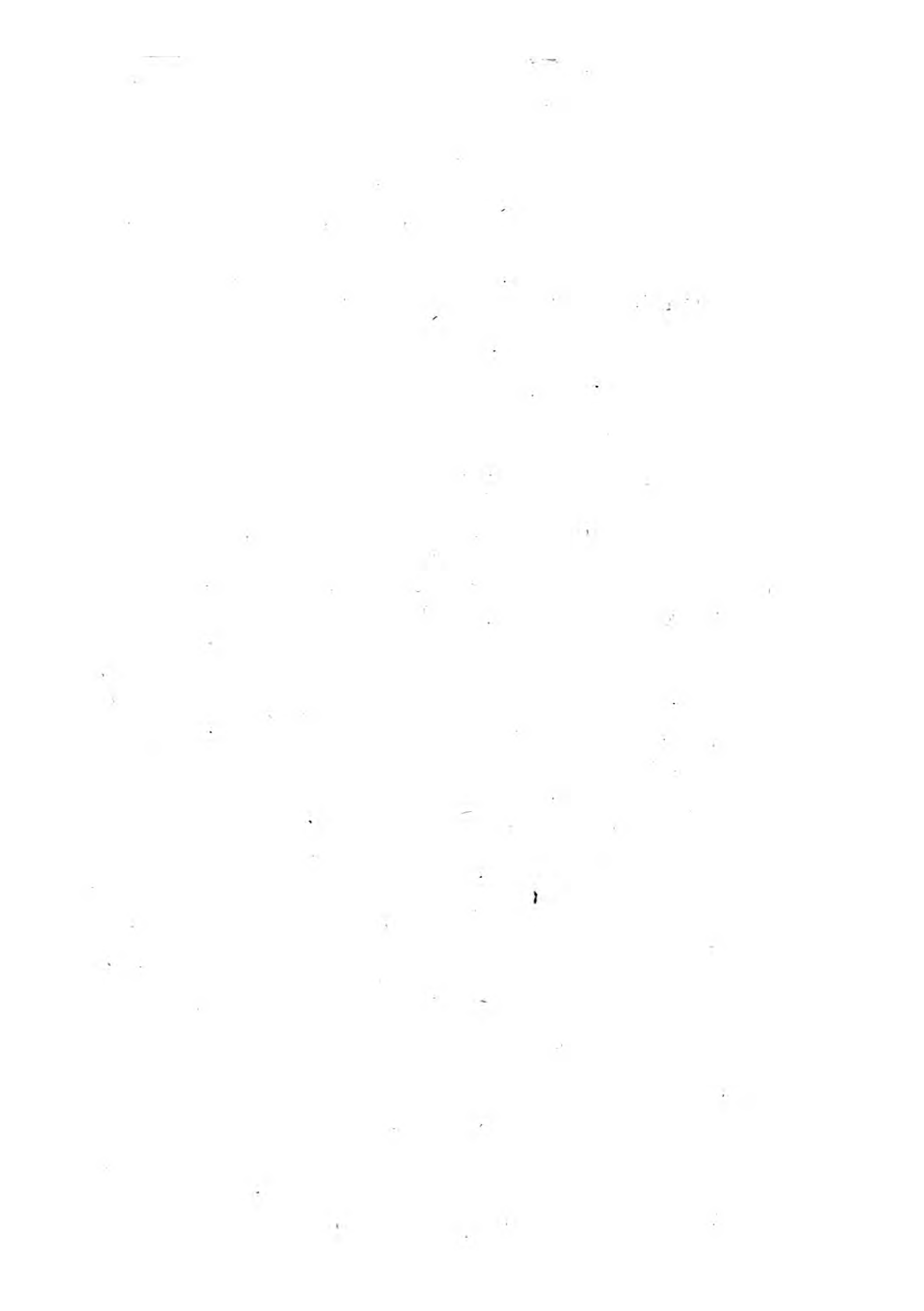
---

Le Tome vingtième est accompagné de six planches, dont deux triples et quatre doubles; ce qui forme quatorze planches.

---

	Pages.
Plan de la baie de Cadiz ( planche triple). . . . .	11
Plan du siège d'Astorga ( planche triple). . . . .	13
Plan du siège de Lérida ( planche double). . . . .	24
Plan du siège de Ciudad-Rodrigo ( planche double)...	60
Plan du siège de Tortose ( planche double). . . . .	152
Plan du siège de Tarragone ( planche double). . . . .	315

<sup>1</sup> Tous ces Plans sont dressés par M. Ambroise TARDIEU, d'après le texte même, et d'après les meilleurs matériaux.



---

# TABLE

DES

## CHAPITRES DU VINGTIÈME VOLUME.

---

### LIVRE VII.

#### CHAPITRE II.

	Pages.
1810.	
20 janvier. L'armée française franchit la Sierra-Morena , et envahit l'Andalousie. . . . .	3
5 février. Occupation de Malaga. . . . .	6
10 avril. Siège et prise d'Astonga. . . . .	13
Février.-Mars. Opérations du troisième corps de l'armée française en Aragon et dans le royaume de Valence. . . . .	20
14 mai. Siège et prise de Lerida. . . . .	24
8 juin. Siège et prise de Mequinenza. . . . .	33
Janvier.-Juin. Opérations en Catalogne ; combat de Mollet ; combat de Vique ; combat de Villafranca ; prise du fort d'Hostalrich, etc. ; le maréchal Macdonald remplace le maréchal Augereau dans le commandement du septième corps. . . . .	37

#### CHAPITRE III.

Troisième expédition des Français en Por- tugal. Formation d'une nouvelle armée d'invasion sous les ordres du maréchal Masséna. . . . .	56
--	----

## TABLE DES CHAPITRES.

	Pages.
1810.	
10 juillet. Siège et reddition de Ciudad-Rodrigo. . .	60
21. Destruction du fort de la Conception. . . .	67
28 août. Siège d'Almeida. . . . .	70
16 septembre. L'armée française pénètre en Portugal. . .	79
27. Bataille de Busaco. . . . .	82
10 octobre. L'armée anglo-portugaise se retire dans ses lignes en avant de Lisbonne. . . . .	91
Octobre.-Nov. Les deux armées s'observent réciproque- ment; retraite des Français sur Santarem; passage du Zezer; reconnaissance sur Abrantès, etc. . . . .	96
26 décembre. Une division du neuvième corps vient joindre l'armée française en Portugal, etc. . . .	112

## CHAPITRE IV.

Commencement du siège de Cadiz. . . . .	116
15 octobre. Défaite des Anglais sur la côte du royaume de Grenade. . . . .	119
Août.-Septem. Combats dans le midi de l'Andalousie; af- faires de Villagarcia, de Fuente-Ovejuna, de Fuente de Cantos, en Estramadure. .	120
2 novembre. Opérations du général Sebastiani; les Es- pagnols sont battus dans le royaume de Murcie. . . . .	125
Juillet.-Déc. Opérations militaires au centre et dans le nord de l'Espagne. . . . .	127
Sept.-Décem. Événemens militaires en Catalogne; combats de Cervera et de la Bisbal, etc. . . . .	136
Juin.-Décem. Siège et reddition de Tortose . . . . .	143
Coup d'œil sur les partis espagnols connus sous le nom de guerillas. . . . .	160

TABLE DES CHAPITRES.

xi

1811.

Pages.

CHAPITRE V.

23 janvier.	Mort du général espagnol la Romana. . . . .	166
Janvier.-Fév.	Situation fâcheuse de l'armée française. . . . .	169
4 mars.	L'armée française bat en retraite. . . . .	178
12.	Combat de Redinha. . . . .	182
15.	Affaire de Foz-d'Arunce. . . . .	194
3 avril.	Combat de Sabugal. . . . .	201
4.	Le maréchal Masséna rentre sur le territoire espagnol. . . . .	202
5 mai.	Bataille de Fuentès de Onoro. . . . .	205
11.	Belle retraite du général Brennier et de la garnison d'Almeida; destruction de cette dernière place. . . . .	212
7.	Le maréchal duc de Raguse remplace le prince d'Essling dans le commandement de l'armée; fin de la campagne de Por- tugal. . . . .	213

CHAPITRE VI.

22 janvier.	Prise d'Olivença. . . . .	217
19 février.	Bataille de la Gebora. . . . .	219
11 mars.	Prise de Badajoz. . . . .	223
15-27.	Prise des forteresses d'Albuquerque, Valen- cia, Campo-Mayor, . . . . .	224
Févr. et mars.	Continuation du siège de Cadiz. . . . .	226
5 mars.	Bataille de Chiclana. . . . .	227
	Reprise d'Olivença par les Anglais. . . . .	233
Avril.	Blocus de Badajoz par les Anglo-Portugais. . . . .	234
16 mai.	Bataille d'Albuhera. . . . .	236
19 juin.	Levée du siège de Badajoz par les Anglo- Portugais et les Espagnols. . . . .	251
21.	Réoccupation d'Olivença par les Français. . . . .	257
23.	Combat d'Elvas. . . . .	258



	Pages.
1811.	
Der. j. de juin.	Tentatives des Espagnols sur Ronda, sur Niebla et sur Séville. . . . . 259
Août.	Opérations militaires dans le royaume de Grenade ; combats de la Venta-de-Bahul, de Baza et de Pinos del Rey. . . . . 264
Octobre.	Tentatives infructueuses de l'armée de Murcie et des troupes espagnoles du camp de Saint-Roch. . . . . 270
	Le général Godinot échoue devant Tarifa et se brûle la cervelle. . . . . 271
Sept.-Octobr.	Suite des opérations de l'armée française dite de Portugal ; le maréchal duc de Raguse fait lever aux Anglais le siège de Ciudad-Rodrigo, etc. . . . . 272
27 octobre.	Affaire d'Arroyo-Molinos. . . . . 275
Novembre.	Les Espagnols sont battus dans les environs du camp de Saint-Roch. . . . . 278
Décembre.	Siège de Tarifa. . . . . 279
	Les Français s'avancent en Estramadure ; belle retraite du capitaine Neveu. . . . . 280
Févr.-Juillet.	Porlier est battu dans les Asturies ; mort du général Valletaux. . . . . 284
9-14 juin.	Défaite d'Espoz-y-Mina en Navarre. . . . . 285
25 août.	Le général Dorsenne défait l'armée espagnole de Galice sur l'Esla. . . . . 286
Novembre.	Le général Bonnet rentre dans les Asturies. 288
6	Le général Dubreton disperse les guerillas dans la province de Sant-Ander. . . . . 289
Mars.-Décem.	Opérations militaires dans les provinces du centre ; défaite de plusieurs bandes de guerillas par les généraux Hugo, Lahoussaye, d'Armagnac, etc. . . . . 290

TABLE DES CHAPITRES.

xiiij

1811.	Pages.
8 janvier. Suite des opérations des armées françaises d'Aragon et de Catalogne; prise du fort Saint-Philippe de Balaguer. . . . .	294
13. Combat de Tarrega. . . . .	296
Janvier. Combat de Vals. . . . .	297
Mars. Tentative des Espagnols pour s'emparer du Mont-Joui de Barcelone. . . . .	303
Avril. Marche du général Macdonald sur Barcelone; incendie de Manrese. . . . .	304
Le fort de Figuières est livré aux Espagnols par trahison. . . . .	307
3 mai. Combat sous Figuières. . . . .	308
4. L'armée d'Aragon investit Tarragone. . . . .	311
Mai.-Juin. Siège de Tarragone. . . . .	315
28 juin. Tarragone est pris d'assaut. . . . .	326
14 juillet. Prise du Mont-Serrat. . . . .	331
Septembre. Marche de l'armée d'Aragon sur le royaume de Valence. . . . .	334
Octobre. Siège du fort de Sagonte. . . . .	336
25. Bataille de Sagonte. . . . .	342
Reddition du fort de Sagonte. . . . .	348
Nov.-Décem. L'armée d'Aragon resserre Valence. . . . .	351
26 décembre. Investissement de Valence. . . . .	353
29. Occupation de la ville de San - Felipe par l'avant-garde de l'armée française. . . . .	356
10 janvier. Siège et reddition de Valence. . . . .	358

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES DU TOME VINGTIÈME.

---

# TABLE

## ALPHABÉTIQUE

*De tous les noms de Français ou étrangers, et de tous les corps désignés dans le vingtième volume.*

A	B
Abadia, 287, 288.	Bacarini, 325.
Abbé, 145, 146, 149, 155, 331.	Baccelar, 113, 165.
Abouville (d'), 13.	Bagnac, 222.
Abuelo (l'), 161.	Balathier, 330, 336, 342.
Adriani, 348.	Balestrier, 128.
Aguilar (d'), 130.	Ballesteros, 12, 161, 216, 217, 226, 232, 263, 270, 271, 278, 279.
Albuquerque (duc d'), 7, 8, 11, 116.	Baptiste, 32.
Almoya, 345.	Baraguey d'Hilliers, 140, 142, 308, 309, 310.
Alorna (marquis d'), 74, 75.	Barbaroux, 31.
Alvarès, 23.	Barbe, 348.
Amor (d'), 129.	Barbieri, 356.
Anduard, 123.	Barcena, 161.
Aremberg (duc d'), 121, 277.	Barral, 19.
Augereau, maréchal, 25, 26, 37, 39, 41, 43, 46, 47, 50, 51, 52, 53, 54.	Barrié, 274.
Augereau, général de brigade, 45, 46, 48.	Barrois, 271, 278.
Aunée, 314.	Bassecourt, 147, 149, 293, 356.
Aussenac, 330.	Baste, 127.
Antié, colonel, 230.	Bazin, chef de bataillon, 11.
Autier, capitaine, 120.	Bazin, maréchal-des-logis, 345.
Aymard, 127.	Beauregard, 9.
	Beloti, 360.

TABLE DES NOMS.

xv

- Beresford, 10, 70, 89, 176, 225, 233, 234, 236, 244, 247, 248, 249.  
 Berge, 244.  
 Berael, 135.  
 Berthier (Alexandre), 329.  
 Bertin, 135.  
 Berton, 260, 269.  
 Bessières, duc d'Istrie, 204, 286.  
 Beurmann, 310.  
 Bianchini, 329.  
 Billeret, 65.  
 Bisbal (comte de la). *Voyez* O'Donnell.  
 Blacke, 11, 37, 125, 127, 236, 264, 266, 267, 270, 293, 334, 336, 337, 342, 343, 345, 347, 348, 350, 355, 359, 361, 362, 363.  
 Blayney (lord), 119, 120.  
 Bobilier, 310.  
 Bombois, 65.  
 Bonaparte, 3, 4, 11, 13, 14, 42, 54, 56, 58, 65, 76, 77, 103, 108, 133, 160, 173, 199, 221, 231, 237, 251, 266, 278, 286, 296, 302, 308, 318, 324, 329, 330, 350, 366, 367, 368.  
 Bonaparte (Joseph), 3, 6, 7, 8, 9, 41, 76, 250, 262, 293, 357.  
 Bonnaire, 113.  
 Bonnet, 3, 12, 13, 14, 20, 41, 132, 133, 135, 283, 284, 285, 287, 288, 289.  
 Bonpart, 15.  
 Bory-Saint-Vincent, 222.  
 Bouchu, 244.  
 Bouilly, 360.  
 Bouitz, 120.  
 Boullemagne, 297.  
 Bounac, 12.  
 Bourgeois, 45, 325, 330.  
 Bourke, 355.  
 Boussard, 23, 28, 150, 343, 345, 347, 350, 353, 354.  
 Bouvier, colonel du génie, 324, 335.  
 Bouvier-des-Eclats, 222.  
 Brard, 348.  
 Brayer, 122, 123, 242.  
 Brejeant, 137, 310.  
 Brenier, 203, 212, 213.  
 Brent, 107.  
 Brette, 252.  
 Briche, 124, 217, 222, 237, 238, 239, 241, 248, 254, 256, 257, 275.  
 Bron, 275, 277.  
 Bronikowski, 155, 352.  
 Bronn, 70.  
 Brunet, 11.  
 Buget, 30.  
 Burthe, 22, 27, 28.  
 Busque, 297.
- C
- Caffarelli, 133, 285.  
 Cameron, 107.  
 Campbell, 95, 107.  
 Campo-Verde (marquis de), 39, 40, 295, 296, 297, 304, 308, 309, 314, 330, 331.  
 Cannada (comte de la), 149.  
 Capucino, 161.  
 Caravajal, 147.  
 Caro, 345.  
 Carrera (la), 168, 216, 218, 219, 221.  
 Cartaguez, 118.  
 Castanos, 2, 236, 274, 275, 291.  
 Chabert, 210.  
 Chamorin, 222.  
 Charles III, 41.  
 Chassereaux, 123.  
 Chaudron-Rousseau, 230.

Chauvel, 122, 123.  
 Chauvin, 25.  
 Chelmicki, 120.  
 Chevalier, 135.  
 Chlusowitz, 36.  
 Choiseul, 219, 222.  
 Christophe, 337, 338, 345.  
 Chulliot, 340.  
 Claparède, 113, 164, 165,  
 166, 175, 199, 254.  
 Clarke, duc de Feltre, 303.  
 Clausel, 20, 92, 104, 106,  
 108, 175, 253.  
 Clément, 510, 334.  
 Clouet, 13.  
 Cocinero, 161.  
 Cole, 95, 107, 234.  
 Compère, 343.  
 Couroux, 210, 254, 257, 261,  
 262, 263.  
 Contréras (D.), 328.  
 Copons, 121, 279.  
 Coste, 219.  
 Cotton (sir), 95.  
 Couche, 66.  
 Cox, 71, 72.  
 Crawford, 67, 69, 70, 79,  
 86, 93, 107.  
 Cretin, 133.  
 Cuesta, 2.  
 Cuevas (marquis de las), 260.  
 Cuny, 310.

## D

Daigremont, 28.  
 Damour, 194.  
 Dantze, 297.  
 Darmagnac, 295.  
 Darricau, 231, 232, 263.  
 Davous, capitaine, 346.  
 Debilly, 348.  
 Deguillhem, 13.  
 Delcambre, 310.  
 Delom, 65.

Delort, 38, 42, 44, 47, 49,  
 50, 136, 137, 299, 300, 327,  
 329, 330, 335, 345, 347,  
 350, 354, 356, 357, 358.  
 Desmares, lieutenant, 313.  
 Desmarets, colonel, 222.  
 Dessolles, 5, 9.  
 Destombes, 29.  
 Devallant, 29.  
 Dombrowski, 276, 277, 281,  
 282.  
 Dommaget, 165.  
 Donarche, 23.  
 Doria, 12.  
 Dorsenne, 272, 273, 286,  
 287, 288, 289.  
 Doyle, 36, 311.  
 Drouet, comte d'Erlon, 57,  
 112, 115, 197, 204, 208,  
 237, 253, 254, 255, 257,  
 264, 270, 275, 280, 282.  
 Dubreton, 289, 290, 330.  
 Duchamp, 318.  
 Dufayne, 311.  
 Duhesme, 39, 41.  
 Dumoustier, 287, 289.  
 Dupay, 28.  
 Dupeyroux, 313.  
 Dupont, général, 11.  
 Dupont, lieutenant, 297.  
 Durand, 338.  
 Duroc-Mesclop, 123.  
 Dutayat, 65, 196.  
 Duvernois, 136.

## E

Eblé, 66, 70, 109, 176.  
 Ehrard, 332.  
 Empecinado, 127, 128, 161.  
 Emyon, 142, 310.  
 Eroles (marquis d'), 331, 332.  
 Erskine, 107.  
 Esmenard, 63.  
 Espana (Carlos d'), 221.

- Espert-Latour, 44, 330.  
 Estève, 150.  
 Eugène, 298, 299, 300, 301.
- F**
- Faillon, 13.  
 Famechon, 297.  
 Fane, 107.  
 Faucaud, 36.  
 Ferdinand VII, 262.  
 Ferey, 66, 69, 85, 104, 108,  
 189, 193, 194, 196, 206.  
 Ficatier, 318, 320.  
 Fondeleski, 148.  
 Fontaine, 129.  
 Foy, 10, 11, 85, 103, 109,  
 166, 174.  
 Francesquito, 161, 293.  
 Frère, 154.  
 Freyre, 356.  
 Fritzhart, 262.
- G**
- Gabriel, 13.  
 Gaidon, 123.  
 Gardanne, 69, 112, 174.  
 Garrido, 129.  
 Gateaux, 12.  
 Gazan, 12, 216, 218, 242,  
 253, 254.  
 Gazevieuille, 118.  
 Gentil, 11.  
 Georget, 296, 297.  
 Girard, 122, 217, 218, 220,  
 222, 237, 239, 241, 242,  
 275, 276, 277, 278, 280.  
 Girardin, 12, 13.  
 Godinot, 231, 232, 237, 238,  
 239, 240, 241, 244, 245,  
 249, 254, 256, 257, 258,  
 259, 261, 262, 264, 265,  
 266, 267, 268, 269, 271,  
 272.
- Golsteim, 129.  
 Gonzalès, 25, 32, 260.  
 Gouache, 64, 65.  
 Goudin, 118.  
 Graffenried, 132.  
 Graham (sir Thomas), 117,  
 228, 229, 231, 232, 233,  
 273.  
 Graindorge, 85.  
 Grant, 10, 100, 113.  
 Gratien, 93.  
 Gritte, 123.  
 Grosjean, 47.  
 Grundner, 9.  
 Gudin, colonel, 340, 344.  
 Guéri, capitaine, 338.  
 Guéry, colonel, 33, 39, 40.  
 Guerlot, 11.  
 Guêtre, 46.  
 Guichard, 135.  
 Guidet, 135.  
 Guigliotti, 52.  
 Guillot, 46.  
 Guilloteau, 118.  
 Guingret, 212.  
 Guirot, 244.  
 Guttières, 291.  
 Guyot, 308.
- H**
- Habert, 22, 26, 31, 145, 149,  
 155, 294, 312, 313, 320,  
 327, 330, 335, 339, 345,  
 344, 345, 346, 347, 351,  
 353, 355.  
 Harispe, 21, 27, 28, 32, 151,  
 157, 305, 306, 320, 324,  
 325, 330, 337, 338, 343,  
 347, 348, 350, 351, 353,  
 354.  
 Haxo, 33, 35.  
 Henri, colonel, 340, 341, 360.  
 Henri, chef de bataillon, 154.  
 Henriot, 296.

- Hérasti (André), 63, 64, 66.  
 Heudelet, 9.  
 Hill, 10, 67, 75, 80, 82, 83,  
 84, 94, 105, 107, 111, 168,  
 176.  
 Houdelot (d'), 28.  
 Houston, 208.  
 Hubert, 13.  
 Hudry, 123.  
 Hugo, 127, 128.  
 Hulot, 222.
- I
- Infantado (duc de l'), 2.
- J
- Jacquand, 155.  
 Jeannet, 260.  
 Jeannin, 12, 16, 20, 131.  
 Jendion, 252.  
 Joubert, 13.  
 Juan, 130, 287, 337.  
 Julian (don), 66, 129, 130,  
 161, 208, 274.  
 Junot, 14, 15, 19, 20, 57,  
 58, 61, 64, 72, 80, 81, 84,  
 92, 93, 95, 106, 170, 171,  
 188, 189.
- K
- Keath, 231.  
 Kellermann, 132.  
 Kernier, 244.  
 Kliski, 21, 145.  
 Klopiski, 21, 145, 147, 148,  
 343, 346, 347.  
 Konopka, 127, 239.  
 Kosinowski, 148.  
 Kruse, 128.
- L
- Lacombe-Saint-Michel, 54.
- Lafarge, 29.  
 Laferrière, 186.  
 Lafosse, 155.  
 Lagrave, 15.  
 Lahoussaie, 128, 291, 292.  
 Lainezan, 341.  
 Lallemand, 258, 279.  
 Lamarque, 310, 334.  
 Lamorinière, 202.  
 Lamotte, 68, 194.  
 Lanchon, 222.  
 Lardizabal, 342, 345, 364.  
 Lascy, 121.  
 Latour-Maubourg, 220, 221,  
 222, 224, 226, 233, 235,  
 237, 238, 240, 244, 248,  
 249, 256, 257, 258, 259,  
 261, 264, 267.  
 Laval, 20, 21, 144, 145.  
 Lebrun, 310.  
 Ledoux, 310.  
 Lefebvre, général, 334.  
 Lefebvre, adjud.-major, 123.  
 Leith, 67, 80, 82, 94, 107.  
 Lemperière, 338.  
 Lenouand, 135.  
 Lenourrit, 270.  
 Leroy, 135.  
 Leval, 13, 228, 279, 280.  
 Lévêque, 123.  
 Loison, 66, 67, 68, 69, 70,  
 72, 81, 85, 96, 103, 105,  
 108, 179, 188, 189, 190,  
 199, 200, 209.  
 Longa, 161, 163.  
 Lorge, 127.  
 Luva (de), 52.
- M
- Macdonald, 37, 54, 55, 136,  
 137, 139, 140, 141, 142,  
 297, 298, 299, 300, 301,  
 302, 303, 304, 305, 306,  
 307.

- Mahi, 342, 356, 358.  
 Manco, 161.  
 Maranzin, 242.  
 Marchand, 69, 72, 86, 185,  
 189, 192, 203, 206.  
 Marmont, 209, 213, 215, 253,  
 254, 255, 256, 264, 272,  
 273, 274, 275, 286, 288.  
 Marquet, 123.  
 Martin, chef d'escadron, 287.  
 Martin, capitaine, 123.  
 Martinez, 308.  
 Martino (San-), 291.  
 Masséna, 56, 58, 59, 60, 61,  
 64, 65, 66, 68, 74, 75,  
 77, 79, 80, 81, 82, 83,  
 84, 87, 88, 90, 93, 95,  
 96, 97, 99, 100, 102, 103,  
 105, 106, 107, 108, 109,  
 110, 111, 112, 113, 114,  
 120, 164, 166, 170, 174,  
 175, 176, 177, 178, 179,  
 181, 182, 183, 187, 188,  
 189, 190, 191, 193, 197,  
 198, 199, 200, 201, 202,  
 203, 204, 205, 206, 209,  
 211, 213, 214, 215, 216,  
 217, 225, 226, 234, 235,  
 253, 286.  
 Maucune, 85, 207.  
 Maurice Mathieu, 303, 304,  
 331.  
 Mayer, 361, 362.  
 Mazzuchelli, 365.  
 Medico, 161.  
 Melins, 135.  
 Menacho, 223.  
 Mendizabal, 161, 168, 216,  
 218, 219, 221, 222, 225,  
 289, 290.  
 Merle, 85.  
 Mermet, 69, 189, 194, 200.  
 Mesclop, 319.  
 Meunier, 319.  
 Meymat, 297.
- Michel, 244.  
 Milet, 148.  
 Milhaud, 6, 126, 127.  
 Miller, 113, 166.  
 Millet, 336.  
 Mina, 161, 163, 285.  
 Mioque, 39, 318, 319.  
 Mir (Ysidoro), 290, 291.  
 Mlokosiewietz, 119, 120.  
 Molina, 353.  
 Mondragon, 347.  
 Monnot, 123.  
 Montauban, 30.  
 Montbrun, 56, 69, 84, 92,  
 95, 103, 179, 187, 192,  
 208, 210, 273, 274.  
 Montchoisy, 118.  
 Montigny, 291.  
 Montijo (comte de), 268,  
 269.  
 Montmarie, 144, 146, 150,  
 290, 324, 331, 344, 347,  
 350, 360.  
 Montons, 29.  
 Maralès, 291.  
 Morillo, 261, 262, 263, 264.  
 Mortier, 5, 6, 7, 8, 124, 168,  
 176, 177, 216, 220, 222,  
 223, 224, 225, 226, 233,  
 234, 237, 253.  
 Mousseau, 12.  
 Muller, 222.  
 Musnier, général, 26, 27, 33,  
 36, 149, 150, 313, 354.  
 Musnier, capitaine, 300.
- N
- Navarro (Garcia), 145, 149.  
 Neveu, 280, 281, 282.  
 Ney, 9, 56, 57, 61, 63, 64,  
 65, 67, 69, 70, 81, 84,  
 85, 96, 103, 179, 181, 183,  
 184, 185, 186, 188, 189,  
 190, 191, 192, 195, 196,  
 197, 199, 214.



Nolivos, 130.  
Nourrit, 52.  
Nussbaame, 13.

## O

Obispo, 336, 337, 347, 356, 358.  
O'Donnell, 25, 26, 27, 29, 37, 38, 39, 42, 43, 44, 45, 46, 49, 52, 53, 138, 149, 295, 337, 364.  
Ordinari, 356.  
Ormancey, 127.  
Orry, 49, 50.

## P

Palapos (les frères), 307.  
Palmarolle, 334.  
Palombini, 299, 324, 325, 330, 336, 343, 346, 347, 351, 354, 255, 360.  
Pannetier, 360.  
Papigny, 318, 319.  
Paris, 21.  
Passelat, 23, 347.  
Pastor, 161.  
Pêcheux, 260.  
Pellerin, 135, 284.  
Pena, 227, 231, 232.  
Penne-Villemur (comte de), 263.  
Pepin, 121, 242, 248.  
Peremony, 223.  
Péridon, 348.  
Perpi, 356.  
Perrin, 11.  
Perussel, 130.  
Petiet (Auguste), 219, 222.  
Petit, colonel, 309, 334.  
Petit, capitaine, 21.  
Philippon, 221, 222, 224, 235, 252, 256.  
Picton, 70, 84, 95, 107.

Pignatelli (prince), 52.  
Pileau, 150.  
Pino, 37.  
Pinteville, 129.  
Plachecki, 120.  
Plagniol, 30.  
Plauzonne, 334.  
Plique, 311.  
Pol, 289.  
Ponsin, 155.  
Pontaralo, 13.  
Ponti, 360.  
Porlier, 132, 133, 161, 283, 284, 289, 290.  
Praefke, 242.  
Provasi, 360.

## Q

Quadra, 266.  
Quesnel, 308, 310, 334.  
Quiot, 222, 225, 270.

## R

Raffard, 336.  
Raffron, 36.  
Rauquemaurel, 23.  
Raymond, 123, 222.  
Ré, 360.  
Regnier, 8.  
Reille, 285, 353, 354, 355.  
Remond (Victor), 4, 121, 122, 260, 266, 267, 268, 269, 276.  
Renouvier, 23.  
Revel, 318, 320.  
Rey, 125, 126, 127, 279.  
Reynaud, 274.  
Reynier, 9, 56, 61, 67, 72, 75, 81, 84, 85, 92, 104, 106, 107, 170, 174, 177, 188, 195, 198, 201, 202, 208, 213.  
Richard, 300.

- Robert, général, 343, 346, 550, 351, 354, 355, 365.  
 Robert, colonel, 27, 28, 32, 313, 325, 330.  
 Robert, major, 129.  
 Rogniat, 144, 153, 156, 159, 315, 320, 330.  
 Roguet, 128, 287, 288.  
 Rollet, 125.  
 Romana (marquis de la), 56, 61, 102, 122, 123, 132, 160, 166, 167, 168, 216.  
 Rouelle, 31.  
 Rovira, 307.  
 Rubichon, 29.  
 Ruffin, 228, 229, 230, 254.  
 Ruty, 66, 138, 243.
- S
- Saint-Chamans, 222.  
 Sainte-Croix, 64, 87, 88, 96.  
 Saint-Cyr-Nugues, 157, 322, 330.  
 Saint-Denis, 222.  
 Saint-Georges, 29, 345.  
 Salis, 130.  
 Salme, 315, 316, 317, 318, 324.  
 Santocildes, 14, 16, 19, 284, 285.  
 Sarraza, 23.  
 Sarsfield, 297, 298, 299, 301, 305, 325.  
 Sarto, 23.  
 Scarempi, 29.  
 Schiazetti, 336, 347.  
 Schmitz, 338.  
 Schwartz, 48, 138.  
 Sebastiani, 5, 6, 7, 119, 120, 125, 126, 232, 261, 264.  
 Sémélé, 271, 278.  
 Serras, 131, 132.  
 Severoli, 47, 48, 51, 355, 359.  
 Skerret, 279.
- Sieyes, 151.  
 Silveyra, 68, 113, 164, 165, 166, 173, 175, 199.  
 Simon, 66, 85, 86.  
 Solignac, 93, 96, 104.  
 Soubeiran, 129.  
 Souham, 37, 38, 39, 42, 43, 44, 45, 46, 53.  
 Soult, 4, 5, 7, 8, 9, 58, 110, 111, 114, 116, 124, 176, 177, 215, 217, 218, 220, 223, 224, 225, 226, 231, 233, 235, 236, 237, 239, 241, 243, 245, 246, 247, 249, 250, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 271, 272, 275, 279, 282.  
 Soult, général de brigade, 267.  
 Souque, 12.  
 Spencer (sir), 94, 107, 203.  
 Sprunling, 65.  
 Subervic, 127.  
 Suchet, 3, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 29, 30, 31, 33, 34, 35, 37, 46, 53, 54, 55, 136, 139, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 149, 151, 154, 156, 157, 159, 293, 294, 296, 303, 311, 314, 317, 321, 323, 324, 328, 330, 331, 335, 336, 337, 338, 339, 342, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 357, 359, 360, 361, 362, 366, 368.  
 Suffisant, 11.
- T
- Tartarin, 29.  
 Taviel, 334.  
 Thiebault, général, 273, 274.  
 Thiebault, capitaine, 325.

Thirion, 65.  
 Tholosé, 222.  
 Tillet (André), 212, 213.  
 Toro, 130.  
 Tournadre, 52.  
 Trant, 58, 80, 90, 91, 100,  
 113, 166, 173.  
 Treilhard, 67, 68.

## V

Vacani, 319.  
 Vachelot, 345.  
 Valazé, 20, 66.  
 Valdivia, 125.  
 Valentin, capitaine du génie,  
 32.  
 Valentin, capitaine de dragons,  
 43.  
 Vallée, 33, 144, 156, 320,  
 330, 352.  
 Valleteaux, 133, 135, 284.  
 Veilande, 222.  
 Velasco, 364.  
 Vénégas, 2.  
 Verbigier-Saint-Paul, 330.  
 Verdier, 46.  
 Vergès, 30, 146.  
 Verion, 297.  
 Victor, duc de Bellune, 3,  
 4, 6, 7, 8, 11, 116, 120,  
 216, 226, 227, 228, 229,  
 230, 231, 232, 235.  
 Vigent, 123.  
 Vigier, 334.  
 Villa-Campa, 20, 143, 147,  
 311, 337.  
 Villantroys, 117.  
 Villate, 227, 228, 229, 252.

Villemet, 112.  
 Vinatier, 23.  
 Vinot, 220, 222, 232, 238,  
 239, 244, 257, 260.  
 Virnez, 221.

## W

Wathiez, 273, 274.  
 Wautier, 33, 39.  
 Wellington, 1, 2, 3, 10, 57,  
 59, 60, 61, 67, 70, 74, 75,  
 76, 79, 80, 82, 83, 87, 88,  
 89, 96, 97, 99, 100, 105,  
 106, 107, 111, 114, 120,  
 166, 168, 170, 171, 173,  
 175, 176, 177, 179, 183,  
 186, 190, 191, 193, 194,  
 198, 199, 201, 203, 204,  
 205, 207, 208, 210, 211,  
 225, 234, 235, 251, 252,  
 255, 256, 258, 259, 264,  
 272, 273, 274, 281, 282,  
 286, 288.  
 Werlé, 126, 237, 243, 248.  
 Wilson, 58, 100, 113, 165.

## X

Ximenès, 291.

## Y

Ymas, 223.

## Z

Zayas, 29, 342, 345, 364.  
 Zimer, 23.

## ARMÉES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

*Armée française.*

- GARDE IMPÉRIALE**, 13, 127, 128, 129, 130, 204, 207, 209, 272, 285, 286, 287, 289.
- GRENADIERS ET VOLTIGEURS RÉUNIS**, 15, 324, 325, 326.
- INFANT. DE LIGNE.** — Quatrième, 355, — septième, 49, 315, 317, 318, 319, 324, 337, 338, 344, 347, — huitième, 230, — quatorzième, 21, 145, 150, — quinzième, 93, — seizième, 315, 318, 320, 344, 347, — vingt-unième, 219, — vingt-quatrième, 231, — vingt-septième, 185, — trente-deuxième, 127, 232, — trente-quatrième, 123, 221, 222, 276, 288, — trente-cinquième, 194, 195, — quarantième, 123, — quarante-deuxième, 38, 43, 44, — quarante-quatrième, 152, 154, 155, 347, — quarante-cinquième, 247, — quarante-sixième, 12, 16, — cinquantième, 65, 185, — cinquante-unième, 124, — cinquante-deuxième, 70, — cinquante-quatrième, 231, — cinquante-cinquième, 9, — cinquante-huitième, 269, soixante-quatrième, 123, — soixante-cinquième, 12, 16, 19, — soixante-neuvième, 65, 194, 195, 196, — quatre-vingt-sixième, 11, — quatre-vingt-huitième, 123, 127, 221, 251, 281, — quatre-vingt-treizième, 43, 44, — quatre-vingt-quinzième, 227, — quatre-vingt-seizième, 231, — centième, 221, 225, — cent troisième, 242, — cent quatrième, 149, — cent-douzième, 39, — cent quatorzième, 30, 331, 353, — cent quinzième, 31, 146, 149, 313, — cent seizième, 31, 32, 149, 152, 154, 155, 316, 344, — cent dix-septième, 31, 32, 152, 154, 352, 355, — cent dix-huitième, 135, — cent vingt-unième, 30, 148, 219, 311, — cent vingt-sixième, 135.
- INFANTERIE LÉGÈRE.** Premier, 38, 43, 45, 49, 50, 133, 134, 331, — deuxième, 355, — troisième, 38, 43, 44, 142, 310, — cinquième, 31, 149, 152, 216, 344, 346, sixième, 65, 72, 181, 194, 195, 196, 212, — huitième, 155, — neuvième, 118, — seizième, 239, 245, 266, 278, — vingt-unième, 165, 252, — vingt-huitième, 242, — trente-unième, 81.
- GARDE DE PARIS.** — Premier régiment, 129.
- MARINS**, 109.
- ARTILLERIE.** — Huitième régiment, 252.
- CAVALERIE.** — ARTILLERIE LÉGÈRE. Troisième régiment, 221.

<b>CHASSEURS.</b> — Troisième, 68, dixième, 238, 267, — quinzième, 202, — vingt-unième, 238, — vingt-septième, 277, — vingt-neuv., 123, 310.	310, 315, 327, 328, 331, 332, 335, 343, 345, 346, — vingt-cinquième, 69, — vingt-septième, 258, 267, — vingt-neuvième, 297.
<b>CUIRASSIERS.</b> — Treizième, 28, 144, 150, 311, 313, 343, 345, 353.	<b>HUSSARDS.</b> — Deuxième, 121, 216, 220, 232, 257, 238, 239, 257, — troisième, 68, 69, 184, 185, 186, — quatrième, 22, 26, 147, 150, 313, 331, 337, 343, 344, 345, 353, 354, — neuvième, 355, — dixième, 123, 237, 238, 259, 257.
<b>DRAGONS.</b> — Dixième, 69, 165, — douzième, 268, 270, 285, — quizième, 69, — seizième, 125, 129, 150, — dix-huitième, 290, — vingt-unième, 120, — vingt-quatrième, 43, 44, 45, 47, 49, 50, 236, 237, 299, 300, 301, 305, 306, 307, 309,	<b>RÉGIM. PROVISOIRES.</b> — CHASSEURS. Troisième, 44, 45. <b>CUIRASSIERS.</b> Troisième, 44.

*Troupes étrangères faisant partie de l'armée française.*

<b>BADOIS</b> , 128.	328, 329, 335, 336, 343, 346, 347, 355, 359.
<b>DUCHÉ DE BERG</b> , 129.	<b>NAPOLITAINS</b> , 52, 136, 137.
<b>ESPAGNOLS</b> , 273.	<b>POLONAIS</b> , 21, 30, 31, 36, 145, 148, 152, 239, 267, 312, 344, 355, 359.
<b>HESSEIS</b> , 290.	<b>SUISSES</b> , 130, 132.
<b>ITALIENS</b> , 44, 45, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 305, 306, 315, 319, 327,	

*Armées étrangères.*

<b>ANGLAIS.</b> — <b>GARDES</b> , 64, 208, 210. — <b>INFANT. DE LIGNE</b> , quarante-troisième régim. 70, 85, — quatre-vingt-deuxième, 119, — quatre-vingt-cinquième, 207, — quatre-vingt-septième, 231, — quatre-vingt-neuvième, 119. — <b>ECOSSAIS</b> , 210. — <b>DRAGONS</b> , treizième régim., 225, — seizième, 70. — <b>HUSSARDS</b> , premier rég. 69.	50, 299. — <b>CUIRASSIERS</b> , 299. — <b>DRAGONS</b> de la Maestranza, 337, 346, — de Numance, 337, 346, — du Roi, 335, — de la Reine, 335, — de Sant-Yago, 136. — <b>HUSSARDS</b> , 136, 287, 299, — <b>RÉGIMENS</b> de Grenade, 145, 149, — de l'Infante, 124, — de Savoie, 150, — de Tolède, 119.
<b>ESPAGNOLS.</b> — <b>GARDES</b> , 340, — <b>GARDES WALLONES</b> , 206.	<b>HANOVRIENS</b> , 259. <b>PORTUGAIS.</b> — Régiment de Bragance, 75.
<b>CARAB.</b> , 127. — <b>CHASSEURS</b> ,	<b>SUISSES</b> , 44, 45.

# VICTOIRES, CONQUÊTES,

DÉSASTRES, REVERS ET GUERRES CIVILES

## DES FRANÇAIS,

DE 1792 A 1815.

---

### LIVRE SEPTIÈME.

GUERRE D'ESPAGNE.

CHAPITRE II.

ANNÉE 1810.

Suite des événemens militaires en Espagne; l'armée française franchit la Sierra-Morena et envahit l'Andalousie; occupation du port de Malaga, etc. — Siège et prise d'Astorga. — Opérations du troisième corps en Aragon et dans le royaume de Valence; siège et combat de Lérida; cette place est prise d'assaut; siège et reddition de Mequinenza. — Opérations en Catalogne; combats de Mollet, de Vique, de Villafranca; prise du fort d'Hostalich, etc.; le maréchal Macdonald remplace le maréchal Augereau dans le commandement du septième corps.

LA fin de la campagne de 1809, loin d'être aussi avantageuse à la cause de la Péninsule qu'elle l'était à la fortune particulière et à l'ambition du général sir Arthur Wellesley,

1810.  
Espagne.

1810.  
Espagne.

créé pair de la Grande-Bretagne en récompense du succès contesté et sans résultat de la bataille de Talavera, avait augmenté la mésintelligence qui régnait entre les chefs des deux armées. Ceux-ci s'accusaient du mauvais succès de leurs dernières opérations : les uns et les autres se plaignaient, avec une égale raison peut-être, de n'avoir point été secondés dans leurs efforts. Guidés par des motifs plus ou moins légitimes, les généraux espagnols étaient en rupture ouverte avec le général anglais, dont ils suspectaient la prudence et la bonne foi. Le duc de l'Infantado, Castanos, Cuesta, Venegas manifestaient hautement l'indignation que leur inspiraient l'orgueil insupportable et la déloyauté de leurs alliés. Lord Wellington, de son côté, attribuait la non réussite de l'entreprise sur Madrid à l'incapacité et au défaut d'accord des présomptueux défenseurs de l'indépendance espagnole. Résolu d'agir désormais pour son propre compte, le général anglais se détermina à quitter le territoire espagnol pour se rendre dans les environs d'Almeida. En conséquence, toutes les troupes anglaises étaient rentrées en Portugal avant le 1<sup>er</sup> janvier 1810.

En s'isolant ainsi des armées espagnoles, l'intention du général anglais était de se borner désormais à couvrir cette portion précieuse des possessions britanniques. Des considérations puissantes, puisées dans le caractère même des Portugais, l'engageaient à concentrer toutes ses forces dans leur pays. Il trouvait plus de douceur et de souplesse parmi les habitans; il n'avait pas à y lutter, ainsi qu'en Espagne, contre des esprits indociles, fiers, peu malléables, ennemis de toute espèce de joug, si ce n'est de celui qu'impose le fanatisme religieux : il trouvait au contraire en Portugal un peuple pour ainsi dire tout façonné à la morgue et aux mépris insultans de ses auxiliaires d'outre-mer. Le fantôme de régence, établi à Lisbonne, n'était qu'un objet de dérision pour les généraux anglais, et Wellington, retiré en Portu-

gal, s'y considérait à bon droit comme dans une de ces vastes provinces de l'Inde, où la volonté des rajahs et des nababs est soumise aux décisions d'un simple capitaine anglais.

1810.  
Espagne.

*L'armée française franchit la Sierra-Morena et envahit l'Andalousie*, etc. — Immédiatement après la victoire d'Ocana, la junte centrale avait dû s'attendre à voir les aigles françaises franchir la Sierra-Morena; dans toutes les autres parties de l'Espagne, les affaires n'étaient guère dans une situation moins défavorable à la cause de l'indépendance. La prise de Gérone affermissait l'établissement du septième corps d'armée en Catalogne; le général Suchet maintenait la paix en Aragon, et se disposait à chasser l'ennemi des places qu'il occupait encore sur le Segre et sur l'Èbre; le sixième corps observait Ciudad-Rodrigo et la frontière de Portugal; le maréchal Victor, qui s'était rapproché de l'Estremadure, contenait cette province; le général Bonnet, avec la division sous ses ordres, occupait Sant-Ander et les positions principales de la Montana et des Asturies: la route de Baïonne à Madrid était assurée.

20 janvier.

La paix conclue entre la France et l'Autriche avait fait évanouir d'autre part les espérances que les Espagnols et leurs alliés fondaient sur une puissante diversion, et tout annonçait déjà que la guerre de la Péninsule allait être poussée avec une nouvelle vigueur. En effet, Napoléon, instruit de la désunion toujours croissante qui existait entre les généraux espagnols et lord Wellington, et de la rentrée de ce dernier en Portugal, voulut qu'on profitât d'un ordre de choses qui devait mettre son frère Joseph en possession de l'Andalousie et des royaumes de Grenade et de Murcie sans qu'il en coûtât de grands efforts à l'armée française.

L'empereur comptait même sur la très-prochaine occupation de la place importante de Cadix, qui eût inévitablement ouvert ses portes, si l'inexplicable indolence du nouveau roi



1810. d'Espagne n'avait point contrarié le maréchal duc de Dal-  
 Espagne. matie jusqu'au point de lui faire négliger la sage exécution  
 des intentions de son souverain.

Un assez long délai, occasioné par la nécessité d'attendre les instructions précises et définitives de l'empereur, donna à la junta centrale le temps de rallier les débris de l'armée d'Arizaga et quelques dépôts, pour défendre le petit nombre de débouchés qu'on trouve dans la chaîne des montagnes qui ferment l'entrée de l'Andalousie.

Cette chaîne de montagnes, connue sous le nom de Sierra-Morena, est située au midi de la Guadiana, et sépare la province de la Manche des royaumes de Cordoue, de Jaen et de Murcie : du sommet de ces montagnes, on descend dans les fertiles plaines de l'Andalousie, arrosées par le Guadalquivir.

La seule ligne d'opérations qui mérite ce nom passe par le défilé de *Despena-Perros*. On ne peut pas compter celle qui, de la Manche, court par le royaume de Murcie et revient sur celui de Grenade, parce qu'elle contraind à un trop grand détour, et, dans la situation où se trouvait l'armée anglo-portugaise, la ligne qui court de Badajoz à Séville ne pouvait pas être prise.

Le maréchal Soult se décida donc à passer avec le gros de l'armée destinée à l'invasion de l'Andalousie, au *Despena-Perros*, et il dirigea en même temps le corps du maréchal duc de Bellune par une communication latérale qui rapprochait de Cordoue : les difficultés de terrain que ce dernier corps rencontra dans sa marche le firent déboucher dans les plaines d'Andalousie plus tard que les autres troupes.

D'après les reconnaissances faites par le colonel d'état-major Victor Remond et d'autres officiers, et sur les renseignements donnés par des habitans du pays, le duc de Dalmatie fit les dispositions suivantes :

Le général Sebastiani eut ordre de prendre à gauche une communication qui débouchait au-delà des montagnes fort en arrière du défilé de Despena-Perros ;

1810.  
Espagne.

La réserve, aux ordres du général Dessolles, fut dirigée à droite sur les sommités qui dominent le défilé dont nous parlons ; le reste de l'armée, c'est-à-dire le cinquième corps, aux ordres du maréchal Mortier, duc de Trévise, suivit la chaussée que les Espagnols avaient coupée dans les endroits où le défilé est le plus resserré.

Le général Dessolles eut à combattre quelques détachemens ennemis, pour se rendre maître des hauteurs ; mais bientôt les troupes qui défendaient les coupures, se trouvant dépassées par les progrès des colonnes latérales, se retirèrent presque sans résistance, et le maréchal Soult fit promptement rétablir la route pour faire passer l'artillerie et la cavalerie. L'ennemi avait compté sur l'effet de quelques mines qu'il avait pratiquées dans ses retranchemens ; mais cet effet, mal calculé, fut presque nul.

Pendant ce temps, le général Sebastiani, en s'avancant par le chemin qui lui avait été désigné, battait tous les détachemens qu'il rencontrait sur son passage, et donnait des inquiétudes tellement vives aux troupes qui occupaient Santa-Helena et la Caroline, que celles-ci, craignant d'être tournées, ne tardèrent pas à se retirer au-delà du Guadalquivir. Ce même jour, 20 janvier, le corps du maréchal Mortier s'établit à la Caroline.

L'armée espagnole, ainsi dépostée de la Sierra-Morena, s'était retirée sur Jaen. Le général Sebastiani, qui fut chargé de la poursuivre, l'atteignit aux environs d'Alcala-la-Real, la défit et la força à continuer sa retraite, partie sur Grenade et partie sur le royaume de Murcie. Le quatrième corps entra dans Grenade le 28 janvier. Le même jour, la réserve aux ordres du général Dessolles occupait Cordoue, où le roi

## GUERRE D'ESPAGNE.

1810.  
Espagne.

Joseph établit son quartier-général ; le duc de Bellune arrivait à Carmona, sur la route de Seville, et le duc de Trévise était à Ecija.

5 février.

*Occupation de Malaga.* — Le 4 février, l'avant-garde du quatrième corps, commandée par le général Milhaud, eut un engagement très-vif, entre Antequerra et Malaga, avec la colonne ennemie qui s'était dirigée sur ce dernier point. Les cavaliers français sabrèrent leurs adversaires et surmontèrent avec une rare constance tous les obstacles que leur offrait le terrain le plus difficile. Le 5, le général Sebastiani poursuivit sa marche sur Malaga : les Espagnols, forcés dans toutes leurs positions, furent mis en déroute.

Ralliés sous la ville, ils tentèrent de reprendre l'offensive, et attaquèrent à leur tour la cavalerie française, sur laquelle ils avaient l'avantage du nombre ; mais le général Sebastiani étant arrivé au secours de son avant-garde, avec quelques bataillons d'infanterie, obligea les Espagnols à se réfugier dans Malaga, où il entra pêle-mêle avec les fuyards. La cavalerie chargea dans les rues et fut un moment arrêtée par le feu que l'on continuait de dessus les toits et par les croisées ; l'arrivée de l'infanterie française mit fin au combat. Les habitants se soumirent ; les Français ne perdirent qu'un petit nombre d'hommes. Les Espagnols, au contraire, eurent plus de trois mille hommes tués ou blessés. Le port de Malaga était armé de cent quarante pièces de canon de tout calibre, qui tombèrent au pouvoir des vainqueurs, ainsi qu'un équipage de vingt-trois pièces de campagne destiné pour l'armée de Catalogne. Les magasins étaient abondamment fournis de munitions de guerre. Au moment de l'entrée des Français, cette malheureuse ville était livrée au désordre et à l'anarchie : un capucin, nommé général par la populace, avait été investi du commandement suprême : on ne doit donc pas s'étonner si, sous l'autorité d'un pareil chef, on ne prit aucune

mesure pour la défense ou au moins pour l'évacuation d'un point aussi important, mesure que le voisinage de la mer rendait très-facile. Ce que nous ne croyons pas devoir passer sous silence, c'est que la ville tomba au pouvoir des Français sans que préalablement il y eût eu aucune stipulation faite en faveur des habitans. Toutefois, ils n'eurent qu'à se louer de la modération du général Sébastiani.

1810.  
Espagne.

La poursuite de l'armée espagnole par le quatrième corps était une opération convenable sans doute ; mais l'incertitude où l'on se trouvait sur son issue détournait les corps des maréchaux Victor et Mortier de l'objet principal, qui était l'occupation de Cadiz. Le maréchal duc de Dalmatie crut devoir faire prendre à ces dernières troupes une position intermédiaire, pour être à portée de soutenir le général Sébastiani ; cependant, si d'Ecija le maréchal Mortier se fût avancé par Moron et Utrera sur Cadiz, il eût été facile de s'emparer de cette place, qui n'avait alors pour sa défense que des marins et quelques dépôts : et, en supposant quelque résistance, on eût au moins occupé l'île de Léon, et fermé, par ce moyen, l'entrée dans la place de tout secours venant de terre.

Mais le roi Joseph en décida autrement, et ne permit point au maréchal duc de Dalmatie de faire marcher des troupes sur Cadiz, avant qu'il ne connût l'issue de l'expédition du général Sébastiani dans le royaume de Grenade. Ayant appris que Seville était couvert de retranchemens, le roi s'attendait à une affaire sérieuse devant cette ville. On ne connaissait pas assez, d'ailleurs, le canal de Santi-Pietri, la langue de terre qui conduit à Cadiz, et les fortifications de cette place.

Sur ces entrefaites, et pendant qu'on perdait un temps précieux à reconnaître les retranchemens qui couvraient Seville, un corps espagnol sous les ordres du duc d'Albuquerque,

1810.  
Espagne.

arrivant par l'Estramadure, se dirigeait sur Cadiz ; il était d'environ sept mille hommes.

Le 29, le roi Joseph fit sommer Seville ; et après quelques négociations qui donnèrent à la junte centrale et aux détachemens ennemis le temps d'évacuer cette capitale de l'Andalousie, les troupes françaises y entrèrent. Indépendamment des approvisionnemens de toutes espèces, et d'une grande quantité de munitions que Seville renfermait, l'armée y trouva deux cent soixante-trois pièces de canon, dont cent quarante en batterie dans les retranchemens et autres ouvrages, que la junte avait fait élever, une fonderie et une fabrique de poudre dans le meilleur état.

C'est alors seulement que le maréchal Victor reçut ordre de se diriger sur Cadiz ; mais le duc d'Albuquerque entra dans cette dernière ville le 4 février, c'est-à-dire la veille du jour où l'avant-garde française parut à Chiclana.

La conquête de l'Andalousie, qui ne fut, à proprement parler, qu'une promenade militaire, n'avait pas coûté plus de deux cents hommes à l'armée française. Dans les différentes affaires qui avaient eu lieu depuis Despena-Perros, les vainqueurs s'étaient emparés de plusieurs pièces d'artillerie de campagne et de huit drapeaux ; le nombre des prisonniers s'élevait à six mille.

Le maréchal duc de Trévise se dirigea sur la Basse-Estramadure pour soumettre cette province et tâcher de s'emparer de Badajoz ; il avait ordre de se mettre en communication avec le deuxième corps, précédemment sous les ordres du maréchal Soult, et commandé alors par le général Regnier. Le 9 février, les Français étaient maîtres de Zafra ; trois jours après Badajoz fut sommée. D'après la réponse négative du gouverneur espagnol, le maréchal Mortier, qui n'avait point de grosse artillerie pour entreprendre le siège de cette place, cantonna ses troupes entre les deux petites villes de

Llerena et Almandralejo ; le quartier - général fut établi à Los-Santos. Des colonnes mobiles dissipèrent quelques rassemblemens ennemis à Xerès de Los Cavalleros et à Valverde. L'armée eut à regretter, dans ce dernier engagement, le général Beauregard, qui reçut une balle au cœur en chargeant à la tête de la cavalerie.

1810.  
Espagne.

Vers le même temps, le maréchal Ney ayant repris le commandement du sixième corps d'armée, toujours cantonné dans la province de Salamanque, fit un mouvement vers Ciudad-Rodrigo. Le 11 février, les Français commencèrent à jeter quelques obus dans la place, et sommèrent le gouverneur de se rendre. Celui-ci ayant déclaré qu'il n'ouvrirait les portes de sa ville que lorsqu'il se verrait réduit à la dernière extrémité, le duc d'Elchingen replia ses troupes et se cantonna entre Ciudad-Rodrigo et Salamanque, jusqu'à ce qu'il eût réuni les moyens d'agir plus efficacement.

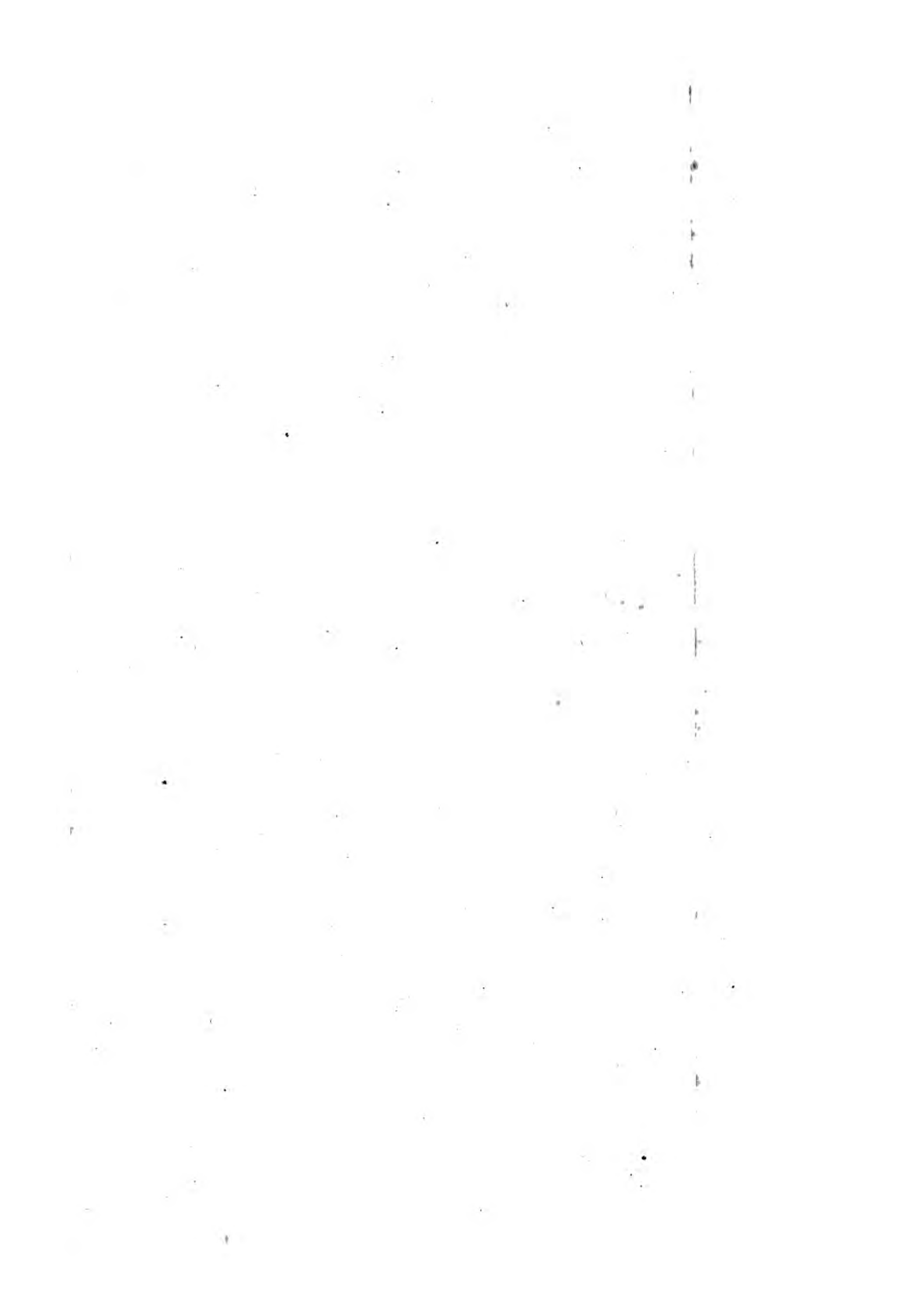
Appelé par le roi Joseph à gouverner l'Andalousie, le maréchal duc de Dalmatie mit tous ses soins à y faire régner l'ordre et la bonne harmonie entre les troupes et les habitans. Il adopta le système des colonnes mobiles pour pacifier les contrées montueuses qui entourent les vastes plaines de cette province, et où la juente réfugiée à Cadix ne cessait d'entretenir des foyers de résistance et d'insurrection. Le général Dessolles, gouverneur de Cordoue, informé que les habitans des montagnes qui séparent le royaume de Jaen de celui de Murcie, avaient pris les armes, fit marcher contre eux une colonne mobile sous les ordres du chef de bataillon Grundner, du cinquante-cinquième régiment. Cet officier chassa les insurgés de toutes les positions qu'ils occupaient et les dispersa.

A peu près à la même époque, le général Reynier, dont le corps d'armée occupait la Haute-Estramadure, ordonna au général Foy, de la division Heudelet, de parcourir le

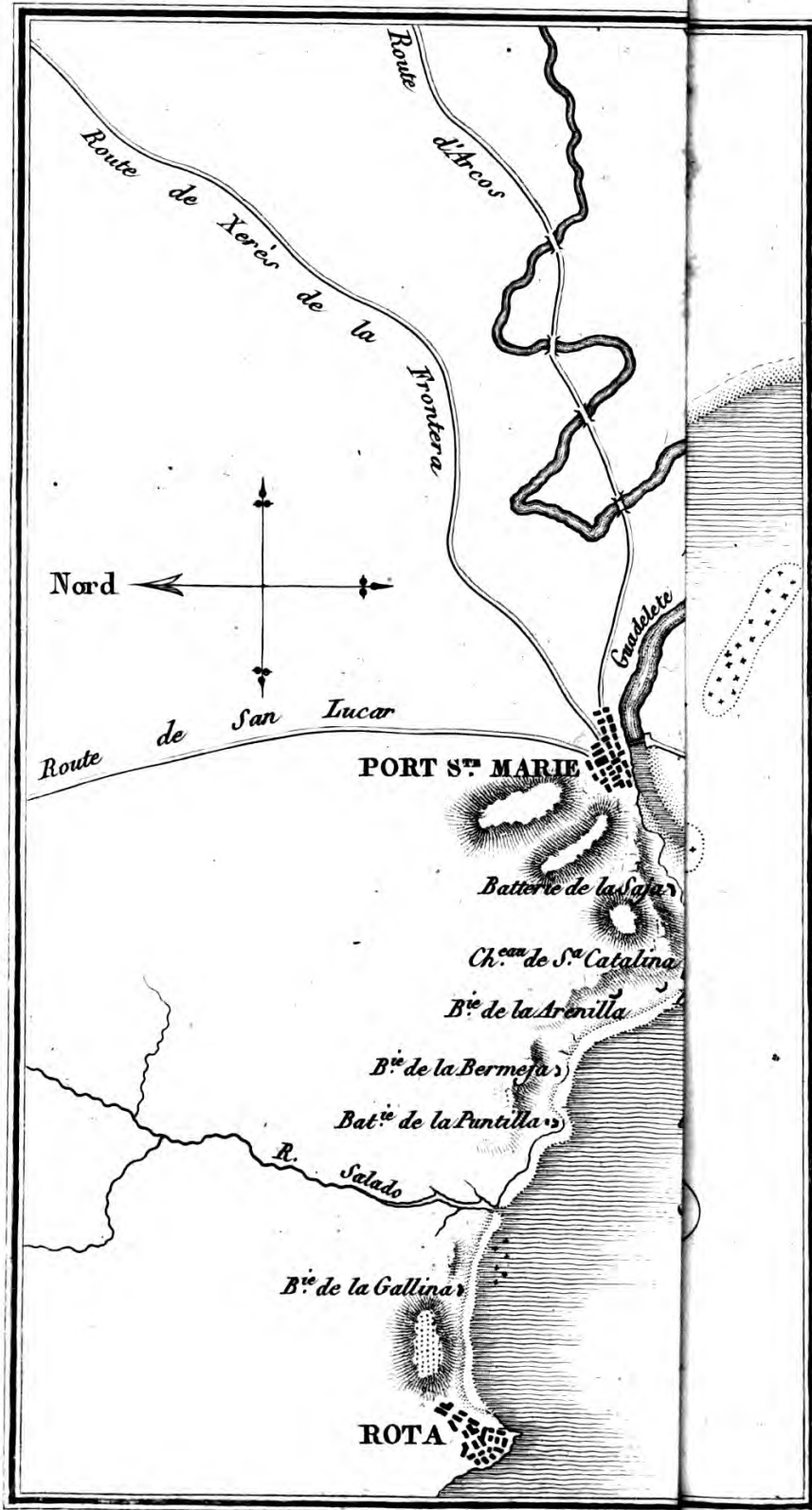
1810.  
Espagne.

pays sur la rive droite de la Guadiana , pour chasser les partis ennemis qui se trouvaient de ce côté. Le général Foy , apprenant qu'un corps espagnol, fort de deux à trois mille hommes , venait d'occuper Arroyo-d'el-Puerco , se porta rapidement sur lui , l'attaqua à l'improviste , et lui fit éprouver une perte considérable. Le colonel anglais Grant , au service de Portugal , et chargé par lord Wellington du rôle d'explorateur , était dans Arroyo-d'el-Puerco au moment où les Français attaquèrent ce village. Il n'eut que le temps de s'échapper à demi vêtu ; ses chevaux , ses effets et ses papiers tombèrent au pouvoir de la colonne du général Foy. On trouva la correspondance que cet officier entretenait avec lord Wellington , le général Hill , commandant l'aile droite de l'armée anglo-portugaise , et le maréchal Beresford.

Deux jours après cet engagement , le général Foy fut attaqué près de Cacerès par une colonne formidable d'infanterie et de cavalerie. L'ennemi s'avançant par la droite et sur les derrières de la colonne française , forte seulement de cinq cents fantassins et de cent chevaux , le général Foy prit la résolution de se retirer sur Merida. Il avait neuf lieues à faire pour gagner le premier poste occupé par les troupes du deuxième corps , et , pour y arriver , il fallait marcher pendant plus d'une heure dans la Sierra de Cacerès , formée de montagnes coniques , nues et faciles pour la cavalerie. Le général fit former son infanterie en carré , et s'avança ainsi de crête en crête , constamment suivi et serré de près par plus de six mille hommes d'infanterie , flanqués de quelques pelotons de cavalerie. Prévenus au Puerto-d'el-Trasquillon par une colonne de huit cents chevaux ennemis , les Français , loin de se laisser intimider , virent avec le plus grand calme la nuée de cavalerie et de tirailleurs qui les entouraient. Le carré continua à marcher dans un terrain difficile et sous un feu très-vif ; plusieurs fois la cavalerie espagnole fit mine de vouloir







charger ; mais elle fut constamment arrêtée par la bonne contenance de ses adversaires. Le général Foy , sommé par des parlementaires de mettre bas les armes , fit répondre par des coups de fusil et par les cris de Vive l'empereur. La colonne française fit ainsi , sans se désunir et sans laisser un seul homme vivant en arrière , six lieues d'Espagne en cinq heures. L'ennemi abandonna sa poursuite au village d'Aldea del Cano , situé à quatre lieues de Cacerès.

1810.  
Espagne.

Cette retraite , avec une poignée d'hommes , fit le plus grand honneur au général Foy , qui , lui-même , donna , dans son rapport , des éloges mérités aux officiers et aux troupes de sa colonne , et particulièrement au chef d'escadron le Gentil ; au chef de bataillon du quatre-vingt-sixième , Bazin ; aux capitaines du même regiment , Villemet , Suffisant et Brunet ; aux lieutenans Guerlot et Perrin.

Le 23 mars , le maréchal duc de Bellune , en position devant Cadiz , se rendit maître du fort de Matayorda : les Anglais , qui le défendaient , crurent devoir l'évacuer après douze jours de résistance. L'occupation de Matayorda permit à l'artillerie de placer des mortiers le long de la côte. Lorsque les batteries furent achevées , on se disposa à bombarder la place , celle-ci était alors en proie aux désordres de l'anarchie. Le général Blacke , appelé de la Catalogne par la junte , avait remplacé le duc d'Albuquerque dans le commandement des troupes. Les autorités , civiles qui se succédaient rapidement , ne songeaient qu'à mettre à profit leur existence éphémère , pour s'enrichir aux dépens de leurs administrés <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'occupation du fort Matayorda facilita plus tard la délivrance de quinze cents prisonniers français , dont six cents officiers : ils faisaient partie du corps d'armée du général Dupont qui avait capitulé à Baylen. Au mépris d'une capitulation aussi solennelle , ces malheureux avaient été placés sur des pontons dans la rade de Cadiz , où , depuis plus de vingt mois , ils languissaient dans les

1810.  
Espagne.

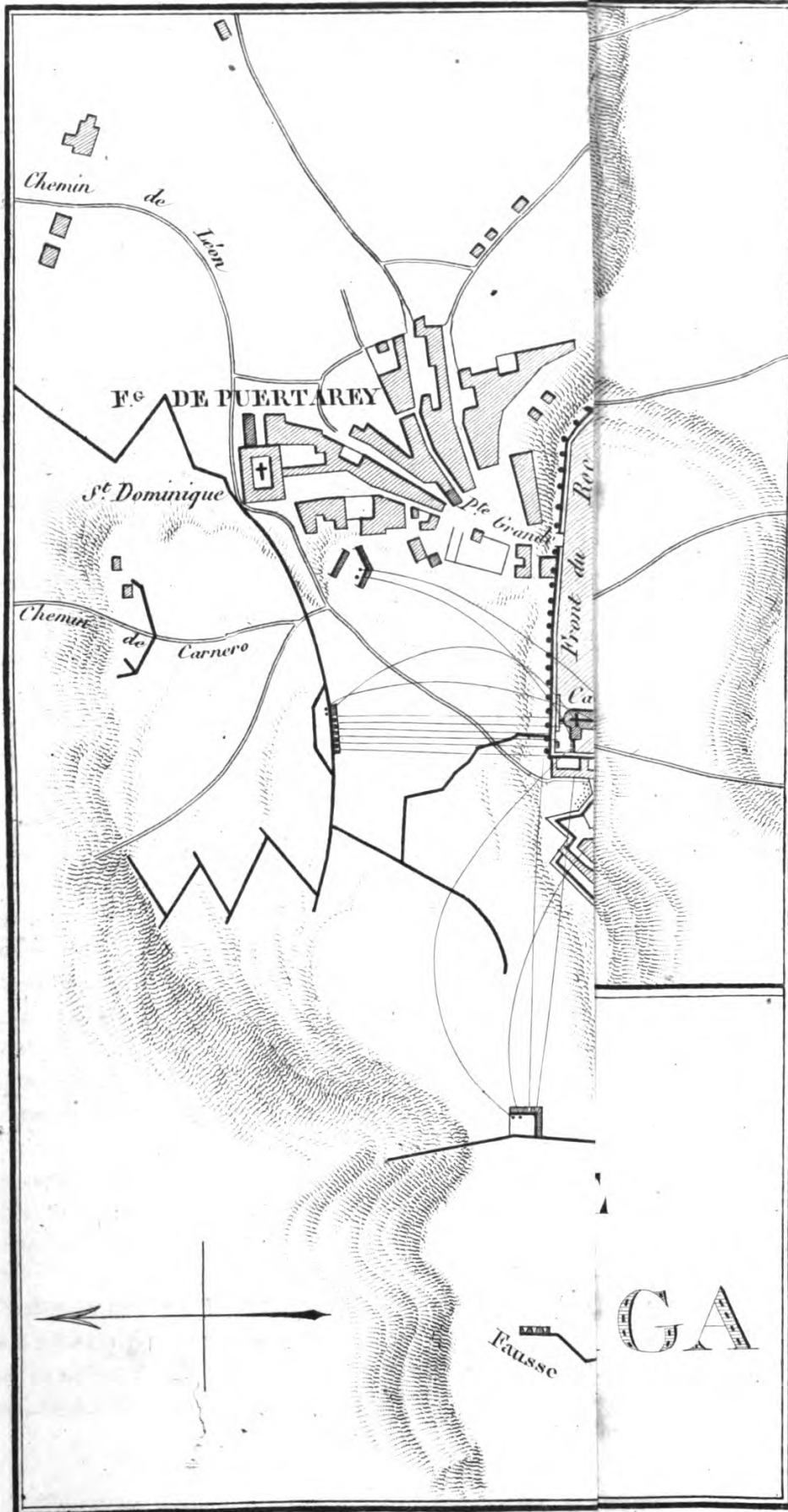
Le 26 du même mois, le général Gazan attaqua à el Ronquillo, en Estramadure, un corps ennemi commandé par le général Ballasteros. Ce chef espagnol était parvenu à réunir deux mille hommes d'infanterie, six cents chevaux, et dix pièces de canon. Le général français marcha à la rencontre de ces troupes, culbuta leur avant-garde, lui tua deux cents hommes et fit un pareil nombre de prisonniers.

Dans le même temps, de nouvelles troupes ayant été dirigées, ainsi qu'on le verra plus bas, sur la province de Sant-Ander et le royaume de Léon, le général Bonnet, qui avait détaché le général Jeannin, avec les quarante-sixième et soixante-cinquième régimens, sur Astorga, pour concourir au siège de cette place, et qui occupait Sant-Ander, put alors

angoisses de la plus horrible captivité. Quelques-uns d'entre eux résolurent de tout tenter pour recouvrer leur liberté. Le 15 mai, à huit heures du soir, le vent, qui commençait à se maintenir au sud-ouest depuis le matin, sembla tomber tout à coup. C'était cependant le moment choisi, par le ponton *la Castille*, comme le plus favorable pour couper ses câbles et profiter du flot. Conduits par quelques jeunes sous-lieutenans, deux cuirassiers, à coups de hache, coupèrent les câbles qui les retenaient au rivage : dès lors plus d'incertitude, et chacun se mit à l'ouvrage. Les officiers de marine dirigèrent la manœuvre du ponton ; les officiers de terre s'emparèrent de la garnison, qu'ils mirent à la cale, et se rangèrent sur le pont. Avec les armes qu'ils venaient d'enlever à leurs gardiens, les boulets et les gueuses qu'ils jetaient à la main sur les embarcations ennemies qui les approchaient, ils parvinrent à éloigner les assaillans après les avoir maltraités. Pendant ce temps, le ponton continuait à dériver quelquefois dans une direction contraire lorsque les vents mollissaient ; mais les voiles, que l'on avait habilement disposées avec des hamacs et des couvertures, le maintinrent contre le courant, et il vint échouer à la côte.

Doria, capitaine de frégate ; Mousseau, Souque, Girardin, lieutenans de vaisseau ; Bounac et Gateaux, enseignes, montrèrent une grande présence d'esprit et beaucoup de fermeté dans cette circonstance : le lieutenant Mousseau fut tué d'un coup de mitraille sur son banc de quart.

Lorsque le ponton fut découvert à la côte par les troupes françaises du Trocadero, elles prirent à l'instant toutes les mesures nécessaires pour lui porter secours. La situation des malheureux prisonniers de *la Castille* ne laissait pas de devenir de plus en plus critique. Ils recevaient à quart de portée le feu du fort de





concentrer une partie de sa division <sup>1</sup> dans les Asturies. Il établit son quartier-général à Oviedo, dont les Français étaient déjà maîtres depuis le 24 janvier. Harcelé sans relâche par l'armée de Galice et par les bandes nombreuses qui s'étaient formées dans la province, le général Bonnet sut s'y maintenir en se faisant craindre de ses adversaires et estimer du plus grand nombre des habitans.

1810.  
Espagne.

*Siège et prise d'Astorga.* — Nous avons dit que la paix avec l'Autriche, rendant disponible une grande partie des troupes de l'armée d'Allemagne, l'empereur s'était empressé de diriger de nouveaux renforts sur l'Espagne. Plusieurs corps de la garde impériale, et quelques autres troupes

10 avril.

Pontalès, celui de toutes les batteries qui sont sur la côte entre le fort et Cadix, ainsi que les bordées d'une vingtaine de canonniers et d'autant de bombardes.

Des embarcations furent mises sur des voitures, et conduites au galop au Trocadero, seul point où la force de la mer permit de faire sortir des embarcations. Le débarquement s'effectua sous l'active direction des généraux Leval et d'Aboville. Le lendemain 16, à huit heures du matin, quatre cents hommes du ponton étaient déjà à terre, et à midi tout le monde était débarqué.

L'opération du sauvetage dura sept heures; elle se fit sous un feu d'artillerie des plus vifs. C'était un spectacle touchant et dont on peut difficilement rendre compte, que l'ardeur que chacun mettait à sauver ces courageux prisonniers; officiers-généraux, officiers subalternes, pontonniers, marins, canonniers, infanterie, les uns à la nage, les autres dans l'eau et la vase jusqu'aux épaules, quelques-uns sur des embarcations, tous s'empressaient de donner des secours. Pendant huit heures consécutives, deux mille individus du premier corps, officiers et soldats, se tinrent dans l'eau, sous les coups de cent cinquante bouches à feu, pour sauver leurs compatriotes. Le chef de bataillon Clouet, le capitaine du génie Bonpart; Joubert, officier d'état-major; les sergens Deguilhem, Faillon; le caporal Girardin, les pontonniers Hubert, Gabriel, Pontarolo et Nussbaume, montrèrent le plus grand courage, soit en sauvant des prisonniers qui s'étaient jetés à la nage sans savoir nager, soit en dirigeant des embarcations.

L'ennemi parvint, avec des bombes et des obus, à mettre le feu au ponton. Il fut éteint trois fois par les Français qui restaient encore à bord. *La Castille* était entièrement évacuée, lorsqu'une bombe partie de Pontalès vint éclater sur son pont, et bientôt elle fut totalement consumée.

<sup>1</sup> Elle faisait partie du huitième corps.

1810.  
Espagne.

étaient entrés en Biscaye dès le commencement de l'année, et presque tous les corps d'armée dans la Péninsule avaient été recrutés et renforcés. Le huitième, composé des troupes de l'ancienne armée de Portugal sous les ordres du général Junot, duc d'Abrantès, était fort de trois divisions d'infanterie et d'une de cavalerie. Depuis son retour en Espagne, ce corps d'armée était resté en Biscaye, en Navarre, et dans la Vieille-Castille, pour purger le pays des bandes qui l'infestaient ; mais à l'arrivée des détachemens dont nous venons de parler, il dut se porter sur Valladolid. Une partie s'avança dans le royaume de Léon, afin de protéger cette province contre les troupes de Galice. En position dans les environs de la ville d'Astorga, ces troupes ennemies se liaient avec un corps nombreux d'Anglo-Portugais qui occupaient l'Esla et tout le côté de la frontière de Portugal.

Ce fut dans les derniers jours du mois de mai que le duc d'Abrantès reçut l'ordre de s'emparer d'Astorga. Cette ville avait été mise par les Espagnols sur un pied de défense très-respectable. A une enceinte d'une construction extrêmement solide, on avait ajouté plusieurs ouvrages qui en défendaient les approches. On avait retranché et lié avec la ville deux faubourgs dont elle est flanquée au sud et au nord. Elle renfermait des magasins immenses de munitions de toute espèce. Son artillerie était très-bien servie par d'excellens canonnières marins tirés de la Corogne et du Ferrol. La garnison qui l'occupait était brave, nombreuse, et sous les ordres d'un gouverneur nommé Santocildes, justement considéré des siens comme un général énergique et habile. L'empereur, déjà déterminé à cette époque à chasser les Anglais du Portugal, avait jugé de quelle importance était pour lui l'occupation de cette place qui ouvrait un débouché dans le nord du royaume qu'il voulait re-

! La division Bonnet comprise.

conquérir, et protégeait les incursions de l'ennemi dans la province de Léon et les Asturies.

1810.  
Espagne.

L'investissement d'Astorga fut effectué sans beaucoup d'obstacles.

L'armée ennemie se retira sur la route de la Corogne pour être à même de jeter quelques secours dans la place aussitôt que l'occasion s'en présenterait : elle prit position à Villa-Franca. Mais les Français rendirent cette disposition inutile : les troupes furent distribuées de manière à couvrir le siège et à repousser l'ennemi s'il tentait quelque diversion.

Le général Junot détermina le point d'attaque sur le côté est de la ville. Il comprenait l'espace qui sépare les deux faubourgs de la ville proprement dite. Après un premier combat où les Français rencontrèrent la plus vigoureuse résistance, le faubourg de Puerta - Rey tomba en leur pouvoir. On ne jugea point convenable d'attaquer alors le faubourg *Retebia*, qui se trouvait à droite, et qui, sans faciliter l'acheminement vers le corps de la place, devait infailliblement coûter beaucoup de monde. La tranchée fut ouverte, et l'on éleva plusieurs parallèles en peu de jours, malgré quelques sorties infructueuses et le feu soutenu des assiégés. L'artillerie française n'avait que de très-faibles moyens à sa disposition : elle ne servait que six pièces de siège, dont trois de 24 et trois de 16, avec deux mortiers, le tout en assez mauvais état. On suppléa autant qu'on put aux pièces essentielles qui manquaient par des obusiers et de l'artillerie de campagne. Au bout de quelques jours, les boulets ne produisant presque aucun effet sur la vieille maçonnerie des murs de la place, et les pièces de gros calibre étant déjà hors de service, l'artillerie fit connaître qu'il lui serait désormais difficile de rendre la brèche plus praticable. On disposa donc tout pour l'assaut. Un bataillon de grenadiers et voltigeurs, sous les ordres du chef d'escadron Lagrave, un des aides-de-camp du général Junot, fut destiné pour cette périlleuse expédition.



1810.  
Espagne.

C'était positivement la partie de l'enceinte adossée à la cathédrale que l'on avait assez maladroitement choisie pour battre en brèche : il résultait de là que les boulets qui manquaient le rempart allaient s'amortir en pure perte dans le pignon de ce vaste édifice. En outre, pour arriver à la brèche, il fallait passer sous le feu de plusieurs maisons du faubourg Retebia, que l'ennemi avait crénelées et remplies de ses meilleurs tireurs. Le général Jeannin, chargeant à la tête de sa brigade, formée, comme on l'a vu, des quarante-sixième et soixante-cinquième régimens, essaya vainement de déloger les Espagnols. Il perdit à cette attaque une partie de ses compagnies d'élite, auxquelles il donnait l'exemple de la plus rare intrépidité. On eût évité ces graves inconvéniens en reconnaissant mieux le terrain, et en déterminant la brèche quarante toises plus loin, à gauche, en se rapprochant du faubourg de Puerta-Rey.

Le gouverneur, ayant envoyé un de ses officiers en parlementaire avec les conditions les plus hautaines et les plus déplacées, on crut devoir le prévenir qu'à quatre heures de l'après midi l'assaut serait livré; que si la ville et la garnison s'exposaient à cette extrémité, elles seraient l'une et l'autre traitées sans ménagement. Pour toute réponse, le général Santolcides, un quart d'heure après, envoya un coup de canon, parfaitement pointé sur l'endroit de la tranchée où l'officier parlementaire avait été reçu par le général en chef au milieu de son état-major, et où l'on savait qu'il était encore. Quelques personnes furent blessées. On peut juger par ce seul trait à quel degré d'exaspération était parvenu l'ennemi. Au signal donné, les intrépides voltigeurs français se précipitent au pas de charge vers le rempart. Dans le trajet de cent toises qu'il y avait à parcourir, ils perdirent beaucoup de monde : les Espagnols nourrirent tellement leur fusillade de front et de flanc, que bientôt la troupe qui donnait l'assaut fut séparée de celle qui devait la soutenir. Arrivé au pied du rem-

part, on n'avait point d'échelles, et à peine les soldats, en s'aidant réciproquement; pouvaient-ils parvenir sur la brèche, tant elle était escarpée; elle offrait d'ailleurs des difficultés insurmontables pour déboucher dans la ville. Le rempart dans cet endroit n'avait que la largeur du mur, et sa crête, aiguisée par l'éboulement de la maçonnerie, formait un talus si glissant, que l'on pouvait à peine s'y tenir. Il s'élargissait à quelques pas à droite et à gauche; mais, à droite, on était subitement arrêté par un mur de traverse de dix pieds de haut; à gauche, par trois estacades construites à dix pas les unes des autres, d'où l'ennemi tirait avec un avantage certain sur tout ce qui parvenait à déboucher sur le rempart et cherchait à s'établir dans les ruines. A la droite de la brèche, c'est-à-dire dans un espace de quarante pieds de long sur moins de quinze de large, le rempart formait un cul-de-sac: les soldats français, à mesure qu'ils montaient, se jetaient de ce côté. Il est aisé de juger quel ravage faisait le feu des Espagnols sur une masse où tout coup portait. En une heure, les assaillans perdirent de cette manière plus de trois cents hommes. Deux partis restaient à prendre pour se tirer d'une position qui n'offrait qu'une perte certaine sans aucune chance de succès. Il fallait ou enlever l'estacade, d'où l'ennemi faisait tant de mal, où se loger provisoirement sur la brèche même. Malgré la difficulté de l'escarpement, les voltigeurs abordèrent trois fois l'estacade avec autant d'audace que de sang-froid, et trois fois, malgré tous leurs efforts, ils ne purent parvenir à franchir ce terrible obstacle.

Cette position critique durait depuis deux heures, et le danger semblait croître à chaque instant; mais l'ardeur et l'intelligence des soldats français dans ce péril imminent ne pouvaient se démentir. Comme on voyait les difficultés qu'ils éprouvaient à gravir sur la brèche, on leur fit porter quelques échelles et quelques outils par des hommes de corvée.

1810.  
Espagne.

1810.  
Espagne.

Dès ce moment , ils ne s'occupèrent plus qu'à se loger sur la brèche même. Toutefois , ce n'était point une chose facile à exécuter sur la crête d'un mur qui s'éboulait sans cesse, et qui les laissait impunément à découvert à vingt pas d'un ennemi embusqué dans les maisons et hors d'atteinte. Les assaillans n'avaient encore ni gabions, ni sacs à terre, ni matériaux pour se faire un abri. Quelques-uns d'entre eux donnèrent spontanément un exemple du plus ingénieux désintéressement , que tous s'empressèrent de suivre. Ils se servirent de leurs sacs à effets pour établir la base d'un petit retranchement , qui , en moins d'une heure , eut assez d'élévation pour les mettre à même de riposter à l'ennemi avec un peu moins de désavantage. La nuit qui survint ne fut point défavorable aux assaillans. Le feu de l'ennemi ne cessa pas ; mais , dirigé d'une manière moins certaine, il les incommoda bien moins que pendant le jour. A dix heures, ils reçurent quelques sacs à terre qui leur servirent à donner à leur retranchement la proportion et la solidité convenables.

Les compagnies de voltigeurs, très-maltraitées dans cet assaut , furent remplacées par les grenadiers. Pendant qu'une partie d'entre eux s'occupait avec une ardeur extrême à fortifier le retranchement, à déblayer la brèche, à la rendre plus praticable, et à s'ouvrir une issue pour pénétrer dans la ville et s'établir dans une maison voisine avec quelque sûreté, les autres faisaient le coup de fusil et protégeaient les travailleurs. Pendant ce temps , d'autres troupes travaillaient avec un égal empressement à établir une communication entre le rempart et la tranchée, afin qu'au point du jour les troupes déjà portées sur la brèche pussent être soutenues au besoin. Une fusillade toujours très-vive, qui partait du faubourg de droite, ne cessait d'incommoder les tirailleurs qu'elle prenait en flanc. Mais nonobstant la difficulté de l'entreprise, la communication fut achevée, imparfaitement il est

vrai, avant le lever du soleil. Le soixante-cinquième régiment, cantonné au village de Val de Viejas, occupait la ligne en avant du faubourg Retebia. Chargé pendant l'assaut de faire une fausse attaque sur ce point, il reçut l'ordre, vers les neuf heures du soir, de la convertir en une attaque réelle et de s'emparer du faubourg à quelque prix que ce fût. Cette opération eut lieu pendant la nuit, et le chef de bataillon Barral, du soixante-cinquième, remplit cette mission périlleuse avec autant d'intelligence que de bravoure.

1810.  
Espagne.

L'ennemi, déconcerté par l'imperturbable ténacité des assaillans, et effrayé d'ailleurs par toutes les dispositions prises pour un assaut à outrance, jugea toute résistance désormais inutile. A la pointe du jour, Santocildes demanda à capituler. Le duc d'Abrantès rejeta toutes les conditions offertes par le gouverneur espagnol, et exigea que la ville se rendît à discrétion : ce qui eut lieu le même jour. Les troupes prirent possession d'Astorga le 10 avril, après quinze jours de tranchée ouverte. La garnison, forte encore de quatre mille cinq cents hommes, fut déclarée prisonnière de guerre, et conduite en France. Les habitans furent traités avec égard. Quant aux nombreux paysans qui étaient venus s'enfermer dans la place, on se contenta de les renvoyer dans leurs villages sans les maltraiter. D'après le refus formel du général en chef français de stipuler aucune condition en leur faveur, les uns et les autres étaient bien éloignés de s'attendre à tant de modération de la part du vainqueur <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Long-temps après la prise d'Astorga, les Espagnols chantaient encore une chanson où toutes les particularités du siège étaient racontées à leur avantage, et dont le refrain était qu'*Astorga avait été le tombeau des Français*. Bien que cet enthousiasme fût naturel en pareille circonstance, il est certain que ce siège ne coûta pas au huitième corps plus de six cents hommes tués ou blessés. Cette perte eût sans doute été moindre encore, si, en agissant moins précipitamment, on eût suivi les conseils que dictaient la sagesse et les règles de la

1810. Espagne. Pendant le siège d'Astorga, le corps espagnol en position à Villa-Franca voulut faire un mouvement pour secourir la place ; mais il fut battu et repoussé jusque sur la Galice par le général Clausel, qui commandait une division du huitième corps.

Après avoir terminé cette opération, le duc d'Abrantès se rapprocha de Valadolid avec la plus grande partie de son corps, et remit la brigade du général Jeannin à la disposition du général Bonnet.

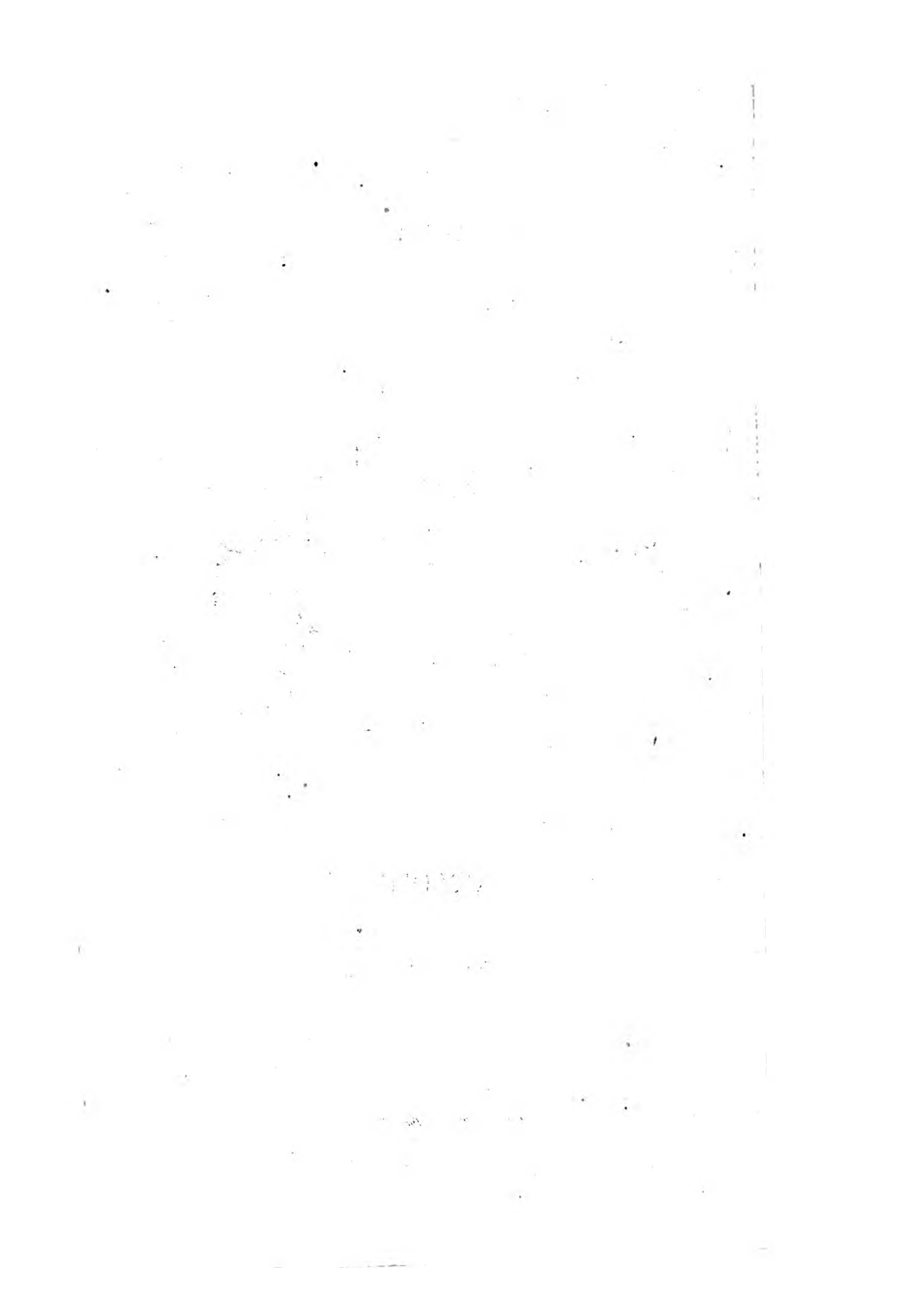
Févr.-Mars. *Opérations du troisième corps de l'armée française en Aragon et dans le royaume de Valence.* — Dès le commencement de l'année 1810, le général Suchet, à peu près maître de tout l'Aragon, se préparait à faire le siège de Lérida, place forte située sur la frontière de la Catalogne et de la province que nous venons de nommer; mais, afin d'exécuter avec plus de sécurité une opération aussi importante, il avait formé le projet d'enlever préalablement aux Espagnols tous leurs points d'appui sur les frontières de la Nouvelle-Castille et du royaume de Valence, et de pénétrer jusqu'aux portes de cette capitale, l'un des foyers les plus ardents de l'insurrection. Il atteignait ainsi un double but. Valence pouvait ouvrir ses portes à une armée victorieuse ; dans le cas contraire, il s'assurait de l'état actuel de ses fortifications, des dispositions de ses habitants, des forces renfermées dans cette ville, en un mot de tous ses moyens de défense. Cette excursion, qui présentait de grandes difficultés, fut ainsi exécutée : le général Laval eut ordre de partir de Teruel, le 19 février, pour s'emparer de Vittel, où le général Villa-

fortification. L'armée vit avec peine rejeter obstinément les avis du commandant du génie Valazé, qui voulait qu'on attaquât en brèche plus à gauche. En effet, en agissant ainsi, on simplifiait l'attaque, on évitait le mur de la cathédrale et l'on obtenait l'immense avantage d'un débouché facile dans la ville.



JUNOT.

*Ambroise Tardieu. Dirigit.*



Campa avait réuni trois mille hommes, qu'il croyait en sûreté, parce que cette ville était entourée de fossés profonds. Le général Laval rencontra, à Villastar, une avant-garde forte de huit cents hommes, et la culbuta rapidement. L'ennemi vint alors se rallier dans la ville et dans une redoute fermée; mais un mouvement opéré sur ses derrières par le général Laval, ayant ébranlé le courage de cette troupe, un bataillon du quatorzième régiment entra de vive force dans Villel, au moment même où quatre compagnies de voltigeurs polonais, sous les ordres du colonel Kliski, débordait les Espagnols par leur gauche. Ces attaques simultanées et bien exécutées mirent l'ennemi dans une déroute complète. Il laissa cent morts sur le champ de bataille, et perdit en outre trois cents hommes, dont plusieurs officiers qui, poursuivis par les vainqueurs, se noyèrent dans le Guadalaviar. Le général Klopiski, le colonel Kliski et le capitaine Petit, qui commandait le bataillon du quatorzième régiment, se distinguèrent éminemment dans cette action.

Ce premier succès obtenu, le général Suchet porta, le 1<sup>er</sup> mars, son quartier-général à Sarrion, pour diriger lui-même la suite d'une opération aussi importante. Les Espagnols étaient établis, en force, au pont d'Alventosa sur le Minjarès, leur droite à Puensesa, et leur gauche à Manzanera. Des retranchemens pratiqués dans une partie de la ville, des hauteurs couronnées de redoutes, et qui se flanquaient mutuellement, enfin les rives escarpées du Minjarès, offraient de grands obstacles aux attaquans. Le général Suchet fit les dispositions suivantes : tandis que les généraux Harispe et Paris, l'un au centre et l'autre à la gauche, menaçaient l'ennemi par un feu soutenu sur Alventosa et Puensesa, le général Laval eut ordre de forcer, dès le point du jour, le passage vers Manzanera, de traverser le Minjarès et de déborder la gauche des Espagnols. Ce mouvement fut exécuté, et l'ennemi con-

1810.  
Espagne.



1810.  
Espagne.

traint à une promptre retraite. Le colonel Burthe', détaché à la poursuite des fuyards avec son régiment, le quatrième de hussards, enleva quatre pièces de canon, des munitions et des équipages. Le général Suchet continua sa marche avec célérité dans la direction qu'avait prise le général ennemi, emporta, sans coup férir, le défilé de Xerica, et arriva le même jour à Segorbe, où une grande quantité d'armes et d'immenses magasins tombèrent en son pouvoir. Pendant que ces actions se passaient au centre, le général Habert franchissait, avec six bataillons, malgré cinq pieds de neige, la chaîne de montagnes qui séparent l'Aragon du royaume de Valence; surprenait la ville de Morella, garnie de retranchemens et défendue par quatre mille hommes de l'armée de Valence, leur faisait éprouver une perte considérable en tués et blessés, et leur enlevait quinze cents fusils. Le quatorzième régiment, formant l'extrême gauche de la petite armée française, descendait en même temps le Guadalaviar et rejetait les bandes de Villa-Campa dans la province de Cuença.

Par suite de ces mouvemens rapides et exécutés avec précision, le troisième corps, traversant les belles campagnes du royaume de Valence, arriva jusque sous les murs de cette capitale. Le général Habert s'empara de son principal faubourg et du port de Grao qui touche aux embouchures du Guadalaviar; le général Suchet entra dans Beniferri, et jeta dans la ville tous les postes établis sur la rive gauche du fleuve que nous venons de nommer. Cette marche mit de plus, en la possession des vainqueurs, neuf bouches à feu, six caissons, un drapeau et trois cents fusils. Elle avait coûté aux Espagnols quatre cents tués, beaucoup de blessés, et l'entière dispersion d'un corps de quinze mille hommes.

Un rassemblement considérable de paysans s'était formé pour défendre Castellon de la Plana, petite ville sur les bords

de la mer, et près de l'embouchure du Minjarès. Le général Suchet y envoya deux escadrons de cuirassiers et hussards, avec quelques compagnies d'élite d'infanterie, sous le commandement du général Boussard. Le pont de Castellon, encombré et barricadé, fut emporté après une vive résistance. Un cuirassier nommé Vinatier se fit remarquer dans cette action. Ayant mis pied à terre, seul il dégagea le pont, sous une grêle de balles, et ouvrit le passage. Son intrépidité fut récompensée par la décoration de la légion d'honneur.

1810.  
Espagne.

Le général Suchet resta pendant quarante-huit heures sous les murs de Valence, dans l'espoir que cette grande et opulente cité ouvrirait ses portes à une armée victorieuse, qui tout récemment, et pour ainsi dire sous les yeux des habitans, avait triomphé de tant d'obstacles; mais, résignée à tous les sacrifices et inébranlable dans sa résolution, Valence ne voulut s'abaisser à aucun acte de soumission. L'expédition brillante du général français, loin de décourager, fortifia encore le patriotisme des Valenciens. Dès ce moment, leurs fortifications furent réparées, développées et mises dans un état de défense imposant. Les remparts furent couverts d'artillerie; les villes de Peniscola, Oropesa et Sagonte, dont les antiques murailles étaient à moitié écroulées, devinrent en peu de temps des forteresses respectables, et de nouveaux obstacles à surmonter dans une seconde invasion.

Sur ces entrefaites, le chef de bataillon Renouvier, commandant de Jaca, et le capitaine Rauquemaurel, commandant au fort de Venasque, donnaient une vigoureuse chasse, le premier, à la bande d'un chef nommé Sarto; le second, aux partis des chefs Sarraza et don Diego Alvarès, qui furent repoussés jusqu'en Catalogne. Trois autres commandans français, Passelat, Donarche et Zimer, obtinrent de pareils succès sur d'autres bandes de miquelets.

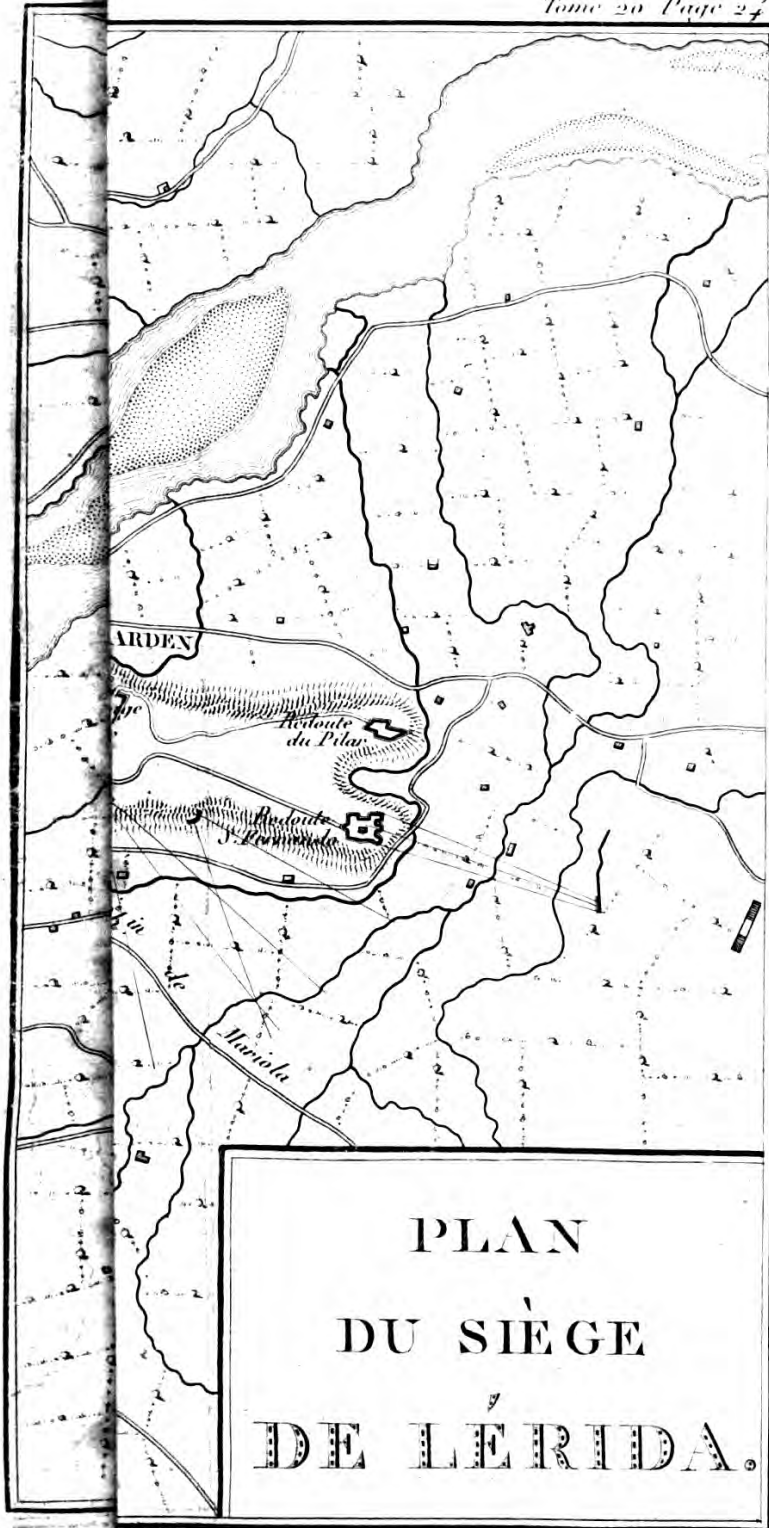
L'Angleterre seule fournissait à tous ces partis des armes

1810.  
Espagne.

et des munitions. Elle avait bien pensé que, dans une semblable lutte, il fallait, pour soutenir le zèle des insurgés si souvent défaits, ne les laisser jamais au dépourvu. Maîtresse des rives de l'Océan et de la Méditerranée, et pour ainsi dire de presque toutes les places maritimes de la Péninsule, elle pouvait opérer et opérait en effet, à son gré et sur tous les points, des débarquemens d'armes, de munitions, souvent même des vivres, sans que des pertes immenses et journalières aient jamais arrêté cette inconcevable prodigalité.

14 mai.

*Siège et prise de Lérida.* — Cependant le général Suchet, de retour de son expédition sur Valence, avait disposé tous les préparatifs du siège de Lérida. Cette entreprise offrait de grandes difficultés et exigeait des forces imposantes. Les places de Tortose, de Mequinenza, de Tarragone, peu distantes de Lérida, devaient être contenues. De forts détachemens capables de résister aux nombreuses bandes qui cherchaient à s'emparer des convois, étaient nécessaires à leur escorte. La nature du terrain exigeait aussi de la part des assiégeans un grand développement. En effet, Lérida, situé sur la rive droite du Segre, au milieu d'une vaste plaine presque dépouillée d'arbres, est une ville étendue et dont la population s'élève à près de vingt mille hommes. Elle n'est entourée que d'une simple muraille, mais le Segre, fleuve assez large et rapide, rarement guéable, la défend presque entièrement du nord au sud dans toute sa longueur. Deux forts, bâtis sur deux montagnes auxquelles la place est adossée, la dominant et la rendent formidable. Ces forts sont assez près l'un de l'autre pour se prêter un appui réciproque; les Espagnols en avaient lié, d'ailleurs, la communication par des redoutes. Construits en maçonnerie sur un escarpement difficile, ces derniers ouvrages étaient défendus par un fossé, une palissade, plusieurs pièces d'artillerie, et protégés par tous les feux de l'un des forts, appelé le Garden. L'ouvrage



PLAN  
DU SIÈGE  
DE LÉRIDA.

J  
d  
q  
m  
te  
ch  
  
de  
pe  
Ca  
pa  
le  
le  
ai  
C  
  
a  
h  
c  
r  
q  
ce  
ce  
s  
n  
e  
e

du centre présentait un fossé de douze toises de largeur sur quinze pieds de profondeur, coupé à pic dans un tuf extrêmement dur, et couronné d'un mur de douze pieds de hauteur; ses branches étaient encore appuyées à deux retranchemens.

11810.  
Espagne.

La ville et ses forts, abondamment pourvus de munitions de guerre et de bouche, d'une salpêtrière et d'un moulin à poudre, étaient dans le meilleur état de défense possible. Cent cinq bouches à feu de tout calibre garnissaient les remparts; dix mille hommes de troupes de ligne y étaient renfermés sous le commandement du maréchal-de-camp Gonzalès; enfin les habitans se rappelaient avec orgueil que leurs ancêtres avaient résisté, en 1647, aux armes du grand Condé<sup>1</sup>.

Le général Suchet osa entreprendre un siège aussi difficile avec un corps d'armée qui ne s'élevait pas à vingt mille hommes. Il comptait, à la vérité, que l'armée de Catalogne, conformément aux ordres du gouvernement français, resterait, pendant toute la durée du siège, dans les positions qu'elle devait occuper, pour appuyer les assiégeans et pour contenir les troupes du général O'Donnell, placées dans le camp retranché sous Tarragone. Mais on verra, dans le paragraphe suivant, que le défaut absolu de vivres contraignit le maréchal Augereau d'évacuer la ville de Reuss, et de livrer, en quelque sorte, dans une conjoncture aussi délicate, le général Suchet à toutes les chances d'un pareil abandon.

<sup>1</sup> Le vainqueur de Rocroi, devenu aussi redoutable au ministre qu'à ses ennemis, avait été envoyé de Flandre en Catalogne pour faire le siège de Lérida. S'il échoua dans cette entreprise, c'est principalement parce qu'on lui avait donné de mauvaises troupes mal payées. Quelques contemporains rapportent qu'il ouvrit la tranchée avec des violons; mais l'immortel auteur du *Siècle de Louis XIV* le justifie de cette fanfaronnade, en disant que c'était alors l'usage en Espagne (Voyez VOLTAIRE, *Siècle de Louis XIV*, chap. 111).

1810.  
Espagne.

L'investissement de Lérida fut formé au commencement d'avril. Le général Musnier entra, sans rencontrer d'obstacles, à Flix et à Mora, sur les bords de l'Ebre. Cette position était nécessaire pour s'opposer aux tentatives de la garnison de Tortose, et pour communiquer, par les défilés de Falset, avec l'armée de Catalogne, alors campée autour de Reuss. Le général Habert, chassant devant lui toutes les bandes qui infestaient encore les vallées de la Cinca et du Segre, s'empara de Balaguer, ville assez considérable, au nord de Lérida, et que sa position rend susceptible d'une bonne défense. L'ennemi, frappé de terreur à l'approche de ces mêmes colonnes qui l'avaient si souvent battu et dispersé, abandonna Balaguer pendant la nuit, ainsi que tous les retranchemens qu'il avait construits sur les hauteurs environnantes.

Tout était disposé pour ouvrir la tranchée devant Lérida, lorsque le général O'Donnell, n'étant plus contenu par l'armée du général Augereau, osa concevoir le projet hardi de faire lever le siège avec les débris d'une armée mal remise d'une déroute complète qu'elle venait d'essuyer, comme nous le rapporterons en son lieu <sup>1</sup>, dans les plaines de Vique. Le général espagnol ne se dissimulait point sans doute et les mauvaises dispositions de ses troupes, et toutes les difficultés à surmonter pour venir à bout de son entreprise. Mais il espérait, d'un côté, que la nombreuse garnison de Lérida favoriserait son dessein par une vigoureuse sortie, et occuperait ainsi la majeure partie des forces du général Suchet; de l'autre, il se flattait qu'il pourrait surprendre les troupes françaises par une marche rapide, et réussir à écraser les postes disseminés sur la rive gauche du Segre. Il ne prévint pas que le terrain par où il dirigeait sa marche, ne lui pré-

<sup>1</sup> Dans le paragraphe suivant qui traitera des opérations de l'armée de Catalogne.

sentant aucun point d'appui, donnait contre lui, à des troupes braves et parfaitement exercées, quoi qu'en petit nombre, des avantages qui leur assuraient un succès infaillible. Aussi le général Suchet, certain d'obtenir, à peu de frais, des résultats décisifs, laissa-t-il les Espagnols pénétrer, à travers une plaine immense, jusque sous le canon de la place.

1810.  
Espagne.

O'Donnell partit du camp de Tarragone, le 22 avril, avec un corps d'environ quinze mille hommes; il franchit rapidement les défilés de Montblanch, et le lendemain, vers deux heures du soir, il déboucha dans la plaine de Lérida, ses bataillons formés en colonne d'attaque, et la cavalerie couvrant leurs flancs. Déjà l'avant-garde ennemie n'était plus qu'à une faible distance des retranchemens, à la tête du pont sur le Segre, lorsque le général Harispe, commandant les avant-postes, la fit charger par le quatrième de hussards. Cette charge fut ordonnée si à propos et exécutée avec un tel élan par le colonel Burtie, que toute cette avant-garde fut obligée de mettre bas les armes.

La garnison de Lerida voyant les troupes d'O'Donnell si rapprochées de ses remparts, crut l'instant décisif pour effectuer une sortie et se porter à leur rencontre. Le canon tira, toutes les cloches de la ville étaient en mouvement; les drapeaux étaient déployés; la plus vive impatience se manifestait, l'enthousiasme était à son comble; et déjà un bataillon d'élite débouchait par la tête de pont, lorsque le colonel Robert, chargé de contenir les assiégés, les força, par un feu très-vif et très-meurtrier, à rentrer dans la place, pour y être bientôt témoins inactifs de l'entière déroute de l'armée qui venait les secourir.

Cependant, après la déconfiture de son avant-garde, O'Donnell s'était arrêté et avait promptement rangé son armée en bataille, dans un ordre imposant. Le général Musnier se mettait en marche pour l'attaquer avec sa division



1810.  
Espagne.

d'infanterie. Mais le général Boussard, heureux de manœuvrer, pour la première fois peut-être depuis son entrée en Espagne, dans une plaine qui ne présentait pas le plus léger obstacle; le général Boussard, dont les lecteurs doivent se rappeler l'intrépidité et la belle conduite dans la malheureuse bataille de Canope en Egypte, ne donna ni à l'infanterie ni à l'artillerie le temps de se mettre en ligne: il déborda les Espagnols, et lance sur leurs escadrons et sur leurs bataillons les braves cuirassiers du treizième régiment. En un instant, l'ennemi est culbuté, enfoncé, dispersé; la plaine est jonchée de cadavres; et l'infanterie française, ce qui est sans exemple, n'a pas le temps de tirer un coup de fusil.

Cette victoire remportée par l'une des plus brillantes charges d'une arme qui, plus tard, mettra le comble à sa gloire en décidant la bataille de Fleurus, et en disputant si opiniâtrement aux Anglo-Prussiens les lauriers de Waterloo; cette victoire, disons-nous, mit au pouvoir des vainqueurs le brigadier-général Dupay, huit colonels, deux cent soixante-onze officiers, cinq mille six cents dix-sept soldats, mille chevaux, trois bouches à feu, deux caissons, trois étendards, un drapeau et cinq cent mille cartouches. La célérité et la vigueur de la charge du général Boussard avaient été telles, que la perte totale des cuirassiers ne s'élevait pas à plus de vingt-trois morts, quatre-vingt-deux blessés, et soixante chevaux tués<sup>1</sup>.

Les généraux Harispe, Boussard; les colonels Robert, Burthe, Daigremout (ce dernier, commandant le treizième

<sup>1</sup> Le jeune d'Houdetot, qui sortait des pages de l'empereur, et qui, à peine âgé de dix-huit ans, avait déjà obtenu la décoration des braves, fut blessé d'un coup de baïonnette, dont il mourut le lendemain. L'armée donna des larmes à cet officier de la plus belle espérance. Il était le petit-fils de cette femme aimable dont la plume brûlante de l'auteur d'Emile et de la Nouvelle Héloïse a immortalisé le nom dans sa correspondance.

de cuirassiers) ; les chefs d'escadron Devallant , Saint-Georges et Rubichon ; les capitaines Scarempi , Lafarge et Destombes ; le maréchal-des-logis Montons , et le cuirassier Tatarin qui avait enlevé un drapeau au milieu d'un bataillon ennemi , reçurent en cette occasion les témoignages les plus honorables comme les mieux mérités , de la satisfaction du général Suchet.

1810.  
Espagne.

L'entière défaite des troupes du général O'Donnell produisit un grand découragement dans la garnison, qui, du haut des remparts de Lérida, avait été spectatrice du combat. Elle se trouvait abandonnée à ses propres forces, et l'on sait combien l'espoir d'une prochaine délivrance est un stimulant nécessaire pour déterminer une troupe renfermée dans une place, à s'y défendre jusqu'à la dernière extrémité. La contenance des assiégés, presque certains de ne plus être secourus, semblait déjà présager leur sort ; la même cause élevait, au contraire, au plus haut degré, l'énergie des assiégeans. Le général Suchet était trop habile pour ne pas mettre à profit ces dispositions morales, qui décident presque tous les succès. Aussi, dans la nuit du 29 avril, la tranchée fut ouverte à cent quarante toises de la ville, sur le front qui regarde le nord ; le développement et les communications de cette tranchée furent portés, dans cette nuit même, jusqu'à six cents toises. Mais bientôt des orages inondèrent les travaux, qu'un terrain glaiseux rendit impraticables ; les épaulements furent renversés. L'activité et la patience des ingénieurs et des artilleurs réparèrent toutes ces dégradations.

Dès le 7, au point du jour, deux batteries de brèche commencèrent à tirer contre la place, tandis que trois autres batteries lançaient des bombes et des obus sur le grand fort.

Le lendemain, on ouvrit une seconde parallèle, à soixante toises, et des boyaux furent conduits jusqu'au pied des murs ;

1810.  
Espagne.

on les garnit de tirailleurs qui, faisant feu sur les embrâsures, devaient éteindre celui de l'artillerie ennemie.

Le 12, l'artillerie ayant démasqué de nouvelles batteries, commença, à huit heures du matin, une attaque décisive. Une brèche fut ouverte au bastion aigu, et un magasin d'obus sauta dans le fort. Cette explosion fit, en deux endroits, une brèche assez praticable pour que quelques déserteurs pussent y descendre.

Sur ces entrefaites, le général Suchet se porta à la droite de la ligne pour diriger lui-même une attaque combinée sur les deux redoutes de l'extrémité du plateau du fort Garden, et sur l'ouvrage à corne qui couvrait le milieu de ce plateau. Cette expédition hardie avait pour but de couper la communication entre les deux forts, de déjouer tous les calculs des assiégés, d'achever leur découragement, et de brusquer la reddition de la place. Nous avons déjà dit que ces ouvrages intermédiaires étaient dans l'état de défense le plus respectable, mais qu'ils forçaient les assiégés à un immense développement. Le général Vergès, avec un bataillon du cent quatorzième, quatre compagnies d'élite du cent vingt-unième, et cent travailleurs, planta des échelles, enfonça les barrières et enleva les deux redoutes. Tous les Espagnols qui n'eurent pas le temps de se jeter en bas du fossé, furent tués à coups de baïonnette. Le capitaine du génie, Montauban, fut blessé sur l'échelle. L'assaut de ces deux redoutes coûta à l'ennemi trois cents hommes, la perte des Français fut de vingt-cinq morts et de quatre-vingt blessés. Dans le même temps, le général Bugeat, à la tête de quatre compagnies d'élite du cent quatorzième, deux du cent vingt-unième, deux du troisième régiment de la Vistule, et quatre cents travailleurs armés de pelles et de pioches, escaladaient l'ouvrage du centre et pénétraient dans son enceinte. Les travailleurs, guidés par le chef de bataillon du génie, Plagniol, quittant

leurs outils, poursuivirent les Espagnols jusqu'aux palissades du Garden, sous un feu des plus vifs. On profita de l'obscurité de la nuit pour se couvrir dans les ouvrages enlevés et l'établissement fut achevé avant le jour.

1810.  
Espagne.

Ce succès devait avoir une grande influence sur le projet principal que le général Suchet allait exécuter. Maître de ces ouvrages avancés, construits avec tant de peine et si brusquement perdus, il donnait, d'une part, à la garnison des inquiétudes sérieuses sur un point essentiel de la défense; de l'autre, il ôtait à une nombreuse population, presque doublée par les paysans qui s'étaient réfugiés dans la ville, une vaste et facile retraite. Le général espagnol avait reconnu l'urgente nécessité de rentrer dans les ouvrages enlevés, et déjà il se disposait à une vigoureuse sortie pour les reprendre; mais la promptitude des événemens ne lui donna pas le temps de l'exécuter.

La brèche principale faite au bastion aigu du front de la Madeleine était large et accessible; celle de la contregarde et du bastion l'était aussi, mais seulement avec des échelles. Le 13 avril, le feu des batteries assiégeantes cessa tout à coup sur tous les points et le général Suchet fit donner, à sept heures du soir, le signal de l'assaut par quatre bombes lancées à la fois. Aussitôt douze compagnies d'élite des cinquième d'infanterie légère, cent quinzième, cent seizième et cent dix-septième de ligne, et du premier de la Vistule, conduites par le général Habert, le colonel Rouelle et le major Barbaroux, soutenus de quatre cent cinquante travailleurs munis d'échelles et de gabions, franchissent le parapet de la tranchée et un ruisseau qui se trouvait en avant, et s'élancent sur les deux brèches. Ni le feu terrible de toutes les batteries de l'ennemi, alors convergentes sur un seul point, ni une vive fusillade qui s'engage des maisons, dans la rue, sur le quai, ne peuvent arrêter l'audace des assaillans. Ils sur-

1810.  
Espagne.

montent tous les obstacles au pas de charge <sup>1</sup>, et forcent, sous un feu meurtrier, la porte de la Madeleine. Déjà les batteries de la grande rue sont enlevées, mais les sapeurs, conduits par le capitaine du génie, Valentin, trouvent le passage, sur le quai, fermé par un retranchement. Un sergent nommé Baptiste monte sur la barrière et l'ouvre : les soldats se précipitent alors sur l'ennemi et le rejettent près du pont, défendu par six pièces de canon. Des décharges à mitraille ne peuvent réprimer l'élan du cent seizième régiment, déjà maître du quai dans toute sa longueur. De la rive gauche du Segre, le général Harispe presse en même temps avec vigueur la tête du pont. Le cent dix-septième, qui marche sous les ordres de son digne chef, le colonel Robert, emporte tous les retranchemens élevés sur cette rive. Les Espagnols, ainsi placés entre les feux de deux colonnes qui ont opéré leur jonction, abandonnent tout à coup leur artillerie et leurs retranchemens. Tout ce qui ne se dérobe pas par une prompte fuite à la fureur des assaillans, est massacré sur la place.

La terreur se repand dans la ville. Tous les habitans, hommes, femmes, vieillards, enfans, menacés de toutes les horreurs inséparables d'un assaut, courent de toutes parts pour chercher un asile dans le grand fort. Ils encombrent les fossés, les cours, les bâtimens, et mettent ainsi le gouverneur Gonzalès dans la pressante alternative de les renvoyer impitoyablement, ou bien de les sauver en capitulant : l'hu-

<sup>1</sup> « L'esprit de tous les soldats, plus encore peut-être que celui des autres hommes, est plein d'idées accessoires, de souvenirs qui lient les impressions présentes aux impressions passées. Ce sont les souvenirs glorieux attachés au pas de charge, qui en font la musique des braves. La première fois que le pas de charge fut entendu, on ne pouvait pas savoir ce qu'il voulait, ce qu'il demandait avec son rythme précipité; aussitôt qu'il eut fait courir à la victoire ou à une mort glorieuse, cette langue des tambours et des fifres fut autrement claire que ces mots : *précipitez-vous sur l'ennemi*; et on ne l'entendit plus sans vouloir vaincre ou mourir. » (GARAT, *Mémoires sur le dix-huitième siècle.*)

manité autant que la situation éminemment critique où il se trouve, force le général ennemi à prendre ce dernier parti. Le 14, dans la matinée, il fait arborer un drapeau blanc sur le principal bastion du grand fort, et obtient de défiler avec les honneurs de la guerre. La prise de Lérida mettait au pouvoir des Français cent cinq bouches à feu, un million cinq cent mille cartouches, cent cinquante milliers de poudre, dix drapeaux et huit mille prisonniers, qui furent conduits en France. Trente-trois officiers de l'armée de Catalogne, détenus dans le fort, et notamment le colonel Guéry et le chef de bataillon Wautier, faits prisonniers au funeste combat de Mollet<sup>1</sup>, recouvrèrent leur liberté. La garnison avait perdu deux mille hommes pendant le siège, la perte des assiégeans ne s'élevait pas au-delà de quatre cents morts et de huit cents blessés. Les troupes françaises avaient creusé, en moins de quinze jours, malgré des orages affreux et sur un terrain extrêmement difficile, trois mille deux cents toises de tranchées. L'artillerie, commandée par le général Vallée, avait vaincu tous les obstacles avec une courageuse persévérance; et le colonel du génie, Haxo, chargé de la direction des travaux du siège, avait montré autant de zèle que de talent; enfin ce brillant fait d'armes, qui donnait un nouvel éclat à la réputation du troisième corps de l'armée d'Espagne, révélait à la France que le général en chef, Suchet, était désormais appelé à prendre un rang distingué parmi les capitaines les plus illustres de cette époque.

1810.  
Espagne.

*Siège et prise de Mequinenza, etc.* — On n'avait pu occuper les forts de Lérida que dans la soirée du 14 mai, et, le 20 du même mois, cinq bataillons de la division Musnier arrivaient déjà devant le fort de Mequinenza, pour le cerner entre l'Ebre et le Segre. Ceci peut donner une idée

8 juin.

<sup>1</sup> Voyez plus bas, page 39.

1810.  
Espagne.

de l'activité que le général Suchet mettait à poursuivre le cours de ses opérations. Il était d'ailleurs essentiel pour lui de s'emparer promptement de la ville et du fort que nous venons de nommer, attendu que ce point fournissait aux Espagnols les moyens d'intercepter la navigation de l'Ebre, et, par conséquent, de rendre impossible ou du moins très-difficile le siège de Tortose. C'était en outre un appui nécessaire aux bandes armées qui rôdaient continuellement sur les bords de la Cinca, du Segre et de l'Ebre. Ces considérations étaient assez pressantes pour déterminer le général Suchet à ne pas perdre de temps : toutefois, cette nouvelle entreprise offrait encore de grandes difficultés.

La ville de Mequinenza est située au confluent du Segre et de l'Ebre, et au milieu d'un terrain désert, vaste et montagneux ; elle est adossée à un rocher de six cents pieds de haut à peu près, et tellement escarpé, qu'il laisse à peine un chemin suffisant aux piétons, pour aller de Mequinenza à Fraga et à Penalba ; elle est défendue par une vieille muraille qui descend des contre-forts jusqu'aux deux rivières, et qui n'est interrompue que dans les parties du rocher qui sont à pic. Entourée de toutes parts par les eaux de l'Ebre et du Segre, et par le rocher dont nous venons de parler, la ville avait été retranchée, barricadée et armée de quelques batteries basses ; mais son principal appui était dans le fort qui la domine. Ce fort est construit sur un rocher qui n'est accessible que sur un plateau prolongé vers l'ouest dans une largeur d'environ treize cents toises. C'est le seul côté susceptible d'une attaque régulière, et ce côté est protégé par un ouvrage à corne, revêtu en maçonnerie, avec un fossé taillé dans le roc vif, et un chemin couvert palissadé.

Ces obstacles n'étaient pas les seuls : aucune route praticable pour les voitures n'existait alors depuis Fraga jusqu'à Mequinenza. Aussi les officiers précédemment envoyés con-

tre cette place l'avaient-ils présentée comme inattaquable ; mais le général Suchet , convaincu qu'une volonté forte est la clef des choses difficiles , ordonna au colonel Haxo d'ouvrir à travers les rochers un chemin pour l'artillerie , et cette tâche pénible fut remplie avec une célérité incroyable. Les officiers du génie furent obligés , en plusieurs endroits , de faire usage de la mine. Un des embranchemens de cette route fut dirigé sur le plateau , et l'autre fut conduit du sommet du Montenegro jusque sur les bords de l'Ebre , en creusant dans le flanc de la montagne un espace de deux mille quatre cents toises. Dès-lors , on put facilement amener du canon contre la ville et le fort , et ces travaux immenses furent achevés du 21 mai au 1<sup>er</sup> juin.

1810.  
Espagne.

L'investissement complet du fort et de la ville fut immédiatement formé : les postes ennemis furent rejetés dans la place , et ceux des Français s'établirent , à la faveur d'un couvent , à trois cents toises de l'ouvrage à corne : le 2 juin , l'ennemi fit plusieurs sorties , qui furent repoussées avec perte.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 2 au 3 , à cent toises de l'ouvrage à corne , par sept cents travailleurs. L'ennemi , averti par le bruit des pioches sur un terrain rocailleux , fit un feu très-vif de mousqueterie qui tua ou blessa une soixantaine d'hommes : au jour , quelques parties de la parallèle et des communications où l'on avait trouvé le roc vif , ne furent pas entièrement à couvert. On fut obligé d'attacher le mineur pour creuser à l'aide du pétard.

Dans la nuit suivante , la parallèle fut approfondie , étendue et perfectionnée : l'artillerie commença la construction de ses batteries , et travailla avec peine sur un terrain extrêmement dur.

Le général Suchet avait sagement prévu que , dès l'instant où la brèche du fort serait accessible , l'ennemi tenterait de



1810.  
Espagne.

s'échapper par les barques. En conséquence, pour l'isoler entièrement des deux rivières et pour le resserrer davantage, il avait donné des ordres à l'effet d'attaquer la ville en même temps que le fort. Dans la nuit du 4 au 5, le deuxième bataillon du premier régiment de la Vistule, malgré d'énormes blocs de pierre lancés du château, enleva une tour carrée, armée de deux pièces de 12, en escaladant les murs et les retranchemens. On s'empara de la ville, de huit pièces de canon, de quatre cents fusils, de quinze barils de poudre et de quatre grandes barques. Le chef de bataillon polonais, Chlusowitz, et le capitaine de sapeurs Foucaud, conduisirent cette attaque avec autant de bonheur que de bravoure.

La ville prise, le général en chef pressa le siège du fort ; dans la nuit du 5 au 6, de nouveaux boyaux furent poussés à cinquante toises du glacis.

Enfin, dans la nuit du 7 au 8, l'artillerie, commandée par le chef de bataillon Raffron, finit d'armer trois batteries, et le feu de seize pièces commença à jouer au point du jour. L'ennemi riposta avec vigueur, et parvint à démonter trois pièces ; mais le feu des assiégeans continua vivement, rasa en peu d'instans tous les merlons en maçonnerie : une grande partie du parapet s'écroula. Les bombes firent d'énormes dégâts dans un fort aussi étroit. Les tirailleurs secondèrent très-bien, derrière des créneaux en sacs à terre, le feu de l'artillerie. Le 8, à dix heures du matin, l'ennemi, hors d'état d'opposer une plus longue résistance, battit la chamade et arbora le drapeau blanc. La garnison obtint, pour toute capitulation, l'honneur de défiler devant la division du général Musnier, et déposa ses armes sur le glacis, pour être conduite en France. On remarqua parmi les troupes de cette garnison, forte de quinze cents hommes à peu près, un régiment levé par un Anglais nommé *Doyle*, prenant le titre de commissaire général en Aragon. Ce corps, armé et vêtu à l'anglaise,

était formé d'anciens contrebandiers ou de miquelets navarrois, aragonais et catalans, ayant quelques aventuriers anglais pour officiers.

1810.  
Espagne.

Les Français trouvèrent dans le fort de Mequinenza quarante-cinq bouches à feu, quatre cent mille cartouches de fabrication anglaise, trente milliers de poudre, une grande quantité de fer coulé, et des vivres pour deux mille hommes pendant trois mois.

Nous rapporterons, dans un autre chapitre, la suite des brillantes opérations du général Suchet, que le gouvernement français chargea à cette époque du soin de réduire Tortose, place située à l'extrémité méridionale de la Catalogne, et l'un des plus importants boulevarts de cette province.

*Opérations en Catalogne ; combat de Mollet ; combat de Vique ; combat de Villafranca ; prise du fort d'Hostalrich, etc. Le maréchal Macdonald remplace le maréchal Augereau dans le commandement du septième corps.* — Le brigadier Henri O'Donnell venait de succéder au général Blacke dans le commandement de l'armée espagnole en Catalogne. Sa sortie de Gérone à travers l'armée française qui assiégeait cette place, avait ajouté à la réputation d'audace et d'activité que cet officier général s'était déjà acquise dans les campagnes précédentes ; et la junte centrale, appelant Blacke auprès d'elle en Andalousie, crut ne pas pouvoir confier en des mains plus sûres que celles d'O'Donnell la direction des opérations militaires dans cette partie de la Péninsule, où la cause de l'indépendance avait éprouvé moins de revers que partout ailleurs.

Janv.-Juin.

Nous avons laissé le général Souham cantonné avec sa division aux environs d'Olot, dans les derniers jours de décembre 1809. Il n'y séjourna pas longtemps, et, renforcé d'une brigade de la division italienne du général Pino, il eut ordre de se porter sur Vique. Les bandes qui venaient d'être disper-

1810.  
Espagne.

sées sur tous les points étaient déjà revenues sur leurs pas avec une incroyable célérité, dans le dessein d'arrêter la division française dans les défilés qui séparent Olot de Vique. Le quarante-deuxième régiment de ligne les débusqua de la crête des montagnes avec son élan accoutumé. Dans cette occurrence, aucun habitant de Vique n'avait quitté sa demeure, et les Français se félicitèrent de cette marque de confiance qu'ils avaient méritée par leur discipline. A l'approche de la division Souham, la ville fut évacuée par les troupes espagnoles qui y étaient stationnées depuis quelque temps : elles se retirèrent sur le col de Sespina. Le colonel Delort, commandant l'avant-garde française, atteignit au-delà de Tona la queue de la colonne ennemie, enleva les bagages et l'ambulance, et fit une cinquantaine de prisonniers. Le premier régiment et un bataillon du troisième léger, encouragés par ce succès, gravirent au pas de charge les hauteurs de Sespina. En avançant, ils trouvèrent les troupes espagnoles rangées en bataille sur les montagnes, en avant de Moya, dans l'ordre le plus imposant et dans des positions formidables. Le nouveau général en chef O'Donnell était à leur tête : s'apercevant qu'il n'avait affaire qu'à quelques bataillons, il laissa une partie de ses forces en réserve, et fondit avec le reste sur les Français. Ceux-ci, déconcertés d'abord par une attaque aussi brusque, se battirent toutefois avec résolution ; mais, accablés par le nombre, ils furent contraints de céder le plateau, et de descendre précipitamment du col de Sespina. O'Donnell, pour exciter l'ardeur de ses soldats, combattait à leur tête comme un simple grenadier, et fit lui-même prisonniers trois officiers du troisième régiment d'infanterie légère, qu'il traita avec toutes sortes d'égards et de bienveillance. Le général Souham réunit le soir toute sa division à Centelles, et marcha le lendemain au point du jour pour attaquer l'ennemi. Il avait fait d'excellentes dispositions

pour s'assurer de la victoire ; mais O'Donnell ne jugea pas à propos de recevoir le combat. Souham le suivit jusqu'à Moya, et revint ensuite à Vique.

1810.  
Espagne.

Le général espagnol, aussi actif qu'entreprenant, épiait toutes les occasions de prendre ses adversaires en défaut ; un détachement de la garnison de Barcelone ne tarda pas à lui en fournir une signalée. Ce détachement, aux ordres du colonel Guéry, fort de trois bataillons et de deux cent cinquante cuirassiers<sup>1</sup>, avait eu l'ordre de venir au devant de l'armée du maréchal Augereau, alors en marche pour se rapprocher de Barcelone. Son départ de cette place aurait dû être combiné de manière à ce qu'il opérât sa jonction avec l'armée le jour même, ou au plus tard le lendemain de sa sortie. Il devait surtout se garder avec une extrême vigilance ; mais il paraît que le colonel Guéry ne prit aucune précaution, et l'ennemi ne profita que trop de la dissémination des troupes, de la sécurité et de la négligence de leur chef. Les Espagnols cernèrent pendant la nuit le bataillon du cent douzième posté dans San-Perpetua, et fondirent sur lui au point du jour avec une grande vigueur. Ce bataillon, commandé par le chef Wauthier, fit une belle défense ; mais écrasé par des forces bien supérieures, il fut pris ou détruit en totalité. Le marquis de Campo-Verde, qu'O'Donnell avait chargé de cette expédition, courut avec une extrême célérité sur Mollet, distant de San-Perpetua d'une forte lieue, enleva rapidement, avec des soldats enthousiasmés par un premier succès, les deux pièces de campagne qui défendaient l'approche de ce village, enfonça et mit en déroute l'infanterie et les cuirassiers. Le chef de bataillon Mioque<sup>2</sup>, officier d'une grande dis-

<sup>1</sup> Ils appartenaient à un régiment provisoire qui faisait partie du corps d'armée avec lequel le général Duhesme était entré en Catalogne en 1808.

<sup>2</sup> Ce brave officier, destiné à un avancement rapide et mérité, fut tué au siège de Tarragone l'année suivante ; il emporta au tombeau l'estime de toute l'armée.

1810.  
Espagne.

tion, en rallia les débris, les reforma avec une présence d'esprit admirable, repassa la rivière de Bezos sous une grêle de balles, et réussit, malgré la poursuite d'un ennemi acharné, à rentrer dans Barcelone. Le colonel Guéry, qui avait eu son cheval tué sous lui, tomba au pouvoir de l'ennemi, malheureux de survivre à un désastre qu'on pouvait attribuer à un défaut de vigilance et à de mauvaises dispositions. Il ne restait plus au marquis de Campo-Verde, pour compléter sa victoire, que d'attaquer un dernier bataillon posté à Cranoller; mais cette troupe qui, heureusement, était pourvue de vivres, s'était retranchée dans un couvent très-avantageusement situé hors de la ville. Le commandant répondit par des coups de fusil à la proposition qu'on lui fit de se rendre. Les troupes qui tinrent ce bataillon bloqué pendant trois jours se retirèrent à l'approche de l'armée française.

Le spectacle qui attendait celle-ci à son passage à Mollet jeta les soldats et les officiers dans la plus profonde consternation. Les environs de ce village, les rues, les maisons étaient encombrés de cadavres : tout attestait que des hommes désarmés avaient inutilement imploré la générosité des vainqueurs. Le soldat espagnol est sobre, patient à supporter les fatigues et les privations, susceptible d'un grand élan lorsqu'il est conduit par des chefs qui ont mérité sa confiance; il possède presque toutes les qualités qui constituent le guerrier; mais orgueilleux et fanfaron à l'excès, même dans les revers les plus humiliants, rarement généreux, et dans la victoire presque toujours cruel jusqu'à la férocité. Le petit nombre de Français échappés à cette boucherie fut promené en grande pompe dans une partie de la Catalogne, précédés des deux canons pris à Mollet. Ces canons étaient couverts d'inscriptions et décorés de guirlandes de lauriers et de fleurs. Une populace en délire, accueillant les vain-

queurs par toutes les démonstrations possibles d'allégresse et de reconnaissance, accablait d'outrages les malheureux prisonniers. Cette espèce de fête triomphale avait pour but d'exalter de nouveau les esprits, et d'effacer entièrement l'impression produite par la prise de Gérone.

1810.  
Espagne.

Cependant, le maréchal Augereau, précédé par de glorieux souvenirs, revêtu de toutes ses décorations, parmi lesquelles on distinguait le grand-cordon de l'ordre royal espagnol de Charles III, entra en grand appareil militaire dans Barcelone avec le titre de gouverneur de la Catalogne, et vint prendre son quartier dans ce magnifique palais de gouvernement, où, trente ans auparavant, il avait monté la garde comme simple gardé wallone : offrant ainsi dans sa personne un nouvel exemple des jeux bizarres et des extrêmes vicissitudes de la fortune <sup>1</sup>. On dénonça au maréchal des abus crians et des vexations odieuses, il en fut révolté, et il renvoya en France le général Duhesme, à qui il reprocha de ne les avoir pas réprimés. Cet acte de sévérité, en faisant concevoir une opinion favorable du caractère du chef de l'armée de Catalogne, apaisa tout d'un coup bien des haines et des ressentimens. Dans un homme revêtu de hautes dignités et dépositaire d'un grand pouvoir, l'équité est le moyen, peut-être unique, de se concilier les esprits et de faire respecter l'autorité.

L'armée française ne pouvait pas rester long-temps stationnée autour de Barcelone dont elle consommait les ressources d'autant plus précieuses que, le pays étant entièrement ravagé, il fallait désormais les tirer à grands frais des magasins

<sup>1</sup> L'installation d'Augereau dans le palais du gouvernement à Barcelone, n'était pas, au reste, une chose plus extraordinaire que l'occupation du trône des Espagnes par Joseph Bonaparte. Le maréchal avait conquis ses titres sur le champ de bataille, le roi intrus ne devait les siens qu'à l'ambitieuse générosité de son illustre frère.

1810.  
Espagne.

de France, et que la réunion de toutes les forces était nécessaire pour escorter les convois. Le maréchal retourna donc bientôt à Gérone, laissant la division italienne sur les hauteurs de Masanet pour bloquer le fort d'Holstalrich, qui ne pouvait être pris que par famine; la division Souham fut renvoyée à Vique. Cette division, munie seulement de trois pièces de campagne, exécuta son mouvement par les défilés de la Garriga, presque sans être inquiétée. Le colonel Delort avait fait occuper pendant la nuit les crêtes des montagnes par des bataillons de son avant-garde, qui, bien disposés et se prêtant un appui mutuel, ne permirent pas aux miquelets d'approcher du défilé.

La position du général Souham à Vique ne tarda pas à lui causer de vives inquiétudes. Nous avons déjà dit que cette ville est située dans un vallon peu étendu et entouré de toutes parts par des montagnes presque inaccessibles. Le défilé de la Garriga est le seul qui soit praticable pour les voitures, et encore présente-t-il à l'artillerie de grandes difficultés : ailleurs, tous les transports ne peuvent avoir lieu que par mulets. Déjà les miquelets, qui occupaient toutes les montagnes environnantes, tenaient, pour ainsi dire, les Français en état de blocus dans leurs cantonnemens. Le général O'Donnell, introduisant dans ses troupes la méthode de Napoléon; prenant une marche tout opposée à celle de ses prédécesseurs; récompensant lui-même sur le champ de bataille les actions d'éclat, soit par des grades, soit par des louanges, qui, données à propos, électrisent toujours le soldat; ne comptant pour rien dans l'avancement ni la naissance, ni les titres, ni les recommandations, mais seulement les talens, la valeur et les services personnels; jouissant dès-lors au plus haut degré de la confiance des Espagnols par ses deux expéditions de Gérone et de Mollet; O'Donnell, disons-nous, avait réuni à Moya toutes les forces dont il pouvait disposer.

Le général Souham informait journallement le maréchal Augereau de sa position critique, et lui demandait avec instance des renforts; mais on faisait peu de cas de ses avis pressans.

1810.  
Espagne.

Dès les premiers jours de février, l'ennemi avait été repoussé deux fois du village de Malla, occupé par un bataillon du quatre-vingt-treizième. Celui-ci, par sa bonne contenance, avait donné le temps de le secourir. Dans cette occasion, un détachement du vingt-quatrième de dragons, chargea avec vigueur deux escadrons ennemis qui furent mis en déroute avec perte d'une trentaine d'hommes et de chevaux; le capitaine de dragons, Valentin, fut tué. Vers le même temps, le colonel Delort, avec un bataillon du troisième léger, battit un corps nombreux de miquelets qui était venu attaquer le village de Garp. Ces actions furent le prélude d'un combat remarquable, où la division Souham, à peine forte de trois mille cinq cents baïonnettes, eut la gloire de vaincre une armée de quinze mille hommes.

Le 20 février, à sept heures du matin, l'armée que le général O'Donnell avait réunie à Moya, déboucha dans la plaine de Vique sur trois colonnes. La première, composée en partie de cavalerie, avait marché par Tona, et elle se déploya en avant de ce village; la deuxième, descendue par le col de Sespina, se forma en ordre de bataille à la gauche de la première; la troisième, qui avait pénétré par Salforas, occupa les montagnes qui dominent la plaine de Vique à l'ouest.

Lorsque le général Souham fut à peu près certain des mouvemens de l'ennemi, il réunit dans la plaine, immédiatement au-dessous de Vique, toutes ses troupes disponibles: le quarante-deuxième régiment au centre; le premier régiment d'infanterie légère à droite; le quatre-vingt-treizième appuyant le premier léger; le vingt-quatrième de dragons, le



1810.  
Espagne.

troisième régiment provisoire de chasseurs, et le régiment italien des dragons Napoléon, soutenant les trois pièces d'artillerie et les ailes de la division.

L'attaque de l'ennemi commença sur le village de Garp avec une telle vivacité, qu'il semblait que ce devait être le point principal où il avait intention de faire effort; mais le général Souham ne prit pas le change. Le bataillon du troisième léger qui gardait Garp se replia en bon ordre sur Vique, sans être entamé et sans perdre un seul homme.

Une fusillade très-vive s'engagea incontinent sur tout le front de la ligne. L'ennemi, qui opposait aux Français l'élite de ses troupes, et notamment les deux régimens suisses dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, attaqua avec beaucoup d'audace, en même temps qu'il faisait filer sur sa droite toute sa cavalerie pour déborder le flanc gauche de ses adversaires. Le général Souham fit alors charger le vingt-quatrième régiment de dragons, appuyé sur son flanc gauche par la compagnie d'élite du régiment italien, dragons Napoléon. Cette charge, conduite par le brave colonel Delort, culbuta la cavalerie espagnole et la mit dans le plus grand désordre. Un grand nombre de cavaliers ennemis furent tués; le reste, en se repliant, souffrit beaucoup par le feu de la mousqueterie, et par la mitraille que l'artillerie dirigeait sur elle.

Le général O'Donnell disposa alors de toutes les forces qu'il avait en réserve, et chercha à pénétrer par le centre de la ligne française, qu'il réattaqua avec furie. Le quarante-deuxième régiment, commandé par le colonel Espert-Latour, qui eut ses habits criblés de balles, et les bataillons du quatre-vingt-treizième régiment, soutinrent pendant trois heures le feu le plus vif et le plus meurtrier, sans que l'ennemi pût leur faire perdre un pouce de terrain.

Las de faire des efforts inutiles pour enfoncer le centre,

O'Donnell voulut par une manœuvre hardie déborder à la fois les Français par leur flanc droit et leur flanc gauche ; mais cette seconde tentative ne lui réussit pas mieux. Le premier régiment d'infanterie légère, commandé par le colonel Bourgeois, arrêta les Espagnols sur la droite par tous les points où il voulut pénétrer. Dans cette circonstance, le général Souham reçut un coup de feu à la tempe gauche, et se fit momentanément remplacer par le général de brigade Augereau, frère du maréchal.

1810.  
Espagna.

Pendant que les troupes placées au centre et à la droite de la ligne française arrêtaient l'ennemi étonné d'une résistance qui déconcertait tous ses calculs, et qui rendait inutile le déploiement de toutes ses forces, le général O'Donnell faisait filer de nouveau par sa droite une colonne d'infanterie soutenue de toute sa cavalerie qu'il avait ralliée ; mais une seconde charge, exécutée à propos par le vingt-quatrième de dragons, le troisième provisoire de chasseurs, et un escadron des dragons Napoléon, coupa entièrement cette colonne composée de deux bataillons suisses. Mille hommes mirent bas les armes, et deux drapeaux furent enlevés. Cette charge vigoureuse fut poursuivie jusqu'à Tona, et plus de trois cents chevaux espagnols furent pris. Les dragons et les chasseurs français abîmèrent la cavalerie. Un colonel, beaucoup d'officiers et un grand nombre de soldats restèrent sur le champ de bataille, tués à coup de sabre<sup>1</sup>. Tous les équipages, composés de plus de cent mulets, furent enlevés.

La déroute des Espagnols ne pouvait être plus complète ; la terre était jonchée de morts, de blessés, d'armes et de débris ; deux mille quatre cents prisonniers restaient entre les

<sup>1</sup> Ce qui irrita au dernier point les dragons et les chasseurs français, c'est que bon nombre de cavaliers espagnols étaient couverts de cuirasses prises au troisième régiment provisoire de cuirassiers, si impitoyablement massacré à Mollet.

1810.  
Espagne.

moins des vainqueurs : le reste de l'armée d'O'Donnell chercha son salut dans les montagnes.

Dans le même temps que le général Souham se tirait avec autant de gloire que de bonheur d'une position difficile, la division italienne, formant le blocus d'Hostalrich, dispersait les bandes de miquelets accourues de divers points au secours de cette forteresse; le général Guillot et le colonel Guêtre repoussaient une colonne ennemie qui s'était portée sur Besalu, et le général Verdier chassait avec quinze cents hommes les insurgés réunis sur les bords de la mer, ainsi que la junte provinciale qui s'était nouvellement installée à Arenis-de-Mar, pour activer l'insurrection générale des pays environnans.

Ces attaques, faites simultanément sur tous les points alors occupés par les troupes françaises en Catalogne, peuvent donner une idée et de la persévérante opiniâtreté des habitans, et du caractère ainsi que de la vigueur du nouveau chef de l'armée espagnole. Elles doivent faire concevoir aussi une haute opinion de la bravoure et de la constance des soldats et officiers que tant d'obstacles et de dangers n'ont jamais pu rebuter; et qui partout faisaient échouer les entreprises de l'ennemi.

Le maréchal duc de Castiglione, après les succès dont nous venons de rendre compte, tranquille sur la Haute-Catalogne, crut l'instant favorable pour se porter avec la majeure partie de ses forces au-delà de Barcelone. Des ordres supérieurs lui prescrivaient d'ailleurs ce mouvement, dans le but d'appuyer le corps du général Suchet, qui se préparait à cette époque à faire le siège de Lérida. Le maréchal se mit en marche avec son armée dans le commencement du mois de mars, laissant à peu près trois mille hommes devant Hostalrich, pour en continuer le blocus. La division Souham, commandée par le général Augereau depuis que la

blesse du premier l'avait forcé de rentrer en France, fut dirigée par le col de Sespina et par Manresa : la division italienne, alors commandée par le général Severoli, marcha par San-Celoni et Cranoller. Ces deux divisions, par suite de leurs mouvemens bien combinés, arrivèrent le même jour sur le Lobregat, au pont del Rey. 1810.  
Espagne.

Les Italiens ne rencontrèrent aucun obstacle ; mais la division française trouva les Espagnols au nombre de deux mille hommes à peu près, au col de Sespina : l'avant-garde, aux ordres du colonel Delort, les en débusqua au milieu de la nuit.

Toute la population de Manresa, ville de trente mille âmes, industrielle et commerçante, se sauva précipitamment à l'approche des Français ; le camp établi sur le col d'Ordal se retira également sur Tarragone sans tirer un coup de fusil.

Les deux divisions réunies arrivèrent à Villafranca : l'arrière-garde ennemie, forte de six cents hommes, cavaliers et fantassins, fut atteinte au-delà de cette ville, chargée et mise en déroute par une seule compagnie du vingt-quatrième de dragons, commandée par le capitaine Grosjean. Cette charge fut poursuivie à fond jusqu'à Torre-d'Emarra, et mit au pouvoir des Français une centaine de prisonniers et trente chevaux : le maréchal Augereau fit occuper Villafranca par un bataillon et un détachement de cavalerie.

Cette garnison était destinée à assurer la communication avec les deux divisions qui allaient cantonner à Reuss derrière Tarragone, et avec le maréchal, qui jugea convenable de rester de sa personne dans Barcelone comme point central de ses opérations. Ce détachement était évidemment exposé à une perte infaillible : on fit, à cet égard, des représentations au maréchal. Non-seulement il persista dans l'exécution de ses ordres, mais il fit encore très-imprudemment sommer la junte de Tarragone de lui livrer la place, par

1810.  
Espagne.

une lettre datée de ce même poste de Villafranca, où il était censé avoir établi son quartier-général.

Cette faute ne resta pas long-temps impunie : à peine les divisions française et italienne étaient-elles établies à Reuss, qu'une forte colonne de troupes d'élite, partie de Tarragone avec quelques pièces de canon, vint attaquer la garnison de Villafranca, qui s'était retranchée dans une caserne isolée, et la força de se rendre à discrétion. Ce bataillon enlevé, les Espagnols se portèrent rapidement sur la brigade du général Schwartz, tout aussi inconsidérément laissée à Manresa, la battirent, la mirent en pleine déroute, et la poursuivirent la baïonnette aux reins jusque sous les redoutes du pont d'el Rey. Un parlementaire était alors immédiatement envoyé de Reuss à Tarragone, pour l'échange de quelques prisonniers ; fort heureusement le général Severoli et le général Augereau avaient différé l'envoi de la sommation du maréchal : les prisonniers faits à Villafranca et à Manresa entrèrent en même temps que le parlementaire dans Tarragone, aux acclamations d'une populace en délire. Des cris de mort se firent entendre, et le détachement qui escortait l'officier français parlementaire chez le gouverneur de la place eut beaucoup de peine à le tirer des mains des furieux, qui l'auraient inévitablement massacré s'il eût été porteur d'un message attestant la plus offensante comme la plus méprisable jonglerie.

Les deux échecs que venait d'éprouver le corps d'armée mettait le maréchal dans la situation la plus embarrassante et la plus critique : il ne pouvait plus transmettre d'ordre aux divisions stationnées à Reuss, et cependant ces divisions constituaient la majeure partie de ses forces. Les partis qui sortaient à volonté de Tarragone par où passe la grande route de Barcelone à Valence, interceptaient facilement les communications sur tous les points.

D'un autre côté, les généraux Severoli et Augereau, qui

avaient leurs instructions séparées, et qui n'étaient point subordonnés l'un à l'autre, quoique le second ne fût que général de brigade, n'osaient, ne voulaient rien prendre sur eux, et attendaient sans cesse des ordres pour effectuer un départ que le manque de vivres rendait urgent ; ils étaient obligés de tenir en masse toutes leurs forces, à peine suffisantes contre une armée qui occupait un camp retranché sous les murs d'une place redoutable, dont la garnison manifestait un vif enthousiasme, et demandait à marcher contre les postes français. L'arrivée d'un courrier, hasardé par mer, et échappé par miracle aux nombreuses croisières de la côte, vint enfin, en apportant des ordres, tirer les deux généraux italien et français de leur position difficile.

1810  
Espagne.

Dès le soir même, vers huit heures, les deux divisions se mirent en marche pour échapper à la vigilance de l'ennemi ; mais les ordres de ce mouvement rétrograde avaient été mal donnés, et furent encore plus mal exécutés. La colonne, retardée par les bagages et les voitures qui encombraient le chemin, et par la confusion qui régnait dans la marche, débouchait à peine de Reuss au point du jour. Ce désordre fut aperçu du camp de Tarragone, et l'ennemi se mit en devoir d'en profiter. Toutefois, le colonel Delort, commandant l'arrière-garde, composée du vingt-quatrième de dragons et des compagnies d'élite du premier léger et du septième de ligne, laissa filer les équipages et les troupes, marcha derrière cette grande colonne par échelons, et observa un tel ordre dans sa retraite, qu'il réussit non-seulement à couvrir les deux divisions, mais encore à sauver tous les traîneurs et les malfaiteurs, qui étaient en grand nombre.

Cependant l'impétueux O'Donnell brûlait d'impatience de tirer parti d'une telle occasion. Il se mit lui-même à la poursuite des Français, et détacha le colonel Orry, l'un de ses meilleurs officiers, pour venir insulter les deux divisions dans

1810.  
Espagne.

le camp qu'elles commençaient à établir à Villafranca pour y passer la nuit. Les chasseurs espagnols tombaient déjà de tous côtés sur les fourrageurs et les hommes isolés, et répandaient l'épouvante dans les bivouacs, lorsque le colonel Delort, réunissant les voltigeurs et les carabiniers du premier régiment léger, avec cent chevaux du vingt-quatrième de dragons, tomba à son tour sur les assaillans, sans leur donner le temps de se reconnaître. Cette charge fut couronnée d'un prompt succès. Le colonel Orry, percé d'un coup de pointe, et le capitaine commandant son infanterie, furent pris avec dix officiers; cent chevaux et cent cinquante hommes, fantassins et cavaliers, restèrent également au pouvoir des vainqueurs. Les fuyards furent poursuivis pendant deux heures jusque sous les murs de la petite ville d'Arbos, où le général O'Donnell avait pris position, et d'où il fut témoin de l'entière déroute de son avant-garde qu'il n'osa pas secourir. Ce brillant succès eut pour résultat de venger les deux échecs que nous avons rapportés plus haut, et de pouvoir continuer la retraite sur Barcelone sans être harcelé par un ennemi audacieux, et qui avait besoin de cette leçon pour être arrêté dans ses entreprises.

Immédiatement après l'arrivée des deux divisions, le maréchal duc de Castiglione rentra dans Gérone, et disposa ses troupes de manière à assurer les communications avec la France, et à empêcher le général ennemi de rien entreprendre pour la levée du blocus d'Hostalrich, dont il était si important pour les Français d'être en possession, attendu qu'il n'était plus possible d'approvisionner la capitale de la Catalogne autrement que par des vivres et des munitions tirés des magasins de France.

Le fort d'Hostalrich, garni de quarante-deux pièces de bronze de gros calibre, était dans le meilleur état de défense; entouré de tous les côtés par des montagnes très-élevées et

du plus difficile accès, il est situé sur un rocher à pic qui les domine toutes : il ne pouvait donc être réduit que par famine. La nature du terrain, qui exige un grand développement, rend le blocus même presque impossible. Un grand nombre de miquelets, soutenus par quelques troupes régulières, tentèrent, dans la nuit du 2 au 3 mai, d'introduire dans la place deux convois qu'ils avaient rassemblés dans les plaines de Vique et de Mataro. Cette entreprise échoua par les bonnes dispositions du général Severoli, qui commandait le blocus, et par la bravoure des Italiens; elle coûta aux insurgés cinq à six cents blessés ou tués <sup>1</sup>.

1810.  
Espagne.

La garnison d'Hostalrich, ayant consommé tous ses vivres, et n'espérant plus être secourue, voulut profiter, dans la nuit du 12 mai, d'un brouillard très-épais, pour tenter de s'échapper; une sentinelle italienne fut égorgée, mais une autre, plus vigilante, ayant donné l'éveil, les brigades employées au blocus coururent aux armes, et poursuivirent, avec une telle célérité l'ennemi, qui avait déjà dépassé les avant-postes, que la moitié seulement de la garnison réussit à s'évader. On prit le gouverneur, son état-major, dix officiers, trois cents hommes et un drapeau.

Au moment où Hostalrich ouvrait ses portes, le maréchal duc de Castiglione donnait des ordres pour l'attaque des petites îles et du fort de las Medas, situés au sud de l'une des pointes du golfe de Roses, et près des embouchures du Ter. La possession de ces îles était nécessaire pour assurer le ca-

<sup>1</sup> Les deux convois que les Espagnols eurent soin de ne pas aventurer, avant d'être tout à fait maîtres des positions par où ils devaient filer, ne tombèrent pas entre les mains des Français. Nous rapportons cette circonstance, parce qu'elle fait connaître que les miquelets, conduits par des officiers expérimentés, mettaient dans leurs opérations plus de méthode, de prudence et d'art qu'on ne le supposait ordinairement, et, en cela, ils l'emportaient souvent sur leurs adversaires, trop négligens, ou trop peu circonspects.



1810.  
Espagne.

botage le long de la côte, et pour ôter aux Anglais un mouillage important. Le général napolitain prince Pignatelli fit toutes les dispositions nécessaires pour s'en emparer. Le général d'artillerie Nourrit, le chef de bataillon du génie Tournadre avaient déjà commencé les attaques, lorsque deux officiers du premier régiment d'infanterie légère napolitain, Giugliotti et de Luva, par un de ces coups de main audacieux qui réussissent quelquefois, passèrent, avec sept chasseurs, dans l'île où est bâti le fort, et contraignirent le commandant à se rendre. D'après toutes les mesures prises, il était, sans doute, dans l'impossibilité d'opposer une longue résistance; mais on n'en doit pas moins d'éloges aux deux officiers, dont le dévouement épargna la perte de quelques braves.

La prise d'Hostalrich et l'occupation des îles de las Medas furent les dernières opérations qui eurent lieu en Catalogne sous le commandement du maréchal Augereau; son successeur était déjà nommé. Le gouvernement français lui faisait un crime, et des revers partiels qu'il avait essuyés, et d'avoir compromis, en effectuant sa retraite de Reuss, les opérations du siège de Lérida. Il est facile de le disculper du dernier reproche. D'abord, les deux divisions campées à Reuss ne pouvaient plus, faute de vivres, y faire un plus long séjour. En second lieu, pour ne pas laisser au général O'Donnell l'entrée des défilés de Monblanch, et par suite la faculté de se porter, avec de l'artillerie, au secours de Lérida, le maréchal compromettait évidemment le blocus d'Hostalrich, que les Espagnols épiaient l'occasion de faire lever, comme l'un des moyens les plus essentiels d'entraver les opérations de l'armée, d'affamer Barcelone, et de retarder indéfiniment l'entière conquête de la Catalogne; enfin, soit que le maréchal restât campé à Reuss, soit qu'il mît (ce qui était pire) entre lui et les Espagnols les défilés de Monblanch, il livrait, en quelque sorte, à la merci de l'ennemi toute la

Haute-Catalogne, où les insurgés, n'étant plus contenus, pouvaient, à leur gré, se répandre de toutes parts, et faire encore des incursions jusque sur les frontières de France. Or, de si graves inconvéniens ne peuvent être mis en balance avec l'avantage d'avoir opéré une diversion en faveur de l'armée qui assiégeait Lérida, diversion devenue impossible à cause du manque absolu de vivres, et, il faut le répéter, parce que c'est la plus péremptoire des raisons qui justifient le duc de Castiglione. L'expérience a prouvé, d'ailleurs, que cette diversion n'était rien moins que nécessaire au troisième corps. Placées dans des plaines fertiles, où ils trouvaient abondamment des vivres, et où nul accident de terrain ne gênait leurs manœuvres, les troupes du général Suchet, aussi dévouées qu'habilement dirigées, ne tardèrent pas à arrêter de la manière la plus brillante, ainsi qu'on l'a vu plus haut, le général O'Donnell, qui, avec les débris de l'armée vaincue à Vique par la division Souham, avait osé concevoir l'espérance de faire lever le siège de Lérida.

1810.  
Espagne.

Ce qu'on peut raisonnablement reprocher au maréchal duc de Castiglione, c'est d'avoir, au mépris des plus instantes et des plus plausibles représentations, persisté à laisser à Villafranca et à Manresa, des détachemens qui devaient bientôt être victimes de cette inconcevable imprudence; c'est d'être demeuré presque toujours séparé, et à de trop grandes distances des divisions qui formaient la principale force de son armée, et de les avoir placées dans les situations les plus extraordinaires et les plus périlleuses. Mais cet éloignement du maréchal tenait au pitoyable état de sa santé, qui le forçait d'être immobile dans son quartier-général de Gérone ou de Barcelone<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> L'article officiel du *Moniteur*, relatif au remplacement du maréchal Augereau, est conçu en ces termes : « Le duc de Castiglione mande qu'il a été

1810.  
Espagne.

Le maréchal duc de Tarente vint remplacer le duc de Castiglione, dans les derniers jours du mois de mai. Il avait reçu tout récemment le prix de ses anciens services et de sa brillante coopération à la mémorable journée de Wagram. Le commandement de la Catalogne, et la direction d'opérations militaires où deux généraux renommés n'avaient point rempli l'attente de Napoléon, était pour Macdonald une preuve de confiance aussi flatteuse que les récompenses éclatantes qui lui avaient été décernées. Toutefois, on le verra bientôt arrêté, comme ses prédécesseurs, par des obstacles insurmontables, dans la soumission d'une vaste province, hérissée, comme nous l'avons déjà observé, de montagnes, de défilés, de postes fortifiés, et où toute la population armée, disputait avec tant d'opiniâtreté jusqu'aux moindres passages.

Après la prise de Gérone, le maréchal Augereau avait cru qu'une grande sévérité était indispensable à la soumission de la Catalogne. Aussi tous les paysans pris les armes à la main étaient pendus sans miséricorde, à de vastes potences dressées sur la grande route de Gérone à Figuières. Le duc de Tarente, adoptant, dès son arrivée, un plan de conduite entièrement contraire, voulut substituer la douceur à une cruelle, mais juste sévérité. Il chercha à se concilier l'esprit des habitans par des proclamations, qui toutes respiration des intentions loyales et pacifiques. Il créa, comme principal moyen de rétablir l'ordre et la discipline, des magasins de subsistances pour assurer aux troupes des distributions exactes et régulières, et il fit de grands efforts pour réprimer tous les abus. Mais ni la sévérité, ni le langage de la persuasion, soutenus d'une conduite pleine d'équité et de modération, ne pou-

obligé de venir sur Barcelone, laissant le général Lacombe Saint-Michel faire le siège d'Hostalrich; mouvement qui pouvait compromettre la division du corps du général Suchet qui assiège Lérida: l'empereur a envoyé le duc de Tarente pour remplacer le duc de Castiglione, à cause de l'état de sa santé. »

vaient rien sur des esprits ardents, exaltés, indociles, impatiens, non-seulement de toute domination étrangère, mais toujours enclins à la sédition et à la révolte sous le gouvernement même de leur prince légitime<sup>1</sup>. Dès la première expédition entreprise par le duc de Tarente, les Catalans ne répondirent que par des coups de fusil à ses exhortations bienveillantes et amicales. Cette expédition, qui avait pour but d'introduire dans Barcelone un grand convoi d'approvisionnements, réussit, le 13 juin, quoique les bandes de miquelets couvrissent toutes les montagnes qui bordent les défilés qu'il fallait traverser, et bien que ces bandes fussent appuyées d'un corps considérable de troupes régulières, avantageusement posté.

Barcelone, ainsi approvisionné pour quelques mois, le duc de Tarente franchit les cols d'Ordal et de San-Christina, campa pendant quelques jours à Reuss, d'où la disette de vivres le força bientôt de s'éloigner, et vint, en traversant les défilés de Monblanch, se réunir, dans Lérida, au général Suchet. Le troisième corps était en partie cantonné autour de cette place, qu'il avait conquise tout récemment, ainsi que nous l'avons rapporté, et il se préparait au siège de Tortose, que deux de ses divisions investissaient déjà.

<sup>1</sup> Les rois d'Espagne s'étaient souvent vus forcés, même en temps de paix, de n'user de leur autorité envers les Catalans qu'avec beaucoup de ménagement.

---

## CHAPITRE III.

SUITE DE L'ANNÉE 1810.

Troisième expédition des Français en Portugal. Formation d'une nouvelle armée d'invasion sous les ordres du maréchal Masséna. — Siège de Ciudad-Rodrigo. — Combats de la Conception, d'Almeida. — Siège de cette dernière place. — L'armée française pénètre en Portugal. — Bataille de Busaco. — L'armée anglo-portugaise se retire dans ses lignes en avant de Lisbonne. — Les deux armées s'observent réciproquement; retraite des Français sur Santarem; passage du Zézère; reconnaissance sur Abrantès, etc. — Le neuvième corps vient joindre l'armée française en Portugal.

1810.  
Portugal.

Les Français, maîtres de l'Andalousie et vainqueurs sur presque tous les autres points où se trouvaient leurs troupes, croyaient, avec quelque raison, approcher du terme de leurs travaux. Cette opinion prit une nouvelle force lorsqu'ils apprirent que l'empereur venait d'ordonner le rassemblement d'une armée de soixante mille hommes dans les environs de Salamanque, à l'effet de tenter une troisième fois la conquête du Portugal.

Le maréchal Masséna, prince d'Essling, était appelé à commander cette armée, qui devait être formée des deuxième, sixième, huitième corps, et d'une forte division de cavalerie sous les ordres du général Montbrun; le deuxième corps, sous les ordres du général Reynier, était campé sur la Guadiana, vis-à-vis la frontière de l'Alentejo; il communiquait par sa droite, à Alcantara, avec la gauche du corps du maréchal Ney, menaçant Badajoz et inquiétant sans cesse l'armée espagnole, commandée par le général la Romana. Le duc d'El-



MONTBRUN .

*Ambroise Tardieu Dir. scit.*

ALBERT

chingen se disposait à marcher sur Ciudad-Rodrigo , à la tête du sixième corps ; le huitième , aux ordres du duc d'Abrantès , se trouvait dans les environs de Valladolid , et ne tarda pas à se porter sur Salamanque , afin d'observer l'armée anglaise de lord Wellington pendant le siège de Ciudad-Rodrigo. Un corps de réserve , sous la dénomination de neuvième corps , se rassemblait , en outre , à Valladolid , sous les ordres du général Drouet , pour renforcer et soutenir , au besoin , l'armée d'invasion.

1810.  
Portugal.

L'armée que commandait lord Wellington comptait trente-cinq mille Anglais et cinquante mille Portugais : ceux-ci , organisés en régimens depuis plus de deux ans , bien armés , bien équipés , ayant déjà acquis quelque expérience de la guerre , et commandés par des officiers anglais ; venaient ensuite les milices , dont on distinguait deux espèces. La première , régulièrement organisée en bataillons , avec des officiers nationaux ; ces bataillons n'étaient pas , sans contredit , aussi instruits que la troupe de ligne , mais ils étaient armés , soldés , et habitués déjà à une certaine discipline. L'autre partie de la milice se composait du reste de la population , armée , quelques hommes de fusil , mais le plus grand nombre , de piques , de faux , de bâtons ferrés : cette milice existait dans chaque canton , sous les ordres d'un chef qu'on nommait *capitan mor* , et auquel tous les paysans devaient obéir sous peine de mort ; un messager transmettait verbalement les ordres de ce chef dans chaque village : alors chacun s'armait , prenait des vivres pour quelques jours , et se rendait au rendez-vous indiqué. Au reste , ces divers corps de milice ne devaient point entrer en ligne avec la troupe réglée : ils étaient destinés à agir comme partisans , à se jeter tantôt sur les flancs , tantôt sur les derrières de l'armée française , à attaquer les convois , tomber sur les traîneurs , et intercepter toute communication avec l'Espagne. Tous ces mouvemens



1800.  
Portugal.

étaient dirigés par des officiers supérieurs anglais. Trois petits corps de sept à huit mille hommes chacun, avaient été formés de l'élite de ces troupes nationales. Le colonel Trant en commandait un ; le général portugais Silveyra, le second ; le général Wilson était à la tête du troisième. Les levées en masse, dont nous venons de parler plus haut, connues sous le nom d'*ordenenzas*, n'étaient évaluées par les Anglais qu'à quarante-cinq mille hommes. Il est de fait qu'elles se composaient réellement de toute la population armée du Portugal, animée contre les Français par le patriotisme, la haine, la vengeance, et par le souvenir récent des maux qu'elle avait soufferts pendant les deux expéditions du général Junot et du maréchal Soult, quelque désastreuses qu'elles eussent été d'ailleurs pour les Français.

La campagne que nous allons décrire entraîna les plus tristes résultats pour les Français ; elle commença la réputation d'un général anglais dont l'empereur Napoléon soupçonnait à peine alors l'existence, et qui devait, quelques années après, porter à ce monarque les derniers coups que lui réservait la fortune. Elle apprit en outre aux habitans de la Péninsule que les Français n'étaient point invincibles, et amena, pour ces derniers, les revers qui devaient succéder à tant de victoires. Le prince d'Essling, loin d'y être aussi heureux que dans les champs de Zurich, s'y montra pourtant digne de la gloire qu'il avait acquise. Il y conserva ce sang-froid imperturbable et cette opiniâtreté dans le combat qui lui étaient propres ; mais outre que ses forces physiques n'étaient plus les mêmes, la position de son armée était tout autre : sans communication avec la France, elle manqua bientôt de tout, excepté de courage. Le prince d'Essling avait à combattre à la fois et les difficultés locales d'un pays qu'il ne connaissait qu'imparfaitement, et la haine nationale de trois peuples réunis.

Lord Wellington, au contraire, connaissait à fond le pays. Il l'avait parcouru plusieurs fois, et n'ignorait aucune des ressources qu'il était susceptible d'offrir. Mécontent des Espagnols à Talavera, il s'était retiré dans le Portugal, qu'il avait organisé selon ses vues. Des officiers anglais commandaient les troupes de ce pays; il avait profité de six mois de repos pour aguerrir ses soldats, et s'assurer des vivres et des munitions nécessaires. Fier d'avoir à combattre un rival tel que Masséna, il avait résolu de bien l'étudier et de profiter des moindres fautes qui pourraient lui échapper. Vaincu, la réputation colossale de son adversaire mettait la sienne à l'abri; vainqueur, ses contemporains ne pouvaient manquer de le placer au premier rang. Les armées qui allaient entrer en lice étaient animées, de part et d'autre, de ce désir de vaincre, de ce sentiment patriotique qui enfante les grandes actions; si les Anglais considéraient les Français comme des ennemis acharnés, dont l'unique but était de détruire le commerce et la marine de la Grande-Bretagne, les Français, accoutumés à ne voir dans les Anglais que des ennemis perfides, remarquaient, avec chagrin, que leurs rivaux, après avoir anéanti la puissance maritime de la France, s'efforçaient encore de leur enlever cette suprématie sur le continent, qu'ils devaient à la victoire. Habités à triompher des peuples du nord et du midi, ils espéraient n'être pas moins heureux avec ces implacables insulaires, et les forcer à repasser la mer.

1810.  
Portugal.

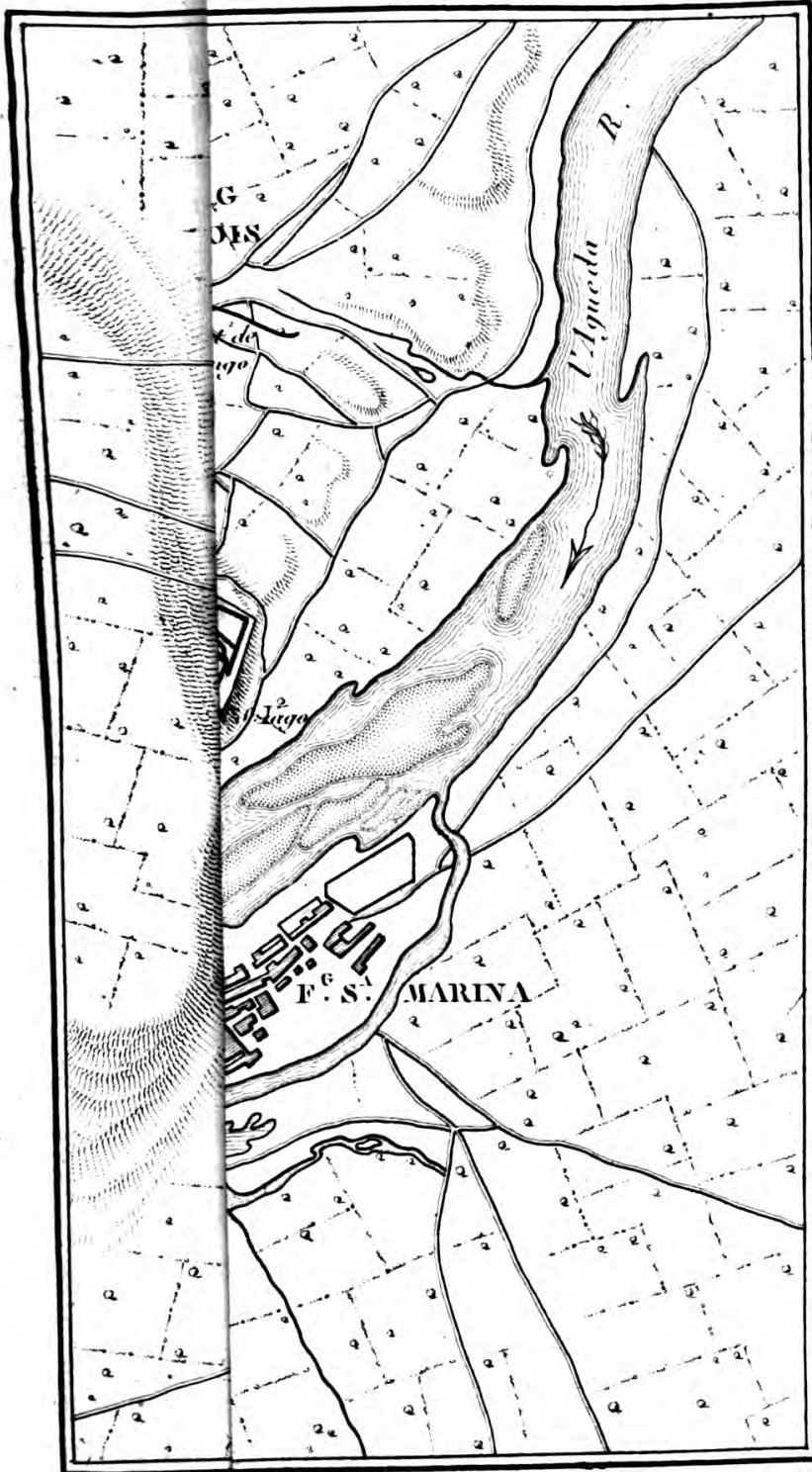
On ne peut nier que les Français n'eussent encore à cette époque de nombreux partisans en Portugal. La conduite des Anglais et l'extrême rigueur des moyens employés par lord Wellington pour enlever à l'armée du prince d'Essling toute espèce de ressources, avaient singulièrement refroidi le zèle des nationaux, qui n'avaient vu d'abord, dans le noble duc, que le défenseur de leur cause. Toutefois, soit crainte, soit véritable patriotisme, il est de fait que la majorité des

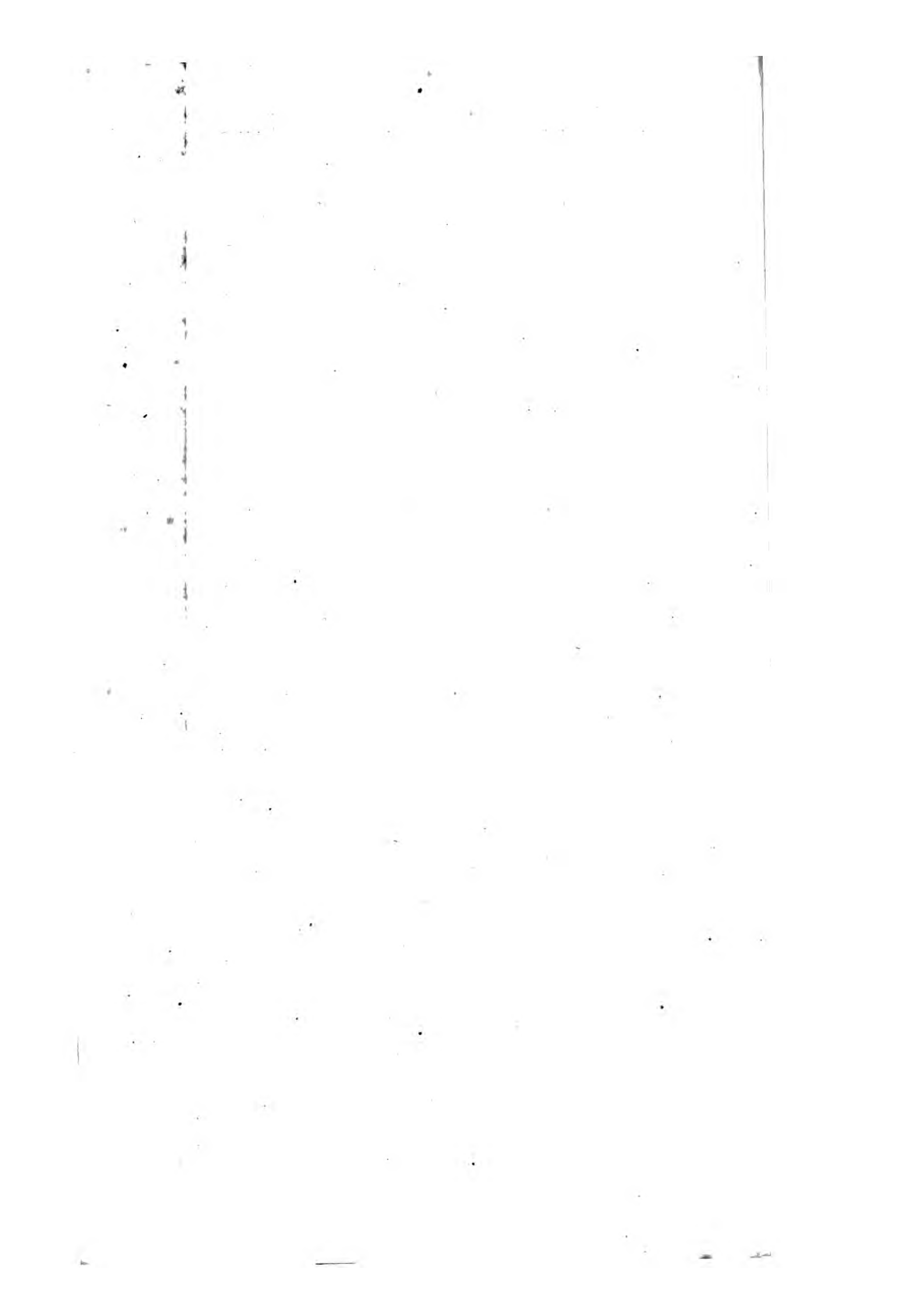
1810.  
Portugal.

habitans , plus ou moins éclairée sur ses véritables intérêts , avait pris les armes. Ces bandes indisciplinées firent beaucoup de mal tant qu'elles combattirent entre les gorges de leurs montagnes , où elles avaient une grande supériorité tant par le nombre , que par la connaissance des lieux ; mais elles devenaient inutiles hors de leur pays. C'est pour cette raison que l'armée réglée anglo-portugaise de lord Wellington ne s'était plus éloignée , malgré les provocations des Français , de la ligne de défense qu'elle occupait sur les frontières du Portugal , au nord et au midi du Tage. Le général anglais redoutait , d'ailleurs , de livrer une bataille rangée dans les plaines de la province de Salamanque , où les Français se seraient trouvés à même de déployer une cavalerie nombreuse et formidable. Le prince d'Essling n'ayant donc pu déterminer lord Wellington à se départir de son système de temporisation , résolut de commencer la campagne par le siège de Ciudad-Rodrigo. Tout portait à croire que le prudent allié des Portugais ne verrait pas tranquillement tomber entre les mains de ses ennemis une ville que sa position et sa force rendaient une excellente place d'armes pour l'armée destinée à marcher en Portugal ; le mouvement en avant qu'il fit faire à son armée dans cette conjoncture semblait encore l'indiquer. On savait qu'il avait authentiquement promis au gouverneur de le secourir lorsqu'il en serait temps ; il n'en fit rien cependant , soit qu'il n'eût jamais eu l'intention de remplir sa promesse , ou qu'il jugeât la prise de Ciudad-Rodrigo peu nuisible à ses opérations ultérieures , d'après le système qu'il avait adopté.

10 juillet.

*Siège et reddition de Ciudad-Rodrigo.* — La garnison de cette place était de sept mille hommes , et renfermait en outre un grand nombre de paysans des environs , qui s'y étaient réfugiés pour la défendre. Ses magasins contenaient des vivres pour un an ; il ne pouvait rien manquer à son ar-





mement, puisqu'elle possédait la meilleure école d'artillerie de l'Espagne, et qu'elle était en outre un de ses dépôts les plus précieux. Son arsenal était rempli d'une quantité immense d'armes et de munitions. L'ardeur de la garnison était entretenue par le voisinage de l'armée espagnole aux ordres de la Romana, et de celle de lord Wellington.

Engagé par le prince d'Essling à presser le siège de Ciudad-Rodrigo, le maréchal Ney parvint enfin, dans les premiers jours de juin, à réunir l'artillerie et les munitions nécessaires. Le sixième corps, composé de trois divisions d'infanterie, était destiné aux opérations du siège. Ce qui ne fut point employé aux attaques, dut servir à compléter l'investissement de la place, sur la rive gauche de l'Agueda. Le corps du général Reynier s'approcha de Coria, et celui du duc d'Abrantès vint s'établir entre San-Felicès-el-Chico et San-Felicès-el-Grande. Ces deux corps d'armée couvraient l'armée assiégeante et devaient se réunir pour recevoir l'armée anglo-portugaise, dans le cas où elle tenterait de secourir la place. L'avant-garde de lord Wellington était alors à Carpio, son quartier-général à Viseu, et le gros de l'armée dans les environs d'Almeida.

Le duc d'Elchingen investit Ciudad - Rodrigo le 6 juin ; la garnison s'efforça vainement d'en défendre les approches : trompée par deux fausses attaques, faites, l'une sur la gauche de l'Agueda, l'autre sur la droite de cette rivière, elle fut culbutée et repoussée dans les faubourgs. Dans la nuit du 15 au 16, la tranchée fut ouverte sur la hauteur appelée *Le Teson*. Bientôt après, d'autres batteries furent établies pour enfilier le rempart et accabler l'intérieur de la ville, de bombes et d'obus. La tranchée fut ensuite poussée à droite jusqu'à un couvent et à plusieurs maisons crénelées, où l'ennemi s'était retranché ; il en fut déposé et les troupes françaises s'y logèrent : à gauche, elle se prolongeait jusqu'au faubourg

1810.  
Portugal.

1810.  
Portugal.

San-Francisco, occupé en force par la garnison, et dans lequel se trouvaient plusieurs couvens, que l'on avait convertis en autant de forts.

Le 25 juin, les Français commencèrent à canonner la place, et quarante-six pièces, qui composaient leur artillerie, ne tardèrent point à faire de grands ravages. Toute la partie exposée à leur attaque n'offrait qu'un vaste monceau de ruines; les projectiles creux avaient aussi mis le feu dans d'autres endroits, et l'incendie se développait avec fureur. Le mur de la fausse braie était renversé, et il était déjà question de faire brèche au corps de la place. Les assiégeans reconnurent alors qu'ils avaient construit leurs batteries à une trop grande distance de la place, pour qu'elles pussent produire tout l'effet qu'on en attendait. Malgré les innombrables difficultés d'un terrain accidenté, les Français parvinrent à transporter à bras leurs pièces à soixante toises du rempart. Le travail qu'exigeait cette opération longue et pénible se fit à une distance très-rapprochée de l'ennemi, et sous un grand feu de mitraille et de mousqueterie, tandis que les batteries assiégeantes se trouvaient au contraire dans la nécessité d'interrompre le leur. A la faveur de ce répi, les Espagnols réparèrent en partie la brèche de la fausse braie, et construisirent de nouveaux ouvrages derrière ceux qui avaient été détruits. Cependant, la ligne d'attaque ainsi rapprochée se trouvait enfilée par le feu du faubourg San-Francisco, occupé par les Espagnols; il était indispensable de les déloger: après une assez vive résistance de la part des assiégés, les Français réussirent à l'occuper. La garnison tenta, en même temps, plusieurs sorties, qui toutes furent repoussées avec un égal succès: l'artillerie de la place était supérieurement servie. Les Français, pour incommoder les canonniers et les troupes qui gardaient les embrasures, eurent recours à un expédient connu, qui leur réussit; ils portèrent, en avant du front

d'attaque, jusqu'au près de la contrescarpe, plusieurs détachemens, qui creusèrent des *trous-de-loup*, où un homme se trouvait couvert jusqu'à la tête; quelques tireurs adroits employés à ce service firent le désespoir des Espagnols, qui n'osaient presque plus se montrer sur le rempart.

1810.  
Portugal.

Le 28, le revêtement de l'enceinte basse se trouvait en partie renversé, et l'enceinte supérieure fort endommagée; les ouvrages et l'intérieur de la place étaient presque ruinés. Le lendemain 29, un nouveau magasin à poudre sauta, et fit éclater une quantité considérable de bombes et d'obus; l'incendie de quelques quartiers continuait toujours, et le feu de la place s'était sensiblement ralenti. Ce même jour, à deux heures de l'après-midi, le duc d'Elchingen fit cesser le feu de ses batteries, et envoya le chef de bataillon Esmenard en parlementaire au gouverneur, avec sommation de capituler. Tout en rendant justice au courage et à la belle défense du général espagnol, le maréchal Ney s'efforçait de lui démontrer combien l'espérance qu'il gardait d'être secouru par les Anglais était vaine et illusoire<sup>1</sup>.

Les ouvertures de capitulation ayant été repoussées, le feu recommença avec une nouvelle vigueur. Chaque jour néanmoins de nouveaux déserteurs confirmaient que la place était réduite à la dernière détresse; mais la junte et le gouverneur, les habitans mêmes, exaltés par le fanatisme des moines, gardaient encore quelque espérance de secours. Les

<sup>1</sup> « En effet, disait avec raison, dans sa sommation, ce maréchal au gouverneur, comment auriez-vous pu ne pas reconnaître que si telle a été leur intention (des Anglais), ils n'auraient pas attendu pour le faire que Ciudad-Rodrigo eût été réduit à l'état déplorable dans lequel il se trouve? Votre situation, soyez-en bien convaincu, M. le gouverneur, ne peut plus qu'empirer. Vous avez à choisir entre une capitulation honorable et la vengeance terrible d'une armée victorieuse. Je vous prie de me répondre, et de me dire ce que vous aurez préféré. Agréez, etc. »

La réponse d'André Herasti fut celle d'un homme de cœur, le maréchal



1810.  
Portugal.

Anglais avaient leur avant-garde en vue de la ville, à deux petites lieues des ouvrages. Pour s'assurer de leurs intentions, le prince d'Essling ordonna une grande reconnaissance sur la route d'Almeida. En conséquence, Junot, duc d'Abrantès, fit passer l'Agueda à une division d'infanterie et à une forte brigade de cavalerie, et marcha sur l'avant-garde anglaise.

Celle-ci était avantageusement postée sur l'Azava, près du village de Marialva ; elle fut culbutée et ramenée jusque sur les hauteurs de Gallegos. Soutenue par une bonne artillerie, elle voulut s'y arrêter ; mais quelques charges, exécutées par le général Sainte-Croix, la forcèrent à se réfugier sous le canon d'Almeida. Le duc d'Abrantès, après s'être avancé jusqu'au fort de la Conception, et avoir reconnu que l'ennemi était toujours de l'autre côté de la Coa, fit rentrer ces troupes ; il laissa toutefois de gros postes pour tenir ceux de l'ennemi plus éloignés qu'auparavant. Les Français eurent constamment l'avantage dans ces diverses rencontres.

Nous n'omettons pas de citer une compagnie de grenadiers du vingt-deuxième régiment, commandée par le capitaine Gouache : attaquée et entourée par deux escadrons de cavalerie de la garde anglaise, elle se forma en carré et soutint ce combat inégal pendant deux heures. Les Anglais exécutèrent trois charges, et perdirent vingt-quatre hommes

Ney dit depuis qu'il n'en avait jamais attendu d'autre de lui. Nous croyons devoir la rapporter textuellement ici.

*Réponse de don André Herasti.*

« Après quarante-neuf années de service, je connais les lois de la guerre et mes devoirs militaires.

« La place de Ciudad-Rodrigo n'est point en état de capituler, et n'a point de brèche qui l'y oblige.

« En conséquence, je ne puis qu'engager Votre Excellence à continuer ses opérations contre la place. Je saurai moi-même, par égard pour l'humanité et quand les circonstances m'en feront un devoir, demander à capituler, après avoir mis à couvert mon honneur, qui m'est plus cher que la vie. »

et vingt chevaux : le capitaine Gouache ne laissa pas un seul de ses grenadiers sur le champ de bataille.

1810.  
Portugal.

Cependant, Ciudad-Rodrigo, quoique entièrement ruiné par les bombes, et incendié dans plusieurs quartiers, redoublait son feu : le 9 juillet au matin, une nouvelle batterie de brèche commença à foudroyer les remparts ; chaque salve en emportait de gros quartiers.

Après trente-six heures du feu le plus violent, la brèche se trouva praticable sur les deux enceintes dans une largeur de quinze à dix-huit toises, avec une bonne rampe. Après avoir cheminé jusqu'au bord du fossé, une mine renversa la contrescarpe. Tout était prêt pour l'assaut ; le maréchal Ney disposait lui-même, dans les tranchées, les troupes d'élite qui devaient le donner. Le fossé était comblé par la chute de la contrescarpe, et la pente de la brèche paraissait douce et commode. Afin de s'en assurer, on demanda trois soldats de bonne volonté pour en faire l'épreuve, en montant les premiers sur le haut du rempart : à l'instant même, plus de cent sortirent de leurs rangs : Thirion, caporal de grenadiers au cinquantième régiment ; Bombois, carabinier ; et Billeret, chasseur (ces deux derniers appartenant au sixième d'infanterie légère), furent choisis. Ces trois braves, qui croyaient marcher à une mort certaine, après avoir franchi en peu d'instans les deux brèches et être arrivés sur le second rempart, firent feu sur l'ennemi aux cris de *vive l'empereur*, et en descendirent avec le même sang-froid. Cette belle action, qui se passait sous les yeux de l'armée, fit accélérer le pas aux colonnes d'attaque, composées des chasseurs du siège aux ordres du capitaine Sprunling, adjoint à l'état-major ; de trois cents voltigeurs et trois cents grenadiers, commandés par Delom, chef de bataillon au sixième léger, et Dutoyat, chef de bataillon au soixante-neuvième. Ces troupes, arrivées au pied de la brèche, allaient monter à

1810.  
Portugal.

l'assaut, lorsque les assiégés arborèrent le drapeau blanc : le gouverneur, conduit devant le maréchal, offrit de rendre la place à discrétion.

Avant que la capitulation n'eût été proposée et acceptée, un détachement de cavalerie, qui faisait partie de la garnison et que commandait un partisan nommé don Julian, s'ouvrit, par une sortie brusque, un chemin à travers les postes français, et s'échappa en Portugal. Don Julian avait remarqué que les troupes qui bloquaient la place sur la rive gauche de l'Agueda se gardaient négligemment du côté de la ville, d'où elles ne craignaient aucune surprise, parce qu'elles en étaient séparées par la rivière. Ce fut par ce point que ce partisan espagnol résolut de percer : il tomba brusquement avec sa petite troupe sur le piquet qui gardait la route de Fuente-Guinaldo, et il eut le temps de gagner les bois voisins pendant que le piquet montait à cheval et se mettait en mesure de l'arrêter.

Le 10 juillet au soir, les troupes françaises prirent possession de la ville de Ciudad-Rodrigo, après vingt-cinq jours de tranchée ouverte. Le lendemain, six mille hommes de la garnison sortirent pour être conduits en France prisonniers de guerre. Parmi eux se trouvaient le gouverneur don André Herasti, un brigadier commandant l'artillerie, et deux officiers supérieurs du génie. Quoique l'incendie de l'arsenal eût fait perdre une quantité immense de munitions, on trouva dans cette place importante cent vingt-cinq bouches à feu de tout calibre, deux cents milliers de poudre, et près d'un million de cartouches d'infanterie.

Les généraux d'artillerie Eblé et Ruty, le général de division Loison, les généraux de brigade Simon, Ferey, le colonel du génie Valazé, le major Couche, de la même arme, méritèrent particulièrement les éloges du général en chef.

Le maréchal Masséna crut devoir s'arrêter dans les envi-

rons de Ciudad-Rodrigo, jusqu'à ce que le général Reynier, à la tête du deuxième corps, eût repassé le Tage pour se porter vers Castello-Branco, et menacer le flanc droit de l'armée anglaise. Lord Wellington, de son côté, voulut prévenir ce mouvement, et le général Hill, qui commandait un corps de quatorze mille hommes, reçut l'ordre de couvrir le point menacé.

1810.  
Portugal.

A cette époque, l'armée anglo-portugaise se trouvait cantonnée en trois corps principaux : le plus considérable, de vingt-cinq mille hommes, sous les ordres directs de lord Wellington, occupait les villes de Viseu, Guarda, etc. ; une division de quatre mille hommes de troupes légères en avant d'Almeida ; le second de treize mille hommes, sous les ordres du lieutenant-général Hill, se tenait, comme nous venons de le dire tout à l'heure, sur la droite de la frontière, pour observer le général Reynier ; le troisième corps enfin, composé de douze mille hommes de réserve, et commandé par le major-général Leith, était en position à Thomar.

*Destruction du fort de la Conception.* — Le 21 juillet, le maréchal duc d'Elchingen chargea le général Loison de réunir à Gallegos trois mille hommes de sa division, la division de cavalerie légère aux ordres du général Treilhard, et quelques pièces d'artillerie légère, pour se diriger ensuite, à deux heures du matin, sur le fort de la Conception, en passant par Villa del Puercō, Castillejo et duas Casas. Le général Loison rencontra sur ce dernier point la division légère du général Crawford, formant l'avant-garde de l'armée anglaise. Vainement le général Treilhard s'efforça de rejeter l'ennemi dans Almeida. Après un combat sanglant, livré sur le plateau même où est établi le fort de la Conception, le général Crawford effectua sa retraite sur la Coa, par la route d'Alverea. Avant de se retirer, il fit sauter le fort de la Conception ; néanmoins, les mines pratiquées ne produisirent

21 juillet.

1810.  
Portugal.

point tout leur effet : trois fourneaux restèrent intacts ; mais ceux qui avaient été allumés détruisirent l'ouvrage à cornes et plusieurs demi-lunes. Les troupes françaises arrivaient sur les glacis au moment où l'explosion eut lieu. Ils serrèrent de près la division ennemie qu'ils avaient devant eux, et lui firent un assez bon nombre de prisonniers.

Maître du plateau de la Conception, le général Loison devait encore s'assurer de la position de l'armée ennemie. Il fit tourner le village de Val-de-la-Mula par le général Treilhard, en même temps qu'il le faisait attaquer par le général Simon. Le général Treilhard, par son mouvement, débuisqua l'infanterie et la cavalerie ennemies qui occupaient la rive gauche du Turon, et força à la retraite six cents cavaliers placés sur la route d'Almeida. L'ennemi se retira d'abord sur les glacis de cette dernière place, et revint bientôt après avec deux bataillons d'infanterie, trois pièces de canon et environ dix-huit cents chevaux, se mettre en bataille sur la gauche du ravin qui sépare Val-de-la-Mula d'Almeida. Les trois régimens de cavalerie légère aux ordres du général Treilhard parvinrent cependant à occuper la rive gauche du ravin : les Français ne passèrent pas plus loin, pour ne pas attirer inutilement le feu de la place, à la portée duquel ils étaient, et sous lequel l'ennemi semblait chercher à les faire arriver. Par suite de ce mouvement rétrograde des Anglais, leur droite se trouvait à Guarda, et leur gauche se prolongeait vers Pinhel.

Le 24 juillet, le prince d'Essling fit investir Almeida : les troupes du sixième corps furent réunies à cet effet en grande partie au fort de la Conception, et débouchèrent du Val-de-la-Mula le même jour à six heures du matin. La brigade de cavalerie légère, composée des troisième régiment de hussards, et quinzième de chasseurs, sous les ordres du général Lamotte, précédée du bataillon des chasseurs de siège,

ouvrait la marche. Elle était suivie des quinzième et vingt-cinquième de dragons, commandés par le général Gardanne : le général Montbrun dirigeait cette cavalerie.

1810.  
Portugal.

La division d'infanterie du général Loison formait deux colonnes : elle était soutenue par la division Mermet, à la tête de laquelle marchait le dixième de dragons, et par trois régimens d'infanterie de la division Marchand : le duc d'Elchingen commandait lui-même tous ces mouvemens.

La division d'avant-garde de l'armée anglaise, sous les ordres du lieutenant-général Crawford, se composait de deux mille hommes de cavalerie, huit mille d'infanterie, occupant la position à droite d'Almeida. Son infanterie légère et plusieurs escadrons de hussards du premier régiment formaient les postes en avant et sur les flancs de cette place. Les troupes françaises attaquèrent vigoureusement et dans le meilleur ordre ; l'ennemi opposa une résistance opiniâtre. Quoiqu'il défendît le terrain pied à pied, et soutînt avec beaucoup de constance un feu très-vif de mousqueterie et d'artillerie, il fut cependant chassé successivement de ses postes. Le général Crawford réunit alors toute sa division sous le canon de la place, supposant que les Français prendraient position sans oser l'attaquer dans ce poste formidable. Il se trouvait d'ailleurs protégé par une forte réserve placée sur les hauteurs de la rive gauche de la Coa ; mais les troupes françaises, formées sur quatre colonnes, marchèrent droit à l'ennemi, et l'abordèrent sans répondre à son feu. Celui de la place, quoique assez mal dirigé, devint dans le moment de la plus grande vivacité : le troisième de hussards, soutenu par le reste de la cavalerie, tomba à toute bride sur l'infanterie anglaise, et lui sabra beaucoup de monde. La cavalerie de Crawford se rallia sous les remparts de la place sans avoir donné, et repassa ensuite la Coa.

Sur ces entrefaites, la brigade du général Ferey, débor-

1810.  
Portugal.

dant déjà toute la droite de l'ennemi, allait lui couper la retraite ou le forcer à se jeter dans Almeida. Le général Crawford profita de la nuit qui survint pour se rapprocher de l'armée anglaise. Les Français le poursuivirent jusqu'à ce que les colonnes qui devaient former l'investissement d'Almeida eussent exécuté cette opération sans difficulté.

Dans cette affaire, l'ennemi eut quatre cents morts et sept cents blessés. Parmi les morts, il comptait soixante officiers, au nombre desquels étaient le colonel du quarante-troisième, celui du seizième de dragons, et le major Bronn, du cinquante-deuxième. On lui prit un drapeau, quatre cents hommes et deux pièces de canon : la perte du côté des Français ne fut que de trois cents hommes tant tués que blessés.

Le lendemain, 25, le duc d'Elchingen fit occuper Valverde, et chasser les Anglais, qui occupaient les hauteurs en avant de Pereiro. Le 26, il envoya un détachement de la division Loison sur Pinhel. La troisième division anglaise, sous les ordres du major-général Picton, en était partie à deux heures du matin pour gagner les montagnes de l'Estrella.

L'armée anglaise, qui jusqu'alors avait eu son centre vers Almeida, prit une nouvelle position en deçà de la Sierra d'Estrella, sa gauche à l'embouchure de la Coa dans le Duero, le centre à Celorico, et la droite à Sabujal, par où elle se liait avec le corps portugais que commandait le maréchal Beresford.

28 août.

*Siège d'Almeida.* — Le prompt investissement d'Almeida fut dû à l'infatigable activité du duc d'Elchingen, et aux soins du général Eblé, qui dirigeait l'artillerie. Le sixième corps, s'étant porté en avant, battit l'arrière-garde anglaise. Il résulta de là que l'ennemi, qui croyait les Français encore loin, n'eut pas le loisir de faire entrer dans la place la moisson qui était déjà coupée et ramassée en tas

à portée des glaciés. Ce fut sans contredit une grande faute de la part de lord Wellington de laisser pour ainsi dire à l'entière disposition de ses adversaires une ressource aussi essentielle. Les blés qui restaient encore dans les environs devaient nécessairement être incendiés. Mais si l'on voulait attribuer à des vues d'humanité, à des considérations philanthropiques rarement à leur place en temps de guerre, la conduite du général anglais, il suffirait de rappeler les ordres sévères, les mesures plus que rigoureuses employées par le noble lord pour forcer ses alliés, les Portugais, à abandonner leurs maisons, leurs champs, et à tout brûler plutôt que de rien laisser aux Français : on jugerait alors que la conduite de Wellington dans cette circonstance est plutôt la suite de sa négligence qu'un calcul d'humanité de sa part. Nous avons vu les Anglais, se bornant à de vaines démonstrations, laisser prendre Astorga et Ciudad - Rodrigo sans fournir le moindre secours à ces places ; nous allons encore les retrouver plus fidèles à leur système qu'à leurs alliés devant Almeida.

1810:  
Portugal,

Cette dernière place, beaucoup plus forte que celle de Ciudad-Rodrigo, était conséquemment susceptible d'une plus longue défense ; mais la possession de celle-ci donnait aux Français les moyens de déployer devant l'autre un plus grand système d'attaque. Elle passait pour la première place de Portugal. Comme forteresse, sa situation est admirable. Elle est bâtie sur l'extrême plateau d'une chaîne de montagnes que borde la rive droite de la Coa, rivière dont le cours est encaissé et très-profond. Sa double enceinte était couverte par six bastions en pierre et par autant de ravelins. Son château, formant comme une seconde citadelle, pouvait encore servir de refuge à la garnison, et prolonger sa résistance de plusieurs jours. Le général anglais Cox, avec quatre régimens portugais forts de cinq mille hommes, était



1810.  
Portugal.

chargé de la défense de cette place qui était abondamment pourvue d'approvisionnement de toute espèce.

Dans la journée du 26 juillet, la garnison tenta deux sorties : l'une de six cents hommes et de soixante chevaux sur la division Loison, ayant pour but de détruire des maisons qui se trouvaient à deux cents toises des ouvrages; l'autre, de trois cents hommes et quarante chevaux, sur la droite du général Marchand, pour enlever quelques gerbes de blé qui se trouvaient près du faubourg. Ces deux sorties demeurèrent sans succès, et coûtèrent cinquante hommes aux assiégés.

Le 28, ils en risquèrent une troisième plus sérieuse : douze cents hommes, suivis de quatre pièces de canon et de plusieurs voitures, vinrent pour enlever les mêmes gerbes de blé : la grand'garde française les arrêta assez long-temps pour qu'on vint la secourir. Alors l'ennemi fut mené chaudement, et rejeté en désordre dans la place; il fut même forcé d'abandonner ses voitures. Le jeune Neumayer, du sixième d'infanterie légère, se rendit maître d'une pièce de canon sur les glacis.

Cependant les autres corps de l'armée française se rapprochèrent du sixième, chargé de poursuivre les opérations du siège. Le général Reynier prit position auprès de Zarza-Major, et le duc d'Abrantès quitta les bords de la Tormès pour se porter sur l'Agueda.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 15 au 16 août. Deux mille travailleurs furent occupés à creuser la première parallèle à trois pieds de profondeur sur un développement de plus de cinq cents toises. Elle ne fut achevée que le 19, en raison des difficultés d'un terrain dur et rocailleux, et de la nécessité de se couvrir à chaque instant de gabions.

Du 20 au 25, on continua à monter la tranchée, on poussa les boyaux. Dans la nuit du 24 au 25, on ouvrit la seconde parallèle, à moins de cent cinquante toises de la place dans

le rocher. Le feu terrible des assiégés ne permit pas de s'y maintenir pendant le jour ; mais la nuit suivante les mineurs achevèrent de creuser et d'élargir la tranchée avec le pétard. 1810. Portugal.

Le 26, à cinq heures du matin, onze batteries, armées de soixante-cinq bouches à feu, commencèrent à tirer sur la place qui riposta avec vigueur. Tandis que trois de ces batteries étaient destinées à battre en brèche le bastion de San-Pedro, ainsi que les demi-lunes collatérales, d'autres enfilèrent et ricochaient les remparts, jetaient des bombes et des obus dans l'intérieur. Le soir même du 26, une terrible explosion se fit entendre : la ville entière disparut tout à coup dans un nuage épouvantable de fumée, une bombe venait de faire sauter la grande poudrière contenant plus de cent cinquante milliers de poudre. Les fortifications, la cathédrale, les principaux édifices, et une grande partie de la population furent détruits. Des pierres énormes, des rochers entiers furent lancés jusque dans les tranchées ; des pièces de gros calibre furent enlevées de la citadelle et jetées à plus de deux cents toises, brisées en plusieurs tronçons. Toutes les troupes qui garnissaient les remparts ce jour-là furent tuées par les éclats ou enlevées par les pierres. Heureusement, la garnison habitait des casemates dans lesquelles s'étaient aussi retirés quelques habitans. Plusieurs restèrent ensevelis sous les décombres, et les Français eurent encore le temps d'en retirer quelques-uns de ces malheureux après qu'ils eurent pris possession de la ville. Nous ne passerons point sous silence l'admirable sang-froid de quelques canonniers portugais, qui, ayant eu le bonheur miraculeux de survivre à l'explosion, continuèrent à faire jouer leurs pièces pendant que les débris de la place volaient encore et menaçaient de les écraser.

La destruction d'une grande partie de la ville, et la perte absolue de toutes les munitions rendaient désormais toute

1810.  
Portugal.

résistance inutile. Le 27, le maréchal Masséna fit cesser le feu de ses batteries, et envoya son premier aide-de-camp sommer le général Cox. Le marquis d'Alorna, général de division portugais, et plusieurs officiers supérieurs de la même nation employés dans l'armée française, s'approchèrent des remparts pendant qu'on négociait, et s'étant fait reconnaître de leurs compatriotes, les exhortèrent à se soustraire comme eux à la domination britannique et à embrasser la même cause. Ces pourparlers demeurèrent d'abord sans succès, et le gouverneur refusa d'accepter les conditions qui lui étaient proposées. Son intention était de se jeter dans le château qui n'avait point été endommagé, et de s'y soutenir encore quelques jours. Le maréchal Masséna fit alors recommencer le feu à huit heures du soir; trois heures après, la garnison, effrayée de sa position, déclara tumultuairement qu'elle ne pouvait plus se battre, et contraignit le gouverneur à remettre la place. Le 28, les Français entrèrent dans Almeida. La garnison, forte de trois mille cinq cents hommes de troupes portugaises, sortit avec les honneurs de la guerre, et, après avoir déposé les armes sur les glacis, dut rester prisonnière de guerre, ainsi que le général anglais William Cox, et deux officiers de la même nation que lord Wellington avait envoyés avant le siège. On trouva encore dans la place beaucoup de munitions de bouche, six drapeaux et cent quinze pièces d'artillerie, parmi lesquelles un petit équipage d'artillerie de montagne.

Le maréchal, par suite de cette loyauté qui faisait la base de son caractère, perdit presque tout le fruit de la prise d'Almeida. Après avoir fait prêter serment aux trois mille portugais qui formaient la garnison de ne point servir contre les Français, et les avoir désarmés, il les renvoya dans leurs foyers. Si Masséna eût mieux connu les mœurs et le caractère des peuples de la presqu'île, il se fût bien gardé de leur

montrer autant de confiance et de générosité. Fiers et vindicatifs, l'Espagnol et le Portugais ne pardonnent point. Lors de cette guerre, injuste sans doute dans son principe, ils ne se faisaient aucun scrupule de sacrifier tout sentiment de reconnaissance à leur penchant pour la cruauté. Dans les guerres les plus terribles, les plus décisives, les peuples policés se font généralement une loi de ne point user de perfidie, et de ménager leur ennemi s'il tombe sans défense entre leurs mains; aux yeux de l'Espagnol et du Portugais, tout moyen était bon pour immoler et prolonger le supplice de leurs adversaires. On pourrait dire que c'est dans les raffinements de la vengeance la plus atroce, dans les actes de la cruauté la plus inouïe, qu'ils puisaient de nouvelles forces de résistance.

1810.  
Portugal.

Les trois mille hommes renvoyés par le prince d'Essling ne rentrèrent chez eux que pour y retrouver des armes, et, malgré le serment qui les liait, ce furent trois mille ennemis de plus à combattre. Le reste de la garnison d'Almeida, composé de l'ancien régiment de Bragance et d'une compagnie de cavalerie, accepta avec les plus vives démonstrations de joie la proposition du marquis d'Alorna de coopérer à soumettre le Portugal. Dès le surlendemain, ils avaient tous déserté.

Almeida s'était rendu après treize jours de tranchée ouverte. Lord Wellington, qui s'était opiniâtrément tenu en observation derrière cette ville, ayant appris qu'elle était tombée au pouvoir des Français, battit en retraite, et se retira dans la vallée du Mondego, sur la route de Lisbonne. Le corps d'armée du général Reynier quitta l'Estramadure espagnole, traversa le Tage à Alcantara, et se concentra sur les deux autres corps français, le huitième et le sixième, dans les environs d'Almeida. Le corps anglais du général Hill, qui était opposé à celui du général Reynier, vers Elvas et

1810.  
Portugal.

Portalègre, traversa de même, par un mouvement correspondant, le Tage à Villa-Velha. Ainsi, ces deux corps s'étaient également rapprochés de leurs armées respectives. L'armée entière de lord Wellington continua alors sa retraite par la rive gauche du Mondego, dans la position inexpugnable de la Sierra de Murcella, derrière l'Alva.

L'armée française, prête à marcher sur le Portugal, était composée de sept divisions d'infanterie et de deux divisions de cavalerie, ce qui, en y joignant l'artillerie, ne formait pas plus de quarante mille hommes d'infanterie et six mille de cavalerie.

D'autre part, ce n'est point exagérer que de porter à cent cinquante mille hommes le nombre des troupes anglo-portugaises de toute espèce postées seulement entre le Duero et le Tage pour combattre les Français ou pour les harceler dans leur marche.

Ce fut une grande faute politique de la part de Napoléon que l'invasion du Portugal à l'époque où cette nouvelle expédition fut effectuée; il retirait de l'Espagne une partie de cette belle et formidable armée à laquelle il devait tant de succès : les Espagnols commençaient alors à n'être plus dupes de l'égoïsme et de l'astucieuse conduite des Anglais. Constamment abandonnés par leur infidèle allié, au moment du danger; livrés à leurs propres forces devant un vainqueur irrité, ils commençaient à se lasser de la guerre, et maudissaient ouvertement ceux qui les avaient engagés à persévérer dans une lutte aussi inégale. L'intérêt et le temps avaient refroidi le zèle des partisans du fils de Charles IV, et augmenté de beaucoup celui des nationaux qui avaient embrassé la cause de Joseph. C'était le moment d'employer toutes les troupes françaises répandues en Espagne, à purger ce pays des bandes de guerillas qui l'infestaient, et qui soutenaient presque seules la guerre. On devait alors redoubler d'ardeur pour ré-

tablir une discipline sévère parmi les soldats , régler les administrations civiles et militaires , réprimer et punir les vexations dont les Espagnols étaient victimes : on eût alors achevé la conquête de ce pays , familiarisé déjà avec son nouveau souverain ; en cas de revers , on eût au moins évité ces grandes catastrophes qui devaient en amener de plus terribles encore. Les différens chefs militaires se succédaient assez rapidement en Espagne , et il semblait que chacun d'eux prît exactement à tâche d'abuser la France sur la véritable situation politique de la Péninsule. Les moindres expéditions étaient racontées avec l'exagération la plus outrée. On ne parlait que de la force physique du peuple conquis , on omettait de faire mention de sa force morale ; car triompher des hommes , ce n'est pas triompher de l'opinion , et l'Espagnol pouvait être battu , mais jamais convaincu du droit des vainqueurs et de l'injustice de sa cause. Il est certain que si l'on eût présenté à Napoléon un tableau fidèle de l'Espagne , après la prise d'Almeida , il n'eût point ordonné d'envahir aussitôt le Portugal , puisqu'en agissant ainsi il allait ébranler fortement le trône sur lequel il avait fait asseoir son frère.

1810.  
Portugal.

Avant de pénétrer dans le Portugal , le maréchal Masséna fit répandre dans ce pays une proclamation , sur laquelle nous nous abstenons de faire aucune réflexion : nous nous bornerons à dire qu'il est difficile d'y reconnaître la touche ferme et vigoureuse de ce vieux capitaine.

Cette proclamation était ainsi conçue :

« Portugais ,

« Les armées du grand Napoléon sont sur vos frontières , et vont entrer sur votre territoire en amis et non en vainqueurs. Elles ne viennent pas pour vous faire la guerre , mais pour combattre ceux qui vous portent à la faire. Portugais , ouvrez les yeux sur vos intérêts. Qu'a fait l'Angleterre pour

1810.  
Portugal.

que vous souffriez la présence de ses soldats sur votre sol ? Elle a détruit vos fabriques, ruiné votre commerce, paralysé votre industrie, dans la seule vue d'introduire chez vous des objets manufacturés dans ses ateliers, et de vous rendre ses tributaires. Que fait-elle aujourd'hui pour que vous embrassiez la cause injuste qui a soulevé contre elle toutes les puissances du continent ? Elle vous trompe sur les résultats d'une campagne où elle ne veut rien risquer ; elle se fait un rempart de vos bataillons, comme si votre sang devait être compté pour rien ; elle se tient en mesure de vous abandonner quand cela conviendra à ses intérêts, dût-il en résulter des dommages pour les vôtres ; et pour mettre le comble à vos maux et à son insatiable ambition, elle envoie ses vaisseaux dans vos ports pour emmener dans ses colonies ceux de vos enfans qui auront échappé aux dangers auxquels elle les expose sur le continent. La conduite de son armée devant Ciudad-Rodrigo ne vous dit-elle pas assez ce que vous devez attendre de semblables alliés ? N'ont-ils pas excité la garnison et les malheureux habitans de cette place par des promesses trompeuses, et ont-ils brûlé une seule amorce pour les secourir ? Plus récemment encore ont-ils jeté quelques-uns des leurs dans Almeida, si ce n'est un gouverneur chargé de vous engager à une défense aussi mal entendue que celle de Rodrigo ? Et ne vous ont-ils pas fait outrage, en mettant ainsi dans la balance un seul Anglais contre six mille de votre nation ? Portugais, ne vous laissez pas abuser plus long-temps : le puissant souverain, dont tant de peuples bénissent les lois, la force et le génie, va assurer votre prospérité ; mettez-vous sous sa protection, accueillez ses soldats en amis, et vous trouverez sûreté pour vos personnes et pour vos propriétés. Les maux qui résultent de l'état de guerre vous sont connus ; vous savez qu'ils vous menacent dans tout ce que vous avez de plus cher, dans vos enfans,

vos parens , vos amis , vos fortunes et votre existence politique et privée. Prenez donc une résolution qui vous offre tous les avantages de la paix. Restez tranquilles dans vos habitations ; livrez-vous à vos travaux domestiques ; ne regardez comme vos ennemis que ceux qui vous conseillent une guerre dont toutes les chances sont contre le bien de votre pays. »

1810.  
Portugal.

*L'armée française pénètre en Portugal.* — Le 15 sep- 16 septembre.  
tembre , l'armée française se mit en mouvement et quitta Almeida et ses environs. Les deuxième et sixième corps se dirigèrent par Guarda sur Celorico ; le 17 , le huitième corps marcha sur Pinhel , et continua ensuite sa route sur Viseu , par Trancoso.

Ainsi que nous l'avons dit précédemment , lord Wellington , après la prise d'Almeida , avait replié ses forces derrière l'Alva , rivière dont le cours forme une position inexpugnable. Le général anglais supposait que le prince d'Essling marcherait sur Lisbonne par la direction la plus courte : or , c'était évidemment celle de Ponte-Murcella , en laissant le Mondego à droite. En conséquence , Wellington , après avoir passé l'Alva , avait fait sauter le pont de Murcella sur cette rivière , et celui de San-Combado , sur la Dao. La position occupée par l'ennemi , de l'autre côté de la rivière , était déjà très-forte par elle-même , on y avait encore ajouté plusieurs redoutes ; de là jusqu'à Pombal , les deux rivières de Ceira et de Deuça présentaient de nouvelles positions avantageuses pour ralentir la marche des Français. Des ouvrages avaient été construits sur toutes les hauteurs qui protègent les défilés ; Wellington n'avait laissé , d'ailleurs , en avant de sa position , et pour observer les mouvemens des Français , que l'avant-garde aux ordres du général Crawford , avec laquelle la cavalerie française eut , pendant sa marche , quelques engagements de peu d'importance.



1810.  
Portugal.

Le maréchal prince d'Essling, voyant les Anglais établis à la rive gauche du Mondego, pensa qu'il pourrait les gagner de vitesse sur Coimbre, en marchant par la rive droite. Le 18 septembre, les deuxième et sixième corps passèrent le Mondego sur le pont de Fornos, et se dirigèrent sur Viseu, où toute l'armée devait se réunir; deux jours après, le colonel anglais, Trant, avec quelques milices et un régiment de cavalerie portugaise, tomba sur des équipages restés en arrière, et prit deux fourgons. C'est à cette très-légère escarmouche que cet officier, connu d'ailleurs par sa jactance ridicule, s'efforça de donner une valeur pareille à celle de la bataille de Talavera<sup>1</sup>.

Le 21, les trois corps composant l'armée du Portugal se trouvèrent réunis à Viseu et à Mongualdè. Le huitième corps, sous les ordres du duc d'Abrantès, avait précédé les deux autres de quelques heures; son avant-garde avait échangé quelques coups de fusil avec un peloton de l'arrière-garde anglo-portugaise. Le prince d'Essling fut obligé de séjourner deux jours à Viseu pour y attendre son artillerie, qui avait été arrêtée par la difficulté des chemins. Les Anglais profitèrent de ce retard. En une marche, ils étaient en mesure de se porter rapidement sur l'une et l'autre rive du Mondego, quelque direction que prissent les Français : c'est ce qu'ils firent aussitôt qu'ils eurent une connaissance positive des mouvemens de leurs adversaires. Lord Wellington vint occuper, avec les divisions du centre et de l'aile gauche de son armée, la Sierra de Busaco, perpendiculaire à la rive droite du Mondego, et qui couvre Coimbre. Il ne laissa à Ponte-Murcella, que le corps du général Hill, que soutenait la réserve du major-général Leith.

Cependant les Français continuèrent leur marche sur la

<sup>1</sup> Dans un rapport qui fut inséré dans les gazettes anglaises, et que les badauds de Londres et des Trois Royaumes crurent de confiance.

Sierra d'Alcoba ; le 24, les avant-gardes françaises rencontrèrent les avant-gardes ennemies sur l'Oesius. On se battit à Martigao. Une compagnie de voltigeurs du trente-unième régiment d'infanterie légère culbuta un bataillon anglais de trois cents hommes , et lui fit cent vingt prisonniers.

1810.  
Portugal.

Le 25, les deuxième et sixième corps arrivèrent au pied de la position ennemie. Le deuxième corps s'était formé en colonnes par brigades sur le chemin qui conduit à Coimbre, en passant par San-Antonio de Cantaro. Le sixième corps se forma de la même manière sur le chemin qui conduit à Coimbre, en passant par le couvent de Busaco.

La Sierra d'Alcoba appartient à une chaîne de montagnes granitiques : elle a deux cent cinquante pieds d'élévation de plus que le terrain qui est en face d'elle, et elle est hérissée de rochers très-escarpés, avec une montée trop rapide pour que la cavalerie puisse agir.

Le 26, le huitième corps, que les embarras de son artillerie avaient plus retardé que les autres, arriva à distance du sixième. Le même jour, à trois heures de l'après-midi, l'avant-garde du sixième corps, formée par la division du général Loison, découvrit l'arrière-garde ennemie, postée derrière l'Oesius, petite rivière qui va se jeter dans le Mondego. Cette arrière-garde fut attaquée, culbutée sur-le-champ, et l'ennemi repoussé jusqu'au pied de la montagne d'Alcoba, sur laquelle on aperçut l'armée anglaise rangée en bataille. On pouvait l'estimer de trente-cinq à quarante mille hommes ; mais la cavalerie et les réserves portugaises étaient masquées, et se trouvaient placées à la naissance du versant opposé à celui par lequel les Français devaient arriver. Le maréchal Ney, le duc d'Abrantès, et le général Reynier jugèrent la position de l'ennemi formidable, et ne voulurent rien entreprendre avant que le général en chef ne l'eût examinée de ses propres yeux. Le prince d'Essling étant

1810. arrivé trois heures après , annonça qu'il attaquerait le lendemain au point du jour.  
Portugal.

27 Septembr. *Bataille de Busaco.* — Cependant le général Hill et le major-général Leith étaient partis de Sobreira-Formosa , le 17 ; et passant par Val de Rey , traversant à gué le Zezere , à la Barca de Codès , et suivant ensuite la route militaire d'Espinal , ils avaient rejoint , le 26 septembre , le principal corps de l'armée anglaise en position à Busaco. C'était , comme on voit , le jour même de l'arrivée des Français devant les alliés. Ainsi , au moment opportun , toutes leurs troupes furent concentrées sur le premier point favorable qui s'offrit , pour s'opposer de tous leurs efforts aux vétérans de l'armée française. Le sommet de l'Alcoba , occupé par eux , a huit milles d'étendue. Sa hauteur interdit à peu près l'usage de l'artillerie aux assaillans. Il forme , d'ailleurs , une position presque inattaquable , quand il est tout à fait occupé , mais on a besoin pour cela d'une armée considérable. D'autre part , on doit présumer que lorsque le prince d'Essling ordonna l'attaque , il ignorait encore la jonction des corps des généraux Hill et Leith , qui venait de s'effectuer , à son insu , par l'autre versant de la position.

La crête de la montagne d'Alcoba était alors occupée , dans la longueur de plus d'une lieue , par toute l'armée de lord Wellington , forte de cinquante-neuf mille hommes , infanterie , dont vingt-sept mille Anglais , et trente-deux mille Portugais ; sa cavalerie était de trois mille hommes ; son artillerie comptait quatre-vingts pièces de canon de tout calibre. L'ennemi n'avait réellement que deux points à défendre , la route de Busaco à droite , traversant le couvent du même nom , et le chemin de gauche par San-Antonio de Cantaro. Ces deux routes menaient également à Coimbre. Elles gravissaient et suivaient l'Alcoba l'espace d'une demi lieue , et des deux côtés cette montagne était si escarpée et si roide , qu'elle était ab-

solument impraticable. Le général anglais avait fait occuper tous les bouquets de bois et les hameaux qui se trouvaient dans le système de sa position. Les deux routes qui conduisaient sur le dos de la montagne avaient été coupées ou barricadées dans la nuit ; elles étaient défendues par une nombreuse artillerie qui les battait de front et de flanc. Il était impossible aux Français d'exécuter un seul mouvement qui ne fût aperçu de l'ennemi ; aussi se porta-t-il en grande force sur le chemin de Busaco, que le prince d'Essling semblait menacer davantage. Les Anglais se formèrent par échelons depuis le milieu de la montagne jusqu'au sommet : le premier de ces échelons , appuyé à un petit village situé à mi-côte ; le second, à deux cents toises plus haut ; et le troisième, sur le plateau adossé au mur de l'enclos du couvent de Busaco. Les troupes formant ce dernier échelon se composaient de fortes masses d'infanterie , placées au point où les deux chemins joignaient la crête , et destinées à soutenir l'artillerie et à repousser les Français, s'ils approchaient du sommet après avoir enlevé les bois et les hameaux qui fortifiaient le point de la ligne ennemie. Les commandans des divisions anglaises, se tenant sur les points les plus élevés de leur ligne de bataille, découvraient tous les mouvemens des troupes qu'on était à même de leur opposer, et, au besoin, lord Wellington pouvait faire jouer ses quatre-vingt pièces à la fois. Cette dernière circonstance seule assurait déjà tout l'avantage à l'ennemi , puisque la nature des lieux et du champ de bataille ne permettait pas au général français de faire soutenir ses colonnes d'attaque par une seule pièce de canon. La réserve anglaise ne tarda pas à se démasquer et à prendre position sur le plateau entre Busaco et San-Antonio ; le général Hill, qui la commandait, se trouvait ainsi à même de se porter partout où son secours serait nécessaire.

L'armée française comptait cinquante mille fantassins et

1810.  
Portugal.

1810.  
Portugal.

quatre mille cinq cents cavaliers. Le maréchal **Masséna** la disposa de la manière suivante : le duc d'Elchingen, commandant le sixième corps, formait l'aile droite ; il se trouvait placé faisant face à la gauche de l'ennemi, vis-à-vis l'une des deux routes. Le général **Reynier**, commandant le deuxième corps, formait l'aile gauche. Il était placé vis-à-vis l'autre route, faisant face à l'aile droite des alliés, et se trouvait débordé par cette aile. Le huitième corps, sous les ordres du duc d'Abrantès, occupait le centre et servait de réserve. Le prince d'Essling se plaça, avec l'état-major général, sur le mamelon, près de la route, au centre du maréchal **Ney**, et à portée de quelques batteries anglaises. Derrière lui se trouvait la redoutable cavalerie de l'intrépide général **Montbrun**. Quelques pelotons de cavalerie légère éclairaient le flanc droit de l'armée française. Son artillerie était derrière le sixième corps, disposée à suivre l'infanterie aussitôt que celle-ci serait arrivée sur la crête de l'Alcoba.

Le 27, au point du jour, les deuxième et sixième corps attaquèrent simultanément avec une bravoure sans exemple ; l'attaque du général **Reynier** sur **San-Antonio** eut pendant un instant un succès complet : ses troupes gravirent la montagne malgré le feu nourri des Anglais, qui hésitèrent un moment. La pente de l'Alcoba, quoique généralement très-rude, était pourtant beaucoup plus accessible que du côté de **Busaco**. Une division entière, parvenue jusqu'au sommet, commençait déjà à se former sur le plateau, lorsqu'elle fut aussitôt attaquée par la réserve du général **Hill** et par la division du général **Picton**. Le combat était trop disproportionné pour que les Français pussent le soutenir long-temps ; ils étaient harassés de fatigues, affaiblis déjà par les engagements qu'ils avaient eus depuis le bas de la montagne jusqu'en haut, sans une seule pièce de canon, et tout au plus au nombre de quatre mille combattans. Quinze mille hommes de

troupes fraîches , soutenues par une bonne artillerie , marchèrent rapidement sur eux , déterminèrent leur retraite , et les forcèrent à se précipiter en désordre du haut de la position. Les généraux Foy et Merle , qui payaient d'exemple à la tête de leurs soldats , furent grièvement blessés ; le général Graindorge fut tué.

1810.  
Portugal.

Pendant que le général Reynier attaquait l'aile droite des alliés , la troisième division du duc d'Elchingen , formant tête de colonne , et commandée par le général Loison , s'était aussi ébranlée. La seconde brigade de cette division lança des tirailleurs sur ceux de l'ennemi , et s'empara du village qui est à mi-côte sur la route. L'autre brigade , commandée par le général Simon , monta un peu plus à droite , dans un des endroits les plus élevés et les plus rapides : jamais troupe ne fit preuve de plus d'élan et de plus de courage , que n'en montra cette brigade , dans une occasion aussi périlleuse. Artillerie , mitraille , mousqueterie , charges à la baïonnette , difficultés du terrain , elle surmonta tout avec la plus incroyable audace ; rien ne put ralentir sa marche. Elle atteignit la crête , et arriva à la place même où étaient les pièces que les canonniers venaient d'emmener au galop. Le général Simon , marchant intrépidement à la tête de ses tirailleurs , continuait de repousser l'ennemi , lorsqu'il fut grièvement blessé de deux coups de feu. Dans ce moment , deux régimens portugais et le quarante-troisième de ligne anglais , presque masqués sur le versant opposé , s'avancèrent au pas de charge , et firent , à dix pas , un feu nourri et meurtrier sur la brigade française , qu'ils prenaient en flanc. Celle-ci fut obligée de rétrograder en toute hâte et d'abandonner ses blessés , au nombre desquels se trouvait le brave général Simon. Cette première impulsion de l'ennemi fut promptement arrêtée par les brigades des généraux Maucune et Ferey qui s'avançaient alors , et le combat se rengagea avec une

1810.  
Portugal.

nouvelle fureur. Mais les Anglo-Portugais , commandés sur ce point par le général Crawford , avaient , outre l'avantage du terrain , celui d'accabler impunément de mitraille leurs adversaires , et , quelque prodigieux que fussent les efforts de ceux-ci , l'artillerie anglaise mettait tout le désavantage de leur côté ; la configuration du terrain leur ôtait même la possibilité de courir sur les pièces qui les foudroyaient , mouvement familier aux Français , lorsque , sans artillerie , ils se trouvent trop incommodés par celle de l'ennemi.

Cependant la division Marchand ( première du sixième corps ) avait commencé son mouvement quelque temps après la troisième. Elle devait suivre la route de Busaco pour s'emparer du passage , elle s'engagea précisément au moment où la brigade Simon était repoussée. L'instant était éminemment critique ; la route de Busaco était battue de front et de flanc gauche par une bonne artillerie , soutenue de masses d'infanterie. Les troupes de la division française marchaient sur trois files d'épaisseur ; mais comme les boulets creux , la mitraille lui enlevaient des files entières , et que les bouquets de bruyères et de bois qui se trouvaient à quinze ou vingt pas sur la gauche étaient garnis de tirailleurs ennemis , la première brigade se jeta de ce côté , tant pour se soustraire à l'effet meurtrier de l'artillerie , que pour éloigner les tirailleurs qui l'incommodaient. En effet , on les repoussa plusieurs fois jusqu'à la crête , quelques voltigeurs pénétrèrent même dans le retranchement qui se trouvait au-dessous du rocher de gauche , où l'ennemi avait une batterie , mais tous y furent tués ou en sortirent blessés. Ce peu de succès n'empêcha point le général Marchand de former de nouvelles colonnes d'attaque , et , après quelques instans de repos , de marcher une seconde fois en avant. Les troupes s'y portèrent avec la même valeur que la première fois ; mais les mêmes raisons de supériorité que la position donnait aux alliés , produisirent

les mêmes résultats. Enfin l'attaque ayant échoué, et l'ennemi s'opiniâtrant à rester sur ses hauteurs, on ne fit plus que se tirailler jusqu'à la nuit. Les deux armées gardèrent les mêmes positions qu'elles occupaient avant l'affaire. Les postes français furent même poussés un peu plus loin, pour montrer sans doute que l'armée n'avait point cédé de terrain. Un avantage plus réel pour le général anglais, fut d'être rehaussé dans l'opinion de ses soldats, et de leur avoir donné une haute idée d'eux-mêmes. Lord Wellington n'omit, du reste, aucun moyen pour flatter l'amour-propre national de ses troupes, et l'on peut dire que le lendemain de la bataille de Busaco, leur courage était accru de moitié.

1810.  
Portugal.

Les Anglo-Portugais occupaient, sur la montagne d'Alcoba, une position qui formait un arc de cercle et embrassait, par ses deux extrémités, le terrain sur lequel s'avançaient les Français. Le général ennemi avait vu les moindres mouvemens de ces derniers, et avait eu le temps de réunir d'avance de grandes forces pour les recevoir, cette circonstance contribua principalement au succès qu'il remporta. Les Français perdirent dix-huit cents hommes dans leurs attaques, et ils eurent près de trois mille blessés. Les Anglais et les Portugais n'eurent que seize cents hommes hors de combat.

Le 28, le prince d'Essling ayant jugé, malheureusement trop tard, que la position de l'Alcoba était inexpugnable de front, résolut de la tourner. En conséquence, après divers mouvemens pour cacher son dessein, il se dirigea par la route d'Avelena de Cima, que le général Sainte-Croix, avec deux régimens de dragons, avait été reconnaître jusqu'au sommet de la montagne sans avoir été inquiété. A la nuit tombante, on se mit en marche. Le deuxième corps dut former l'arrière-garde et occuper l'ennemi sur sa position, jusqu'à ce que le gros de l'armée, l'artillerie et les bagages eussent défilé. Les Français, à défaut de moyens de transport pour enlever leurs



1810.  
Portugal.

blessés, firent aux uns des brancards de feuillage, noués avec les bretelles de fusil coupées par bandes ; les autres montèrent les chevaux de cavalerie légère, ou furent emportés à dos par leurs camarades. On marcha toute la nuit. La cavalerie, précédée par la brigade Sainte-Croix, ouvrait la marche, qui ne fut point troublée. Lord Wellington ayant négligé de faire occuper les défilés de Serdao, le prince d'Essling se hâta de profiter de cette faute : le 29, la montagne fut tournée par la droite. L'ennemi ayant alors aperçu ce mouvement, qu'il eût été si facile de prévoir, opéra sa retraite en bon ordre par le revers opposé de l'Alcoba, et repassa le Mondego.

Ce fut alors qu'un blâme universel tomba sur le général en chef français. On lui reprochait avec justice de n'avoir pas exécuté cette manœuvre avant l'attaque, et d'avoir inutilement sacrifié trois mille de ses plus braves combattans. Il est certain que l'amour-propre le plus mal calculé dirigea, en cette occasion, ce vieux capitaine. Jaloux de conserver cette épithète d'*heureux* que lui avaient valu tant de glorieux combats, il crut, pour son propre honneur et celui de ses vaillans soldats, devoir affronter un écueil qu'un chef vulgaire eût prudemment évité ; il espérait que ce premier essai de l'audace et de l'impétuosité française découragerait l'ennemi et aurait la plus utile influence sur la suite des opérations de la campagne. On verra combien cette erreur du héros de Rivoli, de Zurich et de Gènes, lui coûta cher, indépendamment du résultat immédiat que nous venons de faire connaître.

Après avoir franchi les défilés de Serdao, l'armée française marcha directement sur Coimbre. Chemin faisant, les dragons d'avant-garde du général Sainte-Croix échangèrent quelques coups de sabre avec un petit corps de cavalerie qui couvrait l'arrière-garde ennemie. La tête de l'armée française entra, le 1<sup>er</sup> octobre, dans la capitale de la province de Beira. Cette

ville était déserte. Les habitans, effrayés par les mesures du lord Wellington et du maréchal Beresford, s'étaient enfuis à la nouvelle de l'arrivée des Français. Une proclamation des généraux anglais ordonnait à tous les Portugais, habitans des cités et des campagnes, de fuir et d'emporter ou de détruire sans ménagement tout ce qui aurait pu être utile aux Français. La veille encore, de nombreuses arrestations avaient eu lieu dans Coimbre, on avait enlevé avec violence et condamné à la déportation des personnages de marque qui refusaient d'exécuter les ordres des généraux anglais. Les soldats français ayant pénétré dans la ville, commencèrent à fouiller les maisons. Ils trouvèrent dans presque toutes du riz, de la farine, du biscuit, du vin et une grande quantité de légumes secs et de denrées coloniales. On avait voulu d'abord les empêcher d'entrer en ville; mais, instruits par l'expérience, ils avaient peu de confiance dans les administrations chargées de leur préparer des distributions de vivres. Le plus grand nombre voulaient s'assurer par eux-mêmes des ressources existantes. Insensiblement ils oublièrent le motif presque plausible qui les avait portés à enfreindre les ordres supérieurs, et ils se mirent à piller. Bientôt toutes les maisons furent ouvertes de vive force, dégradées et saccagées; en un mot, la ville entière fut livrée au pillage. Dans cette circonstance, la négligence des autorités supérieures françaises est d'autant plus condamnable, que l'on avait résolu de faire rester dans cette ville les malades et les blessés. Or, le maréchal ne pouvant pas affaiblir son armée au moment de livrer une grande bataille, se trouvait dans l'impossibilité absolue d'y laisser une garnison suffisante. Les blessés allaient se trouver inévitablement à la merci des habitans de retour chez eux après le départ de l'armée: à quels affreux traitemens ne devaient point s'attendre ces victimes d'une cruelle représaille? . . . .

1810.  
Portugal.

1810.  
Portugal.

Le prince d'Essling quitta Coimbre le 4 octobre. Le 5, l'armée coucha à Condexavelha, à trente lieues de Lisbonne. Les Français suivirent la route de Redinha, Pombal, et arrivèrent à Leyria, le 7. L'arrière-garde ennemie, ayant voulu défendre une position avantageuse qu'elle occupait, fut culbutée par la cavalerie française, Le même jour, 7, le colonel anglais, Trant, à la tête des milices de l'est du Portugal, se présenta devant Coimbre. La petite garnison de cinq cents hommes qu'y avait laissée le maréchal Masséna, se défendit avec la plus grande valeur; mais elle était trop faible pour résister long-temps à ses innombrables ennemis. Ceux-ci, encouragés par l'infériorité numérique de leurs adversaires, se portèrent avec fureur sur l'hôpital, pour y égorger, sans risque et sans pitié, les deux mille malades ou blessés qu'on y avait abandonnés. Mais ces derniers, réunis à la garnison, loin de se laisser abattre par la position désespérée où ils se trouvaient, résolurent de mourir en gens de cœur, et de vendre chèrement le reste de vie qu'un ennemi impitoyable voulait leur arracher. A l'instant même, le couvent dans lequel l'hôpital avait été établi fut barricadé. Ceux des malades qui pouvaient encore marcher, se portèrent dans les cours, aux fenêtres, dans les jardins, pour en défendre l'approche à l'ennemi; les autres, que des blessures graves ou des membres amputés, mettaient dans l'impossibilité de se lever, restèrent sur leurs lits, avec leurs armes, et se disposèrent à déchirer leurs dernières cartouches. L'ennemi, étonné de la résistance qu'on lui opposait, offrit une capitulation, que les Français acceptèrent. Ils se rendirent prisonniers au colonel Trant, qui leur assura qu'on aurait pour eux tous les égards dus au courage malheureux.

Après cette prise mémorable d'un hôpital, le colonel anglais laissa une forte garnison à Coimbre, et se dirigea sur Oporto, suivi de son convoi, composé, indépendamment d'environ

deux mille blessés ou malades , des cinq cents hommes de garnison et de beaucoup d'employés de l'administration de l'armée. Arrivés à Oporto, les malheureux Français furent donnés, pendant trois jours, en spectacle à la populace, et promenés dans toutes les rues. On avait fait monter sur des ânes ceux qui ne pouvaient pas marcher. Jamais pompe triomphale ne fut à la fois aussi ridicule et aussi barbare ; les blessures les plus graves, les souffrances les plus horribles ne purent dispenser d'assister à cette affreuse parade. Plusieurs officiers français, appuyés par quelques habitans distingués d'Oporto, ayant réclamé contre cette violation manifeste des traités, contre ces traitemens humilians et cruels, que réprouvaient les lois de la guerre, l'anglais Trant se contenta de leur répondre avec un sang-froid ironique, que *tous les moyens étaient bons pour exciter et entretenir l'enthousiasme du peuple*. Lorsque le sort des malheureux abandonnés à Coimbre fut connu dans l'armée française, on murmura hautement contre le maréchal. On qualifia généralement de barbarie une imprévoyance bien coupable, sans doute, puisque tant de braves en avaient été les victimes. Dès-lors l'armée perdit de sa force, parce que le général n'avait plus toute la confiance de ses soldats.

1810.  
Portugal.

*L'armée anglo-portugaise se retire dans ses lignes en avant de Lisbonne.* — Les Français marchèrent de Leyria sur Moliano et Rio-Mayor; il y eut quelques escarmouches dans les environs d'Alcoentre. Les ennemis apportaient plus de ténacité dans leur résistance, à mesure qu'ils se rapprochaient de leurs lignes. Le 9, une affaire assez sérieuse s'engagea à Alenquer. Un gros corps de troupes anglo-portugaises occupait ce bourg et toutes les hauteurs qui le dominent : tandis que la cavalerie française manœuvrait pour tourner ces positions, un bataillon d'infanterie légère enleva à la baïonnette le retranchement de la chaussée, et entra au pas

10 octobre.

1810.  
Portugal.

de charge dans Alenquer. L'ennemi se retira avec précipitation : les généraux Reynier et Montbrun se mirent à sa poursuite dans la direction de Villafranca, et le duc d'Abrantès dans celle de Sobral. Ce fut en avant et à fort peu de distance de ce village que le huitième corps atteignit l'armée ennemie. Elle était postée sur des hauteurs, et derrière des retranchemens qui coupaient la route en plusieurs endroits. Les troupes françaises, s'avancant de position en position, arrivèrent jusqu'au village, où elles entrèrent en même temps que l'ennemi. Au même moment, de fortes colonnes anglaises commencèrent leur mouvement pour reprendre cette position importante, qui défendait une première ligne établie sur le Monte - Grace. Le combat s'engagea vivement : l'ennemi avait déjà dix mille hommes en bataille, et cependant il ne cessait point de perdre du terrain ; il était déjà rejeté derrière un ravin en arrière Sobral, lorsque la nuit vint et fit cesser le combat. Le général Clausel, qui n'avait pas encore été rejoint par son artillerie, fit rentrer une partie de ses troupes qui s'étaient abandonnés à la poursuite de l'ennemi, bien au-delà de Sobral. Il se borna à occuper ce village et les bords du ravin qui couvraient son front ; mais, comme l'ennemi pouvait déboucher en force le lendemain par le chemin de Bucellas, le général français y fit élever pendant la nuit quelques ouvrages de campagne. La deuxième division du huitième corps se plaça en échelons à une demi-lieue en arrière, de manière à observer une vallée et différentes chaussées par lesquelles l'ennemi aurait pu attaquer à l'improviste, et déborder ensuite très-facilement la droite du corps d'armée.

De son côté, l'ennemi ferma la route de Bucellas par un retranchement de six pieds de hauteur avec fossé et palissades. Il éleva aussi quelques ouvrages de campagne devant ses postes avancés, et jeta six forts bataillons dans un village à

gauche de Sobral ; à une portée de fusil de distance des Français, il les dominait d'un bord du ravin à l'autre. Il eût pu facilement avec quelques obusiers ou canons les contraindre à abandonner une position qui se trouvait enfilée et dominée presque partout ; mais craignant au contraire pour son artillerie, il la fit remonter pendant la nuit à la redoute de Monte-Grace. A la droite de Sobral, il environnait également toutes les hauteurs, bordant la vallée qui le séparait des troupes françaises.

1810.  
Portugal.

Les postes de la première division française n'ayant point été poussés assez avant sur sa droite, l'ennemi porta pendant la nuit un bataillon sur le plateau qui aboutit au village de Coxearas.

Le lendemain 10, le duc d'Abrantès, étant allé reconnaître les positions des Anglo-Portugais, s'aperçut que son flanc droit était tout à fait débordé par le mouvement que l'ennemi venait de faire sur Coxearas ; en conséquence, il donna l'ordre au général Solignac de le rejeter dans la vallée. Toute une division anglo-portugaise étant venue soutenir le bataillon qui occupait le plateau, le général Solignac allait être forcé de rétrograder, lorsque le général Gratien, à la tête du quinzième régiment de ligne, vint rétablir le combat. Chargé à la baïonnette, l'ennemi rentra confusément dans ses retranchemens, laissant au pouvoir de ses adversaires le plateau, ses blessés, et un assez bon nombre de prisonniers. La droite des Français fut dès-lors moins en l'air, et l'ennemi n'osa plus s'éloigner du canon de ses redoutes.

Le 12, le prince d'Essling, voulant s'assurer des forces qui occupaient le village de gauche, envoya quelques compagnies d'élite sur le retranchement du chemin de Bucellas : ce retranchement fut enlevé sans hésitation. Au même instant les Français attaquaient Bucellas de front et par la droite ;

1810.  
Portugal.

mais l'ennemi, ayant tout à coup démasqué six mille hommes, se porta en avant du village. Là, le combat s'engagea avec une nouvelle ardeur; cependant, comme il n'amenait aucun résultat, le maréchal le fit cesser, et l'ennemi ne chercha point à le prolonger. La nuit suivante, il évacua lui-même ce village, dont la possession donnait quelque force à la position de Sobral.

Sur ces entrefaites, la cavalerie française, ayant reconnu la vallée du Tage, le deuxième corps s'établit à Villafranca comme le huitième l'était à Sobral.

Les montagnes de Villafranca, qui formaient les positions de Lisbonne, avaient été fortifiées d'avance. Elles étaient retranchées, palissadées en plusieurs endroits, et hérissées de pièces de canon de tout calibre. L'ennemi avait trois lignes qui s'appuyaient au Tage par la droite, et à la mer près de l'embouchure du Sizandro par la gauche. La première de ces lignes avait sa droite à Alhandra, et sa gauche à la mer, entre Torres - Vedras et Mafra, passant par les hauteurs d'Arruda, de Monte-Grace, et se terminant à Ponte-Real. Elle était protégée dans toute sa longueur par trente-deux ouvrages, qui étaient la plupart des redoutes fermées, avec fossés et palissades, et armées de cent quarante bouches à feu. La seconde ligne avait sa droite à Alveira; elle embrassait les défilés de Bucellas, Montachique et Mafra. Soixante-cinq ouvrages et cent cinquante bouches à feu la défendaient. La troisième ligne, qui devait, en cas d'échec, couvrir la retraite de l'armée ennemie, et protéger son embarquement au fort Saint-Julien, était soutenue par onze ouvrages et quatre-vingt-treize bouches à feu. Elle s'étendait de Belem à Cascaès.

Le lieutenant-général Hill occupait Alhandra et Bucellas. Les divisions des généraux Crawford et Leith étaient sous Caldas; celle de sir Spencer au centre et à la gauche; les gé-

néraux Picton, Cole et Campbell occupaient Torres-Vedras, Duas-Portas et Ribaldiera. Le quartier-général de sir Cotton, commandant la cavalerie, était à Mafra. Ces lignes, malgré leur étendue, étaient cependant très-fortes naturellement, le Tage et la mer empêchant de les tourner. On n'avait en outre négligé aucune des ressources de l'art pour les rendre plus formidables ; toute l'artillerie de l'arsenal de Lisbonne et d'une partie de la côte la garnissait ; tous les ouvrages étaient occupés par des troupes qui devaient au besoin s'y renfermer et s'y défendre. Telles étaient les fameuses lignes de Torres-Vedras.

1810.  
Portugal.

De son côté, Masséna disposa habilement l'armée française de manière à la réunir en quatre heures. Elle couronnait des hauteurs formant un second arc de cercle concentrique par rapport à celui de l'armée ennemie, mais tracé sur un rayon plus grand : il résultait de cette disposition que, avec moins de troupes, les Français gardaient une ligne beaucoup plus étendue. Un vallon assez étroit, situé entre Villafranca et Alhandra séparait les deux armées, et un petit ruisseau, divisant ce vallon en deux parties à peu près égales, servait de limites aux postes avancés. Le deuxième corps, à gauche de l'armée française, était un peu en arrière de Villafranca s'appuyant par la droite sur Arruda. Porto de Mugem fut occupé par une brigade de cavalerie légère, afin d'entretenir les communications avec Santarem, où l'on voulait établir le dépôt général des trois corps d'armée. La cavalerie du général Montbrun était sur le Zezere pour tenir en respect la garnison d'Abrantès, et protéger les derrières de l'armée. Le huitième corps occupait le centre à Sobral. Une division de dragons qui dépendait de ce même corps d'armée fut placée par le général Junot à Alventre, pour couvrir son flanc droit contre les attaques d'une division de cavalerie anglaise stationnée sur le Sizandro. Le sixième corps était sur la gauche à Otta



1810.  
Portugal.

et Villanova. Il fournissait des postes le long du Tage pour observer la navigation de ce fleuve, dont l'ennemi était maître au moyen de ses embarcations et de ses chaloupes canonnières. La division Loison fut placée à cheval par le maréchal Ney sur la chaussée, entre Alenquer et Sobral, pour lier entre eux les deuxième et huitième corps. La division du général Solignac menaçait la vallée d'Arruda, l'une des plus fortes positions de l'ennemi. Le grand quartier-général et les administrations furent établis à Alenquer.

L'armée française était entièrement établie dans ces différentes positions au 12 octobre. Ce fut ce même jour, à quatre heures après-midi, que le jeune Descorches Sainte-Croix, ancien aide-de-camp du maréchal Masséna, et officier général de la plus haute espérance, étant monté presque seul sur une hauteur pour observer quelques chaloupes anglaises qui tiraient sur un des postes français, fut atteint par un boulet qui ricocha et vint le couper en deux. Cette perte fut vivement sentie par toute l'armée française.

Oct.-Novem. *Les deux armées s'observent réciproquement; retraite des Français sur Santarem; passage du Zezere; reconnaissance sur Abrantès, etc.* — Quelques écrivains, dans des relations d'ailleurs très-inexactes de cette campagne de Portugal, n'ont point balancé à décorer lord Wellington du titre pompeux de *Fabius moderne*. Jaloux sans doute d'éviter cette partialité patriotique que l'on a reprochée aux historiens anglais, ceux dont nous parlons se sont constamment montrés censeurs aussi sévères de la conduite des généraux français, qu'enthousiastes zélés des plans du général anglais. Pour éviter un excès excusable, ils sont tombés dans un autre qu'il nous est impossible de justifier. Tout en louant l'heureux rival de Masséna et en voulant lui rendre justice, encore fallait-il accorder quelque chose à la chance des événements, et ne pas attribuer exclusivement à la profondeur

immense des combinaisons stratégiques du noble lord les succès qu'il a obtenus. En dépit de l'événement même et des louanges exagérées prodiguées au général anglais, les dispositions qu'il prit à Torres-Vedras pour arrêter le prince d'Essling pouvaient être contrariées, rendues nulles, et même entraîner par suite la perte de l'armée anglo-portugaise. Notre intention n'est point de rabaisser ici le mérite du chef de cette armée; mais, puisque nous nous sommes fait un devoir de ne point déguiser les fautes de Masséna, nous voulons indiquer, avec la même franchise, celles que l'on pourrait reprocher au général anglais. Nous avons jugé qu'il était permis d'attribuer quelque chose à la fortune, et de ne pas tout considérer comme le résultat exclusif de l'expérience et de la science militaires. Un des plus grands capitaines de la France, et sans contredit le plus modeste, Turenne a dit : *En fait de guerre, il y a deux parts, celle du général et celle du hasard, la part du hasard est même toujours la plus forte.* Étayés de ce principe, nous avons osé examiner la conduite du général anglais, et il nous a semblé que si Masséna perdit sur les hauteurs de Villafranca ce surnom d'heureux que lui avaient valu tant de brillans faits d'armes, lord Wellington mérita plutôt ce titre que celui de *Fabius moderne*. En effet, le *temporiseur* du Portugal obtint par suite de circonstances entièrement indépendantes de sa volonté, un résultat que n'eût peut-être point amené cette *prudence excessive* qu'on a tant louée chez lui.

Wellington avait sans doute suffisamment de monde pour défendre les trois lignes qu'il avait tracées en avant de Lisbonne; car, indépendamment de ses troupes réglées, il avait encore à sa disposition cette immense population qui, de gré ou de force, avait abandonné ses demeures pour se réfugier à la pointe de l'isthme. Cette foule innombrable de personnes de tout sexe et de tout âge, effrayée de sa situation, de sa position, privée des

1810.  
Portugal.

1810.  
Portugal.

choses les plus nécessaires à la vie, était campée entre l'espace qui séparait la seconde ligne des faubourgs. Or, était-il facile, était-il possible, même aux troupes anglo-portugaises d'exécuter aucun changement, de faire aucune manœuvre avec cette cohue obstruant les chemins et gênant les grands déploiemens? La première ligne ennemie avait douze lieues d'étendue, en raison des accidens et des difficultés du terrain. A combien d'attaques, de surprises de tout genre n'est-on pas exposé lorsque l'on a un front si vaste à défendre? Quelles que fussent l'exactitude de ses gardes, la force de ses positions, la surveillance de ses postes, l'ennemi pouvait être trompé et enfoncé sur un point. Les grenadiers français, maîtres de la première ligne, l'ennemi était forcé de se replier en hâte sur la seconde. Encouragés par un premier succès, les vainqueurs, empressés d'en obtenir un plus décisif encore, tournaient l'artillerie de la première ligne sur la seconde, et poursuivaient leur attaque. A la vue d'un danger si imminent, à l'approche d'une aussi terrible catastrophe, que l'on se représente les malheureux habitans arrachés par le soldat anglais de leurs demeures, ces vieillards, ces femmes, ces enfans, privés d'espérance et de ressources, poussant des cris de désespoir, et faisant retentir la plage de leurs gémissemens! Les troupes portugaises sont ébranlées par l'affreux spectacle que leur offrent leurs compatriotes; le désordre, la confusion règnent dans l'armée et dans la flotte. Au milieu de cette capitale si populeuse, combien de citoyens divisés d'opinion, agités d'intérêts divers! Les uns veulent fuir sans le pouvoir; les autres, contenus jusque-là par la police violente des généraux anglais, manifestent hautement leur haine pour ces alliés, et appellent des ennemis qu'ils ne craignent pas de trouver plus cruels qu'eux. Qu'arrivera-t-il si, après une seconde attaque, l'armée alliée, acculée au fond de l'isthme, est forcée à chercher précipitamment un

asile sur ses vaisseaux? Désormais moins dociles aux insinuations de leurs alliés, les soldats portugais, abreuvés d'humiliations et de mépris par des officiers étrangers, consentiront-ils à fuir sous un autre ciel, et les vaisseaux anglais auront-ils pour eux le charme d'une seconde patrie? La troisième ligne enfin, destinée à arrêter les progrès des assaillans, suffira-t-elle d'ailleurs pour protéger un embarquement toujours difficile, et qui exige en outre le concours d'un temps favorable? Affaiblie par sa défaite et plus encore par l'isolement où la laisse la défection morale d'un grand nombre d'habitans du pays, poursuivie avec acharnement par un vainqueur audacieux, qui, sans lui donner le loisir de s'embarquer, ne lui laisse d'autre refuge que la mer, l'armée anglo-portugaise, dans l'impossibilité de résister davantage, ne se trouvera-t-elle pas réduite à une capitulation devenue désormais inévitable? Loin de regarder à Torres-Vedras la chance de succès comme certaine en sa faveur, lord Wellington ne devait-il pas être frappé de justes craintes? Enfin un général d'armée ne doit-il pas frémir lorsque l'avenir lui offre de semblables probabilités, et lorsqu'il s'est mis dans une pareille position? C'est donc à tort que l'on a voulu poser en principe que Wellington avait tout prévu et tout assuré à Villafranca : là, comme partout ailleurs, la fortune avait conservé ses droits; son caprice, qui se plaît si souvent à favoriser l'audace dans les combats, pouvait déconcerter les combinaisons du général anglais, et les faire servir à la destruction totale de son armée.

Les lignes de Torres-Vedras étaient hérissées de redoutes construites avec beaucoup d'art, de manière à battre de front et d'écharpe les colonnes qui tenteraient une attaque; mais, en raison de leur étendue, elles étaient cependant moins redoutables que celles de Busaco. La première faute du prince d'Essling avait été de marcher sur Lisbonne sans avoir la

1810.  
Portugal.

1810.  
Portugal.

certitude de pouvoir conserver des communications avec l'Espagne, et avant d'avoir obtenu un succès décisif dans une position où il eût pu faire usage de sa belle cavalerie et de l'habileté de ses troupes dans les manœuvres. Quand il vit que lord Wellington refusait de combattre à Pombal, il n'aurait dû pousser à Leyria que son avant-garde. Entre cette ville et le Mondégo, il pouvait cantonner une moitié de son armée, et l'autre entre Coimbre et Porto. Il serait dès-lors resté le maître de se choisir un champ de bataille, où l'armée anglo-portugaise eût été forcée de venir le combattre pour délivrer le Portugal des vexations de ses fourrageurs, qu'il aurait pu pousser à une très-grande distance dans toutes les directions. Il aurait en outre sauvé les deux mille blessés de Busaco, qu'il fut obligé de livrer sans garde à l'implacable vengeance des Portugais, et aux lâches fanfaronnades du colonel Trant. Le maréchal Masséna commit une faute plus grande encore en voulant bloquer l'armée anglaise. Il espérait que la faim forcerait les alliés à sortir de leurs lignes pour livrer bataille ; mais ce calcul était faux de tout point : l'armée ennemie, maîtresse du Tage, approvisionnée par mer, ne manquait de rien, tandis que l'intérieur du Portugal, occupé par les Français, ayant été abandonné de ses habitans et ravagé par les troupes anglo-portugaises, ne présentait plus aucune ressource. Le prince d'Essling ne tarda pas à reconnaître les funestes effets du système qu'il avait adopté. Les derrières de son armée n'étaient point assurés, aucun magasin n'avait été établi ; bientôt les Français commencèrent à manquer de tout. Les divisions furent obligées d'envoyer à la maraude par détachemens ; quelques-uns de ces corps isolés furent attaqués et surpris par les milices que commandaient Wilson et Grant. Le mécontentement et le désordre s'introduisirent dans l'armée française ; l'officier, obligé de fermer les yeux sur la conduite des maraudeurs, puisqu'il partageait avec eux le riz ou la farine

qu'ils avaient découverts, ne fut plus respectés de ses soldats ; la discipline militaire se relâcha. On parvint cependant, au bout de quelque temps, à mettre un certain ordre dans cette méthode irrégulière de se procurer des vivres. Les moulins détruits par l'ennemi furent réparés et mis en état de servir ; les régimens faisaient tout eux-mêmes sans que l'administration s'en mêlât. Des détachemens allaient sans cesse chercher des subsistances, ce qu'ils rapportaient était distribué à chaque compagnie. Ces caravanes ne revenaient jamais sans être accompagnées de troupeaux de bœufs, de chèvres, de moutons, de cochons, et sans être chargées de blé, d'orge, de légumes, de vin et d'eau-de-vie. Chaque corps avait son moulin, son troupeau et son petit magasin qu'il administrait lui-même à la grande surprise des Anglais. L'armée française, approvisionnée de cette manière, put encore vivre quelque temps.

1810.  
Portugal.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, quelques affaires de peu d'importance avaient eu lieu près de Sobral, dans le commencement du mois d'octobre : à partir de cette époque, les deux armées s'observèrent réciproquement, sans que la moindre escarmouche eût lieu. L'armée ennemie, loin de prendre l'offensive, s'attendait à chaque instant à être attaquée, et s'obstinait à rester dans ses lignes. Cette timidité du général anglais (dont on a voulu faire à tort un système de temporisation) l'empêcha de profiter des défauts de la position de l'armée française, dont la droite était trop en l'air. La partie de Torres-Vedras n'étant point suffisamment observée, l'ennemi pouvait en une nuit réunir un corps de troupes derrière la montagne qui le séparait des Français, et déboucher dans leurs quartiers par Coxeiras. Cette subite invasion ne demandait, pour être effectuée, qu'une matinée de deux heures, un peu d'audace de la part des assaillans, et le concours d'attaques simulées sur toute leur ligne ; mais, loin de méditer de semblables projets, l'ennemi retranchait jus-

1810.  
Portugal.

qu'à ses grand'gardes , renforçait ses avant-postes , et semblait tout redouter de l'audace française. Il n'avait pas mis sa confiance dans la force des armes et dans la supériorité numérique de ses troupes ; elle reposait toute entière dans ses retranchemens , dans la faim, les privations, les maladies, qu'il considérait , avec raison, comme ses plus sûrs auxiliaires.

Cependant , chaque jour , l'armée anglo-portugaise prenait une attitude plus imposante par les renforts qu'elle recevait : neuf mille Anglais venaient de débarquer à Lisbonne ; treize mille hommes de milices portugaises étaient entrés dans les lignes , et l'infatigable la Romana , l'ame de l'insurrection espagnole , à la tête d'un corps de dix mille hommes , avait effectué sa jonction , le 19 octobre , et s'était engagé à coopérer de tous ses efforts à la défense de Torres-Vedras.

L'armée française , au contraire , s'affaiblissait journellement par les détachemens chargés de la faire vivre , et par les maladies qu'occasionaient la mauvaise nourriture et les pluies continuelles ; elle comptait à peine alors trente-cinq mille combattans. Ce fut cependant avec ces trente-cinq mille Français seulement , accablés d'ailleurs de privations de toute espèce , que Masséna bloqua , pendant près de six semaines , une armée composée de trente-six mille Anglais , de trente-cinq mille hommes de troupes régulières portugaises , de treize mille hommes de milices , au moins , et de dix mille Espagnols. Pendant ce temps , avec le reste de son armée il fortifiait Santarem , occupait Thomar , et menaçait Abrantès <sup>1</sup>.

Au bout d'un mois , l'armée française se trouva dans le dé-

<sup>1</sup> Les écrivains français les plus exagérés dans leur prétendu système d'impartialité , ceux-là mêmes qu'un amour excessif pour la justice rend injustes envers leurs compatriotes , et prodigues de louanges à l'égard des étrangers , n'ont pu refuser quelques éloges à une persévérance , jusque-là sans exemple dans les troupes de leur nation.

nuement le plus absolu. Le prince d'Essling, forcé de se rapprocher d'une contrée qui fût moins épuisée que celle qu'il occupait depuis près de six semaines, se détermina à prendre une position plus en arrière, afin d'y trouver de nouvelles ressources en vivres et en fourrages, et d'y attendre, avec plus de sûreté, les renforts et les instructions que le général Foy, envoyé par lui en mission à Paris, avait été demander à l'empereur<sup>1</sup>.

1810.  
Portugal.

Le prince d'Essling ordonna donc un mouvement de retraite sur Santarem. Ce mouvement commença par le sixième corps : le maréchal Ney porta son quartier-général à Thomar, la gauche de son corps d'armée près du Zézère, et la droite au-delà d'Ourem. Le général Loison vint s'établir à Golega, avec sa division et une brigade de dragons. Le général Montbrun répandit les régimens de dragons dans les environs de Leyria, et porta la cavalerie légère jusqu'à Pombal. Le grand quartier-général fut établi à Torres-Novas, et les administrations ainsi que les hôpitaux furent évacués sur Santarem. Ces premiers mouvemens s'exécutèrent sans que l'ennemi en eût connaissance. On n'espérait pas cacher ceux du huitième et du deuxième corps, qui, postés à distance de mousquet, ne pouvaient dérober que très-difficilement leur marche. Il en fut pourtant autrement, grâce à l'extrême cir-

<sup>1</sup> Nous devons ajouter quelques mots sur cette mission du général Foy. Le voyage de cet officier, entrepris dans un pays entièrement soulevé, à la tête d'une poignée de soldats, mérite d'être cité avec éloge dans nos annales militaires. Obligé à des marches pénibles, à des contre-marches de nuit, dans des routes non frayées, constamment environné de bandes nombreuses, contrarié par les élémens, en butte à la haine et aux embûches des chefs ennemis, opiniâtrément acharnés à sa perte, il parvint cependant jusqu'aux frontières de France. Son retour en Portugal, au milieu des mêmes dangers et avec le même bonheur, excita le plus vif étonnement, même chez ceux de ses compagnons d'armes qui connaissaient depuis long-temps le courage actif et entreprenant de ce général distingué.



1810.  
Portugal.

conspection du général anglais, disons mieux, à son excessive timidité, qui l'empêcha de saisir l'occasion favorable, et d'attaquer, avec un grand avantage, ainsi qu'il en avait alors la possibilité. Le huitième corps, qui occupait Sobral, était forcé de traverser le défilé d'Alenquer; le deuxième corps, qui était à Villafranca, devait attendre, pour commencer son mouvement de retraite, que le huitième eût traversé ce défilé, afin que ces deux corps pussent ensuite marcher à hauteur et se secourir mutuellement. Le huitième commença le sien dans la nuit du 14 au 15 novembre. Il y eut, pendant la matinée de ce jour, un épais brouillard, dont, à la vérité, les Français profitèrent pour faire filer en avant tout ce qui aurait pu gêner la marche des troupes pendant la nuit. L'ennemi s'aperçut qu'il y avait plus d'agitation que de coutume parmi les Français; mais il se contenta de bien soutenir ses premiers postes par de gros piquets de réserve. Le soir du même jour, à sept heures, le général Clausel retira tous les postes dans le plus grand silence, rallia sa division à Sobral, et se mit en route par le chemin d'Alenquer. La division Solignac se forma en colonnes serrées sur le plateau qui domine la vallée d'Arruda, appuyant sa droite à la chaussée d'Alenquer; la brigade Ferey, en réserve sur les hauteurs, se plaça à la gauche du huitième corps; une brigade de dragons formait l'extrême arrière-garde. Soit qu'il l'ignorât réellement, ou qu'il ne voulût agir qu'après avoir acquis une parfaite connaissance des intentions des Français, l'ennemi ne fit cette nuit-là aucune démonstration pour inquiéter leur retraite. Les troupes continuèrent donc de filer par Alenquer, et arrivèrent le 15, à dix heures du matin, à Aveiras de Cima; le corps du général Reynier se dirigea également sur Santarem par Azambuja et Cartaxo. Le 17 novembre, le huitième corps se porta sur Pernès et Alcanhede, le deuxième prit position sur les hauteurs même de Santarem.

Jusque-là l'arrière-garde des Français n'avait pas vu l'ennemi.

1810.  
Portugal.

Le 18, l'armée occupait les positions suivantes : le deuxième corps à Santarem, sa gauche au Tage, et son front couvert par le Rio-Mayor; le général Loison, à Golega, avec une division. Le huitième corps sur l'Alviella, la gauche à Torres Novas, son centre à Pernès, sa droite à Alcanhede. Le sixième corps et la cavalerie, à Leyria et Thomar; le grand quartier-général à Torres-Novas.

La nouvelle position que le maréchal Masséna avait choisie en avant de Santarem était très-avantageuse. Elle présentait à l'ennemi un double rideau boisé assez étendu, facile à défendre, et qui fut promptement fortifié par des abattis d'arbres entiers. La droite était couverte par le Monte-Junto, montagne impraticable, et la gauche était appuyée au Tage. Dans le cas où l'ennemi aurait cherché à tourner cette position, il eût été facile de profiter de son mouvement pour marcher rapidement sur Lisbonne, qui se fût trouvé alors entièrement à découvert.

Le même jour, 18 novembre, lord Wellington fit passer le Tage à la division du général Hill. Il craignait que le mouvement que venaient d'opérer les Français, n'eût pour but de tenter le passage sur la rive méridionale du fleuve.

Le lendemain, l'armée combinée sortit de ses lignes et s'avança en colonnes d'attaque sur Santarem. Cette ville est située sur la crête d'une chaîne de montagnes élevées et presque perpendiculaires, précédée d'une autre chaîne de collines un peu plus basses, sur lesquelles s'étendait la première ligne de l'armée française. Au pied de ces hauteurs coulent le Rio-Mayor et le Tage. Les Anglais avaient à traverser un large espace de terrain marécageux, sur deux chaussées, qui, ainsi que le pont, étaient complètement dominées par l'artillerie française. Il n'y avait d'autre voie pour déboucher sur Santarem, qu'un pont de plus de quatre cents toises de long, sur

1810.  
Portugal.

lequel le deuxième corps avait placé son poste avancé. Il fallait, après avoir franchi ce pont pour arriver à la ville, s'avancer l'espace de mille toises par une route encaissée entre deux montagnes boisées; le général Reynier avait établi son corps d'armée sur ces deux montagnes, et disposé son artillerie de manière à enfler le pont et la route par laquelle l'ennemi aurait pu essayer de déboucher. Pour la première fois, depuis leur départ de Torres-Vedras, les Français aperçurent enfin une avant-garde anglaise, de quelques mille hommes, qui prit position sur une colline en deçà du pont. Ce ne fut cependant que le lendemain que l'armée ennemie se montra. Une de ses divisions, forte de sept mille hommes, fila par la rive droite du Rio-Mayor, et fut prendre position entre Azambuja et Santarem. Elle était précédée de deux régimens de cavalerie avec quelques pièces de canon. En même temps toutes les hauteurs de l'autre côté du pont se garnissaient successivement de fortes masses, et l'ennemi, à la grande satisfaction des Français, semblait disposé à en venir à une affaire générale. Le général Reynier, persuadé qu'il allait être attaqué, fit prévenir le duc d'Abrantès et le prince d'Essling des projets qu'il supposait au lord Wellington. Il fit ensuite filer ses équipages et ses blessés sur Golega, et après avoir rangé les troupes qu'il avait de disponibles, avec cette habileté et cette présence d'esprit qui le caractérisaient, il se prépara au combat. Cependant, vingt-quatre heures s'écoulèrent sans que l'ennemi eût rien entrepris. Le duc d'Abrantès profita de ces instans précieux pour réunir sa première division. Le général Clausel, avec une grande partie de ses troupes, s'avança jusqu'à Cruz de Entrada, à une demi-lieue en deçà de Santarem, et une brigade de dragons continua d'occuper Alcanhede, observant les routes de Rio-Mayor et de Tremès. Masséna étant venu examiner par lui-même le mouvement de l'armée combinée, ne jugea

point, comme le général Reynier, que lord Wellington voulût prendre l'offensive, et renoncer subitement au système qu'il avait suivi jusqu'alors. Il ne vit dans les diverses manœuvres du général anglais que de simples démonstrations pour hâter la retraite de l'armée française. En conséquence, au lieu de continuer l'évacuation de Santarem, il donna contre-ordre, afin que tout ce qui était déjà sorti de la ville eût à y rentrer sur-le-champ. On fit en outre tous les préparatifs nécessaires pour montrer à l'ennemi que l'on était disposé à le bien recevoir.

1810.  
Portugal.

Le 20 novembre, à trois heures de l'après-midi, les avant-postes français, du côté du Tage, furent attaqués par trois ou quatre cents tirailleurs. L'ennemi ayant fait quelques mouvemens, on supposa que c'était le prélude d'une grande affaire; mais, après quelques coups de fusils échangés, l'ennemi cessa le feu, et rappela ses colonnes. Son véritable but était de s'assurer si l'armée française effectuait une retraite finale ou si ce n'était qu'un changement de position. Convaincu désormais que les Français étaient résolus de se maintenir à Santarem, lord Wellington, à l'exception d'une sorte arrière-garde qu'il laissa sur le Rio-Mayor, retira toute son armée sur Cartaxo, où il établit son grand quartier-général. Les troupes furent placées en cantonnemens sur les deux rives du Tage; les divisions aux ordres des généraux Hill, Fane et Erskine, furent placées sur la rive gauche, le reste fut distribué sur la rive droite, ainsi qu'il suit : les généraux Brent, Spencer et Cameron, à Cartaxo même; le général Crawford, entre cette dernière ville et Santarem, observant les avant-postes français; le général Picton, à Torres-Vedras; le général Campbell, à Alenquer; le général Cole, à Azambuja; le général Leith, à Alcoentre; le surplus de l'armée, dans les lignes. L'armée française resta également dans ses premiers emplacements. Seulement le général Reynier posta

1810.  
Portugal.

sa cavalerie à son extrême droite pour observer le Rio-Mayor, et se lier, à Ponte-Calharis, avec la division Clausel.

Le général Loison, qui occupait Golega, avait la gauche de sa division au Zézère. Le maréchal Masséna lui ordonna de forcer le passage de cette rivière et de s'emparer de Punhete. L'ennemi, maître des hauteurs, pouvait disputer le passage de la rivière avec un grand avantage, en raison de l'escarpement de ses bords. Il ne l'osa pas, et se retira à Abrantès presque aussitôt l'apparition des troupes du général Loison. Le Zézère coule dans un lit très-encaissé, sa rive orientale est si montagneuse et si roide, qu'il n'y a que deux ou trois points accessibles, excepté à sa jonction avec le Tage; mais dans cet endroit la plaine est si peu étendue, et le Zézère est si rapide, que cet obstacle arrête autant que les rochers les plus escarpés. La brigade du général Ferey, après avoir surmonté toutes les difficultés que présentaient la profondeur de l'eau et la rapidité du courant, s'empara de Punhete et poussa des partis jusque sous les murs d'Abrantès, où ils jetèrent l'alarme la plus vive. Quelque importante que fût pour le prince d'Essling la possession de cette dernière ville, le général Ferey dut renoncer à s'en emparer. Elle était gardée par une garnison de quatre mille Portugais, sous les ordres d'un général anglais, et par conséquent à l'abri d'un coup de main. D'autre part, elle n'était pas, il est vrai, suffisamment fortifiée pour soutenir long-temps un siège en règle; mais le maréchal n'était point en mesure de tenter alors une opération semblable. Il commençait à manquer de munitions, et plus elles devenaient rares, plus il fallait en être avare, par l'impossibilité de les remplacer. La division Loison se borna donc à occuper Punhete. Deux ponts de bateaux, défendus par de bonnes têtes de pont, furent jetés, l'un à Punhete et l'autre à Martinchel.

Cependant l'empereur Napoléon, instruit par le général

Foy de la véritable position de l'armée de Portugal, avait ordonné que toutes les troupes françaises disponibles dans le midi marchassent vers la frontière de l'Alentejo. On put reconnaître dans ces mesures parties du cabinet des Tuileries la perspicacité du vainqueur d'Austerlitz. Leur résultat immédiat fut d'opérer une diversion en faveur du prince d'Essling, les troupes espagnoles étant obligées de se séparer de l'armée qui leur était opposée de front.

1810.  
Portugal.

Une fois que le maréchal Masséna eut jugé les positions de Lisbonne inexpugnables, il ordonna la construction d'un pont de bateaux, afin d'être à même de pouvoir passer sur la rive gauche du Tage lorsque l'on aurait épuisé toutes les ressources de la rive droite; les ouvriers des régimens, les sapeurs et le quarante-quatrième bataillon de marins, animés par le zèle et l'activité de leurs officiers, que dirigeait le général Eblé, parvinrent à faire deux équipages de pont de quarante bateaux chacun. La construction des pontons fut poussée avec toute l'opiniâtreté et l'ardeur qu'on pouvait attendre d'une armée réduite à ses propres moyens; le pays n'offrait d'ailleurs aucune ressource pour ces immenses travaux. Les cordages, les outils mêmes qui servirent à abattre les premiers arbres, furent dus à l'industrie des ouvriers, qui suppléa à tout; mais c'était inutilement que les ingénieurs français triomphaient de ce nouveau genre d'obstacles, leurs efforts devaient demeurer sans résultat.

La plaine de Golega, qui présente une étendue de quatre lieues carrées, et les contrées environnantes, dans lesquelles se répandit l'armée française après avoir passé le Zézère, étaient d'une fertilité remarquable. Elles n'avaient point été dévastées et abandonnées comme le reste du pays: la plus grande partie des habitans, malgré les ordres des Anglais, étaient restés dans les environs de Thomar, et sur toute la côte, depuis Alcobaca jusqu'à l'embouchure du Mondégo.

1810.  
Portugal.

Eloignés du théâtre des premiers combats , et se croyant en sureté , ils demeurèrent tranquilles jusqu'à ce qu'ils se virent inopinément enveloppés dans les excursions étendues de la cavalerie française : ce fut principalement ce qui eut lieu dans le pays abondant et fertile , à l'est de Santarem. La cinquième partie du blé , peut-être , n'y avait pas encore été enlevée : ainsi c'était l'endroit le plus propre à faire subsister une armée. La plaine de Golega était couverte de maïs , dont la récolte fut d'un grand secours pour les hommes et pour les chevaux. Le pays qu'arrose l'Alviella fit vivre les deuxième et huitième corps pendant plusieurs semaines. Le sixième corps et la cavalerie trouvèrent encore de plus longues ressources dans les contrées où ils s'établirent.

Ces ressources , toutefois , n'étaient que très-précaires : l'armée française le sentait , et il lui était aisé d'en prévoir la fin prochaine. Des hauteurs de Santarem elle dominait la fertile province d'Alentejo , surnommée à bon droit *le grenier du Portugal*. Ces riches et belles plaines couvertes au loin de nombreux troupeaux , que les habitans avaient fait passer sur la rive gauche du Tage , offraient un contraste frappant avec l'autre rive du fleuve , déjà ravagée en tous sens par les deux partis , et couverte de ruines et de soldats. Cette vue , qui promettait une abondance permanente , redoublait chaque jour le désir qu'avait l'armée française de franchir enfin l'obstacle qui la séparait de cette terre promise et de l'ennemi.

Le prince d'Essling songeait en effet à exécuter le projet qu'il avait formé de passer sur la rive gauche du Tage. Ce projet offrait alors , entre autres avantages , celui de lier les mouvemens du prince aux opérations du maréchal Soult , qui , à cette époque , manœuvrait sur la Guadiana. Lorsque l'armée occupait encore la vallée du Tage jusqu'à Villafranca , cette opération n'eût éprouvé aucune difficulté , parce que toute la côte était bordée de petits ports où l'on eût trouvé en quantité suffi-

sante des bateaux , des cordages , des ancres , et tous les agrès nécessaires. Mais, au-dessus de Santarem, on ne trouvait plus rien , parce qu'à cet endroit la navigation du fleuve se réduit à fort peu de chose ; néanmoins quatre-vingts bateaux furent construits en moins d'un mois. Les travaux de la petite rade de Punhete ressemblaient alors à ceux d'un port en pleine activité. Ils s'exécutaient , d'ailleurs , à la vue de l'ennemi , qui , préjugéant leur véritable but , s'appliqua de tous ses efforts à le prévenir. Il sentait de quelle importance il était pour lui de ne pas laisser transporter le théâtre de la guerre dans l'Alentejo , au moment où le maréchal Soult s'approchait de Badajoz. Mais tous ses efforts pour empêcher ce mouvement eussent été certainement vains , si , au lieu de rester six semaines au pied des retranchemens de Torres-Vedras , Masséna se fût occupé de faire jeter alors un pont sur le Tage. Alors, ou l'ennemi n'eût point tenté de troubler sérieusement cette opération (cette chance était la plus probable) , ou il se fût déterminé à quitter ses lignes , qui lui donnaient tant de supériorité : dans l'un et l'autre cas, il en fût résulté un avantage immense pour les Français. Ces puissantes considérations ne furent appréciées qu'alors que le prince d'Essling était déjà retiré sur Santarem : la faute était commise , et il n'était plus guère possible de la réparer. Quoi qu'il en soit , lord Wellington redoubla de soins pour garder la rive gauche : un corps de quinze mille Anglais , sous les ordres du général Hill , passa le fleuve vers le milieu de décembre , et se concentra auprès de Chamusca et d'Almeyrim. Des corps de milices et de paysans armés gardaient la rive depuis Santa-Marta jusqu'à Brilo. Peu de temps après , ces troupes furent portées à trente mille hommes. Outre cela , il y avait de fortes réserves à Villa-Nova , prêtes à se diriger partout où les Français tenteraient le passage. Des barques étaient disposées à Porto de Mugem et Azambuja , pour transporter ,

1810.

Portugal.



1810. au premier signal, ces troupes sur l'autre bord ; et le général  
Portugal. anglais avait fait élever, sur tous les endroits accessibles, de  
nombreuses et fortes batteries.

26 décembre. *Une division du neuvième corps vient joindre l'armée française en Portugal, etc.* — Cependant le neuvième corps, commandé par le général Drouet, comte d'Erlon, était parti le 12 octobre de Valadolid, marchant vers la frontière de Portugal. Le général Gardanne, à la tête des détachemens restés à Ciudad-Rodrigo et à Almeida pour former la garnison de ces deux places, s'était mis en route quelque temps auparavant pour rejoindre la grande armée de Portugal. Le 14 novembre, arrivée à quelques lieues des avant-postes français, cette colonne rétrograda tout à coup. Le général fut trompé par les faux rapports d'un déserteur portugais que le gouverneur d'Abrantès lui avait envoyé à dessein, et par les discours des habitans qu'il avait rencontrés sur les derrières de l'armée française. Il crut l'armée du prince d'Essling anéantie, et ne jugea point à propos de s'aventurer plus loin en Portugal. Il rebroussa chemin à Os Cardigos, au moment où son avant-garde pouvait découvrir les feux des bivouacs de l'armée française. Sa colonne était forte d'environ deux mille hommes, dont trois cents de cavalerie, avec un convoi considérable de munitions et d'objets d'habillement et d'équipement pour les troupes. Craignant de se voir attaqué par des forces bien supérieures aux siennes, il se retira à marches forcées et perdit beaucoup de monde en route par suite de fatigues. Il arriva à Penamacor le 29 novembre. Le comte d'Erlon ayant réuni les débris de cette colonne à la première division du neuvième corps, la seule qu'il eût alors avec lui, se décida à joindre l'armée de Portugal par Celorico et Ponte de Murcella. Le général Gardanne prit le commandement de l'avant-garde, qui fit sa jonction avec l'armée du prince d'Essling, le 26 décembre.

Ce renfort que l'on avait annoncé comme beaucoup plus considérable , et qui se réduisit à une seule division de troupes peu familiarisées avec le climat , et avec la méthode de guerre que l'on avait été forcé d'adopter en Portugal , produisit cependant une sensation très-vive sur l'armée française : privée depuis long-temps de toute espèce de communication , celle-ci se croyait abandonnée. Le comte d'Erlon couvrit ses derrières et occupa Leyria : ce point bien gardé assurait tout à fait les positions de Santarem , et mettait le général anglais dans l'impossibilité de les attaquer avec succès. Le comte d'Erlon n'avait en tout avec lui que huit mille hommes ; sa cavalerie était restée dans les environs de Ciudad-Rodrigo ; sa seconde division , commandée par le général Claparède , vint prendre position à Trancoso pour tenir en échec le corps de Silveyra.

1810.  
Portugal.

La première division du neuvième corps avait marché par la vallée du Mondégo jusqu'à Pombal, où elle avait communiqué pour la première fois avec le maréchal Masséna. Sur sa route , le comte d'Erlon battit et dispersa les bandes de partisans qui infestaient les derrières de l'armée ; mais il ne put , toutefois , les détruire. La division Claparède , postée à Trancoso , ainsi que nous venons de le dire , fut bientôt environnée par les corps ou bandes réunies de Silveyra, Bacellar , Muller , Wilson , Trant et Grant. Le 30 décembre un des régimens de cette division , commandé par le colonel Bonnaire , fut vivement attaqué , au pont d'Albado , par Silveyra , à la tête d'une colonne de plus de cinq mille hommes ; mais l'ennemi ne tarda pas à être repoussé avec une grande perte. Le général Claparède se disposa à suivre ce premier avantage sur un adversaire d'ailleurs peu redoutable. C'était ce même Silveyra , bien moins connu par ses exploits guerriers que par l'infamie dont il s'était couvert en faisant lâchement assassiner , à Chavès , les malades et les blessés désarmés que

1810.  
Portugal.

le maréchal Soult avait laissés dans cette ville, lors de sa campagne en Portugal.

Vers la fin de l'année 1810, le prince d'Essling conservait encore quelque espoir de réussir dans ses opérations contre Lisbonne. Cet espoir était fondé sur le calcul qu'une partie de l'armée du midi de l'Espagne pourrait opérer une jonction avec celle de Portugal, avant que le pays occupé par l'armée française fût totalement épuisé. Tous les mouvemens du maréchal Masséna tendaient évidemment à ce but; mais la résistance de Badajoz retarda, ainsi que nous le dirons bientôt, la jonction qu'aurait pu effectuer le cinquième corps, s'il n'eût pas été retenu devant cette place jusqu'au mois de mars de l'année suivante (1811).

Dans les derniers jours de décembre 1810, des motifs d'une nature différente contribuaient à laisser les armées respectives dans une triste inaction. Le prince d'Essling, limité dans son commandement, s'opiniâtrait à ne pas reprendre l'offensive, qu'il n'eût reçu ou les renforts qu'il attendait, ou des instructions positives de son souverain. Quoique plus libre, lord Wellington, de son côté, restait sur la défensive avec plus de circonspection que jamais. On discutait, à cette époque, dans le parlement si la maladie de Georges III exigeait une régence, et, dans le cas où l'urgence d'une semblable mesure serait reconnue, quels seraient les pouvoirs du prince appelé de droit à cette régence. Divers partis s'agitaient à Londres, selon la coutume. Il pouvait en résulter de grands changemens dans le ministère, et par suite dans le commandement de l'armée. Ces bruits inquiétaient visiblement lord Wellington. Il redoutait que ces discussions parlementaires, traînant en longueur, ne contribuassent à retarder l'envoi des nombreux renforts qui lui étaient annoncés, et qu'il réclamait avec instance; peu certain, d'ailleurs, de conserver le commandement suprême de l'armée, il attendait avec anxiété

l'issue des démêlés qui devaient assurer l'autorité dans ses mains , ou fermer la carrière à son ambition.

1810.  
Portugal.

Malgré les immenses ressources que leur offrait la mer, dont ils étaient les maîtres , les Anglais ne se trouvaient pas toujours en mesure d'alimenter cette foule innombrable qui encombrait Lisbonne et ses environs ; les rues de cette ville étaient jonchées de malheureux mourant de faim. Cette pénurie extrême engendrait des maladies qui se répandaient avec une rapidité effrayante dans l'armée anglo-portugaise, et y exerçait de grands ravages. La situation des Français était encore plus déplorable, les ressources de l'Alvilla et du pays de Santarem avaient été promptement épuisées. Les soldats étaient obligés de s'étendre jusqu'à Porto de Mos pour faire des vivres, qu'ils ne trouvaient ni en quantité suffisante, ni de nature à rétablir leur santé délabrée. Des fièvres lentes, que des cordiaux ou quelques alimens restaurans eussent facilement fait disparaître, dans l'origine, se changeaient bientôt en des maladies compliquées, qui emportaient, chaque jour, un grand nombre d'hommes. Les jeunes soldats furent les premiers moissonnés, et beaucoup de vieux guerriers ne tardèrent point à succomber eux-mêmes. Avant de continuer et de terminer le récit de cette expédition du Portugal, non moins fâcheuse que les précédentes, nous devons rapporter les événemens qui eurent lieu en Espagne, depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de l'année 1810.

---

## CHAPITRE IV.

### SUITE DE L'ANNÉE 1810.

Suite des événemens militaires en Espagne. Commencement du siège de Cadiz. — Défaite des Anglais sur les côtes du royaume de Grenade ; combats dans le midi de l'Andalousie ; affaires de Villagarcia, de Fuente - Ovejuna, de Fuente-de-Cantos, en Estramadure. — Opérations du général Sebastiani ; les Anglais sont battus dans le royaume de Murcie. — Opérations militaires au centre et dans le nord de l'Espagne. — Événemens militaires en Catalogne. Combats de Cervera, de la Bisbal, de Palamos, etc. — Siège et reddition de Tortose. — Coup d'œil sur les partis espagnols connus sous le nom de *guerillas*.

1810.  
Espagne.

Les Français étaient à peu près maîtres de toute l'Andalousie, à l'exception de l'île de Léon et de la place de Cadiz. Les premiers efforts du maréchal duc de Bellune, chargé par le duc de Dalmatie de réduire cette place, s'étaient dirigés, comme nous l'avons dit, sur le fort de Matagorda, dont ils s'était emparé le 23 avril, en forçant les troupes d'Albuquerque de se retirer tout à fait dans Cadiz et dans l'île de Léon. Cette dernière présente la figure d'un triangle assez régulier, dont deux côtés sont baignés par l'Océan ; le troisième côté est séparé du continent par un canal qui porte le nom de San-Pedro ou Santi - Petri, et qui n'est qu'un bras de la rivière Guadalete, qui prend sa source dans la Sierra-de-Ronda. A l'extrémité de ce triangle, c'est-à-dire, au point le plus éloigné du continent, est située la ville de Cadiz, qui ne présente à l'attaque d'un ennemi qu'une ligne de fortifications occupant toute la largeur de la langue de terre qui termine cet angle de l'île de Léon.

Indépendamment des quinze mille Espagnols qui occupaient

Cadiz et les forts de l'île, un corps auxiliaire de sept mille Anglo-Portugais, sous les ordres de sir Thomas Graham, était venu de Lisbonne pour défendre la place et ses approches. Dès son arrivée, le général anglais s'était hâté de faire élever une nouvelle ligne d'ouvrages défensifs passant derrière le Santi-Pietri, occupant la Carraca, lieu où sont situés les magasins de la marine royale, comme poste avancé sur la gauche, et s'étendant sur la droite jusqu'à l'Océan. Les Français, de leur côté, dirigés par des chefs habiles, n'épargnèrent ni peines ni travaux pour protéger leurs cantonnemens, qui s'étendaient depuis Chiclana jusqu'au-delà du port Santa-Maria, et pour les mettre à l'abri des irruptions de l'ennemi. Chiclana, Puerto-Real et Puerto-Santa-Maria furent fortifiés avec soin; on forma des camps retranchés intermédiaires, et l'on établit sur le point appelé *Trocadero* des batteries de mortiers à plaque et à semelle, d'une nouvelle invention<sup>1</sup>, et qui, à une distance de plus de dix-neuf cents toises, lançaient des bombes jusque dans Cadiz.

Encouragés par le succès qu'avait eu l'heureuse témérité de *la Castille*, les prisonniers français détenus à bord d'un autre ponton espagnol, *l'Argonaute*, tentèrent, quinze jours après, la même voie de salut. Ce ponton, qui servait d'hôpital, avait à son bord six cent cinquante Français blessés ou malades. Il vint, dans la nuit du 26 au 27 mai, s'échouer près de Matagorda : les câbles en avaient été coupés par les Français. L'ennemi, furieux de cette seconde tentative d'évasion, fit vainement des efforts incroyables pour le détruire par le canon ou par le feu pendant la dérive. *L'Argonaute* toucha à terre à peu de distance de l'endroit où, quelques jours auparavant, avait échoué *la Castille*. Les soldats français du premier corps montrèrent encore dans cette seconde circonstance autant de sollicitude et de dévouement pour sauver

1810.  
Espagne.

<sup>1</sup> C'était un officier d'artillerie nommé Villantroys, qui les avait imaginés.

1810.  
Espagne.

leurs malheureux camarades, qu'ils en avaient apporté pour préserver ceux de *la Castille* de la mort qui les poursuivait jusqu'au rivage<sup>1</sup>.

Dans la nuit du 28 au 29 septembre, les assiégés tentèrent une attaque contre le centre de la ligne occupée par l'armée française. Quatre mille hommes débouchèrent par le pont de Suazo et la Carraca; ils étaient soutenus par plusieurs chaloupes canonnières, qui remontèrent les canaux de Zusaque, Aquilar et la Cruz. Les avant-postes des assiégeans se retirèrent dans les ouvrages où le neuvième d'infanterie légère s'était formé. Les bataillons de réserve ayant aussitôt pris position, le neuvième sortit des retranchemens et marcha droit à l'ennemi, qui fut bientôt culbuté et forcé de rentrer dans ses lignes sans avoir pu détruire les ouvrages avancés, ainsi qu'il en avait le projet.

Les deux partis continuaient de s'observer avec une sorte de défiance mutuelle. Les Français sentaient qu'ils ne pouvaient entreprendre aucune opération offensive véritablement sérieuse contre une place si bien fortifiée; ils continuaient cependant avec activité les travaux d'investissement de la rade et de l'île de Léon. Malgré tous les obstacles qu'y apportait l'ennemi, une flottille nombreuse, composée de chaloupes canonnières, de péniches et d'embarcations, avait été créée par eux dans les ports de Santa-Maria, San-Lucar de Barameda, Puerto-Réal et Chiclana. Cette flottille de siège ayant été attaquée par les bâtimens anglais dans la nuit du 31 octobre, remporta sur eux un avantage assez marqué. Néanmoins, rien n'annonçait encore quelle serait l'issue du siège, et l'on demeurait dans une inactivité à peu près égale des deux côtés.

<sup>1</sup> Le lieutenant de vaisseau Cartagnez, le chirurgien-major Goudin, l'infirmier principal Guilloteau, le lieutenant Montchoisy et le chirurgien aide-major Cazevieuille, prisonniers sur *l'Argonaute*, se distinguèrent particulièrement dans l'évasion de ce ponton.

*Défaite des Anglais sur la côte du royaume de Grenade.*

1810.

Espagne.

15 octobre.

— À cette même époque, la seule entreprise digne de remarque fut celle que les Anglais tentèrent du côté de Malaga, dans le royaume de Grenade. Le but de cette expédition était de prendre d'un coup de main le château de Fuengirola, qui n'était défendu que par cent soixante hommes. La possession de ce château eût ouvert à l'ennemi un point de communication avec les montagnards voisins, qui résistaient encore aux Français. Dès qu'il en aurait été le maître, il y aurait placé une garnison pour engager les Français à l'attaquer, en dégarnissant Malaga. L'expédition se serait alors embarquée sous la protection du fort, et, de concert avec d'autres troupes parties de Gibraltar, aurait enlevé Malaga, détruit les fortifications et pris les corsaires et bâtimens richement chargés qui se trouvaient dans le port. A cet effet, le 14 octobre, une escadre anglaise, composée de deux vaisseaux de 74, quatre frégates et trois bricks, avec quatre canonnières et sept bâtimens de transport, parut à la vue du fort de Fuengirola, situé à quatre lieues ouest de Malaga. Le débarquement s'effectua à Cala de Mora, à douze milles est de la place. L'escadre mit à terre le quatre-vingt-deuxième et le quatre-vingt-neuvième régiment de ligne anglais et le régiment de Tolède espagnol, arrivant de Ceuta, en tout quatre mille hommes sous les ordres du général anglais lord Blayney. Le 15 au matin, toutes les hauteurs qui environnent le fort furent couronnées de troupes anglo-espagnoles, et une batterie de cinq pièces établie à cent cinquante toises. Le général anglais fit sommer le fort de se rendre. Le capitaine Mlokosiewietz, qui commandait la garnison, refusa d'écouter le parlementaire: aussitôt le feu de la batterie et de l'escadre fut dirigé sur le fort; mais le général Sebastiani ayant promptement réuni trois mille hommes, se porta sur l'ennemi, l'attaqua et le culbuta. La garnison du fort seconda ce mouvement par une sortie impétueuse en



1810.  
Espagne.

front, et enleva la batterie que l'ennemi avait établie contre elle. Cette sortie eut lieu quelques minutes avant que le général Sebastiani parût sur le flanc du corps qui investissait le château. Lord Blayney<sup>1</sup>, qui prit le détachement sorti de Fuengirola pour une troupe espagnole, fut, dès le premier choc, fait prisonnier avec une partie de son monde. Les Anglais et les Espagnols s'enfuirent en désordre vers le rivage. Le feu du fort coula plusieurs chaloupes canonnières chargées de soldats, et, des troupes qui étaient descendues à terre, quelques débris seulement parvinrent à se rembarquer. L'ennemi laissa le champ de bataille jonché de ses morts, parmi lesquels on compta deux cent cinquante Anglais. Outre un grand nombre de prisonniers, cinq pièces de canon, beaucoup d'outils, et plusieurs caissons de cartouches tombèrent au pouvoir des vainqueurs.

Telle fut l'issue de cette opération, mal combinée, encore plus mal commandée. Du côté des Français, elle fit beaucoup d'honneur au chef de bataillon polonais Bouitz, aux capitaines Mlokosiewietz et Plachecki, au lieutenant Chelmicki, et au capitaine Autier qui commandait un escadron du vingt-unième régiment de dragons.

Août.-Sept.

*Combats dans le midi de l'Andalousie ; affaires de Villagarcia, de Fuente-Ovejuna, de Fuente de Cantos, en Estramadure.* — Pendant que le duc de Bellune était occupé au siège de Cadix, et que le maréchal Masséna trouvait dans Wellington un adversaire encore plus heureux que prudent, le duc de Dalmatie pacifiait l'Andalousie, réglait l'adminis-

<sup>1</sup> Ce même lord Blayney a publié depuis son *Voyage forcé* en France. La haine aveugle de l'auteur pour tout ce qui appartenait à notre nation, et ses détails gastronomiques, excitèrent dans le temps la gaité peu indulgente de nos journalistes. Cet ouvrage, très-médiocre d'ailleurs, est tout à fait oublié maintenant. Au reste, le noble lord a réussi dans son Voyage à faire rire encore les Français comme observateur, après les avoir fait sourire comme général.

tration de ce pays, pour assurer la paye et la subsistance de son armée, détruisait les guerillas, organisait, soldait même plusieurs corps espagnols, et savait allier la fermeté à la justice.

1810.  
Espagne.

L'adjudant-commandant Victor Rémond, avec un petit corps d'infanterie, observait le Rio-Tinto. Il battit l'ennemi, le 17 juin. Les vivres devenant de plus en plus rares dans Cadiz, les assiégés firent un nouvel effort pour ravitailler la place, et opérer, s'il était possible, une diversion vers le Rio-Tinto. Le 24 août, le général Lascy débarqua un corps de cinq mille hommes venant de Cadiz, entre Moguer et la torre de Oro, et marcha aussitôt contre le duc d'Areberg, qui occupait Moguer avec deux cents hommes de son régiment. Pendant ce mouvement, le général espagnol Copons, avec quinze cents hommes, débouchait des frontières de Portugal et marchait rapidement sur le Rio-Tinto pour couper la retraite à l'adjudant-commandant Rémond. Attaqué par des forces bien supérieures, celui-ci soutint néanmoins le combat avec assez d'égalité pendant toute la journée et prit position, le soir, à Villarraza. Le 25, il continua sa retraite sur San-Lucar la Mayor. Des détachemens du cinquième corps s'étant alors réunis à la petite colonne, Lascy arrêta son mouvement. Le général Pepin, qui commandait à San-Lucar, marcha au général ennemi, sans délai. Le 28, au matin, il le fit attaquer à Manzanilla, et le poursuivit jusqu'à Villalba. Un corps de trois cents cavaliers espagnols ayant chargé avec assez de succès d'abord un escadron du deuxième de hussards, fut repoussé ensuite, sabré ou fait prisonnier. Le 29 août, les Français rentrèrent dans Moguer : l'ennemi se rembarqua en désordre pendant la nuit, abandonnant une partie de ses blessés et beaucoup d'effets sur la plage. Le 15 septembre, un nouveau débarquement eut lieu à Moguer. Le général Copons se porta des bords de la Guadiana pour le soutenir ;

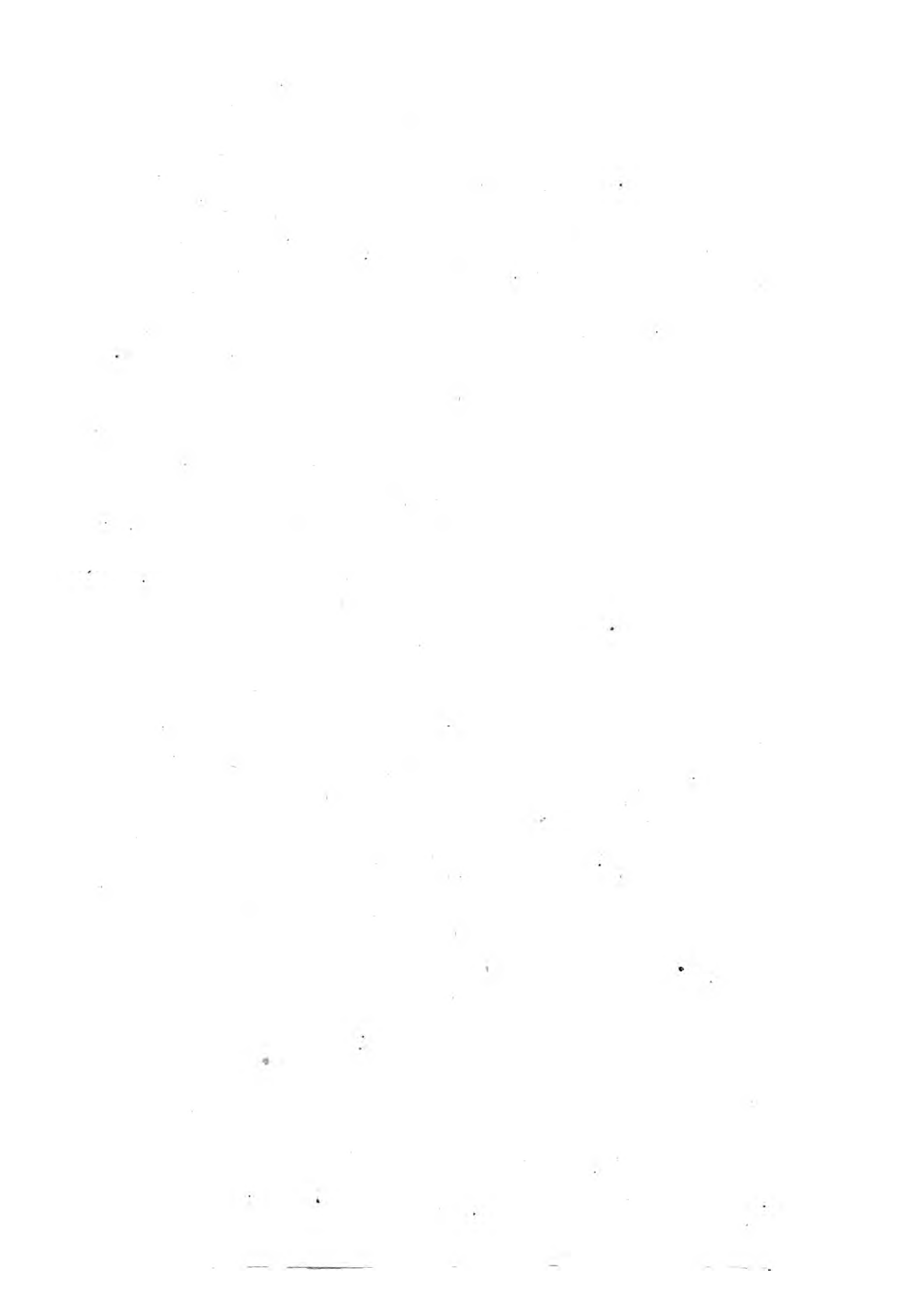
1810. mais l'adjutant commandant Rémond l'atteignit bientôt, le  
Espagne. repoussa jusqu'au-delà de San-Bartolomeo et de Cartaya, et le  
força encore une fois à se rembarquer précipitamment. Le 13  
octobre, l'ennemi, malgré les échecs qu'il avait précédem-  
ment reçus sur le Rio-Tinto, voulut encore s'établir à son  
embouchure et se retrancher à Huelva : l'adjutant-commandant  
Rémond vint le chasser de cette position. Cet officier  
attaqua les Espagnols, enleva d'assaut le fortin qu'ils avaient  
construit, et força la garnison ennemie à se rendre ou à ga-  
gner ses chaloupes à la nage. Beaucoup d'Espagnols périrent  
dans le trajet, et les Français firent soixante prisonniers.

Le général la Romana ayant obtenu de faire relever par des  
Portugais les garnisons de Badajoz, de Campo-Mayor, etc.,  
parvint à former un corps de dix mille hommes d'infanterie et  
de neuf cents chevaux, avec lequel il manifestait l'intention de  
marcher sur Séville. Le général de division Girard, instruit de  
la marche de l'ennemi sur Bienvenida, se porta, le 11 août, de  
Llerena, sur ce point, par Villagarcia. Les Espagnols, surpris  
par ce mouvement décisif, suspendirent le leur et s'établirent  
sur la défensive : ils formèrent leurs lignes dans des retranche-  
mens naturels et attendirent l'attaque. Le général Girard fit  
alors des démonstrations sur leur centre, tandis que le général  
Chauvel marchait pour les déborder sur la gauche et que le  
général Brayer observait la droite. Deux escadrons de cava-  
lerie ennemie chargèrent vigoureusement la brigade Chauvel,  
qui les recut à bout portant, et les força à se retirer en dé-  
sordre, après avoir laissé beaucoup d'hommes et de chevaux  
sur la place. La position de gauche fut immédiatement enlevée  
l'arme au bras. Au même moment, la brigade Brayer chargea  
à la baïonnette les cinq mille hommes qu'elle avait devant  
elle et s'empara du plateau qu'ils défendaient : les Français  
se trouvant alors maîtres des hauteurs, la victoire fut décidée  
en leur faveur. La cavalerie espagnole fit les plus grands



IBRAYE R .

*Ambroise Tardieu Dessiné.*



efforts pour protéger la retraite de l'infanterie ; mais , chargée au pas de course par plusieurs compagnies de voltigeurs réunies , elle fut rompue , et dès lors la déroute devint complète. L'ennemi fut poursuivi , l'épée dans les reins , jusqu'à Monte-Molino , d'où il se jeta dans les montagnes de Zafra. Il perdit dans cette affaire deux mille cinq cents hommes , tués ou blessés et huit cent prisonniers. On lui prit quatre pièces de canon et d'immenses magasins de vivres : les Français n'eurent que deux cents hommes tués ou blessés.

1810.  
Espagne.

Les généraux Chauvel et Brayer ; les colonels Raymond , du trente-quatrième régiment ; Chassereaux , du quarantième ; Vigent , du soixante-quatrième ; le chef de bataillon Monnot , commandant le quatre-vingt-huitième ; le major Gaidon , du vingt-unième chasseurs ; le chef de bataillon , Marquet , commandant les voltigeurs ; le chef d'escadron Hudry , le capitaine Gritte , du trente-quatrième ; le capitaine Levêque , du dixième de hussards ; le capitaine de grenadiers , Martin , du soixante-quatrième ; l'adjutant-major Lefebvre , du quatre-vingt-huitième ; l'officier du génie , Anduard ; et l'aide-de-camp Duroc-Mesclop , méritèrent , à cette occasion , des éloges pour leur belle conduite.

Cependant la Romana , renforcé par une division de troupes portugaises , reçut , du général en chef anglais , l'ordre de se porter de nouveau en avant. Ce secours et ce qu'il put réunir de ses débris lui formèrent près de neuf mille hommes. Il se remit donc en marche au commencement de septembre , et s'avança jusqu'aux défilés qui dominant l'Andalousie ; il occupait Aracena , Santa-Olalla , Monasterio et Guadalcanal. Durant son séjour dans cette contrée , une de ses divisions attaqua , pendant quatre jours de suite , le poste de Castello de los Guardios , y fut constamment repoussée et y perdit deux cents hommes. Le 6 septembre , deux mille hommes se portèrent sur Fuente-Ovejuna , où se trouvaient

1810.  
Espagne.

quatre-vingt-seize hommes du cinquante-unième régiment de ligne français. Ce faible détachement se battit avec acharnement pendant treize heures, d'abord aux issues du village ; ensuite dans son quartier, dans l'église, et enfin dans le clocher. Entourés de toutes parts, ces braves continuaient de se défendre avec autant de sang-froid que de courage. L'ennemi avait déjà perdu deux cents hommes des siens. Désespérant de vaincre avec honneur cette faible poignée d'hommes, il mit le feu au clocher. Tout le détachement français allait devenir la proie des flammes, lorsque l'approche de quelques troupes fit prendre la fuite aux ennemis et le sauva. Il avait perdu quarante-cinq des siens dans cette défense vraiment héroïque.

Sur ces entrefaites, le maréchal Mortier, d'après les ordres du duc de Dalmatie, réunit le cinquième corps d'armée à el Ronquillo, afin de rejeter tout à fait l'ennemi dans le fond de l'Estramadure. Les Français, chassant les troupes qui se trouvaient devant eux à Santa-Olalla et à Monasterio, arrivèrent le 15 septembre au matin près de Fuente de Cantos, où la cavalerie ennemie, au nombre de deux mille sept cents chevaux, y compris mille Portugais, crut pouvoir résister et s'opposer au passage. Le général Briche marcha sur l'ennemi avec sa brigade de cavalerie, les Espagnols furent repoussés en désordre et sabrés. Cinq cents hommes de leur cavalerie, parmi lesquels le colonel du régiment de l'Infante, et beaucoup d'officiers, furent faits prisonniers. Six pièces d'artillerie légère furent également prises, avec leurs attelages et leurs caissons. L'ennemi laissa sur la place un grand nombre de morts, et celui de ses blessés fut très-considérable. Les Français n'eurent guères que vingt hommes tués et soixante-dix blessés.

Les Espagnols précipitèrent leur retraite. Le 16, le duc de Trévise était déjà à Zafra, en communication avec le deuxième corps, et poussait ses reconnaissances jusqu'à Fuente del Maestre.

*Opérations du général Sebastiani ; les Espagnols sont battus dans le royaume de Murcie.* — Le général Sebastiani, presque toujours vainqueur, soit qu'il fût attaqué ou qu'il prît l'offensive, ne pouvait parvenir à pacifier entièrement le royaume de Grenade. Les triomphes des armées françaises, quoique se succédant avec rapidité, n'entraînaient cependant avec eux aucun résultat décisif. Vers le milieu du mois de juin, le général Sebastiani avait dispersé et taillé en pièces à Castrit, sur la frontière de Murcie, un rassemblement d'insurgés, auquel s'étaient jointes quelques troupes réglées; le 15 juillet suivant, le général Rey attaqua un autre corps d'insurgés, dans les montagnes de Ronda, lui tua quatre cents hommes, le mit en déroute, et lui ramassa quelques prisonniers, parmi lesquels se trouvait le colonel Valdivia, qui commandait l'expédition. Dans les derniers jours du mois d'août, des rassemblemens de paysans de Murcie, soutenus par quelques troupes régulières, commandés par le général Blacke, menaçaient les frontières de Grenade. Le général Sebastiani partit de la ville de ce nom pour marcher à leur rencontre; mais, à son approche, ils se retirèrent dans les montagnes. Les Français entrèrent dans Murcie sans avoir tiré un seul coup de fusil; ils continuèrent toutefois de poursuivre vivement l'ennemi, mais sans pouvoir le joindre; deux détachemens assez faibles furent seulement atteints près de Carthagène et détruits.

Pendant que le général Sebastiani faisait son expédition, deux bandes de guerillas des montagnes de Grenade se réunirent; soutenus par deux mille paysans du pays qui se joignirent à eux, ils se portèrent dans les environs de la ville de Grenade. Le chef d'escadron Rollet, du seizième régiment de dragons, les joignit, le 4 septembre, au-dessus de Padul, les mit dans une déroute complète, et leur tua quatre cents hommes, au nombre desquels était leur chef; il leur fit en outre quel-

1810.  
Espagne.  
2 novembre.



1810. ques prisonniers, prit leur drapeau et beaucoup de chevaux.  
Espagne. Le reste regagna les montagnes.

D'un autre côté, les Anglais et les insurgés cherchaient aussi à profiter de l'éloignement du corps du général Sebastiani, pour soulever le pays. Quelques villages se révoltèrent et massacrèrent tous les Français qu'ils purent surprendre en force moindre ou isolés. De nouveaux débarquemens s'effectuèrent sur la côte des Alpujaras, et les châteaux de Motril et d'Almunejar furent pris; mais après l'affaire de Padal, le général Werlé marcha sur ces deux villes, qu'il trouva fortement occupées : les Anglais, après avoir cherché à entamer le général Werlé, furent repoussés avec perte, et obligés de se rembarquer en toute hâte, laissant beaucoup de morts sur la place. Les châteaux de Motril et d'Almunejar, dont ils avaient augmenté l'armement et qu'ils avaient approvisionnés, rentrèrent au pouvoir des Français.

Vers la fin du mois d'octobre, Blacke étant parvenu à réorganiser une armée en Murcie, commença à inquiéter la gauche du quatrième corps. Le 2 novembre, il fit reconnaître la petite ville de Cullar, vers la frontière du royaume de Grenade, par un parti de cent chevaux. Prévenu par le général Rey, le général Sebastiani donna l'ordre à tous les détachemens de se réunir sur ce point et de marcher à l'ennemi. Le 4, Blacke vint prendre position au Rio-Almanzor, avec près de dix mille hommes. Le général Rey fit aussitôt ses dispositions pour attaquer : le général Milhaud étant arrivé un instant après avec sa cavalerie, prit le commandement et fit charger l'ennemi, sans attendre les renforts qui lui arrivaient sous les ordres du général Sebastiani. En un instant les Espagnols furent enfoncés et culbutés de toutes parts : mille prisonniers, dont environ quarante officiers; quatre canons, quatre caissons et deux drapeaux, tombèrent en notre pouvoir; plus de douze cents hommes restèrent sur

le champ de bataille, entre autres le brigadier commandant les carabiniers espagnols. Les Français n'eurent que deux cents hommes tant tués que blessés. Le général Milhaud poursuivit sans retard l'ennemi, afin de ne pas lui laisser le temps de se reformer.

1810.  
Espagne.

Dans cette affaire, qui termina, la campagne de 1810, les Français étaient loin d'égaliser les Espagnols en nombre. Douze cents chevaux, deux bataillons du trente-deuxième, quatre cents hommes du quatre-vingt-huitième, avec une compagnie d'artillerie légère, suffirent pour battre et disperser entièrement le corps de Blacke, qui comptait dix mille hommes. Les généraux Milhaud et Rey, les colonels Ormancey, Subervic, Aymard et Konopka se distinguèrent.

Juillet. - Déc.

*Opérations militaires au centre et dans le nord de l'Espagne.* — Le général Hugo, qui occupait la ville de Sigüenza, dans la province de Guadalaxara, y fut attaqué, le 6 juillet, par la bande de l'Empecinado : les Espagnols, malgré leur nombre, furent rompus et laissèrent beaucoup de monde sur la place.

Deux mille autres guerillas s'étaient réunis à Almazan, sur le Duero, dans la province de Soria. Le colonel Baste, commandant les marins de la garde impériale, partit le 9 juillet de Soria, à la tête d'une colonne de mille marins et ouvriers militaires, pour aller attaquer ce rassemblement. Le 10, de grand matin, la ville d'Almazan fut cernée. Le combat s'engagea vivement bientôt après, et se soutint pendant quelque temps avec opiniâtreté ; néanmoins la ville fut enlevée de vive force, et l'avantage demeura tout entier aux Français. L'ennemi perdit dans cette affaire trois cents hommes morts et cinq cents blessés ou prisonniers. Les Français n'eurent qu'une centaine des leurs tués ou blessés.

Dans la Manche, le général Lorge obtenait des succès contre les bandes qui infestaient ce pays. Une d'entre elles,

1810.  
Espagne.

forte de trois cents hommes d'infanterie et de deux cents chevaux, attaqua Thomellosée, le 2 septembre. Le colonel badois, Kruse, s'étant porté à sa rencontre, l'attaqua, la battit et s'empara de toutes ses munitions et de ses bagages.

Battu à Siguenza, l'Empecinado reparut bientôt à la tête de douze cents hommes, et se porta à Cifuentès et dans les environs. Le général Hugo, alors à Brihuega avec une colonne mobile composée de neuf cents hommes d'infanterie et deux cent cinquante chevaux, marcha contre lui le 14 septembre, le chassa de toutes ses positions, entra dans Cifuentès, et lui fit éprouver une perte d'environ deux cents hommes.

Le 6 du même mois, le général Roguet avait taillé en pièces un parti de neuf cents hommes et de cent cinquante chevaux, qui s'était formé dans le village d'Yanguas près Soria.

Le 16 octobre, douze cents guerillas attaquèrent l'escorte d'un convoi destiné pour Torija, le colonel Balestrier le dégagea en les dispersant. Le général Hugo les attaqua dans leur retraite sur Val-de-Sas, et leur tua près de deux cents hommes. Le général Lohoussaye les ayant rencontrés le 21, à Tarançon et à Veler, ne leur fit pas moins de mal que le général Hugo.

Vers le commencement de novembre, les débris de tous les guerillas et des bandes chassés de la Biscaye et de la Navarre par des colonnes de la garde impériale française, se réfugièrent en nombre dans les montagnes de Soria : ces montagnes leur offraient un point de ralliement et de grandes ressources pour le genre de guerre qu'ils avaient adopté. Quelques partis de ces guerillas inquiétaient déjà le voisinage de Logrono. Le général Roguet reçut l'ordre de marcher avec quinze cents hommes d'infanterie de la jeune garde impériale, et cinq cents chevaux : après vingt jours de recherches et de marches et de contre-marches pénibles, son avant-garde découvrit

enfin l'ennemi, fort de deux mille hommes, prenant position à Belozado, la gauche à Frenillo de Rio-Tiro. Les troupes françaises passèrent aussitôt la rivière à gué. A peine quelques compagnies d'infanterie s'étaient-elles formées, que deux cents cheveu-légers ou lanciers du grand-duché de Berg, commandés par le colonel de Golsteim, s'élancèrent vers le centre de la position des bandes, et les abordèrent à toute bride, malgré la fusillade : les Espagnols furent enfoncés et dispersés en un moment. L'infanterie française suivait au pas de course, et faisait un carnage affreux de ce qui échappait à la cavalerie. Les fuyards furent chargés pendant trois lieues; la ville, les hauteurs, les routes étaient couvertes de cadavres; le nombre des morts, chez l'ennemi, monta à plus de mille. Trois ou quatre cents hommes seulement s'échappèrent et se sauvèrent dans les montagnes voisines.

1810.  
Espagne.

Le 18 novembre, la bande d'Amor s'étant établie au bourg San-Domingo, le major Robert partit de Haro avec un détachement de la garde impériale, la surprit et lui prit son drapeau. Le chef d'escadron Soubeiran ne traita pas mieux la bande de Garrido, qu'il rencontra à Caldaso.

Le 19 novembre, l'adjutant-commandant Fontaine attaqua à Belmonte avec trois cents hommes un rassemblement de quinze cents paysans, il les dispersa entièrement après leur avoir tué beaucoup de monde.

Les bandes éparses dans la province de Valladolid et dans le royaume de Léon s'étaient réunies à Sahagua, petite ville située au pied de l'une des arrêtes de la chaîne des Asturies. Le colonel Pinteville, à la tête de deux cent cinquante chevaux du seizième de dragons et de quatre compagnies du premier régiment de la garde de Paris, les battit successivement les 22, 23 et 24 novembre, et força ceux qui ne furent pas tués ou faits prisonniers à se disperser dans les montagnes.

Le même jour, 24 novembre, la bande de don Julian,

1810.  
Espagne.

réunie aux débris de celle d'Aguilar, et forte de six cents chevaux, fut battue à Alejo sur la route d'Astorga par le chef d'escadron Perussel, du seizième de dragons. L'avant-veille de cet échec, don Juan avait voulu enlever le poste de Fuente-Sauco, village situé sur la route de Toro à Salamanque. C'était un détachement de cinquante hommes du deuxième régiment suisse, sous les ordres du capitaine de Salis. Don Julian s'étant présenté devant le village que nous venons de nommer, somma le poste de se rendre. Le capitaine de Salis s'était retranché dans la maison qui servait de caserne à sa troupe, et ne répondit aux propositions du chef espagnol que par un feu violent et très-meurtrier. Une partie des guerillas ayant mis pied à terre s'empara des maisons voisines de la caserne et les incendia : l'ennemi espérait que le feu atteindrait bientôt les Suisses ; mais le capitaine de Salis fit faire des sorties si à propos que ses soldats parvinrent à arrêter l'incendie, et à isoler le bâtiment où ils se défendaient. Les journées des 21 et 22 novembre se passèrent ainsi sans que les attaques répétées de l'ennemi amenassent aucun résultat. Le capitaine de Salis avait placé en observation au clocher de l'église un poste de cinq hommes, l'ennemi, n'ayant pu le déterminer à se rendre, mit le feu à l'escalier du clocher. Ces braves Suisses restèrent soixante-six heures sur le saillant du mur du clocher, où la fumée les força de se réfugier, sans boire ni manger, faisant feu sur l'ennemi dès qu'il se montrait. Ils en étaient à leurs dernières cartouches lorsque le commandant de Toro arriva pour les dégager, ainsi que leurs camarades, à la tête de quatre-vingt-dix hommes. Ce secours mit en fuite la bande de don Julian.

Enfin, le 1<sup>er</sup>. décembre, cinquante conscrits grenadiers de la garde, commandés par le sous-lieutenant Nolivos, ayant été attaqués par une bande de trois cents guerillas montés, réussirent à la repousser avec perte, et arrivèrent à Pancorbo sans s'être laissé entamer.

Vers la fin de l'année 1810, les trois provinces de Biscaye et de Navarre paraissaient en quelque sorte fatiguées des efforts qu'elles avaient faits pour alimenter les guerillas. Maltraitées quelquefois par ceux-là mêmes qu'elles considéraient comme leurs défenseurs naturels, imposées, pillées par les troupes irrégulières espagnoles, ces provinces soupiraient après le retour d'un meilleur ordre de choses. Quelques villes et villages avaient formé des milices nationales, et se joignaient même quelquefois aux troupes françaises pour marcher contre les rassemblements de guerillas dont ils redoutaient la vengeance. Dans la province d'Astorga, le général Jeannin avait également organisé des gardes civiques, animées d'un esprit tel que jamais les guerillas ne parurent dans le pays. Dans la Biscaye, les principales bandes avaient été dispersées, à l'exception d'une seule, qui, sur le plus léger motif, se portait à d'horribles excès envers les habitans qu'elle soupçonnait d'être des *afrancesados* (partisans des Français). Espoz y Mina occupait la Navarre à la tête d'une bande souvent battue et dispersée, jamais détruite. Ce chef faisait à tout ce qui portait l'uniforme et le nom français une guerre opiniâtre et terrible. Souvent ses soldats se plaisaient à épuiser toutes les ressources de la cruauté la plus raffinée sur les malheureux qui tombaient entre leurs mains. La plume se refuse à tracer les excès commis par les ordres de ce chef inflexible sur ce sexe faible et bienfaisant, dont l'humanité courageuse ne voit que des blessés sur un champ de bataille, et n'y connaît plus d'ennemis.

1810.  
Espagne.

Le général Serras s'était porté le 29 juillet sur le fort de la Puebla de Sanabria sur les frontières de Galice, et défendu par trois mille Espagnols. Ce poste était d'une très-grande importance depuis que l'expédition de Portugal allait commencer : il défendait les débouchés de ce royaume, et fermait ses communications avec la Galice, le général Serras s'en

1810. rendit maître. Il y trouva vingt pièces de canon et des vivres  
Espagne. pour trois mille hommes pendant six mois.

Le deuxième bataillon du deuxième régiment suisse, commandé par le chef de bataillon Graffenried, fut laissé à la garde de la Puebla : l'ennemi, s'étant présenté trois jours après le départ du général Serras, Graffenried se rendit lâchement sans tirer un seul coup de fusil. Conduit prisonnier à la Corogne, on le débarqua ensuite à Dunkerque, et sa conduite, ignorée, ne reçut pas le prix qu'elle avait mérité.

Malgré les succès partiels des Français dans ces provinces, il est vrai de dire que leurs forces étaient insuffisantes pour contenir le pays, et, dans les derniers mois de l'année 1810, ils furent même repoussés des frontières de Galice.

Dans les Asturies, le général Bonnet défit les partis ennemis chaque fois qu'il les rencontra. Son quartier-général était toujours à Oviedo. Ses troupes occupaient Grado et tout le pays entre la Narcea et la Navia. Il avait établi des communications entre Sant-Ander et Léon, et pouvait se porter en Galice, si la circonstance l'exigeait impérieusement.

Un ancien officier de l'armée espagnole, Porlier, dit *le marquesito*, neveu de la Romana, avait réuni à Potès un parti qui prenait chaque jour de nouvelles forces. Dans le courant du mois de septembre, le général Serras fut envoyé par le général Kellermann de Benavente sur Potès pour dissiper ces troupes, le Marquesito ne jugea pas à propos de l'attendre; il se jeta dans les Asturies, espérant attaquer avec succès le général Bonnet dans Oviedo. Le 14 septembre, les avant-postes français le découvrirent à quatre lieues de cette ville à la tête de trois mille hommes. Le général Bonnet marcha aussitôt à lui, l'attaqua, lui tua quatre cents hommes, détruisit presque entièrement sa cavalerie, lui fit plus de trois cents prisonniers, et dispersa le reste.

Un mois après, les Anglais et les Espagnols essayèrent de

s'emparer du port de Santona, dans la province de la Montana ou de Sant-Ander : une expédition partit à cet effet de la Corogne sur quatre frégates et une quarantaine de bâtimens.

1810.  
Espagne.

Dans l'après-midi du 17 octobre, Porlier, déjà battu tant de fois par le général Bonnet, reparut à la tête de trois cents hommes, et se présenta tout à coup devant Gijon, port de la côte des Asturies. Le colonel Cretin, avec un piquet de chasseurs et une compagnie de voltigeurs, le tenait en échec depuis quelque temps, lorsqu'il aperçut une escadre de vingt-sept voiles qui s'approchait du port, et qui, peu d'instans après, commença à débarquer des troupes au nombre de deux mille cinq cents hommes. Trop faible pour résister à une supériorité si décidée, le colonel Cretin évacua avec ordre la place, et se replia à une lieue de la ville. Le lendemain, ayant reçu des renforts suffisans, il marcha sur Gijon, et força les Anglais et les Espagnols à se rembarquer précipitamment, en laissant plusieurs centaines de tués et de blessés.

Le 20, un corps de cinq mille Galliciens vint attaquer la brigade Valletaux à Fresno et à Grado, cette attaque eut un succès pareil à celui du débarquement. L'ennemi fut encore battu et chassé au-delà de la Narcea, après avoir perdu beaucoup de monde. Cependant l'escadre anglo-espagnole, ayant paru prendre la route du Nord, le général Bonnet fit prévenir les commandans de Sant-Ander et de la côte de se tenir sur leurs gardes.

Le 23, le premier régiment d'infanterie légère se réunit à Laredo avec trois mille hommes qu'avait amenés le général Caffarelli, aide-de-camp de l'empereur, et gouverneur de la Biscaye.

Vers le soir du même jour, l'escadre ennemie mouilla sur la rade; elle était forte de quatre frégates, dont une espagnole, trois bricks, deux goëlettes, quatre canonnières,



1810.  
Espagne.

trente bâtimens de transport, formant en tout quarante-trois voiles.

Le 24 et le 25, le vent ayant changé, les vaisseaux de guerre furent contraints de prendre le large en laissant les transports sur la rade. La tempête augmentant, la frégate espagnole perdit ses ancres, et vint se briser contre les roches de Laredo, où elle périt; un brick anglais et quatre canonnières espagnoles eurent le même sort. Dans ces deux jours, les troupes embarquées et les équipages éprouvèrent une perte de plus de mille hommes.

Malgré ces désastres, l'ennemi ne renonça point à ses projets, et ses vaisseaux de guerre ayant reparu le 26, il voulut profiter de la journée du 27 pour opérer le débarquement. A une heure de l'après-midi, les troupes furent embarquées dans des chaloupes. Trois canonnières se mirent en tête, et balayèrent la plage avec un feu terrible de mitraille. Le premier régiment d'infanterie légère les attendit sans s'ébranler. Bientôt après, une batterie de terre, habilement placée près de Santona, ouvrit un feu de flanc sur les chaloupes, et ne leur laissa plus d'autre parti que la retraite. Le commodore anglais donna en effet le signal de l'embarquement. A cinq heures, le vent ayant fraîchi, la flottille disparut s'élevant au nord; mais elle n'échappa au canon des Français que pour être assaillie par la tempête. Beaucoup de transports chargés de troupes, d'effets militaires, d'artillerie, de munitions, etc., échouèrent à la côte de Plencia et d'Anchona, et tombèrent au pouvoir des Français. Les autres bâtimens, forcés de chercher un refuge dans les ports occupés par les Français, furent également pris avec leur chargement et les hommes qui les montaient. Enfin, de toute cette malheureuse expédition, les trois frégates anglaises, bien que maltraitées par les batteries de la côte, parvinrent seules à se sauver.

Le 29 novembre au matin , un corps de six mille hommes de l'armée de Galice se porta sur l'avant-garde du général Bonnet , commandée par le général Valletaux , et postée en avant d'Oviedo. Les reconnaissances françaises trouvèrent l'ennemi à cheval sur les routes de Miranda et de Belmonte , le général Valletaux fit aussitôt ses dispositions : il forma son centre de huit compagnies , et se porta de sa personne à Fresno avec un bataillon du cent dix-huitième régiment. Les Espagnols se présentèrent bientôt , et couronnèrent tous les mamelons de la montagne. La fusillade s'engagea vivement. L'ennemi , bien supérieur en nombre , porta des masses considérables vers le centre des Français , qu'il espérait enfoncer ; il avait même déjà réussi à gagner un espace de terrain assez considérable , et manœuvrait pour entourer les deux ailes françaises dès qu'il les aurait isolées l'une de l'autre , lorsque le chef de bataillon Lenouand arriva sur la position avec quelques renforts. Le général Valletaux profita de cet événement pour détacher deux compagnies du cent dix-huitième , chargées de tourner la gauche de l'ennemi. Cette manœuvre obtint un succès complet , et força l'ennemi à se porter en arrière. Le centre put alors rentrer en ligne , et reprit aussitôt ses positions : la charge fut à l'instant battue sur tous les points , et l'ennemi , enfoncé à son tour , fut obligé de se retirer en désordre. Les Français le poursuivirent jusque dans Belmonte et Miranda , dont les routes furent couvertes de morts.

1810.  
Espagne.

Cette affaire , dans laquelle quinze cents Français repoussèrent avec perte un corps de plus de six mille Espagnols , fit honneur au général de brigade Valletaux. Les chefs de bataillon Guichard et Lenouand ; les capitaines Pellerin , Melins et Bernel du cent dix-huitième ; Leroy , Guidet , Bertin et Chevalier , officiers au cent vingt-sixième , s'y distinguèrent particulièrement.

1810.  
Espagne.  
Sept.-Décem.

*Evénemens militaires en Catalogne ; combats de Cervera et de la Bisbal, etc.* — Nous avons dit, dans le deuxième chapitre, que le maréchal Macdonald, après avoir traversé les défilés de Montblanch, était venu se réunir dans Lérida, au général Suchet, pour coopérer au siège de Tortose, dont les troupes du troisième corps étaient spécialement chargées; mais la baisse des eaux de l'Èbre retardait les approvisionnemens nécessaires pour cette longue et difficile opération; et, en attendant que le fleuve redevînt navigable, le duc de Tarente se détermina, pour faire subsister ses troupes, à les mettre en cantonnemens dans les plaines fertiles qui avoisinent la petite ville de Cervera, située à huit lieues au nord de Tarragone. Le 4 septembre, il campa à Tarrega, et le lendemain, au point du jour, l'avant-garde, ayant en tête le premier régiment de chasseurs à cheval napolitain, rencontra quelques postes de cavalerie espagnole: les chasseurs repoussèrent d'abord avec vigueur ces détachemens; mais s'étant abandonnés à leur poursuite sans précaution et avec une impétuosité aveugle, les dragons de Sant-Yago, placés en embuscade, fondirent sur ces imprudens et en firent un grand carnage. Le colonel Duvernois ne parvint, malgré sa présence d'esprit et tous ses efforts, qu'avec une peine extrême à rallier son régiment, dont la compagnie d'élite était presque entièrement détruite. Le vingt-quatrième régiment de dragons qui, au moment de cette echauffourée, sortait à peine de Tarrega, reçut du maréchal duc de Tarente l'ordre de venir en toute hâte réparer cet échec.

Le colonel Delort, ayant dépassé la colonne, forma son régiment en bataille à droite et à gauche de la route, et envoya aussitôt reconnaître la position de l'ennemi. La cavalerie espagnole, composée des régimens de Sant-Yago (dragons), et de Grenade (hussards), était forte de six cents chevaux, et se trouvait placée en bataille, dans un ordre à peu près

parallèle à celui des dragons français. Ceux-ci se portèrent en avant pour aborder l'ennemi, qui dans le moment même fit un mouvement rétrograde ; le colonel Delort détacha un de ses escadrons pour le poursuivre, et marcha par pelotons avec les autres pour soutenir ce premier : la cavalerie espagnole, serrée de près, s'arrêta et fit volte face ; mais dans l'instant où elle se disposait à charger, elle fut assaillie par l'escadron qui la poursuivait. Enfoncée et mise en déroute, elle essaya vainement de se rallier près de Cervera ; elle fut chargée de nouveau par l'escadron que commandait le chef Bréjeant, et dispersée dans les montagnes. Le colonel Delort, avec le reste de son régiment, traversa Cervera et poursuivit, de son côté, une autre colonne d'infanterie et de cavalerie qui s'était retirée par la grande route. Cette colonne fut également sabrée et éparpillée dans les montagnes. L'ambulance, les munitions de l'ennemi, les équipages de ses officiers tombèrent au pouvoir du vingt-quatrième de dragons. Ce régiment réuni se porta jusqu'au delà de Monmanen, et vint ensuite rejoindre l'armée au camp sous Cervera. Une grande partie des chasseurs napolitains emmenés par l'ennemi furent repris <sup>1</sup>. La cavalerie espagnole avait beaucoup souffert dans ce combat, près de cinquante hommes étaient restés sur le champ de bataille ; un pareil nombre étaient prisonniers.

Le duc de Tarente établit immédiatement son quartier-général à Cervera, et cantonna ses troupes aux environs de cette ville, célèbre par la magnifique université que le roi Philippe v y a fondée, en témoignage de la fidélité dont elle lui avait donné des preuves dans la guerre de la succession, et lorsque toute la Catalogne était soulevée pour faire à l'armée française une guerre d'extermination.

<sup>1</sup> Les cavaliers espagnols, forcés de lâcher leur proie, eurent l'insigne cruauté de mutiler à coups de sabre presque tous les chasseurs de la compagnie d'élite qu'ils avaient faits prisonniers.

1810. Mais pendant que la plus grande partie du septième corps  
 Espagne. occupait momentanément une position si précaire, en attendant que le maréchal pût venir appuyer les opérations du siège de Tortose, le général O'Donnell n'était pas homme à rester spectateur oisif des événements. Il sortit de son camp retranché de Tarragone. Contenant adroitement avec des miquelets et par des démonstrations simulées les garnisons de Barcelone, d'Hostalrich et de Gérone, il se porta à marches forcées vers la Haute-Catalogne, presque dégarnie de troupes, et fondit à l'improviste sur la brigade du général Schwartz, cantonnée à la Bisbal et dans les villages voisins. Ce général, surpris par des forces décuples des siennes<sup>1</sup>, opposa la plus vive résistance; mais, n'ayant aucun espoir d'être secouru, il fut enfin forcé de céder au nombre. Tout ce qui échappa au feu et au fer de l'ennemi fut fait prisonnier. Les Français furent embarqués pour être conduits à Tarragone, le général Schwartz était du nombre, et on lui réservait, à son débarquement, l'humiliation d'être traîné en esclave après le char du vainqueur. Celui-ci, gravement blessé dans cette action, entra dans Tarragone aux acclamations unanimes des citoyens, qui le proclamaient emphatiquement le martyr, le libérateur et le héros de la patrie. Quelque temps après, la junte suprême décerna à O'Donnell, avec tous les éloges dus à sa constance, à ses talens et à son activité, le titre glorieux de comte de la Bisbal.

Ce succès électrisa les Catalans et les enhardit au dernier point. Il leur révélait à la fois et le secret de la faiblesse des

<sup>1</sup> Il faut que la marche du général O'Donnell ait été bien prompte et bien secrète, pour que le général Schwartz n'en ait eu aucun avertissement; car alors, pour éviter un engagement trop inégal, il se serait jeté dans Gérone, dont il n'était éloigné que de trois à quatre lieues. Il n'est guère permis non plus d'imputer le désastre de la Bisbal à un défaut de précaution et de vigilance dans un général qui unissait à beaucoup de bravoure une longue expérience, acquise par de beaux faits d'armes.

Français et celui de leurs propres forces. Ils comprirent que si l'armée française était pour eux inattaquable avec quelque probabilité de succès sur les points où elle était serrée en masse, chacun de ses détachemens un peu éloignés était du moins aventuré, et qu'ainsi ils pouvaient à leur gré faire des incursions sur les flancs et sur les derrières de leurs adversaires, intercepter toute correspondance avec les forteresses qui étaient en leur pouvoir, leur fermer toute communication, et les tenir constamment dans la situation la plus gênante et la plus critique. Ils comprirent surtout qu'appuyés d'une place extrêmement forte, située sur la mer, et abondamment pourvue de tout par les Anglais, toute entreprise leur devenait facile, et que, toujours maîtres des défilés de Montblanch, ainsi que du col de Balaguer, défendu par le fort San-Felipe, le duc de Tarente ne pouvait communiquer avec le général Suchet et retourner, soit à Barcelone, soit à Gérone, qu'avec de grandes difficultés.

1810.  
Espagne.

L'audace et la férocité des paysans catalans n'eurent plus de bornes après le revers éprouvé par les Français à la Bisbal. Des soldats voyageant isolément sur la grande route de Tarrega à Cervera furent impitoyablement égorgés. De pareils assassinats devaient être réprimés par des châtimens exemplaires : plusieurs habitans furent pendus et leurs maisons démolies et rasées ; de fortes contributions furent imposées aux villages qui avaient favorisé ou du moins toléré ces abominables excès. Ainsi le maréchal Macdonald, malgré toute sa modération et les sentimens d'humanité dont il était animé, se trouvait déjà contraint à autant et peut-être plus de sévérité que son prédécesseur. La terreur inspirée par d'effrayantes représailles pouvait seule contenir des paysans naturellement cruels, fortifiés dans leurs penchans par une longue habitude, et alors excités à la vengeance et au meurtre par les passions les plus violentes.

1810.  
Espagne.

Cependant la situation de la Haute-Catalogne et de Barcelone exigeait impérieusement le retour du duc de Tarente. Un convoi considérable était rassemblé sous Gérone, et il fallait une grande réunion de forces pour l'introduire dans Barcelone, qui ne pouvait être approvisionné, comme nous l'avons déjà observé, que par terre, à grands frais et pour peu de temps. Avant d'exécuter ce mouvement, le maréchal fit faire des incursions vers Balaguer et vers Solsona, pour repousser tous les partis qui défendaient les défilés et les montagnes. Ces expéditions, qui réussirent, n'eurent d'ailleurs rien de mémorable que l'incendie de la cathédrale de Solsona. Cet incendie, causé par accident, éclata au milieu de la nuit avec le fracas épouvantable des clochers qui s'écroulaient sous d'immenses débris, et répandit dans tous les environs une clarté comparable à celle du jour.

Le maréchal fit faire également la reconnaissance du fort de Cardona, bâti sur des rocs inaccessibles, près du Cardener, et qu'on n'avait pu armer qu'en faisant fondre les canons sur place. Quelques coups de fusil, sans autre résultat que plusieurs hommes tués ou blessés, furent échangés sous les murs de cette forteresse. Mais toute expédition, par cela même qu'elle n'était point mise à fin, ne pouvait servir qu'à augmenter la courageuse résolution des Espagnols de se défendre partout jusqu'à la dernière extrémité.

Le duc de Tarente, arrivé à Gérone le 10 novembre, y laissa reposer ses troupes pendant quelques jours, s'occupant du soin de les équiper, de les habiller, d'incorporer les renforts venus des dépôts, et se remit en marche le 22 pour Barcelone, avec le convoi rassemblé par les soins du général Baraguey d'Hilliers, alors commandant supérieur de la Haute-Catalogne.

Il est difficile de se faire une idée des précautions qu'on était obligé de prendre pour la sûreté des convois, et des fa-

tigues excessives des soldats qui les escortaient. Chargés de leurs vivres pour tout le trajet, ces soldats avaient à gravir de hautes montagnes pour en débusquer les miquelets, sous une grêle de balles, tandis que le convoi filait lentement à travers des défilés étroits et escarpés, où la moindre voiture brisée retardait la marche pendant des journées et des nuits entières. Le gouvernement français, sans avoir égard à l'extrême difficulté des chemins, et ne donnant à la guerre d'Espagne, qui devait influencer cependant d'une manière si décisive sur les destinées de l'empire, qu'une attention médiocre; le gouvernement français, disons-nous, ne fournissait à l'armée de Catalogne, pour moyens de transports, que d'énormes et vastes fourgons, bons tout au plus à parcourir des chemins de plaine, larges et bien entretenus.

1810.  
Espagne.

Toutefois, le convoi dont nous parlons entra intact, le 25 novembre, dans Barcelone, sans que les troupes régulières, à portée de l'inquiéter et de soutenir les bandes qui harcelaient sans cesse les détachemens français, eussent fait aucune tentative dans ce but. Cela était d'autant plus à craindre, que les paysans mettant à profit le séjour de l'armée dans les plaines de Cervera, avaient dégradé les chemins d'une manière affreuse, et par d'immenses travaux; ces chemins, depuis San-Celoni jusqu'à Cardadeu, c'est-à-dire dans l'espace de cinq à six lieues, étaient hérissés de nombreuses coupures et d'énormes abattis.

Tout étant prêt pour le siège de Tortose, il était urgent que le duc de Tarente vint appuyer le troisième corps. Aussi, dès le lendemain de son entrée à Barcelone, dont il renouvela la garnison, le maréchal continua son mouvement par des marches non moins difficiles et pénibles que les précédentes; traversant le col de San-Christina et les défilés de Montblanch, il longea, depuis Falset, les montagnes escarpées à travers lesquelles l'Ebre coule près de ses embou-



1810.  
Espagne.

chures, et vint établir son quartier-général à Tivenis, sur le fleuve que nous venons de nommer. Une partie des troupes du septième corps resta auprès du duc de Tarente, l'autre fut mise par lui à la disposition du général Suchet pour renforcer les postes qui, placés près d'Amposta, devaient contenir les troupes du camp retranché et la garnison de Tarragone.

Dans les premiers jours de décembre, le général Baraguey d'Hilliers dissipa quelques rassemblemens de miquelets qui s'étaient formés dans les environs d'Olot, de San-Lorenzo de la Mouga et de Massanet. Le 13, deux vaisseaux de ligne, une frégate et quatre à cinq bâtimens anglais parurent devant Palamos, et débarquèrent neuf cents hommes et quatre pièces de canon de campagne à l'ouest de ce port; dans le même temps, une frégate, une corvette et un brick se dirigeaient à l'est, et mettaient à terre deux cents hommes destinés à s'emparer de la ville. Tout semblait favoriser cette entreprise des Anglais, lorsque le chef de bataillon Emyon, du troisième régiment d'infanterie légère, qui avait pris position avec sa troupe sur les hauteurs, saisit le moment où l'ennemi se formait en bataille pour tomber sur lui : cet audacieux mouvement eut un plein succès. Les Français culbutèrent leurs adversaires, les acculèrent aux vieilles murailles de Palamos où ils entrèrent pêle-mêle avec eux, et les poursuivirent jusqu'à leurs chaloupes. Sur onze cents Anglais ainsi débarqués, quatre cents furent tués; cinq officiers, dont un capitaine de frégate, plusieurs *midshipmens* et sept cents soldats furent faits prisonniers : le commandant Emyon ne perdit que soixante hommes tués ou blessés dans cette affaire, qui lui fit le plus grand honneur. Aussitôt que les vaisseaux anglais virent le désastre de leur expédition, ils mirent à la voile et disparurent.

Comme le duc de Tarente va se trouver borné à un rôle secondaire et presque passif en Catalogne, nous comprendrons

désormais dans une même relation et par ordre de date les faits d'armes communs aux deux armées, et qui, se passant dans un même pays, ont entre eux une liaison nécessaire et une influence réciproque. C'est par ce motif que l'on verra plus tard les deux armées réunies sous le commandement d'un même chef.

1810.  
Espagne.

*Siège et reddition de Tortose.* — Dès la fin du mois de mai, le gouvernement français avait ordonné au général Suchet de faire le siège de Tortose, espérant alors que l'armée de Catalogne serait elle-même bientôt en mesure de soumettre Tarragone. En conséquence de cette détermination et dans le courant de juin, la première division du troisième corps était venue bloquer, sur la rive droite de l'Ebre, la tête du pont de Tortose; la deuxième s'était portée sur les frontières du royaume de Valence, détachant une brigade sur Teruel pour contenir le général Villa-Campa, qui rôdait continuellement sur les frontières de l'Aragon, et en même temps pour couvrir Saragosse; la troisième division avait été placée sur le Bas-Ebre pour assurer les approvisionnements, les transports d'artillerie, et pour observer le camp retranché de Tarragone.

Jun. Décem.

A cette époque, les habitans de l'Aragon étaient aussi tranquilles qu'ils avaient été agités avant et pendant le siège de leur capitale; leurs terres étaient bien cultivées, et ils avaient repris le cours de leurs affaires habituelles. Loin d'entraver les opérations du général Suchet, ils les rendaient plus faciles en obéissant à toutes les réquisitions, en acquittant tous les impôts, répartis avec une sage et équitable mesure. Cet heureux changement dans la situation politique d'une grande province était dû à la conduite pleine de modération d'un chef qui savait gouverner, combattre et concilier, autant que possible, l'intérêt du peuple avec des devoirs pénibles et des obligations rigoureuses.

1810.  
Espagne.

L'Ebre, ainsi que nous l'avons déjà dit, coule, près de ses embouchures, à travers des montagnes escarpées et arides; le pays offre presque partout un aspect triste et sauvage. Le général Rogniat, commandant en chef l'arme du génie, avait été obligé d'ouvrir une route praticable pour l'artillerie, de Caspe et Mequinenza jusqu'à Tortose, c'est-à-dire l'espace de trente lieues, et dans des montagnes où les mulets et les gens de pied pouvaient à peine passer. D'autres obstacles devaient encore arrêter le troisième corps : la baisse des eaux de l'Ebre pendant les chaleurs de l'été empêchait ce fleuve d'être navigable. C'est après avoir attendu long-temps la crue des eaux, et avec une persévérance et des soins infatigables, que le général d'artillerie, Vallée, parvint à réunir à Xerta les moyens nécessaires pour commencer le siège. Le pays n'offrant presque point de ressources, il fallut diriger sur Xerta, outre les munitions de guerre, les provisions de bouche suffisantes à la consommation des deux corps d'armée (troisième et septième), dont la réunion, déjà ordonnée par le gouvernement, était indispensable pour le siège projeté. Afin de protéger ces approvisionnements, le général Suchet fit construire des têtes de pont à Mora et à Xerta, et mit en même temps ces deux villes à l'abri d'un coup de main.

Avant de parler des opérations qui concernent spécialement le siège de Tortose, nous devons exposer succinctement les diverses tentatives que fit l'ennemi pour forcer le général Suchet à renoncer à cette entreprise.

Huit mille Valenciens s'étaient dirigés, dans cette intention, sur Morella; le général Montmarie, qui occupait cette ville avec deux mille hommes, attaqua l'ennemi, malgré la disproportion de ses forces, le battit et lui mit plus de cinq cents hommes hors de combat. Pendant cette action, le général Laval, soutenu du treizième régiment de cuirassiers, se portait sur San-Matheo et Beniçarlo, dans le royaume de Valence, pour

balayer les bords de la mer, et préparer l'investissement de Tortose, déjà effectué en partie par la division qui bloquait la tête de pont, et par le mouvement du général Habert sur la rive gauche de l'Ebre.

1810.  
Espagne.

Les 6 et 8 juillet, la garnison de Tortose fit deux sorties qui furent promptement repoussées. Quatre jours après, elle en effectua une plus sérieuse avec quinze cents soldats d'élite, appuyés d'un grand nombre de paysans. Les premiers postes français cédèrent; mais bientôt les généraux Laval et Klipski se précipitèrent sur l'ennemi, à la tête du quatorzième régiment de ligne et des grenadiers de la Vistule, et le rejetèrent dans la place, où il rentra dans le plus grand désordre, avec perte de près de trois cents hommes tués, blessés ou prisonniers.

Le 9 juillet, une reconnaissance envoyée sur Falset surprit et enleva quelques hommes du régiment espagnol de Grenade. L'arrière-garde de cette reconnaissance, forte seulement de cinquante hommes, se trouva cernée par quatre cents miquelets: elle forma le carré, se battit pendant quatre heures avec la plus grande résolution, et parvint à se faire jour à la baïonnette, après avoir tué bon nombre de ses adversaires.

Le 11, le brigadier Garcia-Navarro s'avança avec douze cents hommes sur quelques compagnies que le général Suchet avait en avant de son quartier-général de Mora; il fut repoussé par le colonel Kliski, qui lui tua une cinquantaine d'hommes, et lui fit un nombre à peu près égal de prisonniers.

Le 12, le général Abbé tourna la position de Tivisa, où l'ennemi s'était établi, l'en chassa en lui tuant beaucoup de monde, et s'empara du village.

Le 15, l'ennemi se présenta avec une division devant Tivisa, et attaqua à son tour cette position qu'il voulait re-

1810.  
Espagne.

prendre. Le général Abbé n'avait que sept cents hommes sur ce point ; mais quatre cents hommes du cent quinzième régiment marchèrent à l'ennemi , et le forcèrent à la retraite. Il fut poursuivi jusqu'à deux lieues de Tivisa , et perdit encore dans cette poursuite deux cents hommes tués, deux cent cinquante prisonniers, et un nombre considérable de cartouches. Les Français n'eurent guère que soixante-dix hommes tués ou blessés.

Le 17 , dix-huit cents Espagnols attaquèrent le général Vergès à Daroca ; ils furent complètement battus et dispersés. Le général Vergès leur tua plus de quatre cents hommes, fit deux cent dix-sept prisonniers, dont dix-sept officiers, et entra à Teruel.

Le fort de Morella, défendu seulement par deux cents hommes, était bloqué depuis quatorze jours par quinze cents Valenciens. Le général Montmarie y fut envoyé le 19 juillet avec six cents hommes pour le ravitailler et y faire entrer de l'artillerie : l'ennemi fut rejeté au loin avec perte d'un grand nombre d'hommes tués, parmi lesquels quatre officiers, de cent soixante prisonniers, d'une pièce de huit, de six cents boulets, trente mille cartouches, et d'une grande quantité de vivres, etc. Le général Montmarie ne perdit qu'une cinquantaine d'hommes. L'occupation de Morella était d'autant plus importante alors, que ce fort, situé dans le voisinage de Valence, tenait cette ville dans une inquiétude continuelle.

Vers la fin du mois d'août, le général Suchet, ayant appris qu'un corps assez considérable s'avancait par la route de Valence, se porta à sa rencontre avec quelques bataillons et huit cents chevaux ; mais l'ennemi ne l'attendit pas, il se retira à la hâte dans plusieurs directions, abandonnant plus de cent cinquante mille rations de biscuit, beaucoup de bagages et un drapeau ; l'avant-garde française put seulement atteindre une centaine d'hommes, qu'elle fit prisonniers.

Le 13 octobre, le général espagnol Bassecourt, à la tête de cinq cents chevaux et de sept mille Valenciens, vint occuper Vinaros dans le dessein de marcher ensuite au secours de Tortose : le général Suchet se porta rapidement le 15 sur Uldecona avec deux mille cinq cents grenadiers. A son approche, Bassecourt se replia, et fut inutilement poursuivi jusqu'à Peniscola.

1810.  
Espagne.

Informé quelques jours après que la junte de Valence, voulant profiter de l'instant où il était occupé au siège de Tortose, avait rassemblé un corps de huit mille hommes sous les ordres des généraux Villa Campa et Caravajal, afin d'opérer une diversion sur Saragosse, le général Suchet donna ordre au général Klopiski de marcher sur Teruel avec sept bataillons. Les Espagnols, surpris dans leur marche, furent contraints de rétrograder sur cette ville, où le général Klopiski arriva le 30 octobre au soir, chassant devant lui Villa-Campa, et faisant prisonniers un colonel, trois officiers et une centaine de soldats. Caravajal était parti à deux heures avec une colonne d'artillerie, le général Klopiski se remit à sa poursuite à minuit. Le 31, à onze heures du matin, il atteignit l'arrière-garde ennemie au ravin d'Alventosa; plusieurs charges brillantes du quatrième de hussards la mirent aussitôt dans une déroute complète; toute l'artillerie fut prise attelée et intacte, avec une compagnie d'artillerie légère toute montée, et les trois officiers qui la commandaient. Plus de soixante mulets chargés de cartouches furent précipités dans le ravin par la rapidité de la charge des hussards du quatrième. Deux pièces de 4, deux de 8, deux obusiers, six caissons chargés, une forge, cinquante caisses de cartouches, cents chevaux ou mulets d'artillerie, ainsi que trois cents prisonniers, tombèrent au pouvoir des Français. Le général Klopiski, après avoir conduit ses prises à Saragosse, se remit à la poursuite de Villa-Campa. Le 11 novembre, il ap-

1810.  
Espagne.

prit à Teruel que l'ennemi s'était rallié et avait réuni quatre mille hommes à Fuente-Santa, aux frontières de Castille, position regardée dans le pays comme inattaquable. Il se mit aussitôt en marche. Le 12, il chassa devant lui l'avant-garde établie à Villastar, et prit position derrière Villel.

Le mont de Fuente-Santa est appuyé au Guadalaviar, entièrement escarpé sur ses flancs, et d'un accès si difficile que les chevaux ne peuvent y arriver. Le général Klopiski fit ses dispositions, et à une heure il donna le signal de l'attaque sous le feu terrible de l'ennemi. Un bataillon de grenadiers de la Vistule, et deux bataillons du cent vingt-unième marchaient en bataille et en échelons, tandis que le colonel Kossinowski, avec les fusiliers du premier régiment, observait les flancs. Au fort de l'engagement, une colonne ennemie vint menacer la gauche du général Klopiski, elle fut aussitôt chargée et repoussée. Le colonel Milet, blessé deux fois à la tête du cent vingt-unième, et à peine rappelé à la vie, donna de nouveau l'exemple aux siens, et s'élança sur l'ennemi; le chef de bataillon Fondeleski en fit autant sur la droite: les positions des Espagnols furent escaladées et enlevées l'une après l'autre. Enfin, après deux heures d'un combat sanglant, dans lequel l'opiniâtreté de la résistance répondait à la vivacité de l'attaque, l'ennemi, rompu sur tous les points, s'enfuit en désordre. Les Espagnols se précipitèrent sur le pont de Libros, qui se rompit sous le poids des fuyards; les rochers et la rivière furent bientôt couverts de morts. La lassitude seule des Français arrêta le carnage et la poursuite. Le lendemain, elle recommença vers el Cuervo; mais la dispersion avait été si complète, que la plupart des officiers espagnols que l'on fit prisonniers avaient été déjà abandonnés par leurs soldats qui rentraient par bandes et sans armes dans la Nouvelle-Castille.

Cependant, un corps espagnol assez considérable, sous les

ordres du général O'Donnell, était venu occuper la position de Falset, et ne laissait pas que d'inquiéter les opérations du siège de Tortose. Le 19 novembre, le général Suchet fit marcher sur ces troupes le général Abbé avec le cent quinzième régiment de ligne, et le général Habert avec le cinquième d'infanterie légère, et une partie du cent seizième. Le général Abbé fit son attaque par la grande route, tandis que le général Habert cherchait à déborder l'ennemi par la droite. Les Français se précipitèrent dans les retranchemens ennemis, enlevèrent successivement trois camps, et entrèrent au pas de charge dans Falset. Pendant ce temps, le général Abbé continuait à déborder les positions de l'ennemi. Il arriva avant lui avec ses voltigeurs sur la route de Reuss. L'ennemi, surpris dans sa retraite, laissa le champ de bataille couvert de morts et de blessés, et évacua tous ses camps. Quatre cents soldats et quatorze officiers furent faits prisonniers. On comptait parmi eux le comte de la Cannada, major de Grenade; le brigadier Garcia-Navarro, et plusieurs officiers d'état-major. Cent mille cartouches, une grande quantité de riz, de biscuit et de vin tombèrent en notre pouvoir; on recueillit sur le champ de bataille plus de mille fusils abandonnés: l'ennemi perdit dans cette affaire près de douze cents hommes tués, blessés ou prisonniers. Malgré la résistance qu'ils avaient éprouvée dans leurs différentes attaques, les Français n'eurent que quelques hommes à regretter.

Le général Suchet avait cherché plusieurs fois à engager au combat l'armée de Valence, commandée par Bassecourt, le général Musnier réussit à l'attirer sur Uldecona. Le 26 novembre, Bassecourt se présenta à la tête de huit mille fantassins et de huit cents chevaux. Favorisé par l'obscurité de la nuit, il parvint à tourner les premiers postes du cent quatorzième, et arriva jusqu'au camp de ce régiment: quelques compagnies s'étant formées à la hâte, se portèrent aussi-

1810.  
Espagne,



1810.  
Espagne.

tôt en avant. Les Espagnols furent reçus à bout portant par une décharge qui joncha la terre d'hommes et de chevaux. Le colonel des dragons de la Reine fut blessé et pris. Il n'était pas encore jour que déjà toutes les troupes françaises étaient en ligne. L'ennemi avait attaqué sur trois colonnes : l'une d'elles s'était dirigée sur une hauteur où se trouvait une vieille tour, et y avait pris position. Le colonel Estève du quatorzième s'y porta rapidement, et chassa à la baïonnette l'ennemi de toutes ses positions. Le brave sous-lieutenant Pileau, à la tête d'un peloton du quatrième de hussards, profitant d'un moment favorable, chargea avec fureur l'ennemi déjà ébranlé. Le quatorzième de ligne déposa aussitôt ses sacs pour être plus agile, et s'élança au pas de course à la poursuite d'un ennemi six fois plus nombreux. Les Espagnols furent atteints au pont de la Cenia ; il s'en fit là un carnage affreux. Trois cents hommes et onze officiers restèrent prisonniers ; ils étaient presque tous du régiment de Savoie.

Pendant ce temps, le général Montmarie tenait en respect la colonne ennemie qui voulait déboucher par la route d'Alcanar : les débris de celle qui venait d'être battue s'étaient réunis à elle. Le général Musnier donna ordre au général Montmarie d'attaquer brusquement tout ce qu'il avait en tête, tandis que lui-même se porterait avec rapidité sur Vinaros, suivi de la brigade de cavalerie du général Boussard et du quatorzième régiment d'infanterie.

L'ennemi tint ferme pendant quelque temps, et finit par se reposer en ordre sur Vinaros ; mais il avait été prévenu dans son mouvement par le général Musnier, déjà établi sur ce point. Les Espagnols se trouvèrent alors attaqués à la fois en tête, en flanc et en queue : la déroute fut bientôt générale. Le général Boussard, à la tête des hussards du quatrième et des cuirassiers du treizième, les poursuivit jusqu'à

Benicarlo avec tant d'impétuosité, qu'un très-grand nombre de fantassins et de cavaliers, pour éviter d'être sabrés, se précipitèrent dans la mer et s'y noyèrent. Outre deux mille soldats et quatre-vingts officiers qu'ils laissèrent entre les mains du vainqueur, les Espagnols eurent plus de douze cents hommes sabrés, tués ou noyés. Du côté des Français, la perte ne s'éleva pas au-delà de deux cents hommes tués ou blessés.

1810.  
Espagne.

Pendant que l'on se battait ainsi à Vinaros, vingt-sept chaloupes canonnières anglaises vinrent menacer la tour de la Rapita, et tenter un débarquement sur les derrières de l'armée assiégeante, pour opérer une diversion; le général Harrispe envoya aussitôt le capitaine Sieyes avec un détachement d'artillerie: les pièces que cet officier avait à sa disposition, furent servies avec tant de précision et d'adresse, que les canonnières anglaises, accablées d'obus, se déterminèrent à la retraite et restèrent au large, tranquilles spectatrices de la défaite de leurs alliés.

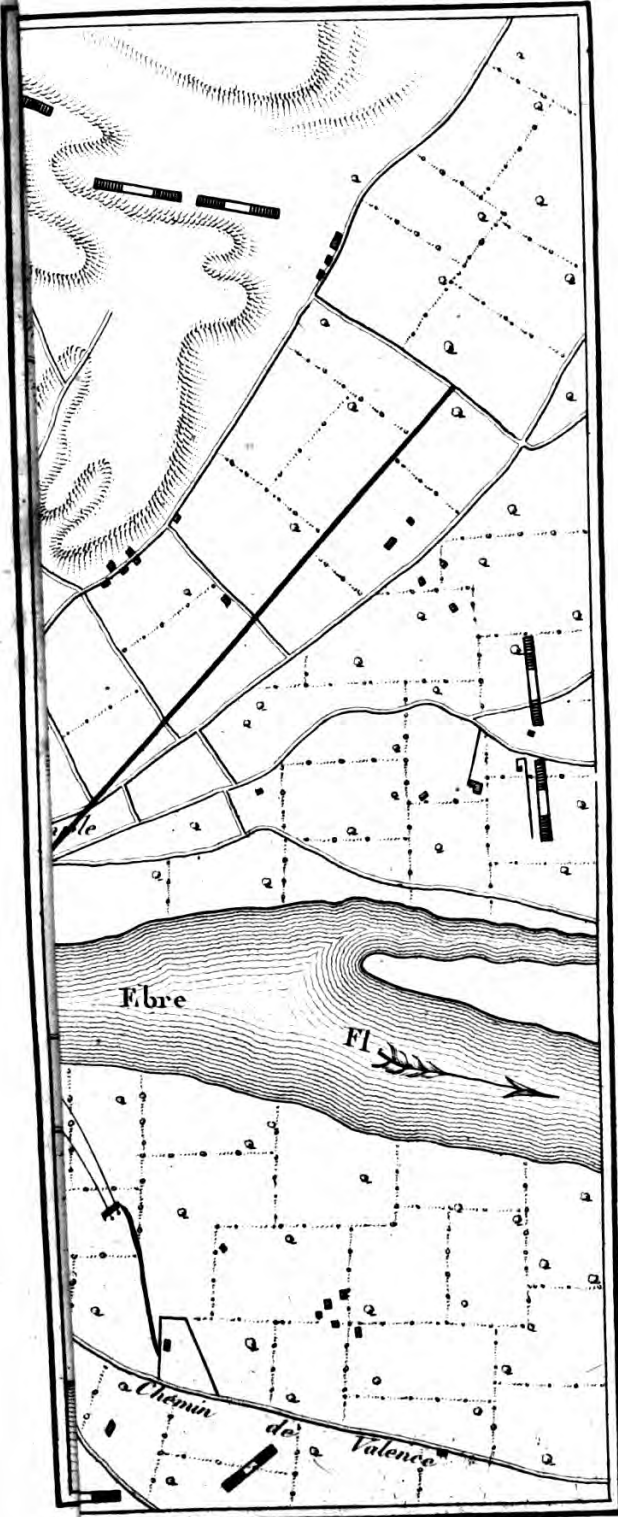
Le général Suchet passa sur la rive gauche avec douze bataillons, pour former le blocus de Tortose; une colonne française enleva la position du col de l'Alba, tandis qu'une autre débouchait de la tête du pont de Xerta, et s'avancait jusqu'à portée de canon de la place, sur le Haut-Ebre, en faisant replier les postes ennemis. Les Français laissèrent un régiment sur ce point, et tournèrent ensuite autour de la place, à grande portée de canon, en laissant des troupes de blocus sur tout le circuit que leurs lignes parcouraient, jusqu'au Bas-Ebre. L'investissement fut ainsi complété en un seul jour, malgré les montagnes affreuses qu'on eut à parcourir. L'ennemi fut repoussé de tous côtés dans la place, qui fut étroitement bloquée dès le soir même. Les assiégeans profitèrent des divers couverts que leur offrait un terrain accidenté et bouleversé, pour rapprocher les camps des ouvrages, et diminuer, par ce

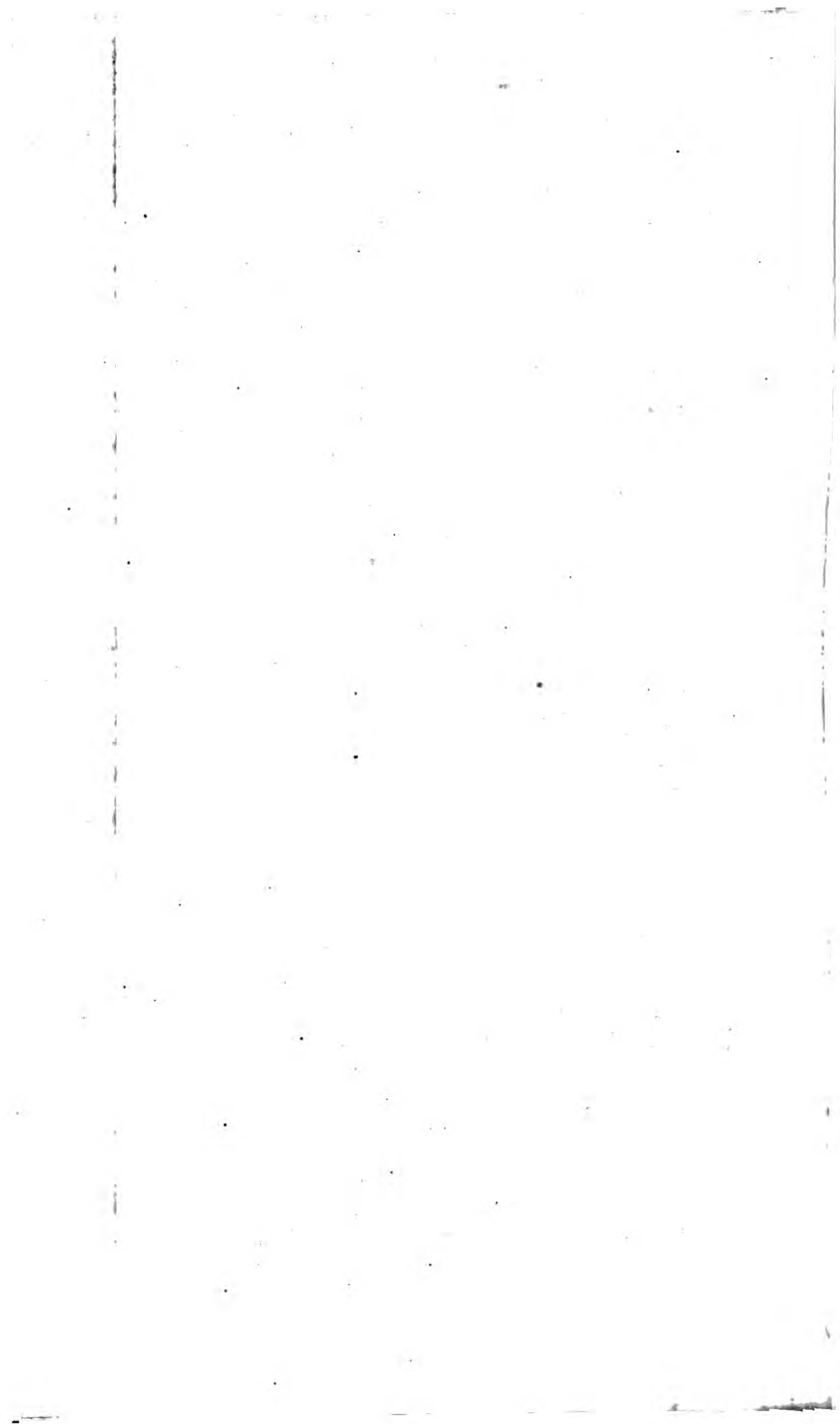
1810.  
Espagne.

moyen, le circuit du blocus. Le cent dix-septième régiment de ligne occupait la droite, son colonel sut habilement tirer parti d'un revers de terrain pour se camper à l'abri des feux de la place, à deux cents toises d'un ouvrage à cornes, dit *des tenailles* (las tenazzas). Cette position ne laissait plus à l'assiégé aucun champ libre pour faire des sorties sur le Haut-Ebre. Le cinquième régiment d'infanterie légère et le cent seizième de ligne furent placés au centre ; la gauche fut occupée par le quarante-quatrième régiment de ligne et le deuxième de la Vistule. Cinq bataillons étaient restés sur la rive droite pour le blocus de la tête de pont : ces troupes campées à six cents toises seulement de cet ouvrage, se couvrirent par des épaulements contre le canon de l'ennemi.

Les communications des deux rives furent assurées par l'établissement, sur le Haut et sur le Bas-Ebre, de ponts volans, protégés par des têtes. Trois brigades d'officiers du génie parcouraient les environs de la place pour reconnaître les ouvrages et figurer le terrain.

Tortose, baignée par l'Ebre et adossée à une chaîne de montagnes, est fermée par une enceinte bastionnée, dont une partie est dans la plaine, et l'autre partie s'élève sur des plateaux de granit, presque partout dépouillés de terre, d'environ deux cents pieds de haut ; la place a pour réduit un vieux château sur un roc élevé. Lorsqu'en 1708 les Français attaquèrent par le bastion Saint-Pierre, qui est sur un plateau, ils furent obligés de former presque partout leurs tranchées en sacs à terre, et ils restèrent près de vingt jours pour construire leurs batteries. Les Espagnols avaient, depuis cette époque, renforcé ce bastion d'un bon retranchement, et ils avaient construit en avant le fort d'Orléans, qui se compose d'une bonne lunette avec un fossé taillé dans le roc, et un chemin couvert, et d'un ouvrage irrégulier sur la droite, qui domine toute la plaine du Bas-Ebre ; les autres





plateaux sont couronnés par l'ouvrage à cornes des Tenailles , et par l'ouvrage à cornes en avant del Castillo.

1810.  
Espagne.

Le général Rogniat avait jugé que la construction du fort d'Orléans, les difficultés du terrain, et le peu de saillie du front sur les autres, rendaient ce point beaucoup plus fort et beaucoup plus difficile à attaquer que le demi-bastion Saint-Pierre, qui s'appuie sur le Bas-Ebre : en conséquence, il fut décidé par le général en chef que l'attaque serait conduite sur ce demi-bastion ; partout ailleurs le terrain était extrêmement mauvais, et l'on se voyait forcé de s'emparer d'abord des forts avancés, avant de pouvoir atteindre la double enceinte du corps de place. Cette attaque du demi-bastion Saint-Pierre était à cheval sur le fleuve, et elle avait l'inconvénient d'être écharpée et plongée du fort d'Orléans ; les assaillans résolurent de paralyser l'action de ce fort et de protéger les flancs de l'attaque principale par deux fausses attaques, l'une sur le plateau en avant du fort d'Orléans, et l'autre sur la rive droite, devant la tête de pont, afin de renfermer l'assiégé dans ses ouvrages.

Le 19 décembre, on avait chassé tous les postes ennemis dans la place, et l'on s'était déjà emparé d'un ouvrage que les assiégés avaient commencé en avant du fort d'Orléans, mais qui n'avait pas encore acquis assez de consistance pour être défendu. Le soir, on ouvrit une tranchée sur le plateau en avant du fort d'Orléans, avec cinq cents travailleurs : car il était indispensable de s'assurer la possession de ce plateau, avant de se hasarder dans la plaine au-dessous : on l'ouvrit à la sape volante, à quatre-vingts toises du fort, sur une longueur de cent quatre-vingts toises ; on rencontra presque partout du roc vif ou un terrain extrêmement dur, qui ne permettait de s'enfoncer qu'à l'aide du pétard. Dans la nuit du 20 au 21, par un vent violent et une grande obscurité, deux mille trois cents travailleurs ouvrirent la première parallèle devant le

1810.  
Espagne.

front des deux bastions Saint Pierre et Saint-Jean , la gauche à quatre-vingts toises, se prolongeant depuis le bord du fleuve jusqu'au pied du plateau d'Orléans, dans une étendue de deux cent cinquante toises. En même temps les Français ouvraient sur la rive droite une tranchée à quatre-vingt-dix toises de la tête de pont , pour y placer des batteries destinées à flanquer l'attaque principale. Le 22 , la division du général Frère, de l'armée de Catalogne , vint se réunir à l'armée de siège : le général Suchet la plaça à une lieue au-dessous, sur l'Ebre, observant la route de la mer et de Tarragone, et détachant un bataillon d'observation au col de l'Alba.

Du côté des assiégeans , il est difficile de déployer plus d'intelligence , de courage et d'activité , que n'en montrèrent les officiers et les troupes du génie dans les travaux. Le chef de bataillon Henri , qui commandait l'attaque du centre , la poussa avec une vivacité remarquable : dès la septième nuit , avant même l'établissement des batteries, le chemin couvert était couronné ; exemple unique, peut-être, dans l'histoire des sièges. Dans la nuit du 17 , la garnison tenta une sortie, et fut repoussée par les cent seizième et cent dix-septième régimens ; les tirailleurs français arrivèrent jusqu'au pied de la muraille : le camp retranché et toutes les redoutes furent enlevés. Le 23 au soir , de nouvelles sorties eurent lieu sur presque tous les points, les Espagnols parvinrent à disperser les travailleurs de l'attaque de l'ouvrage d'Orléans.

Dans les nuits des 24 et 26 , l'ennemi attaqua les camps et les ouvrages avec des colonnes de trois à quatre cents hommes : les grenadiers , les gardes de tranchée du quarante-quatrième, le reçurent partout à la baïonnette, et le repoussèrent avec perte. Le 28 , l'ennemi , pour préparer une sortie générale avant le jeu des batteries assiégeantes, fit un feu terrible de toutes les batteries de la place , et vomit pendant plusieurs heures , de toutes ses bouches à feu, une grêle de

projectiles qui rendait la tranchée extrêmement dangereuse ; le capitaine du génie Ponsin y fut atteint à la tête d'un coup mortel. A quatre heures du soir , les troupes de l'assiégé , débouchant par les portes del Rastro , s'avancèrent , au nombre de près de deux mille hommes , sur le plateau , pour prendre de revers les parallèles de l'attaque d'Orléans ; mais le général Habert et le général Bronikowski étant accourus à la tête du huitième léger et du cent seizième régiment , campés vis-à-vis de cette sortie , se précipitèrent sur les Espagnols , à la baïonnette , et les chassèrent jusque dans leur chemin couvert , en en faisant un grand carnage. Le général Abbé , commandant de tranchée , avec le colonel du quarante-quatrième , Lafosse , marcha à eux par-dessus les tranchées , les culbuta , en tua un grand nombre , et fit quelques prisonniers. Cependant l'ennemi attaquait en même temps le front des parallèles : il fut , il est vrai , vigoureusement repoussé devant le fort d'Orléans ; mais dans la plaine il parvint à chasser les postes du couronnement du chemin couvert. Le lieutenant du génie , Jacquand , s'efforça en vain de repousser les assiégés , à la tête de quelques sapeurs ; ce brave jeune homme expira sous leurs coups sans vouloir abandonner son poste ; quelques-uns d'entre eux arrivèrent même jusqu'à la seconde parallèle , où ils furent percés à coups de baïonnette par les troupes de garde ; les Français s'élançèrent en même temps en avant pour reprendre le couronnement du chemin couvert , les Espagnols ne tardèrent pas à en être chassés ; toutefois , ils avaient eu le temps de mettre le feu aux gabions et de bouleverser une partie des travaux des assiégeans. Cette sortie générale avait pour objet de parvenir jusqu'aux canons des assiégeans pour les enclouer ; l'ennemi n'atteignit point le but qu'il s'était proposé , et perdit quatre cents hommes.

1810.  
Espagne.



1810.  
Espagne.

De son côté, l'artillerie française avait surmonté de grands obstacles toujours renaissans, pour transporter le parc de siège sur la rive gauche; la navigation du fleuve variait tous les jours et était fort difficile; la construction des batteries fut vivement contrariée par un feu terrible de la place, qui écrasait surtout la rive droite; la batterie n<sup>o</sup>. 1, à cinq cents toises du fort d'Orléans, fut faite en plein jour et à découvert, à l'aide d'un feu vif de mousqueterie dirigé contre les embrasures de l'ennemi. Le 29, à la pointe du jour, le général Vallée disposait de quarante-cinq bouches à feu, divisées en dix batteries sur l'une et l'autre rive: ces batteries commencèrent un feu qui prit, dans deux heures, une supériorité décidée et éteignit bientôt tout celui du front attaqué. Le pont fut coupé le même jour, et le lendemain entièrement rompu, ce qui obligea l'ennemi d'évacuer, dans la nuit, la tête de pont, dont les Français s'emparèrent, ainsi que de trois pièces de canon qu'il y avait abandonnées.

Le 30, le château presque seul tirait encore; le 31, le feu des Français se ralentit, n'étant plus répondu; les parapets étaient rasés; les embrasures hors d'état de recevoir du canon, et deux brèches commencées à l'avancée du fort d'Orléans et à la place; le général Rogniat, en même temps, poursuivait sans relâche ces brillans résultats, exécutait la descente et le passage du fossé, et enfin attachait le mineur à l'escarpe du corps de la place.

C'est dans cet état de choses, que le 1<sup>er</sup> janvier 1811, au matin, un drapeau blanc parut sur le sommet du château de Tortose, et bientôt à ce signal les hostilités ayant cessé partout, les remparts furent couverts d'une foule de soldats et d'habitans: deux officiers parlementaires se présentèrent et furent amenés au général Suchet; ils étaient porteurs d'une lettre du gouverneur, et autorisés à faire des propositions.

L'adjudant-commandant Saint-Cyr Nugues , chef d'état-major du troisième corps , ayant été introduit dans la place pour porter la réponse du général Suchet et les bases d'une capitulation , trouva dans le gouverneur un homme faible , entouré de deux ou trois chefs qui se partageaient l'autorité , et qui demandèrent d'être renvoyés à Tarragone tout de suite , ou de se rendre conditionnellement dans quinze jours , s'ils n'étaient secourus avant. L'officier français rejeta ces propositions comme inadmissibles , et invita le gouverneur à ne plus arborer de drapeau blanc , si ce n'était pour capituler purement et simplement.

1810.  
Espagne.

Au retour du colonel Saint-Cyr Nugues , les soldats français reçurent avec joie la nouvelle de l'irrésolution du gouverneur , et demandèrent à grands cris l'assaut , que le général Suchet leur promit pour le lendemain. Les feux de bombes et d'obus recommencèrent la nuit sur la ville et le château ; le mineur avait continué son travail. Le 2 janvier au matin , une nouvelle batterie de brèche , élevée avec une rapidité extraordinaire dans le chemin couvert sur la contrescarpe du fossé , battait à quinze toises ; la brèche s'élargissait d'heure en heure ; trois drapeaux blancs flottèrent à la fois , de tous côtés les assiégeans redoublaient leurs feux ; à deux heures , tout était prêt pour l'assaut. Le général Suchet fit prendre les armes à la brigade Harispe , dans la grande communication des tranchées , et les compagnies d'élite des gardes de tranchées se formèrent en colonne pour monter à l'assaut.

Les parlementaires se présentèrent de nouveau ; mais le général Suchet avait défendu d'en recevoir aucun , si ce n'était en livrant aux grenadiers français , pour premier préliminaire , une porte de la ville ; ils hésitaient : le général Suchet s'avança et ordonna de baisser les ponts-levis , les

1810.  
Espagne.

soldats espagnols obéirent à cet ordre ; le général entra dans la place, adressa des reproches aux officiers et au gouverneur sur leur conduite de la veille ; les forts, incertains et surpris, se soumirent ; les grenadiers français prirent possession des portes ; et à quatre heures du soir, la garnison, forte de six mille huit cents hommes, défila prisonnière de guerre, en déposant neuf drapeaux, dont un offert par le roi Georges à la ville de Tortose, et prit immédiatement la route de Saragosse.

Ainsi, la ville de Tortose tomba au pouvoir des Français après dix-sept jours d'investissement, treize nuits de tranchée ouverte et quatre jours de feu ; la descente et le passage des fossés étaient terminés ; le mineur, attaché à l'escarpe, travaillait depuis deux jours, et il existait deux brèches praticables au corps de la place ; il était difficile à la garnison de prolonger plus long-temps une défense qui l'exposait à être enlevée d'assaut.

Les vainqueurs trouvèrent dans la place cent soixante-dix-sept bouches à feu, neuf mille fusils, et beaucoup de munitions de guerre et de bouche.

La garnison espagnole était de huit mille hommes avant le siège, qui lui fit perdre douze cents hommes ; l'armée assiégeante était de dix mille hommes, et elle ne perdit que quatre cents hommes ; une perte aussi légère et la courte durée de ce siège furent dues à la bonne conduite des travaux, à l'emplacement bien choisi des batteries, à l'heureuse application, en un mot, de cet art que Vauban a eu la gloire de créer et de porter à sa perfection. Peut-être aussi l'idée neuve et hardie d'attaquer le long de l'Ebre, en négligeant les ouvrages qui couronnent les hauteurs, eut-elle une grande influence pour obtenir d'aussi prompts résultats ; on peut hardiment conjecturer que l'attaque sur tout autre point eut

exigé le double de temps , et eût été beaucoup plus meurtrière <sup>1</sup>.

1810.  
Espagne.

La prise de Tortose porta un coup terrible aux provinces de l'est , cette ville étant , comme nous l'avons déjà dit , le principal point de communication entre elles , et en outre le grand dépôt de leurs ressources militaires. La Catalogne se trouva donc privée de tout secours à l'intérieur , et n'eut plus d'espoir que dans ceux que l'on pourrait débarquer sur la côte : ce fut pour y mettre obstacle que le général Suchet se hâta de poursuivre le cours de ses opérations , et se prépara à faire le siège de Tarragone , ainsi que nous le rapporterons bientôt.

Les Français étaient , comme on l'a vu , vainqueurs sur tous les points de l'Espagne ; et cependant la campagne de 1810 n'eut point pour eux les résultats qu'ils avaient droit d'en attendre. Les succès des Anglais en Portugal apprirent aux Espagnols que leurs dominateurs n'étaient point invincibles , et qu'une longue résistance fatiguait quelquefois la victoire. L'exemple des provinces soumises et pacifiées n'éteignit point l'esprit d'insurrection qui régnait dans les autres ; l'audace de certains chefs de bandes , au contraire , sembla s'augmenter en raison de la défaite des troupes régulières , et la haine nationale reçut de nouveaux développemens. A peine une de leurs armées était-elle battue , une de leurs bandes dispersée , que les soldats se hâtaient de rentrer dans leurs familles : là ils reprenaient leurs occupations journalières , se livraient aux travaux paisibles de l'agriculture , avec la ferme résolution de ne plus combattre pour une cause qu'ils jugeaient vaincue ; aigris par le profond sentiment de leurs souffrances récentes , ils abjuraient une résistance qui ne pouvait que

<sup>1</sup> Relation du siège de Tortose par le baron Rogiat , lieutenant-général du génie.

1810.  
Espagne.

prolonger indéfiniment leur fâcheuse situation : mais bientôt paraissaient les proclamations des chefs , les écrits patriotiques de la junte. Des émissaires , la plupart prêtres , d'autres revêtus à dessein de l'habit monastique , parcouraient les villes et les campagnes , promettant aux uns la rémission des péchés , la couronne du martyr , les récompenses d'une autre vie ; faisant briller aux yeux des autres la gloire réservée de tout temps à ceux qui se sacrifient pour la foi et pour leur pays ; employant tour à tour , en un mot , les illusions puissantes du fanatisme , et la voix sacrée de la patrie. Quelques-uns des habitans , entraînés par cette magie attachée au nom de liberté , mais le plus grand nombre séduits par les idées d'une religion outrée , quittaient de nouveau leurs foyers et leurs familles , détestaient le serment qu'ils avaient fait de ne plus combattre les Français , et couraient affronter encore la mort , dans l'espoir si consolant pour eux de la donner à leurs dominateurs.

*Coup d'œil sur les partis espagnols connus sous le nom de GUÉRILLAS.* — Tandis que les principales forces des Français étaient occupées en Portugal et en Andalousie , et qu'il ne restait que de faibles corps d'armée dans les provinces intérieures de l'Espagne , le système des guérillas prenait de profondes racines. La Romana , que les Espagnols s'accordent à reconnaître généralement pour le créateur ou du moins pour le premier organisateur de ce système , lui donnait de nouveaux développemens et s'efforçait de l'établir dans toute l'étendue de la Péninsule. Loin de vouloir ( ainsi qu'on lui en a prêté l'intention ) adopter alors les manœuvres françaises pour les mouvemens en masses et les charges à la baïonnette , et surtout ce fameux système concentrique si victorieusement suivi par l'empereur Napoléon , la Romana , élevé en France , et familiarisé avec nos habitudes nationales , avait sagement

jugé que si les guerillas ne pouvaient arrêter d'abord l'impétuosité des Français, elles parviendraient un jour, peut-être, à les dégoûter de victoires qui finissaient par leur coûter plus qu'à l'ennemi vaincu. Les ordres de ce général concernant l'organisation des guerillas avaient été exactement suivis sur presque tous les points; il n'était guère de provinces qui n'eût un chef à la tête d'une bande formidable. Abandonnés à eux-mêmes, les plus hardis et les plus entreprenans de ces chefs s'élevaient au commandement, ou par des actions d'éclat, ou par l'influence qu'ils parvenaient à exercer sur leurs compagnons d'armes, quel qu'en fût d'ailleurs le motif. Livrés à leurs seules inclinations, maîtres de choisir le champ de bataille et le genre d'attaque et de résistance, le service militaire le plus convenable à leurs forces et à leurs habitudes était celui qu'ils adoptaient. Balesteros, malgré ses nombreuses défaites, avait organisé un corps de huit à dix mille hommes, et cherchait à s'établir en Andalousie : don Julian Sanchez explorait tour à tour le royaume de Léon et la Vieille-Castille ; Longa, partie de la Biscaye et le Haut-Aragon ; Espoz y Mina, la Navarre et la grande route de Baïonne à Burgos ; Porlier, neveu de la Romana, et Barcena, les Asturies, la Montaña, et le royaume de Léon ; Juan Martin dit l'*Empecinado*, la Nouvelle-Castille. On comptait encore *el Pastor*, en Castille ; Mendizabal, en Biscaye ; *el Medico*, Francesquito, *el Manco*, *el Cocinero*, *el Capucino*, *l'Abuelo* (le grand-père), et un grand nombre d'autres, connus seulement par leurs noms de guerre et par des actes de cruauté dont les soldats français s'étonnèrent long-temps avant que de chercher à s'en venger. Connaissant les ressources que leur offraient les habitans et celles qu'ils pouvaient, au besoin, tirer des localités d'un pays coupé et montagneux ; informés à temps de l'apparition des Français et de leur nombre, ces partisans se séparaient et se réunis-

1810.  
Espagne.

1810.  
Espagne.

saient à un rendez-vous fixé, au commandement de leurs chefs respectifs ; assurés de la foi inviolable de leurs compatriotes ; constamment protégés par des intelligences que la surveillance la plus exacte de la part des Français et les menaces les plus sévères ne pouvaient rompre , ils restaient souvent cachés des jours entiers aux portes mêmes d'une ville occupée par les Français , attendaient patiemment le moment où ils seraient supérieurs en forces , et enlevaient l'objet de leurs recherches sans qu'on eût le temps de prévenir ni d'arrêter leur attaque. Rien n'était à l'abri de leur activité et de leur audace , et malheur à qui tombait vivant entre leurs mains. Ainsi , agissant à part et en petits corps , les guerillas ne cessaient d'inquiéter les armées françaises , les forçaient à doubler leur service , et à se tenir perpétuellement sur leurs gardes. Bien même qu'une telle guerre ne pût donner immédiatement de grands résultats , elle aurait dû être entretenue très-soigneusement et surtout très-encouragée , en raison de l'extrême faiblesse des forces régulières espagnoles. Mais l'amour de la patrie , qui dirigeait les Espagnols dans leurs efforts , n'était point tellement exclusif , qu'il ne laissât quelque empire à des passions moins désintéressées et moins nobles. La réputation de quelques chefs de guerillas avait éveillé la jalousie du gouvernement , pour le maintien duquel ils se battaient : soupçonneux , parce qu'il était faible , ce gouvernement craignait qu'ils ne devinssent indépendans. Hors d'état de s'assurer d'eux par des récompenses pécuniaires , et de les arrêter quand il le jugerait convenable , il voulut au moins donner à leur ambition une direction dont il resterait maître. En conséquence , pour conserver , autant que possible , son autorité sur eux , il récompensa adroitement leurs efforts par un rang militaire , les soumettant ainsi aux généraux de l'armée régulière ; des uniformes riches et brillans , un état-

major personnel, et d'autres accessoires inutiles, furent ajoutés à leurs titres : le sentiment de leur importance s'accrut, et ils augmentèrent l'appareil de leurs forces dans un degré correspondant. Les principales bandes de guerillas furent bientôt composées d'artillerie, d'infanterie et de cavalerie, et du moment qu'elles eurent échangé leur activité contre de l'importance, elles devinrent une mauvaise espèce de troupes régulières. Les talents de Mina et de Longa seuls s'accrurent ; ils commandèrent des armées de six à huit mille hommes, avec l'habileté de tacticiens consommés. Favorisés par la configuration du terrain, et par les connaissances locales qu'ils avaient d'un pays aussi accidenté, ces chefs firent quelquefois, pendant des mois entiers, pour tromper la poursuite de plusieurs corps français considérables, des manœuvres que n'auraient peut-être pas désavouées les généraux les plus célèbres. A ces exceptions près, et elles étaient rares, la force des guerillas s'éteignit graduellement par le fait même de l'intervention du gouvernement espagnol, dont la politique méticuleuse porta un coup mortel à l'institution de ces corps francs : ils auraient probablement cessé d'exister au bout de quelques campagnes, si la guerre de la Péninsule eût été prolongée plus long-temps.

1810.  
Espagne.



---

## CHAPITRE V.

ANNÉE 1811.

Suite des opérations militaires en Portugal. — Mort du général espagnol la Romana. — Situation fâcheuse de l'armée française. — Elle bat en retraite. — Combat de Redinha, etc. — Affaire de Foz-d'Arunce. — Combat de Sabugal. — Le maréchal Masséna rentre sur le territoire espagnol. — Bataille de Fuentes-de-Onoro. — Belle retraite du général Brenier et de la garnison d'Almeida ; destruction de cette dernière place. — Le maréchal duc de Raguse remplace le prince d'Essling dans le commandement de l'armée de Portugal ; fin de cette campagne.

1811.  
Portugal.

L'arrivée du neuvième corps de l'armée française sur la frontière de la province de Beira, et son entrée en Portugal pour rejoindre l'armée du maréchal Masséna dans ses lignes de Santarem, avaient forcé le corps de milices portugaises commandé par le général Silveira d'abandonner ses positions autour de Pinhel et de Trancoso, pour se reposer vers le Duero. Silveira crut pouvoir revenir sur ses pas, après le passage de la première division du corps français, et inquiéter de nouveau les communications de l'armée ; mais il fut arrêté dans son mouvement par le général Claparède, qu'il avait attaqué le 30 décembre, et qui le battit, près de Trancoso, à Ponte d'Albada. Non content de ce premier succès, le général Claparède, après avoir fait ses dispositions et formé deux colonnes de ses troupes, se mit en marche, le 9 janvier, dans l'intention de poursuivre le général portugais et de le rejeter de l'autre côté du Duero. Arrivé à un quart de lieue du village de Guttero, il trouva son adversaire en position sur les

hauteurs, développant sur son front une ligne étendue de tirailleurs. Le général Claparède fit aussitôt avancer une de ses colonnes, destinée à tourner la gauche de l'ennemi, tandis que lui-même se portait rapidement sur le centre. Silveyra n'attendit pas le résultat de cette manœuvre et se mit aussitôt en retraite.

1811.  
Portugal.

Le 11, les Français continuèrent à le poursuivre sur Villa de Ponte, et le trouvèrent arrêté sur les hauteurs de la rive gauche de la Tavora, après avoir barricadé les ponts de Villa et de Freisins, et coupé tous les chemins par des abattis et des fossés : il paraissait disposé à défendre vigoureusement tous les passages. Le général Claparède porta sur-le-champ la majorité de ses forces sur le pont de Freisins, sans s'inquiéter de la vive fusillade qui s'engagea aussitôt sur sa droite. Le pont fut enlevé au pas de charge par un bataillon du vingt-unième régiment d'infanterie légère ; les hauteurs étaient attaquées avec impétuosité. L'ennemi ne put résister, il fut forcé de toutes parts à fuir en désordre, perdant beaucoup de monde : la nuit seule arrêta la poursuite à Villa de Rua.

Le 12, l'ennemi continua sa retraite par Moimenta-de-Beira et Leonil. Le soir, son arrière-garde, composée de ses meilleures troupes, s'arrêta à Mondin ; elle fut aussitôt chargée et culbutée par l'avant-garde française, commandée par le colonel Dommaget, du dixième de dragons, qui la rejeta au-delà de la Coura. Le général Claparède arriva, le 13, au soir, à Lamego, ramassant sur la route tous ses traîneurs et une partie des équipages de Silveyra. Les ouvrages élevés en avant de Lamego avaient été abandonnés. Le général portugais avait effectué son mouvement rétrograde sur Pezo-de-Regao et passé le Duero à Mullito, le même jour 13 ; son intention était de faire jonction avec les colonnes des généraux Baccelar et Wilson qui étaient à Castro-Dairo. Celle du co-

1811.  
Portugal.

lonel Miller, qui se trouvait à quatre lieues de Lamego, s'avancait au secours de Silveyra, lorsqu'elle apprit à Tarouca la défaite et la fuite de ce dernier. Miller crut prudent dès lors de se reposer sans retard sur Castro-Dairo et Viseu sans attendre les reconnaissances françaises qui éclairaient tous les points du Duero, où l'ennemi aurait pu trouver des barques. Les résultats de ces différentes affaires furent de tuer à l'ennemi plus de trois cents hommes de ses meilleurs soldats, de lui en avoir blessé plus de mille et pris deux cents avec un drapeau : on avait trouvé aussi une certaine quantité d'armes et de munitions qui furent détruites.

Cette expédition terminée, la division Claparède abandonna les bords du Duero, le 28 janvier, pour se rapprocher de Celorico sur la communication directe de Santarem avec Almeida. Ce mouvement pouvait protéger le retour du général Foy, qui partit d'Almeida, le 2 février, pour rejoindre l'armée du maréchal Masséna, après avoir rempli la mission qui lui avait été confiée.

De nouveaux rassemblements ayant eu lieu dans les environs de Guarda, Belmonte, Covilhâ, Fondão, etc., le général Claparède rassembla encore sa division et marcha pour les dissiper. Ils s'étaient réunis à Covilhâ dans une position superbe, et ils étaient commandés par le colonel anglais Trant. Ce partisan, qui avait fait de grands préparatifs de défense, se laissa manœuvrer par le général Claparède, et bientôt sa troupe, composée de milices, d'ordonnances et de guerillas, fut mise dans une déroute complète : on lui prit un canon et un drapeau.

23 janvier.

*Mort du général espagnol la Romana.* — Le 23 janvier 1811, le marquis de la Romana mourut, presque subitement, au quartier-général du lord Wellington. Il succomba, dit-on, à une maladie chronique qui avait pour cause l'ossification des vaisseaux du cœur. D'autres ont uniquement attri-

bué sa mort aux chagrins profonds dont il était abreuvé depuis quelque temps. Le caractère très-connu de cet Espagnol nous fait regarder cette dernière opinion comme la plus plausible. On n'ignore pas de quelle manière il quitta le Danemarck, en 1808, avec la plus grande partie de ses troupes. Cette conduite, tout à la fois hardie et déloyale, avait mis le marquis de la Romana en grand honneur auprès des Anglais : c'était le seul général espagnol auquel ils reconnussent du talent, quoiqu'il n'eût justifié, dans aucune occasion importante, l'opinion exagérée qu'on a voulu donner de son mérite. Il est juste de convenir, toutefois, qu'il a montré, dans sa conduite militaire, plus de tact et de jugement que tous les autres chefs espagnols. Les Anglais, qui s'attribuaient tout le mérite de son retour en Espagne, ne manquèrent pas de lui donner un éclat extraordinaire. Ils le produisirent comme le héros protecteur et sauveur de la Péninsule ; mais plus ils prirent à tâche d'exalter les qualités militaires et patriotiques de la Romana, moins la junte suprême se montra disposée à les reconnaître. Forcée d'accepter tous les dons des Anglais, elle redoutait de se mettre dans leur dépendance ; loin d'admirer aveuglément la générosité qui paraissait les faire agir, elle savait en apprécier les motifs à leur juste valeur ; elle n'était pas dupe de ce zèle généreux avec lequel ils avaient embrassé sa cause ; et la liberté qu'ils prenaient de s'immiscer dans les affaires les plus secrètes du gouvernement, de vouloir tout influencer, et le choix des généraux, et la direction des opérations militaires, et l'administration intérieure, étaient autant de démarches qui justifiaient ses défiances. L'éloge de la Romana fut mal reçu sous de pareils auspices, et ce fut, au contraire, un motif pour que la junte ne lui conférât jamais de sa propre autorité que des commandemens de peu d'importance. La première opération de ce général, en débarquant à Sant-Ander, fut de se jeter en partisan avec ce qu'il avait ramené d'Alle-

1811.  
Portugal.

1811.  
Portugal.

magne : c'est lui qui donna l'idée d'organiser les paysans en bandes armées , connues depuis sous le nom de *guerillas*. La mort des Français et de tout ce qu'on supposait leur appartenir fut le mot d'ordre donné à ces nouveaux soldats , et il n'y eut point de crimes qui ne fussent vantés comme œuvres méritoires pour atteindre ce but. Un pays coupé , montagneux favorisait singulièrement ces guerres de partis. Le théâtre était le même que du temps des Romains , les Espagnols n'avaient point dégénéré peut-être de leurs ancêtres ; mais la Romana était bien loin d'égaliser Sertorius. Ce général n'eut jamais sous ses ordres qu'une petite armée , qui , à la vérité , lui était très-dévouée. Constamment soutenu par lord Wellington , il fut presque toujours contrarié et blâmé par la junta dans ses opérations. Le chagrin de voir les affaires de son parti alors fort mal conduites , et les nombreux dégoûts que lui suscitaient à dessein beaucoup de ses compatriotes , contribuèrent , à ce que l'on croit , à abrégér ses jours. Sa mort fut , sans contredit , une grande perte pour la cause qu'il défendait ; il fut cependant , en général , moins regretté des Espagnols , qui suspectaient la pureté de ses motifs , que des Anglais , qui le considéraient comme le seul de tous les généraux de la Péninsule auquel ils pussent accorder une confiance exclusive. Quelques jours avant sa mort , la Romana se disposait à marcher contre le maréchal Mortier , avec l'armée espagnole qu'il avait sous ses ordres. Les généraux Mendizabal et la Carrera se partagèrent le commandement des troupes du défunt , et se dirigèrent vers Badajoz pour secourir cette place espagnole alors fortement menacée par le cinquième corps.

Cependant les troupes du général Hill , campées sur les bords du Tage , voyaient , chaque jour , les progrès des travaux des Français dans leurs lignes. Il leur était facile , d'une rive à l'autre , de compter le nombre des pontons achevés , et

de calculer approximativement l'époque à laquelle on tenterait le passage. Cet instant approchait lorsque les Anglais essayèrent d'incendier les bateaux avec des fusées à la Congrève. Les pontons ayant été éloignés à temps, cette tentative demeura sans effet.

1811.

Portugal.

*Situation fâcheuse de l'armée française.* — La situation de l'armée française, loin de s'améliorer, devenait de plus en plus difficile. La rareté des vivres augmentait chaque jour. La cavalerie et le sixième corps trouvaient encore quelques faibles ressources sur les derrières de leurs cantonnemens, du côté de Leiria, Santa-Cruz, Ourem et Thomar; mais l'autre partie de l'armée, placée plus près du Tage, avait déjà tout épuisé à une grande distance autour d'elle. Les environs d'Alcobaça et de Porto-de-Moz avaient fait vivre pendant quelque temps le deuxième et le huitième corps; bientôt ces contrées furent également épuisées; il fallut alors fourrager plus loin. Les détachemens s'avancèrent d'abord jusqu'à la Lys; parcourant tout le pays situé entre cette rivière et la mer, jusqu'à la hauteur de Leiria; ils poussèrent ensuite jusqu'à la Soure, et bientôt après ils passèrent cette rivière et s'aventurèrent jusqu'à aller enlever du vin et des bestiaux sous le canon de l'ennemi, qui bordait la rive droite du Mondego. De petits dépôts intermédiaires furent établis sur les bords de la Lys, de la Soure et du Mondego, où l'on réunissait tout ce que les maraudeurs pouvaient recueillir dans des contrées plus éloignées. Chaque corps avait soin d'y entretenir un petit nombre d'hommes, sous les ordres d'un officier actif et intelligent; cet officier était le fournisseur en chef des vivres du régiment. Chaque partie de sa petite troupe avait des fonctions différentes: les uns étaient constamment occupés à fouiller les vallées, les montagnes, les endroits les plus escarpés, les îles au milieu des rivières, pour y découvrir tout ce que les habitans y avaient caché, et ils

Janv.-Févr.

1811.  
Portugal.

le rapportaient au dépôt. Là, d'autres étaient chargés de parquer les troupeaux, de moudre le grain, de faire du pain ou du biscuit et de distiller de l'eau-de-vie<sup>1</sup>, parce que le vin était très-difficile à transporter. Quelques-uns étaient chargés des voyages du dépôt au régiment et du régiment au dépôt, pour y conduire ces différens approvisionnementns. Les chemins étaient continuellement couverts de ces nombreux convois faiblement escortés. Il eût été facile à l'ennemi de les intercepter, en débouchant de Péniche ou de tout autre point de la côte, jusqu'à Figueira; mais, dans cette partie comme devant Lisbonne, il s'était posé, pour ainsi dire, des limites qu'il n'osait point franchir.

Sur ces entrefaites, l'armée anglo-portugaise reçut de nouveau des renforts. Une expédition projetée par l'Angleterre en Calabre ayant été ajournée, une grande partie des troupes anglaises destinées à défendre la Sicile fut transportée en Portugal. Le prince d'Essling ayant appris que l'armée ennemie préparait de grands mouvemens, ordonna au général Reynier et au duc d'Abrantès de pousser de fortes reconnaissances en avant de leurs lignes, pour s'assurer si lord Wellington avait en effet porté des masses sur sa gauche, par où il lui était plus facile de déboucher. Le duc d'Abrantès devait se diriger en force sur la ville de Rio-Mayor, en chasser l'ennemi et éclairer la partie d'Alcoentre.

Le 19 janvier, il se mit à la tête de cinq mille hommes d'infanterie et de trois cents chevaux, et partit d'Alcanhede, à cinq heures du matin, pour marcher directement sur Rio-Mayor. L'ennemi tenait habituellement dans cette ville plusieurs bataillons et quelques cents chevaux; il y était couvert par la rivière du même nom et par de bons retranche-

<sup>1</sup> On connaît l'active industrie du soldat français. Il n'est point de régiment où il ne se trouve des artisans de toute espèce de profession.

mens au-delà du pont, qui était en outre fortement barricadé; ses grand'gardes étaient à moitié chemin d'Alcanhede, en face de celles des Français : elles firent volte-face à l'approche de leurs adversaires, et coururent au galop donner l'alarme à toute la ligne. Les Français, en les suivant devant la ville, y trouvèrent par conséquent tout disposé à faire bonne contenance. Le duc d'Abrantès donna aussitôt l'ordre d'emporter les retranchemens et le pont; quelques compagnies de voltigeurs y marchèrent avec tant d'impétuosité que cette opération fut l'affaire d'un moment : en moins d'une demi-heure les Français demeurèrent entièrement maîtres de Rio-Mayor, et l'ennemi fut repoussé en désordre à une petite distance au-delà. Le duc d'Abrantès, impatient de voir par lui-même quelle direction prenaient les colonnes anglaises, courut au galop sur une éminence, au-delà des tirailleurs les plus avancés, et y fut grièvement blessé d'une balle qui l'atteignit au bas du front. Malgré cette blessure grave, le duc conserva le plus grand sang-froid : tandis qu'on lui plaçait le premier appareil sur le terrain même, il ordonna de poursuivre vivement l'ennemi du côté d'Alcoentre, pour s'assurer s'il y avait porté quelques masses. Les avis donnés à cet égard ayant été reconnus faux, toutes les troupes rentrèrent dès le soir même dans leurs premières positions.

Le funeste système que lord Wellington avait fait adopter par la junte de Lisbonne, avait eu les conséquences les plus terribles pour l'armée française. A son approche, tous les habitans s'étaient enfuis, comme nous l'avons déjà dit, après avoir détruit, livré aux flammes, ou enfoui dans la terre tout ce qu'ils supposaient pouvoir devenir de quelque utilité aux envahisseurs. Ce plan, fidèlement exécuté, entraînait, il est vrai, avec lui la ruine et la dévastation des provinces où les Français avaient eu d'abord l'intention de s'établir; mais d'un autre côté il les mettait dans la nécessité d'évacuer le

1811.  
Portugal.



1811.  
Portugal.

pays, faute de vivres et de ressources. Depuis l'affaire de Busaco, l'armée n'avait vécu que de ses maraudes. La peine de mort avait été décrétée par la junte contre tout Portugais qui n'abandonnerait pas sa demeure à l'approche des Français : la crainte avait donc arraché à ces infortunés les derniers sacrifices qu'ils eussent encore à faire, non pas véritablement au salut de leur patrie, mais aux intérêts de la politique anglaise. Femmes, enfans, vieillards, chassés plutôt par l'idée du châtement dont ils étaient menacés, que par l'arrivée des Français, fuyaient dans les endroits les plus déserts, emportant avec eux leurs effets, leurs provisions de toute espèce, emmenant leurs bestiaux et ayant soin d'anéantir tout ce qu'ils ne pouvaient enlever. Les creux des rochers, le sommet des montagnes les plus élevées, les lieux les plus sauvages devenaient leurs retraites les plus ordinaires ; mais bientôt ces fugitifs eux-mêmes ne furent plus à l'abri des recherches opiniâtres des soldats isolés, et ceux que les détachemens marchant en ordre aux vivres n'avaient pu découvrir d'abord, n'échappaient point aux incursions des maraudeurs. Les efforts de ces derniers pour se procurer quelque nourriture n'étaient point sans succès : de temps à autre ils trouvaient encore quelques troupeaux cachés dans des lieux presque inaccessibles, soit au sein des forêts les plus touffues et les plus sombres, soit dans les anfractuosités des rochers, au fond des précipices les plus affreux, où nul homme peut-être n'avait osé pénétrer avant cette guerre ; mais ces réduits, qui auraient pu soustraire ceux qui les habitaient à la cupidité de soldats avides de butin, ne pouvaient les défendre contre la fureur du soldat affamé, aigri par les privations et par la résistance qu'on lui opposait : exigeant encore après avoir tout obtenu, il convertissait quelquefois ces tristes refuges en de vastes tombeaux. Dans la crise fatale où l'armée se trouvait réduite, le besoin le plus impérieux, la faim, se fai-

sait continuellement ressentir ; le soldat accusait l'habitant de ses fatigues et de tous ses malheurs. Lorsque, dans ses courses lointaines, il vit ses malades égorgés, ses camarades torturés et mutilés ; lorsque les troupes portugaises, nageant dans l'abondance, eurent donné l'exemple de la cruauté la plus inouïe ; lorsque leurs généraux eurent légitimé de terribles représailles, en faisant trophées de meurtres et d'assassinats, alors le soldat français sortit de son caractère : il brisa tous les liens de la discipline, il abjura tout sentiment d'humanité ; les crimes des Silveyra, des Trant, furent vengés par d'autres crimes ; le Portugal devint un théâtre affreux de meurtre et de carnage.

1811.  
Portugal.

Quelque déplorable que fût à cette époque la situation de l'armée française, que la disette et les maladies affaiblissaient chaque jour dans une proportion effrayante, le général en chef ne paraissait pas disposé à modifier le plan d'opérations qu'il avait été chargé d'exécuter. De nouveaux ordres de l'empereur prescrivaient, ou de passer le Tage pour favoriser les opérations de l'armée qui manœuvrait sur la Guadiana, ou de contenir encore long-temps lord Wellington, avec toutes ses forces, dans l'angle de Lisbonne, afin de l'empêcher d'en détacher une partie pour sauver Badajoz. Il est certain que la circonstance commandait impérieusement de prendre l'un ou l'autre de ces deux partis : puisque l'armée de Portugal n'avait pas atteint son but, il était essentiel au moins que, par une retraite précipitée, elle n'empêchât pas celle d'Andalousie d'atteindre le sien ; et c'est ce qui aurait pu arriver si lord Wellington avait pu se rendre à temps sur Badajoz, avec la plus grande partie de ses forces. Mais aussi les maladies continuaient de ravager l'armée française, et le manque de vivres et de fourrages était arrivé à un tel point, qu'il devenait indispensable de faire un mouvement quelconque pour se rapprocher d'une contrée moins ravagée. L'armée reçut en-

1811.  
Portugal.

viron trois mille hommes de renfort dans le courant du mois de janvier ; une partie de ces troupes avait été amenée par le général Gardanne , l'autre était venue avec le général Foy , qui arriva le 2 février de Paris , où nous avons dit qu'il avait été envoyé en mission par le prince d'Essling. Ces détachemens étaient bien loin de compenser les pertes énormes que l'armée avait faites ; cependant Masséna, s'opiniâtrant à conserver ses positions jusqu'à la dernière extrémité <sup>1</sup> , ordonna qu'on fît de nouveaux efforts pour se procurer des subsistances pour les hommes et les chevaux. Il était question de s'approvisionner encore pour un mois. Bien que l'exécution de cet ordre fût matériellement impossible, on forma néanmoins différens détachemens , qui marchèrent dans plusieurs directions et simultanément avec toutes les bêtes de somme que l'on put rassembler : les uns se portèrent sur Castel-Branco , d'autres vers les contrées qu'arrosent la Ceira et l'Alva ; quelques soldats du corps du général Reynier allèrent jusqu'à s'aventurer sur de faibles radeaux , malgré le feu de l'artillerie et de la mousqueterie , pour enlever des provisions de toute espèce que l'ennemi croyait en sûreté dans plusieurs îles près de Figuera , dont ils firent même les garnisons prisonnières. Le résultat de toutes ces expéditions fut de ramener quelques troupeaux de moutons , de chèvres , fort peu de bœufs , et quelques sacs de maïs : ces faibles ressources , étant bien insuffisantes pour les besoins , ne durèrent que peu de jours , quelque sévère économie que l'on apportât , d'ailleurs , dans la distribution que l'on en faisait aux soldats.

Enfin , dans les derniers jours de février , les maraudeurs ne rapportaient plus rien ; les deux tiers de l'armée , cependant ,

<sup>1</sup> On reconnaît dans cette opiniâtreté le caractère d'un grand homme de guerre qui se roidit contre les périls et l'adversité ; mais une pareille conduite entraîne souvent les inconvéniens les plus graves : c'est à elle que Charles XII dut tous les malheurs de Pultawa et la catastrophe de Bender.

s'occupaient à rôder et à fouiller inutilement les campagnes ; du reste, l'ennemi devenait chaque jour plus entreprenant, il avait doublé ses avant-postes, de fréquentes escarmouches avaient lieu avec la cavalerie. Comme il menaçait particulièrement la droite de la ligne française, la plus grande partie de la division du général Clausel, fort affaiblie par un grand nombre de malades, se concentra près d'Alcanhede, afin de s'opposer aux tentatives que l'ennemi annonçait de ce côté : ces diverses démonstrations venaient à l'appui des rapports qui annonçaient que lord Wellington se disposait sérieusement à reprendre l'offensive. S'il eût mis ce dessein à exécution, la perte de l'armée française paraissait inévitable : dissiminée sur une grande étendue de terrain, elle ne pouvait plus vivre du moment où l'ennemi la forcerait à se concentrer sur un seul point ; attaquée de front, comment eût-elle pu manœuvrer dans un pays difficile, avec une artillerie et des équipages mal attelés, et cette immense quantité de malades qu'elle traînait à la suite ? Elle tombait véritablement d'inanition. Depuis plus d'un mois, ni officiers ni soldats n'avaient mangé de pain ; de grandes chaleurs pendant le jour, des froids très-vifs pendant la nuit, des pluies continuelles, l'humidité des bivouacs, la continuité des marches et des fatigues avaient énervé le soldat. Cette armée si belle, six mois auparavant, en entrant en campagne, ne paraissait plus la même. Les communications avec l'Espagne étaient coupées ; Silveyra, avec ses Portugais échappés au général Claparède, se trouvait sur toutes les routes. Les détachemens isolés étaient attaqués, quelquefois battus ; l'ennemi prenait de la force et de la consistance, tandis que l'armée française périssait de faim et de misère ; en un mot, elle était arrivée au plus haut point de détresse, lorsque le prince d'Essling réunit, à Golega, les principaux généraux dans un conseil de guerre : après une courte délibération, il fut résolu que chaque corps d'armée se

1811.  
Portugal.

1811.  
Portugal.

tiendrait prêt à faire un mouvement au premier ordre. On évacua sur Thomar les malades et les gros équipages, dans l'intention d'en former une colonne isolée, qui n'entraverait point la marche des autres troupes. On détruisit quelques ouvrages en terre qu'on avait élevés à l'embouchure du Zézère. D'autres dispositions furent également prises par les Français pour faire sauter plusieurs ponts de pierre, à mesure que l'armée se retirait ; mais de tous les sacrifices impérieusement commandés par ce mouvement de retraite, celui qui coûta le plus, fut de brûler, en une nuit, tous les équipages de pont que les Français avaient fabriqués par le seul secours de leur industrie, et dont la construction faisait tant d'honneur au général Eblé.

Wellington ne tarda pas à être informé que toutes les forces disponibles du duc de Dalmatie se dirigeaient vers Merida : il prévint alors que les maréchaux Soult et Mortier ne se borneraient pas à menacer vainement les places de Badajoz et d'Elvas, qui protègent la frontière orientale de l'Alentejo. C'est alors que le général anglais dirigea les troupes espagnoles qui se trouvaient dans son armée, sur ces deux places, pour y opérer une diversion ; il fit en outre passer de nouvelles troupes sur la rive sud du Tage ; et le lieutenant-général Hill, étant tombé malade à la même époque, fut remplacé dans son commandement de l'Alentejo par le maréchal Beresford.

Quelques écrivains ont reproché au prince d'Essling, comme faute capitale, de n'avoir pas tenté le passage du fleuve. Selon eux, le Zézère était le lieu le plus commode que l'on pût désirer pour faire toutes les dispositions préliminaires de cette opération. A la faveur d'une nuit obscure, les bateaux eussent pu en sortir et descendre ensuite le Tage jusque vers une petite île un peu au-dessous de Tancos. Là, un corps de troupes pouvait être jeté sur la rive opposée, et un premier

pont s'établir, tandis que par de fausses attaques et de grands feux d'artillerie, on eût appelé l'attention de l'ennemi sur d'autres points; les eaux commençaient à être basses, et il y avait un gué au-dessous de Santarem, dont on eût pu tirer un grand parti. La négligence de l'ennemi à se garder était constatée par le succès de la petite expédition ordonnée précédemment par le général Reynier pour enlever les bestiaux d'une île située vers l'embouchure du Mondego, près de Figuera. Il eût été facile de descendre dans tout autre endroit.

1811.  
Portugal.

Quelque spécieuses que soient les allégations des écrivains dont nous parlons, on peut les réfuter. Dans les circonstances critiques où se trouvait engagée l'armée française, il était non-seulement très-périlleux d'entreprendre de franchir le Tage, mais on pourrait même avancer que cette opération était raisonnablement impossible; elle ne pouvait offrir de chances favorables, à moins que les troupes des maréchaux Soult et Mortier n'abandonnassent momentanément l'Estramadure (après avoir, toutefois, réduit Badajoz, qu'ils ne pouvaient pas laisser derrière eux) pour pénétrer aussi en Portugal. Ce vaste plan n'eût pas manqué d'assurer la chute de Lisbonne. Un nouveau corps d'armée s'emparant de l'Alentejo, pouvait, des hauteurs d'Almada, à l'embouchure du Tage, bombarder cette capitale et l'obliger à capituler, en présence même de l'armée combinée; mais la famine, qui le pressait si vivement, empêcha le maréchal Masséna d'attendre à Santarem la nouvelle de la prise de Badajoz, qui probablement eût changé le mouvement de retraite que l'on était sur le point d'exécuter. Le prince d'Essling commit, sur les bords du Tage, une imprudence qui ne laissa pas que d'entraîner des conséquences assez graves par la suite: il fit brûler les pontons quelques jours avant de commencer le mouvement dont nous parlons; cette mesure prématurée ne laissa plus à Wellington aucun doute sur les véritables intentions du maréchal.

1811.  
Portugal.

Il ordonna aussitôt à tous les corps de se tenir prêts à suivre l'armée française, et fit occuper, par une forte garnison, la ville de Coimbre, qu'il supposait devoir être le point de retraite.

4 mars.

*L'armée française bat en retraite.* — Le 3 mars, le prince d'Essling se décida à repasser le Mondego, se reportant sur Guarda pour se mettre en communication avec Ciudad-Rodrigo, où étaient les effets d'habillement, les munitions, les ressources de l'artillerie, les magasins et le trésor de l'armée, qui n'était pas payée depuis six mois.

Le 4, tous les malades et les bagages, placés sur les nombreux mulets et ânes qui servaient de moyens de transport à l'armée, se mirent en route et gagnèrent deux marches.

Le soir du 5 au 6 mars, tous les préparatifs étant achevés, le mouvement de retraite commença à huit heures. Le maréchal Ney fut chargé de faire l'arrière-garde; il avait sous ses ordres ce même corps d'armée qui s'était couvert de tant de gloire, ainsi que son chef, en soutenant la retraite de Guttstadt, en 1807, lorsque la grande armée prit la ligne de la Passarge, après la bataille d'Eylau<sup>1</sup>. Il était juste que le sixième corps, qui avait le moins souffert dans ses cantonnemens, remplît encore la même mission qu'en Allemagne; le maréchal Ney, d'ailleurs, était l'homme qui devait en être chargé pour le salut de l'armée française.

La plus grande partie du huitième corps, qui occupait Tremès et Alcanhede, fila toute la nuit par Pernès, et vint prendre position sur la rive gauche de l'Alviella: l'ennemi ne fit aucun mouvement pendant la nuit.

Le 6 au matin, les colonnes françaises se mirent en marche, le huitième corps sur Torres-Novas, le deuxième sur Thomar, après avoir détruit tous les ponts de l'Alviella; la division

<sup>1</sup> Voyez tome xvii, page 159 et suivantes.

Loison , qui était à Golega , rejoignit le sixième corps. Dans le même moment , le duc d'Elchingen réunissait son corps d'armée et la cavalerie sur Leyria , pour menacer la gauche de l'ennemi et le contenir derrière la Lys , en attendant que toute l'armée française fût en ligne. Le 7 mars , le deuxième et le huitième corps continuèrent leurs mouvemens : à peine les dernières troupes étaient-elles sorties de Torres-Novas que quelques piquets de cavalerie anglaise entrèrent dans cette ville ; il n'y eut d'ailleurs aucun engagement. Wellington craignant que le projet du prince d'Essling ne fût de s'arrêter aussi long-temps à Coimbre qu'à Santarem , résolut de l'en empêcher : il se borna , à cet effet , à faire suivre le deuxième corps qui se dirigeait sur Thomar , et de là sur Espenhal , par un corps de cavalerie et quelque infanterie. Une plus forte colonne se montra à la suite du huitième , qui continuait à marcher sur Pombal , par Chas-de-Maçans et Obranço ; mais les plus fortes masses ennemies se rassemblèrent à Alcoentre et se portèrent sur Leyria , espérant déborder les Français et être sur le Mondego avant eux ; un corps de dix mille hommes , récemment arrivé d'Angleterre , et qu'on avait laissé exprès sur les transports , fut en outre débarqué à Figuera , afin de remonter le Mondego par la rive droite , et d'être en mesure d'attaquer de front la tête de l'armée française lorsqu'elle se présenterait devant Coimbre.

Le maréchal Ney avait , ainsi que nous l'avons dit , pris position derrière la Lys avec son corps et toute la cavalerie sous les ordres du général Montbrun : ce fut lui que lord Wellington rencontra d'abord en s'avancant avec le gros de son armée. Le 9 mars , à dix heures du matin , le sixième et le huitième corps débouchèrent ensemble sur la chaussée de Coimbre , et se formèrent dans une vaste plaine , une lieue en avant de Pombal. La cavalerie anglaise s'y déployait avec audace , et semblait provoquer le duc d'Elchingen au com-

1811.  
Portugal.



1811.  
Portugal.

bat. Le terrain, en effet, ne pouvait être mieux choisi ; l'ennemi exécuta d'abord plusieurs charges brillantes : ses chevaux, plus frais et en meilleur état que ceux de ses adversaires, lui donnaient un grand avantage sur eux. Quelques escadrons de dragons les plus avancés, voyant que les Anglais les chargeaient au grand galop, et ne pouvant rien espérer de leurs chevaux en prenant l'initiative de l'attaque, s'arrêtèrent, pointèrent le sabre, et dans cette position reçurent la charge de pied ferme ; cette manœuvre obtint un plein succès ; l'ennemi fut rompu, désuni, eut beaucoup d'hommes et de chevaux tués ou blessés. Les dragons français, dont peu furent touchés, tirant parti du désordre des escadrons anglais, chargèrent à leur tour, en sabrèrent un assez bon nombre et forcèrent les autres à faire promptement demi-tour. Ce petit combat qui s'était passé à la vue de la cavalerie des deux armées, ralentit quelque peu l'ardeur de l'ennemi.

Pendant que ces engagements de cavalerie avaient lieu, les différens corps de l'armée française abandonnaient successivement leurs positions pour venir prendre leur ordre de bataille, et les gros équipages continuaient de filer en avant : le huitième corps s'était dirigé sur Venda-Crux, où il s'arrêta ; la cavalerie et le sixième corps se retirèrent également derrière la Soure. Les Français n'avaient plus qu'un bataillon dans la petite ville de Pombal, et un autre en dehors pour observer la route de Leyria. L'avant-garde de l'armée ennemie, qui suivait ce bataillon, l'attaqua vers les trois heures de l'après-midi avec une telle supériorité de forces, qu'il fut battu et repoussé dans la ville. Le combat s'y rétablit et l'on s'en disputa la possession avec acharnement ; mais les Français furent bientôt obligés de céder une seconde fois et de se retirer. Les troupes anglaises occupèrent donc un instant Pombal ainsi que le vieux château maure qui la domine ; mais les Français furent bientôt maîtres à leur tour des ruines du fort et de la ville :

le maréchal Ney, à qui aucune faute n'échappait, accourut au galop au-devant du sixième d'infanterie légère que l'ennemi forçait à la retraite : « Chasseurs, leur dit l'intrépide maréchal, vous perdez votre belle réputation, vous vous déshonorez à jamais si vous ne rechassez à l'instant l'ennemi de Pombal ; allons, que les braves me suivent. » Sûr de l'effet de ces paroles, il pousse avec vitesse son cheval vers la ville. Excités par cet exemple, l'infanterie française se précipite au pas de course dans Pombal et en chasse l'ennemi après lui avoir tué beaucoup de monde<sup>1</sup>. Malgré ce succès, le duc d'Elchingen, lorsque la nuit fut venue, fit replier ses troupes derrière la Soure ; cependant l'ennemi n'osa pas s'établir cette nuit même dans Pombal.

1811.  
Portugal.

L'armée française fit halte sur la Soure, le 10 mars ; l'intention du prince d'Essling était de s'arrêter quelques jours sur cette rivière, jusqu'à ce que l'on eût trouvé le moyen de jeter deux ponts sur le Mondego ; toute l'armée se fût alors concentré en arrière de Pombal, pour prendre ensuite position près de Coimbre. C'était ce que l'ennemi redoutait par dessus tout, et il ne négligeait rien pour s'y opposer. Pendant toute la journée du 10, que l'on employa à explorer vainement les rives du Mondego, l'ennemi réunit ses forces, fit arriver son artillerie, et se mit en mesure d'attaquer vigoureusement les Français avant qu'ils eussent le temps de passer le Mondego. Plusieurs colonnes filaient en même temps le long de la mer, et, jointes aux forces qui avaient été débarquées à Figuera, elles allaient bientôt menacer sérieusement la droite et les derrières de l'armée : plusieurs reconnaissances furent envoyées par le prince d'Essling sur la ville de Soure, et s'accordèrent à annoncer que l'ennemi marchait en forces

<sup>1</sup> Un pareil trait, si glorieux pour un autre, n'ajoute rien à la réputation du héros de Guntzburg, dont on sait que la vie militaire ne fut qu'une longue suite d'actions d'éclat.

1817.  
Portugal.

sur ce point. Comme il n'y avait plus de doute que les Anglo-Portugais ne se disposassent à attaquer de front, tandis qu'ils manœuvreraient en même temps par leur gauche à dessein de déborder l'armée, le prince d'Essling reconnut qu'une position sur la Soure ne serait pas propre à livrer bataille : en conséquence il ordonna que l'armée continuât sa retraite pendant la nuit.

12 mars.

*Combat de Redinha.* — Le 11, au matin, l'armée française s'arrêta sur les hauteurs de Redinha : dans cette position, elle avait derrière elle le village de Redinha, et l'Adancos, rivière qui le traverse et qui forme un défilé, que l'artillerie, les bagages et même les troupes ne pouvaient franchir qu'avec beaucoup de lenteur et de difficultés. Ce défilé, se prolongeant au-delà du village, tenait près d'une lieue ; il était certain que l'ennemi ne manquerait pas d'y attaquer les colonnes. Après qu'on eut employé toute la matinée à laisser s'écouler cette longue file de malades, de bagages et de troupeaux qui précédaient les colonnes, l'armée prit les positions suivantes : l'arrière-garde, c'est-à-dire le sixième corps, resta sur les hauteurs au-delà de Redinha ; le huitième établit sa gauche dans le village même, et sa droite se prolongeant suivant le cours de l'Adancos ; la division du neuvième corps, qui avait participé jusque-là à tous les mouvemens de l'armée, se porta en arrière du village et de la rivière, sur la chaussée de Coimbre ; on poussa de fortes reconnaissances sur la droite, qui s'assurèrent que l'ennemi n'avait pas encore passé la Soure. L'armée bivouaqua dans cette position.

Le 12, vers les huit heures du matin, les vedettes françaises découvrirent l'ennemi débouchant de Venda-Crux ; il n'avait pas encore montré autant de monde. Pendant que près de trente mille hommes marchaient en masse dans de vastes landes, à droite et à gauche de la route, d'autres colonnes s'avançaient dans des directions différentes, comme

pour tourner la droite et la gauche des Français ; ceux-ci apprirent en même temps que plusieurs partis de cavalerie anglaise avaient enfin passé la Soure , et qu'il se dirigeaient sur Condeixa , c'est-à-dire sur les derrières de l'armée française. Le maréchal Masséna se retira alors de la position de Redinha, reconnue mauvaise , pour en prendre une plus en arrière. Le mouvement de retraite commença par le huitième corps , dont une division se porta à Condeixa même , et une autre resta en échelons à Fonte-Cuberta , afin d'être à même de soutenir , au besoin , le sixième corps.

1817.  
Portugal.

Le village de Redinha est situé au pied d'un rideau , dans une vallée riante et fertile qu'arrose l'Adancos , qui paraît se multiplier par ses nombreux détours. En descendant du plateau , on traverse Redinha pour aller franchir cette petite rivière sur un vieux pont en pierre , qui se trouve au nord du village ; ce pont est étroit et offre la tête d'un passage de défilé qui se prolonge bien loin au-delà , ainsi que nous venons de l'expliquer tout à l'heure.

La seconde division du sixième corps demeura seule sur le rideau élevé que forment les hauteurs en avant du village : la position était véritablement peu militaire , puisque les troupes avaient un défilé à dos , et qu'il fallait traverser Redinha avant d'arriver au pont ; mais le duc d'Elchingen avait été obligé de la faire occuper pour laisser éloigner les autres corps, l'artillerie , les bagages , et surtout les nombreux malades qui entravaient la marche de l'armée ; il était , d'ailleurs , très-urgent d'arrêter assez l'ennemi pour que le prince d'Essling , qui continuait de marcher en avant avec le reste de l'armée , eût le temps d'enlever de vive force le pont de Coimbre. On savait déjà qu'il se trouvait une garnison ennemie dans cette grande ville : retarder la marche de Wellington d'un jour , était donc , dans cette occurrence , une opération importante , d'où pouvait dépendre le salut de l'armée.

1811.  
Portugal.

Le maréchal Ney remédia en partie à la défectuosité de la position , par la manière savante dont il sut disposer les régimens de la deuxième division ; il les fit soutenir par le brave troisième de hussards et par quelques escadrons de dragons. Ces troupes n'avaient avec elles que six ou huit bouches à feu.

L'ennemi , qui n'avait pas cessé de marcher , commença à se déployer vers les deux heures après midi ; il semblait redouter quelque piège en voyant ses adversaires occuper une position qu'il ne jugeait pas susceptible d'être défendue. Il sonda le pays , fouilla les bois à sa droite , essaya de tâtonner les Français pour connaître leurs véritables intentions , et les trouvant déterminés à combattre , il commença son attaque avec une impétuosité qui ne lui était pas ordinaire : il espérait ainsi surprendre le passage du défilé de Redinha.

Les différens corps français qui formaient l'arrière-garde soutinrent vigoureusement le choc, ils combattirent une grande partie de la journée sans céder un pouce de terrain ; mais leur valeur ayant contraint l'ennemi à déployer toutes ses forces , il fallut enfin songer à la retraite : le duc d'Elchingen donna ordre à chaque bataillon d'envoyer son drapeau avec un adjudant et des guides généraux de l'autre côté du ravin , où des officiers d'état-major étaient chargés de leur indiquer les places que leurs régimens respectifs devaient occuper après avoir franchi le défilé. Tous les chefs étaient prévenus , à un signal donné , d'effectuer leur pleine retraite , au pas précipité , les uns en passant par le pont , et les autres en se dirigeant vers des gués qui avaient été reconnus d'avance , sur la droite et sur la gauche de Redinha. Chaque corps devait ensuite aller se reformer , à la course , sur l'emplacement qui lui avait été assigné sur l'autre penchant de la vallée , à l'endroit même où se trouvait déjà son drapeau. Cette vallée , assez étroite , était bornée de l'autre côté par des hauteurs , formant position , sur lesquelles on avait placé la division Mar-

chand , avec toute son artillerie , pour protéger les troupes engagées lorsqu'elles abandonneraient le rideau opposé.

1811.  
Portugal.

Dans la soirée , le maréchal Ney donna lui-même le signal de la retraite : le mouvement rétrograde fut rapide et parfaitement exécuté. L'ennemi voyant tout à coup disparaître les troupes qui descendaient vers le village afin de passer le défilé , courut en avant pour gagner le sommet du rideau , d'où il croyait pouvoir plonger des coups certains sur les masses entassées auprès du pont , encombré lui-même par la foule des soldats qui cherchaient à le traverser ; mais le maréchal Ney avait fait embusquer d'avance deux bataillons du vingt-septième et du cinquantième de ligne , avec ordre de bien recevoir l'ennemi lorsqu'il approcherait de l'arête du plateau. En effet , ces deux bataillons reçurent les Anglais à brûle pourpoint par un feu de deux rangs des mieux nourris. Ce feu meurtrier fit rebrousser l'ennemi , et lui détruisit beaucoup de monde ; les deux bataillons d'embuscade se retirèrent ensuite avec autant d'ordre que s'ils étaient revenus d'un champ d'exercice. Plusieurs charges du troisième de hussards achevèrent , dans le moment , d'ôter à l'ennemi tout espoir de rétablir le combat à son avantage.

Les troupes de la deuxième division ayant toutes traversé la petite vallée , se reformèrent rapidement au-dessous du général Marchand. Alors une canonnade vive et soutenue arrêta court les masses anglo-portugaises qui voulaient descendre des hauteurs de Redinha , et le maréchal Ney eut la facilité de continuer tranquillement sa retraite. Il avait atteint son but : l'artillerie , les bagages gagnèrent du pays , et la marche de l'armée anglo-portugaise fut retardée d'une journée.

Le combat de Redinha est du nombre de ceux où les chefs couvrent la gloire qu'ils se sont acquise par l'éclat d'une gloire nouvelle ; et cependant à peine la bravoure admirable des Français dans cette journée fut-elle connue au-delà des li-

1811.  
Portugal.

mites du champ de bataille. Il est du devoir des écrivains jaloux de conserver tout ce qui appartient à l'honneur national, de tirer de pareils faits de l'oubli pour les livrer au burin de l'équitable histoire.

Ce n'est point exagérer la force des ennemis que de dire qu'ils déployèrent à l'affaire de Redinha une masse de vingt-cinq mille hommes contre une seule division du sixième corps. Les prisonniers faits dans le combat par le troisième de hussards et par les tirailleurs français assurèrent que les Anglo-Portugais étaient au nombre de trente mille combattans. Cette journée coûta à l'armée ennemie un grand nombre d'officiers et de soldats, et, de son propre aveu, elle fut très-meurtrière. La perte des Français ne fut pas, à beaucoup près, aussi grande ; car toutes les dispositions si habilement conçues par le maréchal Ney avaient été exécutées par les soldats avec autant de précision que de sang-froid. Le colonel Laferrière, du troisième de hussards, fut grièvement blessé en fournissant une belle charge à la tête de son régiment.

L'armée française se trouvait avoir alors sur ses derrières l'armée de lord Wellington qui la serrait de près, et devant elle la ville de Coimbre, son point de retraite, qui était occupée par une garnison beaucoup plus forte qu'on ne l'avait supposé d'abord. On avait cru qu'elle ne serait gardée que par une poignée de monde, et le bruit commun portait les forces qui s'y trouvaient alors, à quinze ou dix-huit mille hommes. Il était naturel de supposer au général anglais l'intention de pousser l'armée française avec vigueur, afin de l'acculer tout à fait au Mondego. Ces considérations puissantes déterminèrent le maréchal Ney à abandonner Redinha le soir même du 12 ; il se retira à Fonte-Cuberta, où il bivouaqua la nuit suivante.

Le 13, à deux heures du matin, l'arrière-garde française se dirigea sur Condeixa, village à deux lieues de Coimbre.

La veille, pendant que le sixième corps se battait à Redinha, les corps qui précédaient avaient trouvé l'avant-garde de la garnison de Coimbre, qui s'était retranchée sur des montagnes boisées qui battent et défendent la grande route en avant de Condeixa; les positions occupées par les Anglo-Portugais étaient superbes, néanmoins ils furent débusqués et rejetés dans Coimbre. Le général Montbrun, avec un bataillon, quelque cavalerie et une compagnie de sapeurs, s'établit dans le faubourg en face du pont sur le Mondego, dont deux arches avaient été coupées; par ordre du prince d'Essling, il somma le gouverneur de se rendre. Mais celui-ci, qui avait pu entendre le canon de Redinha, et qui se sentait en forces, n'ignorait pas que deux colonnes des siens remontaient le Mondego par les deux rives; que celle qui avait débarqué à Figuera était destinée à se jeter dans Coimbre pour le défendre, et qu'avec moins de timidité de la part du général qui la commandait, elle aurait dû être déjà en vue de la ville; que l'autre colonne qui remontait la rive gauche avait ordre d'attaquer et de déborder la droite des Français, et que, par conséquent, le général Montbrun, avec le peu de troupes qu'il avait à sa disposition, courait risque d'être coupé et enveloppé par une force très-supérieure. D'après ces données certaines, le gouverneur de Coimbre ne chercha qu'à gagner quelques heures; il répondit ironiquement : *qu'on lui donnât jusqu'au lendemain* : il espérait sans doute voir alors les assaillans prisonniers eux-mêmes.

1811.  
Portugal.

Lorsque le général anglais vit, après la journée de Redinha, que l'armée française, au lieu de marcher sur la Deuca, se dirigeait sur Condeixa et Cernache, il se convainquit que le maréchal Masséna persistait à passer le Mondego et à prendre position à Coimbre; dès-lors il manœuvra sur la droite et sur la gauche, et intercepta la route de Cernache; cependant son principal mouvement se faisait par sa droite, qui marchait



1811.  
Portugal.

sur la Deuca, où elle cherchait à arriver avant les Français. Cette manœuvre eût séparé les autres corps de l'armée du deuxième, qui continuait de marcher par la route d'Espenhal : acculé bientôt sur les bords du Mondego, resserré entre cette rivière et la Deuca, attaqué de flanc et à dos en même temps que de front, forcé d'accepter la bataille sur un terrain où l'ennemi pouvait tirer parti de sa supériorité numérique, le gros de l'armée française se fût trouvé dans une position éminemment critique, et le général anglais espérait qu'alors le prince d'Essling continuerait sa retraite, en toute hâte, sans s'arrêter à Coimbre.

Mais ayant acquis la certitude que cette dernière ville était occupée par un corps considérable, qu'une grande partie des maisons et des édifices étaient crénelés et fortifiés, que les faubourgs étaient palissadés, le prince d'Essling renonça à l'idée de forcer le passage d'une grande rivière sur laquelle rien n'était préparé, et il se détermina à continuer sa retraite par Miranda-de-Corvo. Tandis qu'il se portait en personne avec la division Loison pour arrêter le mouvement qui menaçait sa gauche, et en même temps pour essayer de communiquer avec le général Reynier, il envoya au maréchal Ney et au duc d'Abrantès l'ordre de se diriger immédiatement sur la Deuca. Les momens étaient précieux : depuis le point du jour, l'ennemi marchait par sa droite, et à midi l'armée française n'avait point encore débouché de Condeixa ; cette petite ville n'a qu'une rue très-étroite qui était encombrée par les équipages, l'artillerie, les caissons que l'on avait d'abord dirigés sur Coimbre, et qui avaient été forcés de rétrograder. La cavalerie anglaise commençait à se montrer, à la fois, aux portes de Soure et de Cernache, et si les généraux ennemis eussent mis moins de lenteur dans la marche de leurs deux colonnes, ils pouvaient, en attaquant quelques heures plus tôt, surprendre les colonnes françaises au moment

où il leur eût été difficile d'opposer une résistance sérieuse.

1811.

Portugal.

Comme le mouvement contre la gauche ne discontinuait pas, le duc d'Abrantès se porta rapidement sur la Deuca, par le chemin de Chao-de-Lamas, et prit position sur les hauteurs, échelonnant le sixième corps, qui s'était formé dans la plaine à la gauche de Condeixa. Ces deux corps occupaient alors les positions où les Anglo-Portugais s'étaient arrêtés la veille. L'ennemi menaçait de déboucher par plusieurs points à la fois, par la ville, par la grande route de Redinha, et par les montagnes de gauche: les Français avaient placé sur la grande route des amas de bois qu'ils incendièrent à l'approche des Anglais, et plus en arrière ils avaient fait des abattis de gros arbres. Le maréchal Ney rangea ses troupes de manière à tirer tout l'avantage possible de la configuration du terrain, et à voir venir l'ennemi dans toutes les directions: la division Marchand était en masse, la droite appuyant aux dernières maisons de la ville; le général Ferey, un peu en avant, occupait une forte position qui couvrait la route de Redinha, par où s'avancait tout le reste de l'armée anglaise; à la gauche, la division du général Mermet se prolongeait dans la plaine, observant les troupes ennemies, qui filaient toujours sur la crête des montagnes; celle du général Loison et Masséna en personne, ainsi que nous l'avons dit plus haut, s'étaient portés, dès le matin, à une lieue plus à gauche. Pour tromper l'ennemi sur la véritable force des troupes qui lui étaient opposées, le maréchal Ney fit allumer une grande quantité de feux, deux hommes devaient entretenir le bivouac d'une escouade; cette ruse eut l'avantage d'empêcher l'ennemi de distinguer les mouvemens des Français, à travers l'épaisseur de la fumée que le vent chassait sur lui, tandis qu'il était facile au maréchal d'observer ceux de l'armée anglo-portugaise.

Il fallut, de toute nécessité, tenir une partie du jour dans ces différentes positions, pour donner le temps à la division

1811.  
Portugal.

Loison de revenir sur ses pas , aux équipages et à l'artillerie de filer par la route qui conduit à Miranda-de-Corvo. Quelque mauvaise que fût cette route , c'était la seule à suivre lorsque le prince d'Essling eut reconnu l'impossibilité de forcer le passage de Coimbre. L'ennemi ayant aperçu cette marche de flanc vers Miranda , envoya une forte colonne par les montagnes , pour couper la route ; mais le changement de direction était déjà avancé , lorsque la tête de cette colonne déboucha et vint donner au centre des Français : elle intercepta , pendant quelques instans , la communication entre la division Loison et le reste de l'armée. Le prince d'Essling qui était parti le matin avec cette division , courut , à cette occasion , le risque d'être pris avec son état-major , en quittant le corps du maréchal Ney pour rejoindre les divisions qui précédaient. La droite de cette colonne anglaise ayant eu des chemins très-étroits à parcourir , se trouvait alors marcher pour son compte : n'étant pas assez forte pour arrêter l'armée française , elle fut obligée de rebrousser pour ne pas être écrasée ; elle se forma à quelque distance , en masse , pour observer ; pendant ce temps , le maréchal Ney mit ses divisions en mouvement sur Chao-de-Lamas , où toute l'armée française bivouaqua la nuit suivante : les Anglais le suivirent et attaquèrent son arrière-garde , mais sans pouvoir l'entamer.

Les Français prirent position , le 13 au soir , à une lieue et demie de Condeixa , sur des hauteurs favorables : arrivés là , l'imminence du danger n'était plus déjà la même , et Wellington venait de laisser échapper une occasion qui ne devait plus se représenter à lui , celle de forcer son adversaire à capituler. La faute commise par le général anglais fut énorme , sans doute ; elle lui appartient toute entière , et ne doit point être rejetée sur ses troupes , qui rivalisèrent avec les Français , d'intrépidité et de dévouement. Ici , le caractère contu de lord Wellington nuisit essentiellement au plein succès de

ses opérations. Les rôles changés, et dans une situation semblable, Masséna eût forcé l'armée anglaise à mettre bas les armes. Et, comme écrivains français, qu'on ne nous accuse pas de partialité; la seule inspection topographique, le simple examen des faits, suffisent ici pour nous mettre à l'abri de tout reproche à cet égard. En effet, un ennemi plus habile, sachant son adversaire dans la nécessité absolue de se retirer, aurait dirigé, de Thomar, une forte division en droite ligne sur Espenhal, dans la Sierra-Alquecidas; ces troupes que l'on aurait pu soulager momentanément du poids de leurs havresacs, seraient venues se placer, avant les Français, sur la haute montagne en pain de sucre qui se trouve en avant de Miranda, et qui défend si avantageusement l'approche de cette petite ville: alors l'armée française n'aurait plus eu de retraite, Wellington étant maître des deux seules routes praticables; elle eût été forcée de s'enfoncer à travers les montagnes, d'abandonner ses bagages, ses blessés, son artillerie et peut-être tous ses chevaux: heureux encore si l'infanterie avait pu vaincre tous les obstacles naturels du pays, tels que les passages de rivière et les torrens qu'il fallait franchir!

Le duc d'Elchingen employa la nuit du 13 au 14 à faire filer l'artillerie et les bagages des corps qui le devançaient; il renvoya en outre tout ce qu'il jugea ne pas devoir lui être de la plus stricte nécessité, et ne garda à son corps d'armée qu'une seule compagnie d'artillerie. Pour se débarrasser de tout ce qui aurait pu retarder sa marche, il fit brûler ses voitures, et ordonna qu'à son exemple on brûlât tout ce qui était inutile ou de luxe, et que les soldats employés à conduire les bagages rentrassent dans les rangs. Lord Wellington, de son côté, fit manœuvrer, pendant cette même nuit, une forte colonne, qui devait tourner la gauche du maréchal, et le forcer, par ce mouvement, à évacuer le terrain plus vite dans la journée suivante.

1811.  
Portugal.

1811.  
Portugal.

Le 14, à la pointe du jour, l'armée se remit en marche sur Miranda-de-Corvo ; le chemin présentant, pendant plus de deux lieues, un défilé entre deux hautes montagnes, l'ennemi parut vouloir en profiter : il attaqua l'extrême arrière-garde française, au moment où elle quittait Chao-de-Lamas ; il fut reçu avec vigueur par le général Marchand, et perdit beaucoup de monde. Lorsque le maréchal Ney jugea que les bagages de l'artillerie de réserve avaient assez gagné d'avance, il ordonna la retraite par échelons : la première ligne se forma derrière la troisième, les brigades se relevèrent successivement. Chaque position était désignée, et les chefs de corps trouvaient aussitôt les aides-de-camp qui les conduisaient sur le terrain qu'ils devaient défendre ; d'autre part, la colonne ennemie qui avait manœuvré pendant la nuit, et qui flanquait le corps d'armée pour tourner sa gauche, fut observée et tenue en respect ; elle risqua une seule attaque, mais on la repoussa assez vigoureusement pour la dégoûter d'une seconde tentative.

L'arrière-garde française, après avoir fait éprouver à l'ennemi une perte considérable, prit position sur la grande montagne conique, en avant de Miranda. Ce fut là que le maréchal Ney fut rejoint par la petite colonne du brave général Montbrun, dont on n'avait pas eu de nouvelles depuis le 12. Tandis qu'il était occupé sous les murs de Coimbre, l'armée française quittait Condeixa et l'exposait à être enveloppé : l'aide-de-camp chargé de le prévenir n'avait pu le rejoindre, la route entre Condeixa et Coimbre ayant été interceptée. Le général Montbrun ne tarda pas toutefois à soupçonner ce qui se passait ; il jugea que l'armée avait été forcée de se diriger sur la Deuca, et qu'il ne la retrouverait que sur les bords de cette rivière : en conséquence, il prit promptement sa résolution et l'exécuta de même. Après avoir anéanti tout ce qui eût pu le gêner dans sa marche, il se porta sur la

Soure ; remontant ensuite la rive droite de la Deuca , il arriva avec sa petite troupe à Miranda-de-Corvo , sans autre perte que quelques blessés.

1811.  
Portugal.

Le même jour le général Reynier, qui se trouvait à Lorosa, communiqua avec l'armée.

Dans la position qu'occupait le prince d'Essling, les Anglais ne pouvaient, il est vrai, l'attaquer de front sans manquer à toutes les règles de la guerre ; mais comme lord Wellington avait envoyé quelques colonnes sur la droite dans l'intention de couper le sixième corps au passage de la Ceira, l'armée leva son camp à onze heures du soir. Avant de partir elle incendia Miranda, afin de retarder la marche de l'ennemi ; elle se dirigea ensuite sur le village de Foz d'Arunce, derrière lequel se trouvait un pont de pierre sur la Ceira. Ce passage offrant un double défilé, il fallait beaucoup de temps à l'armée pour le franchir : il était donc essentiel de mettre le feu à Miranda pour éviter de se trouver pressés au passage de la rivière.

Le village de Foz d'Arunce est situé sur la Ceira, rivière encaissée, rapide, profonde, dont le gué est dangereux lors même que ses eaux ne sont point accrues par les pluies. On supposait que l'ennemi aurait entièrement détruit le pont qui se trouve sur la rivière ; mais cette commission, confiée à des milices, ne fut que très-imparfaitement remplie : une seule arche avait été endommagée, et elle fut rétablie en peu d'heures. Ainsi donc l'armée française, après avoir marché toute la nuit, arriva le 15, au matin, sur les bords de la Ceira, et la traversa, à Foz d'Arunce, partie sur le pont, partie à deux gués à une petite distance plus haut. Comme la rive gauche était très-escarpée et dominait, en quelques endroits, la rive droite, l'ennemi eût pu faire beaucoup de mal si on lui eût permis de s'y établir. En conséquence, le général Ferey, à la tête de cinq régimens d'infanterie, reçut

1811.  
Portugal.

l'ordre d'occuper les hauteurs de la rive gauche; ses flancs furent couverts par deux autres régimens et par la brigade de cavalerie légère du général Lamotte, spécialement chargée de garder la route de Miranda. Tout le reste de l'armée prit position sur la rive droite de la Ceira, se prolongeant sur les bords élevés de cette rivière : le huitième corps à la droite, le sixième au centre, le deuxième à la gauche, et la cavalerie en arrière sur la route de Ponte-de-Murcella.

15 mars.

*Affaire de Foz-d'Arunce.* — Les troupes françaises qui étaient en position sur la rive gauche se reposaient tranquillement depuis le matin, lorsque l'ennemi arriva à la chute du jour. Il avait marché sur plusieurs colonnes. Une partie, pour éviter le défilé de Miranda-de-Corvo, avait pris à gauche et était venu par Asanja. Il déboucha à la fois à gauche, à droite et en face de la position occupée par le général Ferey. L'intention du lord Wellington était évidemment de placer seulement ses troupes sur la rive gauche de la rivière, présumant que les Français n'étaient établis que sur le bord opposé. Dans cette persuasion, il prit leurs avant-postes pour de simples gardes avancées, et il voulut les repousser rapidement : ces postes, qui se sentaient soutenus par deux divisions, tinrent quelque temps assez ferme. On lança, pour les appuyer, une nuée de tirailleurs du soixante-neuvième régiment de ligne et du sixième d'infanterie légère; mais ces tirailleurs furent bientôt repoussés par l'arrivée des masses ennemies, et mirent, en se retirant, la déroute dans quelques pelotons du trente-cinquième régiment, qui devaient les soutenir. Le colonel de ce régiment, Damour, officier de la plus brillante valeur, voyant revenir les premiers tirailleurs, se laissa emporter par son courage et courut en avant pour reconnaître ce qui occasionait leur fuite. A peine eut-il fait quelques pas, qu'il tomba au milieu des tirailleurs anglo-portugais qui précédaient leurs masses. Il fut d'abord dange-

reusement blessé et fait prisonnier sans que son régiment eût connaissance de cet accident. Le chef de bataillon qui devait le remplacer n'osa prendre sur lui de donner des ordres lorsqu'il devenait pressant de le faire, il voulut attendre son colonel : le trente-cinquième régiment se mit donc brusquement en retraite ou plutôt en déroute à la vue des tirailleurs obligés d'évacuer le terrain devant les masses ennemies. Ce corps communiqua son effroi aux autres troupes; elles furent entraînées par l'exemple et par la masse des fuyards qui venaient de les rompre en les traversant. Une sorte de terreur panique s'empara de tous les corps. A l'instant ils courent en désordre vers le pont : les uns y sont étouffés ou précipités pardessus les parapets; les autres, sans savoir nager, se jettent à l'eau et s'efforcent de traverser la rivière. Dans cette scène d'épouvante, deux cents soldats demeurèrent engloutis sous les eaux, avec l'aigle du trente-cinquième régiment, dont le porteur se noya<sup>1</sup>.

1811.  
Portugal.

A la vue de ce mouvement rétrograde, le duc d'Elchingen accourut lui-même pour l'arrêter, et donna ordre au général Mermet, qui était de l'autre côté du pont, de se porter en avant avec le reste de ses troupes et de repousser l'ennemi. A cet instant, l'obscurité fut la cause d'un équivoque funeste : les troupes de la rive droite crurent que les soixante-neuvième de ligne et sixième léger qui étaient restés le pied ferme, forts de la présence du maréchal, appartenaient à l'ennemi; les fuyards, en s'éloignant, eurent la même idée.

<sup>1</sup> Les Anglais, instruits de cette circonstance, donnèrent des ordres sévères pour que les habitans du pays s'occupassent de la recherche de cette aigle. Quatre mois après l'affaire, elle fut repêchée dans le temps des basses eaux. Nos ennemis en firent un trophée : on la montra, dit-on, à Londres, au profit des invalides, pour la modique somme d'un schelling. Ce fut, sans doute, un spectacle bien satisfaisant pour l'orgueil britannique, que de pouvoir contempler, une fois sans terreur, une aigle française trouvée dans la vase, au fond d'une rivière, par un pauvre paysan portugais.



1811.  
Portugal.

On tira des deux côtés sur ces deux régimens. Plusieurs personnes et quelques chevaux furent tués ou blessés dans le groupe même du duc d'Elchingen ; mais des officiers , se dévouant à l'intérêt général, se précipitèrent au devant des balles, et mirent fin à cette funeste méprise. Dans cet intervalle, un bataillon du soixante-neuvième régiment de ligne, sous les ordres du commandant Dutoya, et trois compagnies du sixième léger, s'étaient élancés au pas de charge du côté vers lequel le désordre avait commencé. Les cris des fuyards, le bruit des tambours, celui des trompettes et des cors, avaient aussi frappé l'ennemi de terreur. Au même moment, une des batteries de la rive droite s'apercevant que les Anglo-Portugais s'aventuraient à poursuivre les Français jusqu'au bord de la rivière, se détermina à tirer quelques volées de mitraille. L'ennemi prit alors l'épouvante à son tour ; il se persuada que cette retraite n'était qu'une feinte pour l'attirer jusque sous le feu des batteries de la rive droite, et il prit tout à coup la fuite dans le plus grand désordre. On trouve dans les Commentaires de César le récit d'une action à peu près semblable, où les deux partis prirent simultanément la fuite par l'effet d'une terreur dont aucun d'eux ne put jamais se rendre compte.

Pendant que ces divers événemens avaient lieu auprès du pont, le général Ferey tenait toujours les hauteurs au-delà, et continuait de résister avec la plus grande fermeté. Sans se déconcerter en voyant un moment toute sa gauche découverte, et même la communication avec l'armée interceptée, il conserva vaillamment sa position contre les efforts réitérés de l'armée anglo-portugaise. La nuit close vint mettre fin à cette vive échauffourée, dont tout l'honneur resta à l'armée française, puisqu'elle n'eut qu'une division engagée au milieu de presque toute l'armée ennemie, pendant plus de quatre heures. Chacun, d'ailleurs, conserva ses premières positions. La perte fut

d'environ quatre cents hommes chez les Français ; elle ne fût guère moins considérable du côté de l'ennemi. Pendant la nuit, le maréchal Ney fit passer sur la rive droite de la rivière les troupes que sa présence avait contenues et qui n'avaient point lâché pied ; il fit ensuite sauter le pont, qui avait été miné à cet effet.

1811.  
Portugal.

Déjà éclatait entre les deux maréchaux Masséna et Ney cette funeste mésintelligence qui bientôt devait forcer le dernier à quitter l'armée. Ce schisme naissant était soigneusement entretenu par quelques officiers d'état-major qui à défaut de bons services, s'efforçaient de capter la bienveillance de leurs chefs par des rapports mensongers. Les uns désiraient voir le duc d'Elchingen chargé du commandement de toute l'armée ; d'autres, au contraire, ne le voyaient qu'avec peine chargé seul du soin de protéger la retraite. Dans ces circonstances, quelques personnages, qui croyaient faire leur cour au prince d'Essling, témoignaient une certaine joie de l'accident survenu au sixième corps : de là vint l'exagération que l'on apporta dans les diverses relations de la journée de Foz d'Aruncé. Nous avons cru de notre devoir de réduire les faits à la simple expression de la vérité. Au demeurant, ceux qui ont pu apprécier l'ame noble et fière du prince d'Essling trouveront facilement, dans les démêlés qu'il eut à cette époque avec le maréchal Ney ; le motif qui, plus tard, devait l'empêcher de siéger parmi les juges de l'infortuné duc d'Elchingen, en 1815.

Il était onze heures du soir lorsque l'on fit sauter l'arche du pont de la Ceira, toute l'armée française commença alors à défilér sur Ponte-de-Murcella. Ce village, situé sur la rive droite et au bord même de l'Alva, était occupé par un gros corps de milices et de paysans qui avaient coupé le pont et cherchaient à défendre le passage de la rivière. Le comte d'Erlon les ayant fait tourner par quelques compagnies qui

1811.  
Portugal.

passèrent plus haut, ils se retirèrent en toute hâte. La journée du 16 suffit pour réparer entièrement le pont. L'armée française passa cette journée en position sur une haute montagne, à une lieue et demie en deçà de la rivière.

Le 17, l'armée française traversa l'Alva et prit d'abord position sur la rive droite : le huitième corps à Cortiçada et à Moïta, le sixième, sur les hauteurs de Ponte-de-Murcella, et le deuxième, plus à gauche, dans la direction de Maceira. On croyait séjourner à Ponte-de-Murcella ; mais l'ennemi s'étant rendu maître du pont de Pombeiro, à deux lieues sur la gauche ( ce pont n'était gardé que par un seul bataillon français ), trente mille hommes de troupes anglaises allèrent se former sur un beau plateau, en deçà de l'Alva. La position qu'occupaient le sixième et le huitième corps à Ponte-de-Murcella et à Moïta, présentait un angle saillant par rapport à l'endroit d'où l'ennemi menaçait de déboucher : de sorte que, en moins de deux heures de marche, il aurait pu se trouver derrière l'armée et lui couper la route de Celorico et ses communications avec le général Reynier, qui se trouvait dans les environs de Lorosa. Lord Wellington ne sut point encore tirer parti des avantages que lui donnait sur son adversaire la supériorité numérique de ses troupes et la connaissance exacte des lieux. Il borna tous ses efforts à quelques démonstrations pour le tenir en haleine et à échanger quelques coups de canon avec le sixième corps : en sorte que cette journée, qui devait être si funeste à l'armée française, si les Anglo-Portugais eussent attaqué avec vigueur, ne lui coûta que quelques maraudeurs qui furent pris en rentrant aux bivouacs que l'on venait d'abandonner et où ils croyaient retrouver leurs régimens. L'ennemi s'empara aussi de ceux des malades qui s'étaient arrêtés dans les villages pendant que les colonnes filaient sur Celorico. En effet, le soir même, le prince d'Essling ayant réuni toute son armée, continua de

marcher jusqu'au lendemain matin. La retraite se fit les jours suivans, le sixième et le huitième corps par Maceira, Saragoça et Villa-Cortès; le deuxième, par Gouvea, Mello et Linhara. Le 21, l'armée française arriva à Celorico presque sans avoir vu l'ennemi.

1811.  
Portugal.

Cependant le prince d'Essling et le duc d'Elchingen étaient en scission ouverte. Le général en chef, redoutant d'enfreindre les ordres qu'il avait reçus de l'empereur, n'osait abandonner de suite le peu de pays qu'il occupait encore en Portugal : il voulait attendre qu'une affaire ou un mouvement quelconque de Wellington lui servît de prétexte. Le duc d'Elchingen considérant, avant tout, le salut de l'armée, était d'avis, au contraire, que l'on ne hasardât rien, et que l'on attendît l'ennemi sous les murs d'Almeida.

Le 23 mars, l'armée perdit le maréchal Ney : le prince d'Essling venait de lui intimer l'ordre de se rendre, de sa personne, en Espagne. Ce départ produisit chez l'ennemi la sensation d'une victoire signalée. Le général Loison prit alors le commandement du sixième corps.

Tout le pays de Celorico et ses environs ayant été épuisé tour à tour par le corps de Silveyra et par les troupes du général Claparède, il n'offrait plus aucune ressource en vivres à l'armée française. Le prince d'Essling fut en outre informé que l'ennemi avait envoyé un corps nombreux pour s'emparer avant lui des défilés entre Pinhel et Celorico. Ces différens motifs déterminèrent le général en chef français à ordonner que le mouvement de retraite se continuât sur Guarda.

Cette ville est située sur le sommet le plus élevé de la Sierra-d'Estrella, et commande tout le pays des environs. Maîtres de cette position, bien préférable à celle de Celorico, les Français l'étaient aussi de plusieurs passages qui condui-

1811.  
Portugal.

sent à la frontière d'Espagne, le prince résolut de s'y arrêter quelques jours. C'est à tort qu'on a blâmé la conduite du général français dans cette occasion. En séjournant à Guarda, il évitait d'ailleurs toute l'armée anglo-portugaise sur la frontière d'Espagne, avant qu'on y fût préparé. Ciudad-Rodrigo et Almeida n'étaient point encore suffisamment approvisionnés: il fallait surtout empêcher qu'une de ces places, dont l'occupation couvrait la frontière d'Espagne, et laissait libre le chemin du Portugal, ne tombât aux mains de l'ennemi, qui se fût trouvé par là amplement payé des sacrifices qu'il avait faits pendant le cours de la campagne. Le sixième corps occupa donc Guarda, pendant que les deuxième et huitième se répandaient dans les gorges du Zezere et du Montcul. L'ennemi, pendant quelques jours, se borna à manœuvrer sur la gauche; un corps nombreux s'était porté sur Pinhel, dans l'intention de couper les communications avec Almeida. Le général Mermet, qui s'était avancé jusqu'à Freineda, fut forcé de se replier sur Guarda, que l'ennemi serrait de très-près. La plus grande partie de ses forces cherchait à pénétrer par Ponte-de-Ladrado, tandis que d'autres corps manœuvraient pour couper les Français sur la Coa. Le général Loison résista pendant quelques jours à ces attaques avec la plus grande opiniâtreté; mais enfin, l'ennemi ayant repoussé les Français sous les murs mêmes de la ville, et s'étant logé dans la vieille redoute dite d'Alorna, le maréchal Masséna ordonna de suite la retraite, et mit la Coa entre les Français et les coalisés. Le 29 mars, toute l'armée française était portée sur la rive droite de cette rivière: le deuxième corps, qui formait l'aile gauche de l'armée, était à Sabugal; le sixième, formant l'aile droite, s'étendait jusqu'à la Nava et à deux lieues d'Almeida, suivant toujours les bords de la Coa; le huitième corps était à Alfayates.

*Combat de Sabugal.* — Les Français occupaient ces positions depuis trois jours, lorsque l'ennemi fit paraître quelques bataillons sur la rive opposée. Lord Wellington, à la tête d'une forte colonne, se dirigea sur Sabugal par Pega et Velmorisco; une autre colonne se plaça en observation devant le sixième corps français. L'ennemi consacra deux jours à reconnaître les positions et à faire ses dispositions d'attaque. Le général Reynier prévint qu'il allait avoir affaire à forte partie, et crut devoir avertir le prince d'Essling que toute l'armée anglo-portugaise était en mouvement pour tourner son corps d'armée. Sur de nouveaux ordres du maréchal de rester dans ses positions et de tenir ferme s'il était attaqué, le général Reynier se disposa à opposer aux Anglo-Portugais une résistance digne de lui. Dans la journée du 3 avril, il fut attaqué de front et sur la gauche par des forces triples des siennes; tandis qu'une colonne formidable, après s'être emparée des hauteurs en face de Sabugal, brusquait le passage du pont sous un grand feu de mitraille; une autre, non moins considérable, qui avait passé la Coa à gué, attaquait de flanc le corps du général Reynier, qui était bien loin d'être assez nombreux pour faire face partout. Lord Wellington avait envoyé cette dernière colonne de troupes légères traverser la Coa à un gué à deux ou trois milles au-dessus de la ville pour manœuvrer sur les derrières du général français, tandis que les autres colonnes l'attaquaient de front; les troupes légères anglaises exécutèrent mal leur déploiement: leur mouvement ne fut point assez large, en sorte qu'elles se trouvèrent engagées avec le flanc des Français, qu'elles devaient prendre en queue avant que les masses anglo-portugaises, attaquant en front, fussent assez avancées pour les soutenir. Un régiment portugais fut d'abord engagé, la cavalerie française le chargea et le tailla en pièces. Ce premier succès n'apportait néanmoins aucun changement dans la position du gé-

1811.  
Portugal.  
3 avril.

1811.  
Portugal.

néral Reynier: cet habile capitaine fit faire alors un changement de front, l'aile gauche en arrière, afin d'arrêter les efforts de l'ennemi, qui ne cherchait rien moins qu'à l'envelopper entièrement et à l'acculer sur la Coa, entre deux feux. A cet instant, la mêlée devint extrêmement meurtrière: l'ennemi était animé par l'espoir d'un succès certain que lui promettait l'isolement de ses adversaires; les Français excités par les vives exhortations et par la présence du digne chef qui les commandait, opposaient au nombre la plus valeureuse résistance. Le combat se soutint long-temps de part et d'autre avec le plus vif acharnement; les débris du premier de husards et du quinzième de chasseurs fournirent plusieurs charges avec la plus rare intrépidité; l'infanterie chargea à la baïonnette; un obusier que l'ennemi avait démonté fut pris et repris plusieurs fois avant d'être abandonné sur le champ de bataille; le jeune et brave capitaine Lamorinière, qui commandait la batterie, se fit tuer en s'efforçant de reprendre sa pièce. Enfin, après plusieurs heures d'une mêlée sanglante, le général Reynier ne recevant point de secours, et voyant que sa retraite sur Alfayates pouvait, d'un instant à l'autre, être coupée, l'ordonna et l'exécuta dans le meilleur ordre, en présence de l'ennemi, qui s'était déjà formé sur les routes par lesquelles le deuxième corps devait se retirer. Cette affaire, extrêmement honorable pour le général Reynier et pour les troupes qu'il commandait, coûta quatorze cents hommes aux Français, les alliés n'en perdirent que huit cents. Ce dernier événement détermina le prince d'Essling à retirer toute son armée, le 4 avril, sous les murs d'Almeida et de Ciudad-Rodrigo.

4 avril.

*Le maréchal Masséna rentre sur le territoire espagnol.*  
— Les environs de ces deux dernières villes avaient été ruinés tant de fois, qu'il était également impossible aux deux partis d'y subsister sans secours étrangers. L'armée française

ne pouvait camper long-temps sous les murs de ces deux places sans épuiser les approvisionnemens qu'elles contenaient , et il était urgent qu'elles fussent fournies de vivres pour plusieurs mois. En conséquence , le 8 avril les troupes levèrent leurs camps en avant de Ciudad-Rodrigo : une seule division du sixième corps resta sous les murs de cette ville ; le neuvième corps , qui était sous Almeida , se retira par Felices-el-Grande ; mais la plus grande partie de l'armée se porta sur Salamanque , Toro et Zamora. Les Anglo-Portugais , de leur côté , manquant aussi de vivres , repassèrent les montagnes et s'arrêtèrent dans les environs de Celorico , afin d'être plus à portée de leurs magasins établis à Viseu et à Coimbre ; quelques régimens de leur cavalerie prirent la route de Badajoz ; un corps de vingt mille hommes , sous les ordres du général Spencer , resta sous les murs d'Almeida qui fut , dès-lors étroitement bloquée.

1811.  
Portugal.

Le prince d'Essling , à peine arrivé à Salamanque , sentit la nécessité de faire soutenir la garnison de Rodrigo , et ordonna à la division Marchand , du sixième corps , de retourner immédiatement sur ses pas ; le 15 avril , cette division prit position dans le faubourg de Rodrigo , sur la rive gauche de l'Agueda.

Le 23 du même mois , le général Marchand , à la tête de deux mille quatre cents hommes , poussa une reconnaissance sur le pont de Marialva et y trouva l'ennemi en force.

Cependant Wellington voulait , à tout prix , s'emparer d'Almeida. Le prince d'Essling , qui ne pouvait ignorer de quelle importance était pour l'ennemi la prise de cette place , éprouvait les inquiétudes les plus vives ; il savait que le général Brenier , qui en était gouverneur , n'avait plus de vivres que pour un mois ; il fallait donc ou se résoudre à la voir tomber au pouvoir des Anglo-Portugais , ou s'apprêter sans délai à la secourir. Masséna n'hésita pas : secondé du duc



1811.  
Portugal.

d'Istrie, qui commandait en Castille et dans le royaume de Léon, il parvint à réunir un convoi de vivres pour ravitailler la forteresse menacée. Il était hors de doute que ce ravitaillement entraînerait une grande bataille : en conséquence, l'armée de Portugal, affaiblie de beaucoup par les pertes successives d'une longue et pénible retraite, fut renforcée des deux divisions d'infanterie et de la cavalerie du neuvième corps<sup>1</sup>, et d'un beau détachement de cavalerie et d'artillerie de la garde, de mille à douze cents hommes, que le duc d'Istrie amena lui-même. Ces troupes rassemblées à Ciudad-Rodrigo, le 30 avril, formaient un total de trente mille fantassins et cinq mille chevaux. Leur impatience guerrière était telle, que, dans l'ardeur qui les animait, oubliant les fatigues qu'elles venaient d'essuyer, elles ne manifestaient plus qu'un seul vœu, celui d'en venir enfin aux mains avec l'ennemi.

Les forces des Anglo-Portugais s'élevaient à plus de cinquante mille hommes, la plupart troupes anglaises, sans y comprendre un ramassis de milices et de bandes espagnoles. A la première nouvelle des dispositions pour secourir Almeida, l'ennemi s'était concentré dans les environs de cette place : sa gauche s'appuyait à l'Agueda, sa droite à la Coa, et il avait une forte avant-garde vers l'Azava; lord Wellington qui s'était porté de sa personne sur la Guadiana, revint en toute hâte reprendre, le 1<sup>er</sup> mai, le commandement en chef.

Le 2, à la pointe du jour, le prince d'Essling fit passer l'Agueda à l'armée française, sur le pont de Rodrigo : le deuxième corps se dirigea sur Marialva; les huitième et neuvième sur Carpio avec la réserve de cavalerie; le sixième, sur Espeja, avec le reste de la cavalerie. Ce mouvement s'effectua avec beaucoup d'ordre : les avant-postes de l'ennemi

<sup>1</sup> Le comte d'Erlon, qui commandait ce corps d'armée, lequel avait une autre destination, consentit, sur la demande du prince d'Essling, à rester encore quelque temps pour seconder les opérations de celui-ci.

furent ramenés, et les préparatifs qu'ils avaient faits pour défendre les défilés et les hauteurs de Marialva se trouvèrent déjoués par le passage de l'Azava à Carpio. Cette opération s'exécuta sans de grandes contrariétés de la part de l'ennemi, et son avant-garde de quatorze escadrons de cavalerie, soutenue par quelques milliers de fantassins avec de l'artillerie, fut menée battant jusqu'au-delà de Gallegos. L'armée française prit position ainsi qu'il suit : le deuxième corps, en arrière et à droite de Gallegos ; une division du huitième, à gauche de ce village, qui fut occupé par les avant-postes ; le sixième, en arrière d'Espeja ; et le neuvième en réserve, en avant de Carpio. L'ennemi, par ce premier mouvement, ayant refusé toute sa gauche, prit une ligne de bataille en arrière d'une petite rivière appelée la Duas-Casas, sur un coteau d'un accès difficile qui se prolongeait depuis Fuentès-de-Onoro jusqu'au fort de la Conception. Sa droite, plus accessible, s'étendait jusqu'à Navas-de-Avel. Le quartier-général de Wellington était à Villa-Fermosa. Cependant cette position de l'ennemi n'était pas sans dangers pour lui, puisqu'il avait derrière son front le lit rocailleux de la Coa, et une seule communication voiturable par Castelbom.

1811.  
Portugal.

*Bataille de Fuentès-de-Onoro.* — Le 3, au matin, les Français marchèrent en avant : le deuxième corps, formant toujours la droite, et se dirigeant sur Alameda ; une division du huitième, à gauche de ce village ; et le sixième avec la cavalerie, marcha d'Espeja sur Fuentès-de-Onoro. Le projet du prince d'Essling était de se porter en force sur la droite de l'ennemi, et de s'emparer de la communication de Castelbom. En conséquence, et pendant que les deuxième et neuvième corps, et la division du huitième tenaient en respect le centre de l'ennemi, le général en chef se porta vers la droite avec le sixième corps, poursuivant l'arrière-garde ennemie, dont la plus grande partie fut repoussée vivement

5 mai.

1811.  
Portugal.

dans Fuentès-de-Onoro. Le lit de la Coa, rivière sur laquelle était appuyée à dos la ligne ennemie, n'offre presque partout que des précipices. D'après la connaissance qu'il en eut, le maréchal Masséna, jugeant dans quelle horrible confusion on jetterait les Anglo-Portugais, si l'on pouvait parvenir à forcer leur ligne, donna l'ordre au général Ferey de s'emparer de Fuentès-de-Onoro. Ce village était masqué par les accidens du terrain, et placé en partie sur le pied du coteau que tenait l'ennemi : la troisième division du sixième corps, commandée par le général Ferey, fut d'abord employée seule à cette attaque ; elle s'y porta avec tant de vigueur, qu'elle délogea l'ennemi malgré la plus vive résistance. Mais celui-ci, qui sentait toute l'importance de conserver ce point, dont la perte compromettrait sa ligne de bataille, fit descendre de fortes masses sur le village ; en s'y rendant elles souffrirent beaucoup par le feu bien fourni de l'artillerie française. Cependant, à l'entrée de la nuit, elles parvinrent à s'emparer de nouveau de Fuentès-de-Onoro. Quatre bataillons de réserve de la division Marchand s'étant avancés pour soutenir le général Ferey, celui-ci réussit de nouveau à s'établir dans la partie basse du village ; mais, malgré les plus grands efforts, les Français ne purent se maintenir dans la partie supérieure, adossée à des rochers ou à des terrains accidentés, au milieu desquels l'ennemi s'était embusqué avec un extrême avantage, et d'où il criblait impunément tout ce qui l'approchait. Dans le même instant, le deuxième et le huitième corps occupaient toute la ligne ennemie par de fausses attaques. La nuit vint, et les Français restèrent maîtres du village d'Alameda.

Le 4, le maréchal Masséna fit reconnaître avec le plus grand soin toute la droite de l'armée ennemie, qui était gardée par de la cavalerie et des milices du pays : on trouva un terrain accessible entre Navas-de-Avel et Pozo Bello. C'était véritablement le seul point abordable, car l'armée anglo-por-

tugaise était séparée de celle des Français par un ravin profond et rocailleux, qui défendait le front de la ligne d'un bout à l'autre, et son aile gauche était appuyée aux ruines du fort de la Conception, où Wellington avait jeté quelques bataillons avec de l'artillerie de campagne. Les ordres pour attaquer par Navas-de-Avel furent expédiés, dans l'armée française, le 4 au soir, et les mouvemens s'exécutèrent pendant la nuit.

1811.  
Portugal.

Le 5, à la pointe du jour, l'armée française se trouva ainsi placée : les première et deuxième divisions du sixième corps, en face de Pozo Bello, ayant la deuxième division du huitième corps en réserve ; la cavalerie entière, à l'exception des mille chevaux de la garde impériale qui restèrent en réserve, à gauche de cette infanterie ; la troisième division du sixième corps, occupant la partie inférieure du village de Fuentès-de-Onoro, et destinée à attaquer encore la partie supérieure, formait le centre avec le neuvième corps, qui se trouvait en arrière et en réserve. A la droite, était le deuxième corps, dont la première division s'appuyait à Alameda, et la deuxième avait été placée intermédiairement entre ce village et Fuentès-de-Onoro. Ce corps d'armée avait ordre de favoriser par de petites attaques le grand mouvement de l'armée, et de manœuvrer de manière à se réunir à elle à mesure qu'elle gagnerait du terrain sur l'ennemi. Le convoi de vivres destiné pour Almeida, était parqué à Gallegos, prêt à se mettre en marche dès que la route aurait été ouverte. La brigade Maucune entama l'affaire en enlevant de vive force, du premier choc, les bois et le village de Pozo-Bello, que l'ennemi avait remplis de ses tirailleurs ; il y perdit beaucoup de morts et de prisonniers. Si cette brigade eût été soutenue par quelques pelotons de cavalerie, le quatre-vingt-cinquième de ligne anglais, qui s'était laissé rompre et qui fuyait en désordre, eût été fait entièrement prisonnier.

1817.  
Portugal.

Pendant cet intervalle, l'intrépide Montbrun avait mis en fuite la cavalerie de don Julian : ce chef de partisans qui se tenait ordinairement dans les bois entre Salamanque et Ciudad-Rodrigo, était venu joindre l'armée anglo-portugaise depuis qu'elle avait passé la Coa. L'ennemi développait, en arrière du village, une ligne de vingt escadrons, soutenus par de l'infanterie et douze pièces de canon. Montbrun, continuant de s'étendre par la gauche, chargea cette cavalerie, presque toute anglaise, et la poussa fort loin l'épée dans les reins ; il enfonça deux carrés de la meilleure infanterie anglaise : c'étaient les grenadiers royaux qu'on avait placés de manière à couvrir l'aile droite ennemie pour la défendre de la cavalerie. Ces carrés furent sabrés ; mais une nouvelle charge de l'ennemi, commandée par le général Houston, et le feu de son artillerie, empêchèrent le général Montbrun d'emmener la totalité des nombreux prisonniers qu'il avait faits : il y en avait plus de douze cents.

L'aile droite de l'armée anglaise, battant en retraite, eut pendant près d'une lieue, la cavalerie et l'artillerie légère françaises à ses trousses. D'autre part, la fusillade était engagée sur toute la ligne ennemie ; son centre était vigoureusement attaqué par le comte d'Erlon, dans le haut du village de Fuentès-de-Onoro ; le général anglais ne pouvait pas dégarnir sa gauche, contenue par le général Reynier, et le centre, si fortement pressé dans Fuentès-de-Onoro, se serait trouvé entièrement découvert dès que la droite aurait été rejetée en arrière de Castelbom. Sa retraite, de l'autre côté de la Coa, pouvait, d'un instant à l'autre, être coupée, et il eût été forcé de l'effectuer sous le feu de l'armée française et de la place d'Almeida. Lorsqu'il eut vu sa première ligne en avant de Pozo Bello, ramenée en désordre, et les Français marcher fortement sur sa droite, Wellington donna l'ordre aux équipages et aux parcs de se retirer sur San-Pedro, de l'au-

tre côté de la rivière. On remarquait déjà dans les colonnes ennemies cette incertitude dans les mouvemens, cette vacillation confuse qui précèdent presque toujours la déroute. La cavalerie française ne cessait point de gagner du terrain, et était déjà prête à s'emparer de Castalbom : de trois fortes divisions d'infanterie qui avaient débouché par Pozo Bello, deux entières n'avaient pas encore donné, et l'autre avait peu souffert ; la belle cavalerie de la garde impériale, qui suivait à une petite distance, pouvait se former et charger sur le plateau entre Castalbom et Fuentès. A mesure que l'on avançait de ce côté, le neuvième corps attaquait de front ce dernier village et s'en emparait en partie. L'ardeur des troupes françaises, la position embarrassée de l'ennemi, la difficulté qu'il avait d'effectuer sa retraite, tout semblait, vers les onze heures du matin, promettre une victoire complète au vainqueur de Zurich ; mais, par une fatalité inconcevable, les quatre divisions en avant de Pozo Bello et toute la cavalerie s'arrêtèrent tout à coup au moment de recueillir le fruit de la victoire. Si le prince d'Essling eût alors donné un dernier élan à ses soldats, l'ennemi sortait de son indécision pour prendre la fuite ; mais le général en chef ne se trouvant point alors à portée<sup>1</sup>, le général Loison n'osa prendre sur lui de jeter le sixième corps au milieu des masses ennemies ébranlées, et l'on put dire que la victoire échappait, en ce moment, aux Français vainqueurs.

1811.  
Portugal.

<sup>1</sup> Quelques écrivains ont prétendu que le prince d'Essling, sachant qu'il devait bientôt quitter l'armée, ne voulut point laisser au duc de Raguse, appelé à le remplacer, les glorieux résultats du combat de Fuentès-de-Onoro, et que ce fut par cette raison que les troupes ne reçurent aucun ordre au moment décisif. Cette supposition gratuite, si injurieuse pour le maréchal Masséna, appartient sans doute à quelques Français, détracteurs *obligés* de la gloire nationale. Fidèles à leur système de diffamation, ils se font scrupule de condamner une fausse combinaison stratégique, mais c'est pour articuler, sans hésiter, un fait qui déshonorerait, s'il était vrai, l'immortel défenseur de Gènes.

1811.  
Portugal.

Dès lors l'armée anglo-portugaise, incertaine dans ses mouvemens, eut le temps de se raffermir : Wellington put effectuer un changement de front sur son centre, l'aile droite en arrière ; il rétablit son ordre de bataille, et voyant l'armée française arrêtée tout à coup, il attaqua de nouveau Fuentès-de-Onoro, dont il réussit à occuper fortement la partie haute ; les deux divisions du neuvième corps firent successivement les plus généreux efforts pour en déposter l'ennemi, qui y avait placé sa meilleure infanterie (le régiment des gardes anglaises et les montagnards écossais). Le colonel Chabert, qui commandait une des brigades de la division Conroux, fut atteint d'une balle à la tête en conduisant une des dernières charges, et cette blessure le mit long-temps en danger de perdre la vie. Le général Montbrun qui avait senti l'énormité de la faute que l'on commettait en s'arrêtant au moment décisif, voulut l'empêcher ; mais il ne fut point secondé, et sa cavalerie ne put agir seule. Après cette première faute d'avoir laissé à Wellington le temps de rasseoir son armée, c'eût été en commettre une autre aussi grande, que de l'attaquer une seconde fois. Adossé à la Coa et n'ayant qu'une route pour son artillerie et ses bagages, l'ennemi eût senti la nécessité absolue de vaincre en combattant : le désespoir enfante quelquefois l'héroïsme. On ne saurait donc blâmer, sous ce rapport, la conduite subséquente du prince d'Essling.

Sur les deux heures de l'après-midi, le feu cessa de part et d'autre. Cette affaire, y compris l'attaque de l'avant-veille, coûta aux Français, deux mille hommes hors de combat ; les Anglo-Portugais en perdirent près de quatre mille.

Si nous avons indiqué les fautes que l'on a généralement reprochées au prince d'Essling, de quelle manière expliquerions-nous la conduite de lord Wellington ? Comment un gé-

1811.  
Portugal.

néral toujours si prudent osa-t-il s'exposer à livrer bataille dans la position qu'il avait choisie derrière la Duas Casas ? Vainqueur, la possession d'Almeida justifiait sans doute les plus grands sacrifices ; mais de quel affreux désastre une défaite n'eût-elle pas été suivie : il avait devant lui une armée victorieuse, long-temps forcée de battre en retraite sans avoir été vaincue, et jalouse de venger l'affront de n'avoir pu vaincre ; à dos, une forteresse ennemie, un torrent profond ; plus loin, un pays coupé, montagneux, rempli de défilés sans routes voiturables : voilà par quels chemins il eût été forcé d'effectuer sa retraite ; la perte de son artillerie, de ses bagages, de tout son matériel en devenait une conséquence inévitable, et peut-être ce grand échec eût-il entraîné avec lui une catastrophe générale. On ne pouvait excuser cette conduite du général anglais, qu'en le supposant mal instruit de l'état des forces qu'il avait à combattre : il les jugeait sans doute hors d'état de lutter contre les siennes, son erreur pensa lui coûter cher. Nous avons expliqué plus haut comment la victoire échappa des mains de Masséna, et certes les manœuvres de lord Wellington n'y contribuèrent en rien.

Les Français, il est vrai, étaient restés maîtres d'une grande partie du champ de bataille ; mais cet avantage était à peu près nul, puisqu'il ne changeait rien à la situation d'Almeida : rien n'était décidé pour le ravitaillement de cette place. L'ennemi, connaissant le péril auquel il avait été exposé, consacra les journées des 6 et 7 avril à se retrancher sur tous les points, de telle sorte que sa position en front devint inabordable. Le prince d'Essling ne pouvant plus espérer de communiquer avec cette place, prit le parti de la détruire et d'en sauver la garnison : l'embarras était de faire parvenir des instructions au gouverneur. Il s'agissait de traverser l'armée ennemie et de surmonter tous les périls qui pouvaient survenir dans l'espace de



1811. deux lieues, pour aller remettre au général Brennier l'ordre  
 Portugal. de détruire le matériel de la place, de faire sauter les ouvrages; le gouverneur devait ensuite se faire jour l'épée à la main, en se dirigeant sur Barba-del-Puerco. Quatre hommes de bonne volonté se présentèrent pour ce périlleux message : André Tillet, du sixième d'infanterie légère<sup>1</sup>, fut le seul qui réussit; les trois autres furent massacrés en chemin.

11 mai. *Belle retraite du général Brennier et de la garnison d'Almeida; destruction de cette dernière place.* — Pendant les journées des 8, 9 et 10 mai, les Français occupèrent l'attention de l'ennemi, qui se tint constamment sous les armes dans ses retranchemens, s'attendant à une nouvelle attaque. Cependant l'armée avait déjà consommé le convoi de vivres destiné primitivement pour Almeida; la disette commençait à se faire sentir; et, forcés de s'éloigner, les Français allaient abandonner à l'ennemi une place dont il convoitait si ardemment la conquête. Enfin, le 10, à minuit, une grande explosion se fit entendre : on apprit le 11, au matin, que c'étaient les fortifications d'Almeida qui avaient sauté de manière à n'être plus tenables. Cette opération avait été conduite avec autant d'adresse que de courage par le général Brennier. La garnison, composée de onze cents hommes, sortit de la place vers les dix heures et demie du soir, dans le plus grand silence; son avant-garde arriva sur les postes anglais au moment où commençait l'explosion des mines. Les braves troupes du général Brennier suppléèrent, par la vivacité de l'attaque, à l'infériorité du nombre : elles s'ouvrirent un passage. A la tête de la colonne, constam-

<sup>1</sup> Le chef de bataillon Guingret, dans l'excellent ouvrage qu'il a publié en 1817 sur la guerre de Portugal, donne, page 212, un récit fort intéressant des innombrables dangers auxquels échappa le chasseur Tillet, avant de remplir sa mission.

ment inquiétée dans sa marche , sur ses flancs et sur ses derrières ; malgré l'obscurité de la nuit , l'incertitude des routes, le défaut de guides sûrs, et les attaques continuelles de l'ennemi , le général Brennier se trouva , au point du jour , entre Villar-de-Ciervos et Barba-del-Pueico : il se porta rapidement sur San-Felicès. Là , il traversa l'Agüeda sous la protection du général Reynier , avec lequel il opéra sa jonction, au moment même où les Anglo-Portugais , qui avaient atteint les derniers pelotons de sa petite colonne , se disposaient à l'écraser entièrement.

1811.  
Portugal.

L'issue de cette entreprise au milieu de tant d'obstacles couvrit d'une gloire nouvelle le général Brennier et les intrépides soldats qu'il avait sous son commandement , et fut un sujet d'humiliation et de honte pour l'armée ennemie , qui regardait la garnison d'Almeida comme une proie qui ne pouvait lui échapper.

La bataille de Fuentès-de-Onoro , quoique infructueuse , fut cependant à la gloire des armes françaises : elle apprit au général ennemi à ne plus se fier au nombre ; il sut alors tout ce qu'il risquait en s'écartant de son plan de prudence pour tenter les hasards d'une bataille rangée. Cette affaire, qui pouvait amener les plus grands résultats, n'eût réellement aucune influence sur la destinée d'Almeida. L'adresse du soldat Tillet, la bravoure de la garnison et les dispositions énergiques du général Brennier, seules en décidèrent. La bataille de Fuentès-de-Onoro , doit d'ailleurs être considérée comme la dernière opération de la campagne de Portugal.

*Le maréchal duc de Raguse remplace le prince d'Essling dans le commandement de l'armée ; fin de la campagne de Portugal.* — Le maréchal duc de Raguse , qui depuis le 7 était venu remplacer le prince d'Essling , fit rentrer, le 11 mai , l'armée française dans ses divers cantonnemens ; elle

7 mai.

1811.  
Portugal.

séjourna quelque temps dans les environs de Salamanque ; pour se refaire des longues fatigues qu'elle venait d'essuyer.

L'expédition de Portugal offrait , sans contredit , des difficultés insurmontables qui ont pu amener de grandes fautes ; mais aux yeux mêmes des ennemis de la France, elles ont augmenté la haute réputation de ses armes. On a voulu poser en principe que les résultats de cette fameuse campagne avaient été la perte de la meilleure partie de l'armée française en Espagne : ce fait est faux de tout point. Les armes françaises n'éprouvèrent aucun revers en Portugal. L'ennemi évita constamment d'en venir aux mains en bataille rangée , si ce n'est à Fuentès-de-Onoro ; il n'opposa partout, au prince d'Essling, qu'une force d'inertie , des combinaisons défensives ; et des obstacles puisés dans la localité déterminèrent seuls la retraite de ce maréchal. Une seule question reste à faire , et l'expérience des faiblesses humaines en donnera la solution : soldat intrépide et vigilant , capitaine habile , pourquoi le maréchal Ney n'était-il plus là pour recueillir les lauriers que le vainqueur de Zurich laissa échapper de ses mains à Fuentès-de-Onoro ?

---

## CHAPITRE VI.

SUITE DE L'ANNÉE 1811.

Suite des opérations de l'armée française du midi en Espagne. — Prise d'Olivença. — Bataille de la Gebora. — Prise de Badajoz. — Reddition des forteresses d'Albuquerque, Valencia, Campo - Mayor. — Continuation du siège de Cadix; bataille de Chiclana. — Reprise d'Olivença par les Anglais. — Blocus de Badajoz. — Bataille d'Albuhera. — Levée du siège de Badajoz par les Anglo-Portugais. — Réoccupation d'Olivença par les Français. — Combat d'Elvaz. — Tentatives des Espagnols sur Niebla et sur Séville. — Tentatives infructueuses de l'armée de Murcie et des troupes espagnoles du camp de Saint-Roch. — Le général Godinot échoue devant Tarifa et se brûle la cervelle. — Suite des opérations de l'armée française dite *de Portugal*. Le maréchal duc de Raguse fait lever aux Anglais le siège de Ciudad-Rodrigo. — Affaire d'Arroyo-Molinos. — Les Anglais s'avancent en Estramadure; belle retraite du capitaine Neveu. — Siège de Tarifa. — Les Espagnols sont battus dans les environs du camp de Saint-Roch.

Au commencement de la campagne de 1811, malgré la retraite de l'armée du maréchal prince d'Essling qu'ils pouvaient déjà prévoir, et les grandes difficultés que présentait le siège de Cadix, les Français espéraient plus que jamais, ainsi que nous l'avons déjà dit, l'entière soumission du reste des Espagnes, où leurs armes étaient victorieuses sur presque tous les points, et la fin prochaine d'une guerre qui leur avait déjà coûté tant de fatigues et de sang.

A cette époque, le duc de Dalmatie, après avoir pacifié et organisé l'Andalousie, avait établi à Séville le centre de ses opérations. Les troupes, postées militairement, occupaient tous les villages qui se trouvent sur la route depuis la Sierra-Morena jusqu'à Matagorda.

1811.  
Espagne.

1811.  
Espagne.

Ayant mis alors son gouvernement à l'abri d'un coup de main, et laissé le duc de Bellune, avec une partie du premier corps, sous les murs de Cadix, le maréchal Soult marcha, à la tête d'une réserve de cinq à six mille hommes, sur l'Estramadure. Son but principal était de menacer Elvas, d'appuyer le siège de Badajoz, et de forcer les Anglais à dégarnir le Portugal pour prévenir sa jonction avec le prince d'Essling; mais, avant de chercher à pénétrer jusqu'au Tage, l'habile maréchal sentit la nécessité d'avoir en son pouvoir quelques places fortes qui assurassent ses communications avec les troupes de l'Estramadure et de l'Andalousie. En conséquence, il résolut de s'emparer d'Olivença, qui deviendrait une place d'armes pour soutenir ses opérations ultérieures.

Le cinquième corps d'armée, ainsi que plusieurs détachemens d'infanterie et une forte réserve de cavalerie, étaient réunis vers Llerena. Le 3 janvier, l'avant-garde rencontra à Usagre l'arrière-garde ennemie qui se reployait en toute hâte. Cette arrière-garde fut attaquée et culbutée. Mendizabal et la Carrera, qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, avaient succédé au marquis de la Romana, étaient à la tête de sept mille hommes d'infanterie et de deux mille cinq cents chevaux portugais et espagnols. A la nouvelle du mouvement du maréchal, ils précipitèrent leur retraite sur Almendralejo et Mérida, pendant que la division du général Balesteros, forte aussi de cinq à six mille hommes, cherchait à gagner le midi de l'Andalousie, vers Moguer; mais le duc de Trévise avait reconnu la marche de ce dernier : il le fit aussitôt attaquer par une brigade d'infanterie et le deuxième de hussards. Après deux heures de combat, Balesteros fut enfoncé et poursuivi dans la direction de Fregenal, après avoir perdu beaucoup de monde. Les colonnes françaises arrivèrent le 5 à Zafra et à los Santos. La division Gazan fut détachée pour poursuivre le corps de Balesteros sur la gauche : elle ne par-

vint à joindre ce chef que le 25 janvier à Villanova de Castillejos. Balesteros avait engagé son artillerie et sa cavalerie par la route de Puamogo, de sorte qu'il fut pris au dépourvu et attaqué aussitôt avec impétuosité. Sa position fut enlevée à la baïonnette, et ses troupes tellement maltraitées, que très-peu réussirent à se mettre en sûreté sur le territoire portugais. Dès le 7 du même mois, le duc de Dalmatie s'était porté sur Merida, d'où la brigade du général Briche avait chassé la veille la cavalerie espagnole, qui se retirait par la rive gauche de la Guadiana, tandis que Mendizabal, avec la cavalerie portugaise, se hâtait de rentrer à Badajoz par la rive gauche. Après avoir nettoyé la rive droite de la rivière, poussé sa colonne jusque sur Albuquerque, le général Briche poursuivit l'arrière-garde ennemie, qui fut atteinte et sabrée à la Botoa.

1811.  
Espagne.

*Prise d'Olivença.* — Le duc de Dalmatie ayant appris en même temps que l'ennemi venait de jeter une garnison de trois mille hommes dans la place portugaise d'Olivença, fit aussitôt ses dispositions pour profiter de la terreur répandue chez les alliés. Sans attendre son artillerie de siège retardée par les pluies et les mauvais chemins, il fit marcher, le 11, la division Girard sur cette ville; le 12, la tranchée fut ouverte, et le 21, avec les seuls moyens de l'artillerie et du génie de l'avant-garde, le chemin couvert était couronné devant le bastion n°. 8. Une division d'artillerie de siège étant arrivée sur ces entrefaites, elle fut mise en batterie pendant la nuit. L'ennemi tenta de faire une diversion, le 20, en attaquant avec toute sa cavalerie, le général Briche, placé en observation à Talavera-la-Roa; mais il fut repoussé vigoureusement jusque près de Badajoz. Le 22, au matin, la batterie de brèche fut démasquée : au bout de deux heures elle commençait à produire un grand effet, lorsque le gouverneur, ayant déjà épuisé ses faibles provisions, demanda à capituler. Il lui fut répondu qu'ayant refusé le premier

22 janvier.

1811.  
Espagne.

jour les propositions qu'on lui avait faites , il ne pouvait plus être reçu qu'à discrétion. Un instant après , il se présenta en avant de la porte avec son état-major , et se soumit avec toutes les troupes sous son commandement , au nombre de trois mille hommes. On trouva dans la place dix-huit pièces de canon en état et beaucoup de projectiles.

Olivença tombait ainsi au pouvoir des Français , malgré les efforts et sous les yeux mêmes des généraux Mendizabal et la Carrera.

Le maréchal Soult porta de suite ses troupes sur la Guadiana , et le cinquième corps marcha spécialement sur Badajoz. Le 26 , tous les postes ennemis s'étaient reployés , et l'investissement de la place fut formé. Après quelques escarmouches dans lesquelles les Espagnols perdirent quatre canons , beaucoup de voitures chargées et quelques centaines de prisonniers , Badajoz se trouva dès-lors complètement bloqué sur la gauche de la Guadiana par l'infanterie française , tandis que les communications avec le Portugal étaient partiellement interrompues par la cavalerie qui passa la rivière à gué , le 27. Deux jours après , le siège commença ; le 31 , l'ennemi tenta une forte sortie et fut repoussé avec perte par le général Girard. Le 3 février , une nouvelle sortie fut de nouveau repoussée ; le 7 , une troisième tentative eut lieu : au même instant la Carrera cherchait à s'emparer des redoutes de Picurina. Le général Gazan rendit tous ces efforts inutiles : l'ennemi fut contraint de se réfugier dans la place avec perte de plus de douze cents hommes hors de combat et cent cinquante officiers tués ou blessés.

Le 11 , à deux heures de l'après-midi , le duc de Dalmatie ordonna l'attaque du fort de Pardaleras : ce fort renfermait quatre cents hommes de garnison. Situé à cinquante toises de la place assiégée , il couvrait sa droite ; les batteries françaises , après un feu vif et bien dirigé , parvinrent à démonter plu-

sieurs pièces à l'ennemi. A huit heures du soir, le maréchal fit réunir dans la tranchée une colonne de deux cents grenadiers et une autre de deux cents voltigeurs des vingt-unième et cent troisième régimens, à la tête desquels marchèrent les capitaines Auguste Petiet<sup>1</sup> et Choiseul<sup>2</sup>, ses aides-de-camp, avec quarante sapeurs aux ordres du capitaine Coste. Ces deux colonnes, profitant de l'obscurité de la nuit, sortirent en silence de la tranchée sans tirer un seul coup de fusil : tandis que l'une descendait par une rampe dans le fossé, l'autre brisait les palissades. Les soldats, suivant alors à l'envi l'exemple des officiers qui les dirigent, se laissent tomber dans la contrescarpe, s'emparent de la poterne au milieu d'un feu terrible de mousqueterie : les voltigeurs se réunissent dans l'intérieur de la couronne du fort, pénètrent jusqu'aux batteries et tuent une partie de la garnison à coups de haïonnette : le reste cherche son salut dans la fuite, et se jette dans Badajoz. Cependant, contre l'usage de la guerre dans une ville prise d'assaut, les soldats français accordèrent la vie aux Espagnols qui mirent bas les armes, et ramenèrent au camp une soixantaine de prisonniers.

1811.  
Espagne.

Cette affaire fit tomber au pouvoir des assiégeans, cinq pièces de canon et un obusier avec leur approvisionnement.

*Bataille de la Gébora.* — Pendant que ces événemens avaient lieu, la Carrera et Mendizabal avaient établi leur camp sur les hauteurs en arrière de la Gébora, ayant leur droite sous la protection du fort de San-Christoval, sur la rive droite de la Guadiana. Ils se croyaient inexpugnables dans la position qu'ils occupaient, et jouissaient avec sécurité de leurs communications avec les forteresses portugaises d'Elvas et de Campo-Mayor, que le général en chef anglais avait

19 février.

<sup>1</sup> Aujourd'hui colonel d'état-major.

<sup>2</sup> Aujourd'hui colonel des chasseurs de la Somme.



1811.  
Espagne.

fait mettre dans un état de défense respectable. Le maréchal Soult se prépara à les faire attaquer dans cette position ; mais comme l'ennemi avait fait sauter le pont sur la Gébora, il fallut forcément attendre que les eaux de la Guadiana et de la Gébora , qui s'étaient répandues dans les terres , fussent écoulées , et les moyens de passage assurés. Le 18, les Français parvinrent à passer sur la rive droite de l'infanterie et du canon. Les Espagnols , incommodés par les obus qu'on lançait dans leur camp par-dessus la ville et le fort San-Christoval , se hasardèrent à porter leurs forces sur la gauche, hors de la protection des feux du fort : vers midi, ils plièrent leurs tentes et établirent un nouveau camp à douze cents toises plus loin. D'après les ordres du duc de Dalmatie, le 19, avant le jour , le duc de Trévise fit passer la division de cavalerie du général Latour-Maubourg aux gués de la Gébora, au-dessus du pont, que, deux jours auparavant, l'ennemi avait détruit : cette cavalerie se porta rapidement sur la route de Badajoz à Campo-Mayor , débordant ainsi l'aile gauche de la ligne ennemie , avec laquelle elle s'engagea aussitôt ; le colonel Vinot à la tête du deuxième régiment de hussards fit une charge brillante , et pénétra un instant dans le camp, d'où il ramena des prisonniers. Pendant ce temps, le duc de Trévise faisait repousser quelques postes que l'ennemi avait laissés près du pont coupé ; et l'infanterie sous les ordres du général Girard , ainsi que l'artillerie légère , franchissaient la Gébora à deux autres gués à droite et à gauche du pont, malgré la rapidité du courant, et bien que la troupe eût de l'eau jusqu'à la ceinture. Aussitôt que les colonnes furent formées, le duc de Trévise donna ordre au général Girard de se diriger sur la droite de l'ennemi et de gagner la hauteur en se plaçant entre lui et le fort de San-Christoval. Cette droite formée, le général Girard devait changer de direction à droite, et se rabattre sur le gros de l'armée ennemie, tandis que le général

Latour-Maubourg, avec sa cavalerie, l'attaquerait par son flanc gauche et ferait en sorte de l'entamer. Ce double mouvement s'exécuta avec autant de rapidité que de précision, malgré la vivacité du feu de l'ennemi : les trente-quatrième et quatre-vingt-huitième régimens, formant la brigade du général Philippon, étaient en première ligne et avaient un bataillon déployé et deux autres en colonne; le centième suivait en réserve à demi-distance de ligne; une compagnie du troisième d'artillerie légère marchait en deux batteries, à hauteur de l'infanterie. A cent pas, le feu des troupes françaises commença, et elles le continuèrent sans interrompre leur mouvement, une partie ayant cependant la baïonnette croisée, jusqu'à ce que toutes les masses de l'ennemi eussent été enfoncées et mises en déroute; la cavalerie, qui suivait sur les derrières de l'ennemi les progrès de l'infanterie, exécuta alors plusieurs charges à fond qui mirent le comble au désordre des Espagnols : deux grands carrés qu'ils avaient formés furent successivement enfoncés aux cris de *vive l'empereur*. A cet instant, la déroute devint générale; à dix heures du matin, les deux divisions espagnoles, qui, douze jours auparavant, étaient arrivées de Lisbonne, n'existaient plus : neuf cents des leurs étaient étendus sur le champ de bataille; six drapeaux, dix-sept pièces de canon, vingt caissons et cinq mille deux cents prisonniers étaient au pouvoir de l'armée française; ce qui put échapper se jeta confusément dans Elvas et dans Badajoz. Les généraux Mendizabal, la Carrera et don Carlos d'España étaient dans le second carré, et se sauvèrent dans la première de ces places; douze cents hommes de cavalerie anglaise trouvèrent leur salut dans une prompte fuite : ils marchèrent d'un trait jusqu'à Elvas, les Français n'en purent joindre qu'une centaine, qui furent sabrés.

Parmi les prisonniers, on comptait trois cent cinquante officiers, dont le lieutenant-général espagnol Virnez, quatre

1811.  
Espagne.

1817.  
Espagne.

brigadiers généraux et quinze colonels ou lieutenans-colonels, ainsi que plusieurs officiers de l'état-major de Mendizabal.

La perte des Français ne s'éleva pas au-delà de quatre cents hommes tués ou blessés.

Il nous serait impossible de citer nominalemeut tous les braves qui se distinguèrent en cette occasion par leur intrépidité et par leur belle conduite. Le duc de Trévise crut devoir appeler les faveurs de son souverain sur les généraux Girard, Latour-Maubourg, Briche, Philippon, Bouvier-des-Eclats; sur les colonels Raimond, Veilande, Quiot, Chamorin, Vinot, Desmarets, Muller, Hulot; sur les chefs d'escadron Tholosé, Saint-Chamans; les capitaines Petiet, Choiseul, Bory-Saint-Vincent et une foule d'autres officiers qui rivalisèrent de valeur et d'intelligence. Nous ne passerons point sous silence l'action éclatante du lieutenant Lanchon, porte-aigle au trente-quatrième régiment, qui arriva un des premiers dans le camp ennemi encore occupé, et y planta son aigle. Dans l'instant, les braves du trente-quatrième l'entourèrent et la position fut enlevée.

11 mars.

*Prise de Badajoz.* — La victoire de la Gébora réduisait Badajoz au même état qu'au commencement du siège : elle ouvrait, pour ainsi dire, les portes de cette place aux Français, par la facilité qu'ils avaient alors de la cerner complètement sur la droite de la Guadiana; et, par le découragement que devait inspirer aux assiégés la destruction des seules troupes chargées de les protéger. Ainsi délivré de l'inquiétude d'une armée en campagne, le maréchal Mortier poursuivit le cours des opérations du siège. Les Français, après s'être établis dans les ouvrages extérieurs, tirèrent une parallèle à droite et à gauche et formèrent des batteries contre la ville même. Les approches étaient encore éloignées de vingt verges du chemin couvert quand on découvrit, le 28 février, par la hardiesse des capitaines Bagnac et Saint-Denis,

et du sergent de mineurs Peremony, qui s'y jetèrent pour le reconnaître, que ce chemin n'était point occupé la nuit par l'ennemi. En conséquence, la nuit suivante, la crête du glacis fut couronnée à la sape volante.

1811.  
Espagne.

La nuit du 8 mars, la contrescarpe du fossé du ravelin sauta ; et le ravelin lui-même, étant abandonné par la garnison, fut pris sans combat. Le 9, on battit en brèche ; le 10, la brèche était praticable. Le duc de Trévise fit toutes les dispositions nécessaires pour donner l'assaut. Néanmoins, avant d'en venir à cette dernière extrémité, toujours funeste aux deux partis, il fit sommer le gouverneur : c'était alors le général Ymas : le gouverneur titulaire, Ménacho, nommé par la junte suprême, ayant été tué dans la dernière sortie de la garnison, qu'il avait voulu commander en personne, en raison de l'extrême importance de son but. Il s'agissait d'empêcher les Français de couronner le chemin couvert. Le général Ymas, convaincu de l'impossibilité d'une plus longue résistance, rendit la place le 11. La garnison, forte de neuf mille hommes, fut déclarée prisonnière de guerre. Toutefois, le général en chef et le duc de Trévise, voulant lui donner une preuve d'estime pour la belle défense qu'elle leur avait opposée, consentirent, dans un des articles de la capitulation, à ce qu'elle sortît par la brèche avec les honneurs de la guerre, tambours battant, mèche allumée, ayant deux pièces de campagne en tête de la colonne, qui dut déposer ses armes sur les glacis. Cet article reçut son plein et entier effet. Les Français trouvèrent en batterie ou dans l'arsenal cent soixante-dix pièces de canon, mortiers ou obusiers, de divers calibres ; quatre-vingt mille livres de poudre, trois cent mille cartouches d'infanterie et beaucoup de projectiles, ainsi que deux équipages de pont en très-bon état.

Le duc de Dalmatie ayant appris que l'armée de Portugal opérait sa retraite vers l'Espagne, abandonna ses projets sur

1811. Elvas, et rentra en Andalousie, après avoir nommé le général Espagne. Philippon gouverneur de Badajoz, où l'on plaça une bonne garnison.

15-27 mars. *Prise des forteresses d'Albuquerque, Valencia, Campo-Major.* — Le duc de Trévise, que le maréchal Soult laissa avec le cinquième corps en Estramadure, chercha à pacifier entièrement cette province et à s'emparer des forteresses que l'ennemi tenait encore sur la frontière de l'Alentejo. Il se porta sur Campo-Major, Albuquerque et Valencia, dans l'intention de les enlever, de les détruire, et d'ôter ainsi de nouveaux points d'appui aux corps qu'il savait devoir être envoyés contre lui de Lisbonne. Le général Latour-Maubourg, envoyé sur Albuquerque, se rendit maître de ce fort le 15 mars. La garnison, forte de huit cents hommes, fut faite prisonnière de guerre. On trouva dans la place dix-sept pièces de gros calibre en bronze; elles furent transportées à Badajoz : le fort fut rasé et mis hors d'état de servir.

Un autre détachement français surprit en même temps Valencia, et s'empara de sept pièces de bronze, qui furent brisées faute de transport.

Pendant ce temps, le duc de Trévise faisait ouvrir la tranchée devant Campo-Major. Le major espagnol qui en était gouverneur n'avait avec lui que trois cents hommes; il fit cependant une telle démonstration de résistance, qu'il força les Français à un siège régulier. Dès le 15, deux batteries furent établies contre le bastion San-Joao; le 17, le bombardement commença; le 21, la brèche étant praticable, la place fut sommée pour la seconde fois et se rendit : la garnison fut déclarée prisonnière et dut sortir avec les honneurs de la guerre. Le duc de Trévise fit aussitôt sauter les fortifications de la ville. Sur cinquante-deux pièces de canon qui étaient dans cette place, trente-sept seulement furent dirigées sur Badajoz : les quinze autres furent brisées, parce

que l'on n'eut pas le temps d'effectuer leur transport. Il fut interrompu par l'approche d'un corps anglo-portugais sous les ordres de Beresford.

1811.  
Espagne.

On peut juger ici quelle terrible atteinte la retraite de Portugal avait portée au succès des armées françaises en Espagne : elle permit au général Wellington de disposer des nouvelles troupes qu'il avait reçues d'Angleterre. Le noble lord, au lieu de poursuivre Masséna, dirigeait alors ses colonnes sur l'Estramadure, que le maréchal Soult venait de conquérir. Leur arrivée mit le duc de Trévise dans la nécessité de faire un mouvement en arrière pour prendre position sur la Caya.

Cependant, la nouvelle de la défaite de Mendizabal ralentit la marche de Beresford. Ce ne fut que lorsqu'il eut reçu de nouveaux renforts, que ce général crut pouvoir repasser le Tage, à Tancos, le 17 mars. Il se trouvait à la tête de quinze mille Anglo-Portugais, dont deux mille de cavalerie : il prit sa route par Ponte-de-Sor, Crato, Portalegre, et arriva à Campo-Mayor le 27. Le général Latour-Maubourg, avec cinq cents chevaux et deux bataillons du centième de ligne, était resté en observation près de cette place. A l'approche des coureurs de l'armée anglaise, il se replia sur Badajoz. Déployant dans cette occasion autant de courage que d'habileté, avec ses cinq cents chevaux, il tint quelque temps en échec une bonne partie de l'armée anglaise, et fit plusieurs charges heureuses. Cependant, profitant de sa supériorité numérique, un parti de grosse cavalerie ennemie et le treizième léger de dragons anglais s'avancèrent sur les deux bataillons du centième, commandé par le colonel Quiot, et les chargèrent vigoureusement ; mais ceux-ci, sans s'étonner, se formèrent en carré, et reçurent les Anglais avec un feu tellement soutenu, que fort peu arrivèrent jusqu'au premier rang du carré, qui avait croisé la baïonnette. Le général Latour-

1811.  
Espagne.

Maubourg parvint à effectuer sa retraite sur Badajoz. Dans cette affaire, les dragons anglais couvrirent le champ de bataille de leurs morts. Ce combat glorieux contre un ennemi si supérieur en nombre, ne coûta guère aux Français que deux cents hommes tués ou blessés.

Févr.-Mars.

*Continuation du siège de Cadiz.* — Pendant que le prince d'Essling se disposait à quitter Santarem pour rentrer en Espagne, et que d'autre part les maréchaux Soult et Mortier obtenaient des succès éclatans dans l'Estramadure espagnole, le duc de Bellune était demeuré chargé de la conduite du siège de Cadiz. Le grand éloignement qui la séparait des assiégeans, ne mettait plus cette ville commerçante et guerrière à l'abri de leur artillerie. On avait coulé des mortiers d'une dimension nouvelle, qui lançaient des bombes jusque dans l'intérieur de Cadiz, et menaçaient ses édifices d'une destruction prochaine. Toutefois, l'assemblée des *cortès*, réunie dans ce dernier boulevard de l'Espagne, était loin de se laisser abattre ; les généraux espagnols, d'accord avec les Anglais, conçurent même le hardi projet de profiter de l'éloignement du maréchal Soult pour délivrer l'Andalousie. En conséquence, ils combinèrent cette grande opération, dont le but était de faire lever le siège, en prenant toutes les lignes des Français à revers, tandis qu'elles seraient attaquées de front par la garnison, et que les vaisseaux, les chaloupes canonnières menaceraient tous les points de débarquement. Balesteros devait, en même temps, s'emparer de Séville, et le poste important de Ronda, situé au milieu de la Sierra de ce nom, devait être surpris par les nombreux montagnards des environs, qui étaient dans un état continuel d'insurrection ; en outre, cette entreprise mettait le duc de Dalmatie dans l'impossibilité de jeter un corps en Portugal pour secourir le prince d'Essling. Les Espagnols ne négligèrent rien de ce qui pouvait contribuer au succès de leur entreprise ; néanmoins

le duc de Bellune parvint à faire échouer ce vaste plan. Ce chef n'avait alors sous son commandement que les seules troupes de siège ; les autres généraux qui commandaient dans le royaume de Grenade et en Andalousie, se trouvaient indépendans, et le maréchal Victor ne pouvait employer leurs troupes que de gré à gré : ce qui, d'après le système de guerre adopté, le réduisait à ses propres forces.

1811.  
Espagne.

Le 20 février, une expédition fut embarquée dans la rade de Cadix : elle était forte de cinq mille Anglais, tirés de Cadix et de Gibraltar, et de douze mille Espagnols, pris sur différens points fortifiés de la côte. Le général Pena<sup>1</sup> avait le commandement en chef de l'armée alliée. Partis de Cadix le 21, les Anglais débarquèrent à Algesiras, et se réunirent à Tarifa avec les Espagnols, qui n'y arrivèrent que le 27, à cause de la contrariété des vents. L'armée coalisée se mit en marche, le 28, dans la direction de Chiclana, par Barbate et Vejer de la Frontera. Le délabrement des routes et la difficulté du transport de l'artillerie retardèrent ce mouvement, et ce ne fut que le 4 mars que l'ennemi eut connaissance des postes français près de Chiclana. La veille, il y avait eu de fortes escarmouches.

*Bataille de Chiclana.* — Le 5, l'armée combinée continua de manœuvrer dans le dessein d'enlever les lignes de Santi-Petri. Le général Villate attaqua les Espagnols : les voltigeurs du quatre-vingt-quinzième régiment culbutèrent l'ennemi et détruisirent les ouvrages qu'il avait commencés. Les alliés perdirent, dans cette première attaque, plus de trois cents hommes ; les Français ne laissèrent que quelques-uns des leurs sur le champ de bataille. Cependant l'ennemi continuait son mouvement sur Chiclana, où il savait qu'étaient les dépôts, les magasins et le quartier-général de l'armée

5 mars.

<sup>1</sup> Le même qui avait coopéré au succès de Baylen.



1811.  
Espagne.

française. Le duc de Bellune , jugeant que le projet des coalisés était de le forcer , fit alors retirer ses postes , se concentra et prit position à Chiclana même , où il avait établi sa réserve , composée de la première brigade de la division Ruffin , et de la deuxième de la division Leval. L'intention première du maréchal Victor avait été d'attendre l'ennemi ; mais apercevant les premières colonnes anglo-espagnoles qui arrivaient déjà près de Santi-Petri , il résolut de prendre l'offensive , et marcha brusquement à leur rencontre avec les deux brigades de réserve , trois escadrons de cavalerie , deux batteries d'artillerie , le tout formant environ six mille hommes. La position que le maréchal s'était ménagée , lui donnait cet avantage , que , débouchant par les bois , presque sur les derrières de l'armée combinée , il ne laissait point apercevoir d'abord son infériorité numérique aux Espagnols. Cette manœuvre habile réussit : tout ce qui se présenta fut culbuté ; le corps ennemi fut acculé à la mer. Par là son projet avait déjà échoué en partie. Le duc de Bellune , étant arrivé jusqu'au bord de la mer , aperçut la position importante de Barrosa occupée par les Anglo - Espagnols. Il ordonna au général Ruffin d'enlever cette hauteur , qui fut emportée au pas de charge avec plusieurs pièces de canon et des prisonniers. Il se porta alors sur le flanc de l'ennemi , vers la mer , en même temps que la brigade de la division Villate , qui s'était emparée de la tête de pont de Santi-Petri , se portait sur la tête de la colonne : ces trois brigades de l'armée française avaient ainsi enveloppé l'arrière-garde des alliés.

Cependant le général anglais , Graham , qui était alors en marche pour se rendre à Bermeja , ayant appris par ses flanqueurs que les Français marchaient sur Barrosa , et reconnaissant combien sa position deviendrait fâcheuse s'ils parvenaient à s'emparer de cette hauteur , fit sur-le-champ une contremarche afin de soutenir les troupes qui gardaient

Barrosa. Malgré toute la célérité que le général anglais mit à exécuter son mouvement, le général Ruffin avait déjà culbuté les Espagnols et s'était établi sur la hauteur. Dès-lors Graham se décida à prendre la défensive et présenta quatre lignes d'environ trois mille hommes chacune. Aussitôt que le duc de Bellune vit que la force des ennemis était si considérable, et que les Anglais en formaient une grande partie, il ordonna à la brigade du général Villate de laisser ouverts les débouchés de l'île de Léon, et de se porter sur sa droite; et au général Ruffin d'évacuer la hauteur et de se serrer à sa gauche, n'espérant plus envelopper l'ennemi; se bornant à établir une ligne parallèle à la mer, et contenant une division espagnole qui avait été coupée, par un détachement de quinze cents hommes, du gros de l'armée ennemie; mais, avant que l'ordre du général en chef ne lui fût parvenu, le général Ruffin en était déjà venu aux mains avec le général Graham. Les troupes des deux nations rivales, après un feu terrible d'artillerie et de mousqueterie, se chargèrent avec rage à la baïonnette, et déployèrent un courage incroyable. Le général Ruffin repoussa d'abord, avec la plus grande vigueur, deux attaques successives, dans lesquelles les Français étaient toujours un contre deux; mais ayant été mortellement blessé dans la seconde de ces attaques, le brave Ruffin fut obligé de rester sur la hauteur avec une centaine de soldats également blessés. Cet événement jeta quelque désordre dans la brigade qu'il commandait, elle parvint néanmoins à se reformer et à se joindre à la gauche du duc de Bellune. Des attaques successives eurent lieu sur le centre des Français; mais toutes les fois que les ennemis se présentèrent, ils furent culbutés. Constamment déjoués dans leur projet de se porter sur Chiclana, contenus près de la mer, voyant que tous leurs efforts avaient échoué, et que le champ de bataille était couvert de leurs morts, ils profitèrent du mouvement du général Villate, et rentrèrent

1811.  
Espagne.

1811.  
Espagne.

dans l'île de Léon , sans s'occuper davantage de la division espagnole déjà coupée , et qui se trouva ainsi séparée de Cadiz. Cette division ayant erré toute la journée du lendemain , parvint , pendant la nuit , à rentrer dans l'île de Léon , le blocus n'ayant pu être rétabli sur ce point , par le maréchal Victor , que dans la journée du surlendemain.

Le feu avait cessé , de part et d'autre , à trois heures de l'après-midi , le soir même la colonne française rentra dans ses retranchemens. La bataille de Chiclana fut très-meurtrière , parce que l'on s'y battit , de part et d'autre , avec l'acharnement le plus vif : les Français y firent des prodiges de valeur et se couvrirent de gloire. On put juger , dans cette occasion , combien la science du chef et l'énergie du soldat peuvent suppléer au nombre , puisque dix bataillons français seulement parvinrent à se maintenir dans leurs positions , et forcèrent un ennemi bien supérieur à rentrer dans la place. Le maréchal Victor prit à Chiclana trois drapeaux et quatre pièces de campagne ; les alliés perdirent trois mille cinq cents hommes tant tués que prisonniers ; du côté des Français , on évalua la perte à deux mille cinq cents hommes hors de combat , parmi lesquels se trouvèrent plusieurs officiers de rang : le général de brigade Chaudron-Rousseau et le colonel Autié , tous deux officiers fort distingués , furent du nombre des morts. Le général Ruffin avait été fait prisonnier <sup>1</sup> : conduit en Angleterre , il mourut à la vue des côtes , par suite de sa blessure , qui avait été négligée. Le premier bataillon du huitième régiment de ligne français , ayant été chargé dans un bois d'oliviers où il s'était engagé en tirailleurs par ordre du général en chef , son porte-drapeau fut tué , et l'aigle tomba au

<sup>1</sup> La blessure reçue par ce digne général à Barrosa , ayant mis momentanément du désordre dans la colonne qu'il commandait , il fut abandonné , ainsi que les blessés avec lesquels il se trouvait sur la hauteur.

pouvoir de quelques soldats du quatre-vingt-septième anglais. Les vingt-quatrième, cinquante-quatrième et quatre-vingt-seizième régiment de ligne français furent cités honorablement par le maréchal Victor, dans son rapport à l'empereur.

1811.  
Espagne.

Pendant que ceci se passait à Chiclana, l'amiral Keath avait aussi dirigé des armemens pour menacer plusieurs points de la côte, afin d'y retenir les troupes françaises et de diminuer les forces disponibles contre l'armée expéditionnaire : le 6, les vaisseaux anglais attaquèrent sur toute la ligne ; ils opérèrent plusieurs débarquemens, qui furent partout repoussés l'épée dans les reins ; quatre chaloupes canonnières et plusieurs pémiches furent coulées bas.

Les alliés échouèrent complètement dans leur entreprise sur Chiclana ; les troupes de Graham et de Pena ne se retirèrent dans Léon et dans Cadix qu'après avoir éprouvé une perte immense. On ne saurait guère révoquer en doute que leur défaite n'eût entraîné bien d'autres résultats, si le duc de Dalmatie, en se portant en Estramadure, eût laissé toute l'Andalousie et le royaume de Grenade sous les ordres immédiats du duc de Bellune, comme il était convenable de le faire : celui-ci aurait pu disposer alors du quatrième corps, ainsi que des troupes sous les ordres des généraux Godinot et Darricau, pour faire garder son immense ligne, qui embrassait plus de trente milles de pays ; pour repousser les attaques vraies ou fausses faites sur tous les points, et faire face au corps d'armée qu'il avait devant lui. En effet, tandis que les Anglo-Espagnols avaient réuni tous leurs moyens, le quatrième corps et le corps détaché que commandait le général Godinot<sup>1</sup>, c'est-à-dire plus de vingt-deux mille hommes restèrent oisifs dans une affaire aussi décisive.

<sup>1</sup> Ce détachement assurait les communications du premier corps d'armée avec le quatrième.

1811.  
Espagne.

Le général Sebastiani supposa que le débarquement d'Algésiras menaçait sa droite, en même temps que les insurgés du royaume de Murcie pouvaient attaquer sa gauche. Ce ne fut que plus tard qu'il apprit que le débarquement se dirigeait sur Chiclana et sur la gauche du blocus. Si une des divisions du quatrième corps eût pris en queue le corps ennemi, le duc de Bellune, loin de prescrire au général Villate de se porter sur sa droite, se fût au contraire opposé de tout son pouvoir à l'introduction des troupes anglaises dans l'île de Léon et dans Cadix.

Selon le plan que s'étaient tracé les alliés, Balesteros marchait en même temps sur Séville, avec les débris échappés au combat de Castillejos. Le général Darricau<sup>1</sup>, qui commandait dans la capitale de l'Andalousie, le repoussa et le poursuivit, après lui avoir fait bon nombre de prisonniers. L'insurrection de la Sierra de Ronda n'eut pas un plus heureux succès, et le brave colonel du deuxième de hussards, Vinot, qui commandait dans cette partie, réussit à disperser les montagnards, bien qu'il n'eût à sa disposition que des forces peu considérables. Aussitôt que le général Sebastiani eut acquis la certitude que l'ennemi se proposait d'attaquer le premier corps, il envoya une division sur Cadix; le général Godinot, de son côté, fit aussi partir neuf bataillons; mais ces renforts arrivèrent trop tard, les généraux Pena et Graham étaient déjà rentrés dans les murs de Cadix.

L'affaire de Chiclana devint une source féconde de mécon-

<sup>1</sup> Nous avons omis, bien involontairement, de faire une mention particulière de ce général dans plusieurs occasions importantes, où il avait les droits les mieux acquis à cette distinction. Nous saisissons cette occasion de réparer un injuste oubli.

Long-temps colonel du trente-deuxième régiment de ligne, le général Darricau eut une part glorieuse à toutes les actions où ce corps, si justement célèbre, se montra constamment digne de sa renommée, et notamment aux combats de Diernstein, d'Albeck, etc.

tentemens et de discussions entre les Espagnols et les Anglais : les uns et les autres se reprochaient grièvement d'avoir abandonné leurs alliés au moment du danger. Jaloux, avant tout, de mettre sa réputation à l'abri, Graham<sup>1</sup>, forcé de se retirer dans l'île de Léon quelques heures après la bataille, n'hésita point cependant à se proclamer vainqueur ; mais l'événement même démontrait la fausseté de cette assertion. Les Anglais s'étaient proposé de s'emparer de Chiclana : avaient-ils atteint le but de leur expédition, et se seraient-ils mis à l'abri derrière les fortifications de l'île de Léon et les murs de Cadix, s'ils eussent effectivement triomphé à Chiclana, comme ils ont affecté de le publier ?

1811.  
Espagne.

*Reprise d'Olivença par les Anglais.* — Après l'affaire qui avait eu lieu près de Campo-Mayor, le 27 mars, et dans laquelle le général Latour-Maubourg était parvenu à gagner Badajoz, malgré la supériorité des forces qui l'attaquaient, les Anglo-Portugais et les Espagnols prirent des cantonnemens dans les environs d'Elvas : ils voulaient donner à leurs renforts le temps d'arriver, afin de pouvoir prendre l'offensive sur la rive gauche de la Guadiana.

Avril.

Le général Beresford effectua le passage de ce fleuve, le 4 avril, à Jurumenha. Cependant les Français, sans perdre de temps, avaient comblé les tranchées devant Badajoz, rebâti en partie la brèche, et transporté leur train d'artillerie. La place était, en outre, armée et approvisionnée pour plusieurs mois. A l'approche des alliés, le maréchal Mortier crut devoir se rapprocher de l'Andalousie pour faire face aux nombreux partis qui commençaient à inquiéter ses derrières de ce côté, et à menacer ses communications avec la province que nous venons de nommer. Le peu de troupes que le maréchal Soult avait laissées

<sup>1</sup> C'est ce même Graham qui a écrit la relation des campagnes d'Italie et de Hollande de 1796 à 1799, et dont nous avons eu l'occasion de faire remarquer la mauvaise foi et la jactance ridicule.

1811.  
Espagne.

à sa disposition, ne permit pas au duc de Trévise de laisser lui-même plus de quatre cents hommes dans Olivença : or, le développement de cette place en exigeait au moins trois mille. En effet, elle est considérable, régulièrement fortifiée d'ailleurs, dans une plaine à deux lieues de Jurumenha, et ne masquant aucune communication. Les Anglais, instruits de l'extrême faiblesse de la garnison, se hâtèrent d'en profiter : la ville fut sur-le-champ investie. Trois jours après, le général Cole ayant établi une batterie pour battre en brèche, et placé des obusiers pour prendre à revers la partie qu'il se proposait d'attaquer, envoya sommer le commandant de se rendre dans une demi-heure. Sur le refus de cet officier, l'artillerie anglaise commença à jouer : les murailles furent trouvées très-mauvaises, en deux heures la brèche devint praticable. Le commandant, voulant alors éviter un assaut, rendit la ville.

La garnison, forte de trois cent soixante-dix hommes, officiers et soldats, sortit prisonnière de guerre. La place était en si mauvais état de défense, qu'à l'exception de cinq pièces de campagne espagnols, tous les autres canons étaient sans affût; le commandant, néanmoins, après l'investissement de la place, les avait fait monter, avec beaucoup d'industrie, sur des charrettes du pays.

Avril.

*Blocus de Badajoz par les Anglo-Portugais.* — Pour faciliter cette opération et empêcher qu'aucun secours ne fût jeté dans Badajoz, le maréchal Beresford s'était porté du côté de Llerena; mais, après la prise d'Olivença, il s'occupa d'assurer ses communications sur la Guadiana, pour diriger ensuite plus sûrement le siège de Badajoz. L'arrivée de lord Wellington, qui avait abandonné la poursuite de l'armée du prince d'Essling à Ponte-de-Murcella, décida Beresford à faire, le 21, un mouvement rétrograde sur Elvas, pour se concerter avec le général en chef anglais; le 22, les deux gé-

1811.  
Espagne.

néraux firent une reconnaissance exacte de Badajoz, quoique les troupes chargées de les protéger fussent vivement inquiétées par une forte sortie de la garnison. Le siège fut résolu; mais lord Wellington ayant été rappelé au nord par les mouvemens que fit alors le prince d'Essling pour secourir Almeida, la conduite du siège fut laissée au général Beresford. La crue excessive des eaux de la Guadiana ayant empêché l'établissement des ponts, les alliés se bornèrent à bloquer étroitement la place sur les deux rives. Le 3 mai, la Guadiana ayant considérablement baissé, les communications furent assurées et la tranchée ouverte. Le général Philippon, gouverneur de Badajoz, défendit les approches de la place par de vigoureuses sorties faites à propos, et par des retranchemens ou contre-approches qui rendaient les progrès des assiégeans à peu près nuls. Le 10, il fit une sortie avec douze cents hommes, s'empara de la tranchée, la détruisit de fond en comble, et ne se retira que devant des forces supérieures. Le 12, le maréchal Beresford ayant appris que le duc de Dalmatie s'avancait au secours de Badajoz, se décida à lever le siège et à concentrer ses forces pour livrer bataille. En conséquence, le 14 il se mit en mouvement; mais au moment où son arrière-garde se retirait, la garnison française fit encore une sortie en force, et tailla en pièces un régiment portugais de troupes légères qui se trouvait en dernière ligne.

Cependant le maréchal Sout, parti de Séville dans la nuit du 9 au 10, réunissait tout ce qu'il avait de disponible, tirait des troupes de toutes les garnisons et marchait au secours du brave Philippon. Le 12, il fut joint près de Fuente-Cantos par la division du général Latour-Maubourg; le 14, il prit position à Villa-Franca et Almendralejo; le 15, à Santa-Martha et Villalba; la cavalerie française poussa même jusque devant Albuhera, où l'armée ennemie se concentrait. Bien que le duc de Dalmatie n'eût avec lui que quinze mille



1811.  
Espagne.

hommes d'infanterie et trois mille chevaux, en tout dix-huit mille hommes et quarante pièces de canon, il se décida à attaquer, afin de prévenir la jonction du général Blacke, venant de Cadix avec neuf mille Espagnols : il ignorait que cette jonction avait eu lieu le même jour, 16 mai, à trois heures du matin. Le maréchal Beresford commandait en chef l'armée ennemie : il avait sous ses ordres deux divisions d'infanterie anglaise, fortes de huit mille hommes, sept mille Portugais, trois mille Espagnols commandés par Castanos, trois mille hommes de cavalerie, et le corps amené par Blacke ; ces troupes présentaient un total de trente-un mille hommes et trente-deux pièces de canon ; elles étaient en position derrière la petite rivière d'Albuhera, à l'endroit où les routes qui conduisent de Séville à Olivença et à Badajoz se séparent, après qu'on a passé la rivière sur un pont près du village d'Albuhera.

16 mai.

*Bataille d'Albuhera.* — L'armée alliée ayant sa gauche au village d'Albuhera, étendait sa ligne sur un plateau élevé et assez escarpé du côté de Santa-Martha, mais uni du côté d'Olivença et de Badajoz ; l'Albuhera, ruisseau dont les bords sont escarpés et le fond vaseux, coule au bas de ce plateau ; deux autres ruisseaux bornaient et circonscrivaient la position à droite et à gauche, et assuraient ses flancs. L'artillerie était disposée sur les divers points de cette ligne : une forte batterie placée à droite du village battait le pont, qu'il fallait traverser, et la rampe qu'il fallait suivre pour gravir l'escarpement et emporter Albuhera. Les troupes anglaises tenaient la droite, les Portugais et les Espagnols le centre et la gauche de la ligne de bataille ; le village d'Albuhera était fortement occupé.

En voyant la formidable position de ses adversaires, le duc de Dalmatie reconnut l'impossibilité de l'aborder sur tous les points : avec une armée aussi inférieure en nombre, il devait s'attacher à porter ses forces sur un seul pour l'écraser, et

c'est l'extrême droite de la ligne ennemie (où se trouvaient les troupes anglaises) qu'il choisit. Les motifs qui guidèrent le maréchal dans ce choix, furent que, s'il parvenait à culbuter l'aile droite des alliés, elle se replierait vers sa gauche, en démasquant le chemin d'Olivença, le seul dont elle pût disposer pour sa retraite; et qu'une fois ce chemin au pouvoir des Français, l'armée ennemie risquait d'être coupée ou rejetée sur Badajoz, dont la brave garnison n'eût pas resté immobile dans un moment si décisif. Telles furent les dispositions que le maréchal prit en conséquence :

Le général Godinot reçut l'ordre de marcher vivement sur le village d'Albuhera, de s'en emparer, ou du moins (en donnant de vives inquiétudes à l'ennemi sur ce point) de le forcer à porter des secours à sa gauche, en dégarnissant sa droite, tandis que le cinquième corps, alors commandé par le général Girard<sup>1</sup>, et dirigé par le duc de Dalmatie en personne, devait tomber impétueusement sur la droite des alliés et la culbuter. La cavalerie française, forte de trois mille et quelques cents chevaux, sous les ordres du général Latour-Maubourg, devait appuyer cette attaque et achever, par ses charges, la déroute des Anglais, si le général Girard parvenait à les entamer. Dans le cas contraire, sa place était entre la colonne du général Godinot et le cinquième corps, pour contenir l'ennemi, si, profitant de son grand nombre, celui-ci eût cherché à envelopper la gauche des Français. Le deuxième et le dixième de hussards, faisant partie de la cavalerie légère commandée par le général Briche, se portèrent à l'extrême droite de l'armée et de l'attaque que dirigeait le général Godinot, pour garder un pont dont la possession eût mis l'ennemi à même de tourner les Français par ce point. Le général Werlé, à la tête d'une division venue d'Andalousie, eut ordre de se

1811.  
Espagne.

<sup>1</sup> Le maréchal Mortier avait obtenu un congé de l'empereur, et devait être remplacé par le général comte d'Erlon, comme on le verra plus loin.

1811.  
Espagne.

placer en réserve , afin de soutenir , au besoin , les colonnes destinées à l'attaque principale. Enfin , l'artillerie sous les ordres du général de division Ruty , devait réunir ses batteries pour appuyer le grand mouvement du cinquième corps ; une seule , d'artillerie légère , fut mise à la disposition du général Godinot.

Ce fut cette même batterie qui commença l'action , le 16 mai , à la pointe du jour ; elle se trouvait placée à l'extrême droite de la ligne française pour seconder les mouvemens du général Briche. Celui-ci ayant bivouaqué la nuit avec la cavalerie légère , en présence de l'ennemi , insulta de bonne heure les avant-postes anglais établis en avant du ruisseau d'Albuhera , et parvint même à les forcer à repasser le pont ; mais privé bientôt des deuxième et dixième régimens de husards , qui , placés sous le commandement direct du colonel Vinot , reçurent l'ordre de joindre la division de cavalerie du général Latour-Maubourg , le général Briche dut se borner à éclairer , avec les dixième et vingt-unième de chasseurs seulement , la droite du général Godinot , et à la soutenir dans son attaque.

Les postes que l'ennemi avait en avant du ruisseau d'Albuhera , s'étant repliés , le général Godinot , à l'attaque duquel était subordonnée celle du général Girard , fit faire , sur le village , un feu très-vif de son artillerie légère , dans le dessein de faire taire les batteries ennemies qui s'y trouvaient placées. Le canon français , bien servi et bien dirigé , obtint en partie ce résultat. Le moment était favorable pour faire avancer brusquement les colonnes d'attaque , et pour franchir l'intervalle qui séparait les Français de leurs adversaires ; mais le général Godinot , au lieu d'ordonner ce mouvement décisif , s'obstina maladroitement à faire défiler sur le pont ses colonnes , qui se trouvaient par là en but à l'artillerie ennemie , et perdaient un temps précieux , tandis qu'il leur était facile de passer à couvert le ruisseau , à droite

et à gauche du pont. Malgré cette fausse mesure du général Godinot, et la mollesse d'une attaque d'où dépendait le succès de la journée, les bataillons de sa colonne marchèrent avec intrépidité sur le village d'Albuhera, sous un feu très-meurtrier de l'artillerie espagnole, établie sur un plateau auprès de l'église; le seizième d'infanterie légère attaqua le village, éprouva de grandes pertes, mais s'en empara.

1811.  
Espagne.

A peine le duc de Dalmatie eut-il aperçu la tête de la colonne du général Godinot franchissant le ruisseau et s'avancant sur Albuhera, ou plutôt, les avant-postes ennemis se repliant devant les chasseurs du général Briche, qu'il donna l'ordre au général Girard d'exécuter son mouvement sur la droite de l'ennemi. La première division du cinquième corps (celle sous les ordres directs du général Girard), ployée en colonne serrée par régiment, s'avance alors vers le point indiqué; elle est suivie par la deuxième division dans le même ordre. Ces troupes marchent avec assurance et l'arme au bras; la première brigade franchit le ruisseau sous le feu de l'ennemi, gravit l'escarpement au-dessus duquel sont les batteries, et s'élançe sur la droite des Anglais. Le brusque mouvement de la colonne française donne quelques alarmes à ces derniers, qui abandonnent la première sommité adjacente au ruisseau, et se replient un peu en arrière. Ce mouvement rétrograde de l'ennemi, qu'il n'effectue que pour mettre sa droite plus à couvert, en l'appuyant à son centre; ce mouvement, disons-nous, paraît au général Girard et surtout au duc de Dalmatie, une retraite prononcée. Dans cette conviction, le maréchal ordonne aux deuxième et dixième régiments de hussards, conduits par le colonel Vinot, et au premier régiment des lanciers de la Vistule, sous les ordres du colonel Konopka, de tomber sur cette droite des Anglais et de la séparer du reste de l'armée alliée : la charge est exécutée avec un plein succès; les intrépides hussards et les Polonais se

1811.  
Espagne.

précipitent sur les baïonnettes anglaises avec un élan admirable ; tout ce qu'on leur oppose est culbuté : mille hommes sont coupés et mettent bas les armes ; six pièces de canon , dont les décharges meurtrières n'ont pas un instant ralenti la vigueur des assaillans , sont prises par ceux-ci , et les canonniers hachés sur leurs pièces. Cette brillante charge terminée , les trois régimens vont se reformer un peu en arrière pour charger de nouveau, s'il y a lieu.

Ces premiers succès semblaient présager la plus heureuse issue , et jamais journée n'avait commencé sous des auspices meilleurs. On apercevait la droite de l'ennemi se former précipitamment en bataillon carré à l'aspect de la cavalerie du général Latour-Maubourg , qui , suivant l'ordre reçu , menaçait cette droite déjà si fortement ébranlée par la charge des hussards et des lanciers ; l'instant était décisif , et si l'attaque dirigée par le général Godinot sur la gauche de l'ennemi eût été poussée alors avec la vigueur convenable , ainsi qu'il en avait l'instruction , l'ennemi aurait peut-être opéré sa retraite bien difficilement.

Voyons maintenant ce que faisait le général dont nous parlons , pendant que la droite des allies était si vivement abordée par la cavalerie légère française. On sait déjà qu'il était maître du village d'Albuhera. Sa colonne , formée d'excellens régimens , faisait bonne contenance et tirait avec vigueur ; mais ce n'était pas un pareil feu qu'il eût fallu entretenir en ce moment : c'était , suivant l'ordre positif du maréchal , une charge impétueuse à la baïonnette qu'il convenait de hasarder ( au risque de ne pas réussir complètement ) , afin de fixer l'ennemi sur sa gauche , ou rejeter , s'il était possible , cette gauche en arrière , et la tourner par un effort bien prononcé. Rien de tout cela ne fut obtenu par le général Godinot , dont les opérations se bornèrent à disputer , par des tiraileries , la possession d'Albuhera , et à incommoder fortement , par son

artillerie, la masse ennemie qu'il avait devant lui, tout en recevant en échange les décharges meurtrières de la batterie espagnole établie sur le plateau près de l'église. Le canon ennemi faisait même de grands ravages dans les petites masses disposées autour du village, et dans les escadrons du général Briche, forcés, pendant la plus grande durée de l'action, de rester immobiles sur la droite du général Godinot, pour empêcher l'ennemi de la tourner. Ainsi, les mouvemens de cette colonne n'eurent aucune influence sur ce qui se passait à la droite, lorsqu'il eut fallu le contraire. Le maréchal duc de Dalmatie finit par s'apercevoir du peu de vigueur de l'attaque du général Godinot, mais il n'était plus temps alors d'y remédier.

Cependant le général Girard, après avoir passé le ruisseau d'Albuhera, à la tête du cinquième corps, serré en masse par régiment, et après avoir forcé l'ennemi à lui abandonner une première position, continuait à marcher en avant, toujours dans la persuasion intime que les manœuvres de l'ennemi sur le centre de sa ligne étaient un mouvement général de retraite, et qu'il ne s'agissait que de l'aborder sans perdre de temps, pour achever de porter le désordre et la confusion dans toute sa droite. Cette confiance imprudente, que le duc de Dalmatie partageait et encourageait même, devait avoir des suites bien funestes. Le général Girard, sans se donner le temps de déployer ses colonnes d'attaque, dès que l'ennemi a abandonné sa première position pour en prendre une seconde en arrière, en manœuvrant sur son centre; le général Girard, disons-nous, présente encore ses colonnes serrées en masse, et donne, par cette fausse disposition, à l'ennemi qui l'attend de pied ferme, un avantage incalculable, dont il se hâte de profiter. En effet, les bataillons anglais ayant achevé leur mouvement, commencent un feu de deux rangs continu et bien dirigé : aucun coup n'est perdu dans la colonne fran-

1811.  
Espagne.

çaise, serrée en masse, et dont la tête seule répond par un feu insuffisant et mal nourri : les soldats des derniers rangs, en voyant tomber leurs camarades sans pouvoir les venger, se découragent ; les généraux veulent leur donner de la confiance et les ranimer par leur exemple, mais ils sont les premières victimes de la faute commise : le général Pepin tombe blessé à mort, bientôt après les généraux Maranzin et Brayer sont mis hors de combat, le général Gazan est également blessé.

Le général Girard, qui s'est aperçu trop tard de son erreur, cherche à la réparer en présentant à l'ennemi les troupes de la gauche de sa colonne, bien moins maltraitées que celles de la droite et du centre : il ordonne un passage de lignes ; mais cette manœuvre, qui exige de l'espace et du calme, ne peut se faire sous un feu aussi violent que celui de la ligne anglaise. Le colonel Praefke, du vingt-huitième léger, formant tête de colonne, est blessé à mort, ainsi que presque tous ses chefs de bataillon ; le découragement est à son comble : les chasseurs du vingt-huitième, en recevant la mort sans pouvoir la donner, se regardent comme des victimes qu'on sacrifie ; et bientôt ce régiment, ayant déjà perdu six cents hommes, au milieu de la position la plus désespérante où il se soit jamais trouvé, privé de ses chefs, tourbillonne sur lui-même et se débande ; le cent troisième qui le suit immédiatement, éprouve le même sort ; les autres régimens exposés aux mêmes périls, écrasés par les mêmes pertes, suivent l'exemple du vingt-huitième et du cent troisième ; enfin, le cinquième corps ne présente plus qu'une masse confuse de fuyards, dont la plupart jettent leurs armes et vont se rallier loin du champ de bataille, à l'abri du danger et de l'autre côté de l'Albuhera. Le lit de ce ruisseau, rendu bourbeux par le passage des troupes et de l'artillerie, offrait encore des obstacles, et laissait les bataillons, dans leur fuite précipitée, exposés au feu de l'ennemi.

Tous les efforts que fit le duc de Dalmatie, en cet instant critique, pour rétablir l'ordre de bataille, furent inutiles. Il avait fait avancer sa réserve, sous les ordres du général Werlé : cette troupe, composée de régimens qui avaient fait leurs preuves, se présenta avec la meilleure contenance ; mais que pouvaient cinq mille baïonnettes contre un ennemi quatre fois plus nombreux et plein de confiance par le succès qu'il venait d'obtenir ? Le général Werlé fut tué : sa colonne déjà ébranlée par la funeste influence que la retraite du cinquième corps avait exercée sur ces soldats, se vit contrainte aussi à un mouvement rétrograde, qui s'exécuta toutefois avec un certain ordre, bien que les régimens, ne recevant plus de commandement de leurs chefs, manœuvrassent isolément.

1811.  
Espagne.

L'ennemi n'ayant plus de troupes devant lui, s'avancait avec assez de rapidité : tout était perdu, si, dans ce moment, l'artillerie des divisions eût partagé la terreur générale. Les différentes batteries réunies, comme on l'a vu, sous le commandement immédiat du général Ruty, avaient été gênées. jusqu'alors dans leur marche par les difficultés du terrain, et surtout par la retraite successive des divisions : abandonnées à elles-mêmes, ces batteries commencèrent un feu terrible sur les troupes victorieuses, qui furent arrêtées presque aussitôt par les boulets et la mitraille, enlevant des rangs presque entiers ; les ricochets des projectiles allaient frapper des hommes dans la seconde et la troisième ligne ennemie : un régiment espagnol, placé sur cette dernière, éprouva une perte considérable. Le champ de bataille était jonché de morts. Cette canonnade, une des plus terribles qui aient jamais eu lieu, dura depuis onze heures et demie du matin jusqu'à une heure du soir. Le général Ruty, dont le sang-froid et les bonnes dispositions contribuèrent puissamment à l'effet prodigieux



1811. de ce feu ; le colonel Berge <sup>1</sup>, qui eut le bras traversé d'une  
 Espagne. balle ; le colonel Bouchu <sup>2</sup>, commandant l'artillerie de la réserve ; les capitaines Guirot et Michel, et le lieutenant Kernier, doivent être mentionnés particulièrement à cette occasion.

Pendant ce temps, la cavalerie sous les ordres du général Latour-Maubourg, placée, comme nous l'avons dit, entre le cinquième corps et la colonne du général Godinot, appuyait, par sa belle contenance, le feu de l'artillerie : elle tenait en respect la cavalerie ennemie, et toutes les fois que celle-ci voulait entamer une charge, elle se voyait forcée de rentrer dans ses lignes. Les deux partis firent, dans cette circonstance, des pertes considérables : les escadrons français, disposés en bataille, étaient atteints par l'artillerie anglaise ; tandis que l'artillerie française exerçait de plus grands ravages encore dans les rangs des alliés. Le général Latour-Maubourg restait immobile dans sa position, parce qu'il sentait que le moindre mouvement en arrière ou latéral, eût engagé le maréchal Beresford à jeter des troupes dans l'intervalle qui séparait le cinquième corps de la colonne Godinot, et à achever ainsi la déconfiture de l'infanterie française, presque entièrement en désordre <sup>3</sup>.

En effet, cette infanterie ne paraissait plus à la gauche de la ligne : quelques tirailleurs épars çà et là, annonçaient seulement qu'elle avait dû s'arrêter pour se reformer. Toutefois, l'artillerie, qui n'était appuyée que sur sa droite par la cavalerie, tenait toujours les Anglais en échec et les abîmait de son feu, bien que des tirailleurs ennemis, s'avancant im-

<sup>1</sup> Aujourd'hui maréchal-de-camp, commandant l'école royale de Metz.

<sup>2</sup> Aujourd'hui maréchal-de-camp, directeur de l'École polytechnique.

<sup>3</sup> Le colonel Vinot, qui était en première ligne de la cavalerie française, avait disposé un front épais de tirailleurs, qui empêchaient la cavalerie ennemie de s'avancer à portée de carabine.

punément sur les batteries, vinssent mettre hors de combat un grand nombre d'officiers et de canonniers.

1811.  
Espagne.

Cependant, comme les munitions s'épuisaient, il fallut enfin terminer ce combat extraordinaire de canons contre de l'infanterie soutenue par de l'artillerie, et se mettre en retraite. Ce mouvement se fit avec ordre et précision : les batteries françaises faisant feu par échelons, et se protégeant réciproquement, rentrèrent à leurs divisions respectives, qui, dans ce moment, avaient repris derrière l'Albuhera, leur position du matin.

Le général Godinot tenait toujours Albuhera, après l'avoir pris et repris aux troupes portugaises et espagnoles : cette position était le seul résultat qu'il eût obtenu de son mouvement important. Le seizième d'infanterie légère s'y défendait avec vigueur contre l'ennemi, que le succès de la droite avait enhardi ; mais le maréchal duc de Dalmatie fit porter au général Godinot l'ordre d'abandonner le village. Cet ordre fut transmis au colonel du seizième qui refusa d'abord d'y obtempérer ; il fallut que le général renouvelât jusqu'à deux fois son injonction. Une pareille opiniâtreté, qui prenait sa source dans le courage du digne colonel, démontre l'avantage que le général Godinot eût pu obtenir avec de tels hommes, s'il avait su en tirer parti.

Les débris des bataillons repoussés à la gauche s'étaient ralliés au-delà du ruisseau : ils formèrent d'abord une masse confuse ; mais peu à peu l'ordre s'établit, les compagnies, les bataillons se réorganisèrent. Le maréchal, en voyant arriver la colonne de Godinot, fit cesser le feu ; depuis trois heures du soir jusqu'à la nuit, il n'y eut plus que quelques tiraileries. Les postes avancés et les sentinelles de l'armée française furent établis et placés sur les bords de l'Albuhera, qui séparait les deux partis.

La belle charge faite par la cavalerie légère sur la droite

1811.  
Espagne.

de l'ennemi, au commencement de l'action, avait valu aux Français, ainsi qu'on l'a vu, mille prisonniers et six pièces d'artillerie : quelques centaines d'Anglais et un seul canon restèrent de cette capture. Une partie des prisonniers était parvenue à s'échapper par l'effet de l'insouciance de leurs gardiens ; quant aux canons, les chevaux avaient été dételés et enlevés par la troupe malfaisante de valets et de goujats qui sont à la suite des armées : ces misérables avaient eux-mêmes pris la fuite au commencement de la débandade du cinquième corps, ce qui n'avait pas peu contribué à augmenter le désordre dans les différentes brigades. Ainsi, les Polonais et les hussards eurent la douleur de voir les glorieux trophées de leur valeur, rester en place faute de chevaux, et retourner, sans coup férir, vers la fin de l'action, à leurs premiers possesseurs.

L'issue des opérations de l'armée française, dans cette journée, avait été si extraordinaire ; la circonstance malheureuse qui avait forcé les divisions du cinquième corps à lâcher pied, était si indépendante de la valeur et de l'intrépidité des troupes, et en même temps si imprévue, que les officiers et les soldats restaient convaincus que le duc de Dalmatie, qui venait de réunir auprès de lui les principaux généraux, allait soumettre à ceux-ci le plan d'une nouvelle attaque pour le lendemain, en mettant à profit la triste leçon donnée par les fautes commises et les résultats déplorables de la veille.

Le but de la campagne était de débloquer Badajoz : une première tentative venait d'échouer, une seconde paraissait devoir être hasardée ; il est vrai qu'elle ne présentait pour résultat que la fâcheuse alternative d'un succès qui ne pouvait s'obtenir que par des efforts bien difficiles et très-meurtriers, ou bien la ruine entière de l'armée déjà écrasée dans la première action ; et, dans ce dernier cas, l'abandon de la ligne devant Cadix, la concentration des troupes de l'armée du

midi sur Séville; en définitive, l'évacuation totale de l'Andalousie.

1811.  
Espagne.

Il paraît, quoi qu'il dût en résulter, que le projet de livrer, le lendemain, une nouvelle bataille aux alliés fut discuté au bivouac du maréchal. Ce n'est qu'à l'issue de cette conférence, qui se prolongea fort avant dans la nuit, que l'armée fut à peu près certaine que le duc de Dalmatie ne réattaquerait pas l'ennemi; mais rien ne pouvait assurer que le maréchal Beresford, profitant de ses succès, ne prît lui-même l'offensive.

Le lendemain, 17, au point du jour, l'armée française se forma en ligne de bataille, l'armée alliée en fit autant, mais resta immobile ensuite, sans qu'aucune disposition particulière indiquât un mouvement prochain et offensif. Les deux partis demeurèrent dans cette attitude passive, une grande partie de la journée.

Cette crainte d'en venir aux mains prouvait, de la part de Beresford, combien les pertes de son armée avaient été énormes la veille, et combien il redoutait que les Français, quoiqu'en si petit nombre, ne lui fissent acheter chèrement la possession du champ de bataille. Dans l'après-midi, les troupes des deux armées reçurent, de leurs chefs respectifs, l'ordre de rentrer dans leurs bivouacs.

Après vingt-quatre heures d'inaction dans les mêmes positions que le 16 au soir, sans que l'ennemi essayât un instant de la troubler, le duc de Dalmatie sentit que sa faible armée, déjà si réduite par les pertes de la bataille, pourrait être compromise, si l'armée alliée, encore bien forte et enflée par le succès qu'elle venait d'obtenir, opérât enfin un mouvement offensif. Il fit partir pour Séville tous les équipages et les blessés, sous l'escorte du quarante-cinquième régiment; des détachemens de prisonniers anglais transportèrent, à bras, tous les officiers qui avaient reçu des blessures graves.

1811.  
Espagne.

Au commencement de la nuit du 17 au 18, l'armée française prit les armes en silence ; la division destinée à former l'arrière-garde resta en bataille pendant la durée du mouvement, dans la crainte que l'ennemi, s'apercevant de cette retraite, ne cherchât à y mettre obstacle ; mais, loin d'avoir ce dessein, le maréchal Beresford conçut une certaine inquiétude, qui l'engagea à faire prendre les armes aux troupes anglaises pour assurer son flanc gauche qu'il croyait menacé. Tandis qu'il manœuvrait ainsi, la retraite des Français s'opérait sans bruit et dans un ordre parfait. L'infanterie, le parc d'artillerie et le quartier-général prirent la direction de la Solana, flanqués, d'un côté, par la division de dragons aux ordres du général Latour - Maubourg, de l'autre, par la cavalerie légère du général Briche, qui observait la grande route de Badajoz à Séville.

Telle fut exactement la bataille d'Albuhera<sup>1</sup>, sans doute la plus sanglante, pour les Français, de toutes celles qui furent livrées dans le cours de la guerre d'Espagne, si toutefois l'on doit le nom de bataille à un combat, ou plutôt à un choc, dont la plus grande violence ne dura pas plus d'une heure et demie ; et certes ce court intervalle de temps peut passer pour l'un des plus funestes à l'humanité, qui se soient écoulés depuis la réunion des hommes en société. La perte fut énorme de part et d'autre : deux généraux tués (Werlé et Pepin), trois autres blessés, six mille cinq cents hommes hors de combat furent les sacrifices dont l'armée française paya une marche indispensable, mais imprudemment dirigée. Dix mille hommes de perte (la plupart moissonnés par l'artillerie, un certain nombre sabrés par la cavalerie légère)

<sup>1</sup> Nous sommes entrés dans les détails circonstanciés de cette malheureuse affaire, parce que toutes les relations qui en ont été publiées jusqu'à présent sont toutes inexactes ou imparfaites, et ne peuvent par conséquent donner qu'une fautive idée des opérations des deux armées.

apprirent aux Anglo-Portugais et aux Espagnols combien les Français étaient encore redoutables, même en nombre bien inférieur et après une première défaite.

1811.  
Espagne.

Les résultats immédiats de cette bataille, qui paraissaient devoir être incalculables, devinrent, par un concours de circonstances extraordinaires, nuls et même désastreux pour l'armée alliée. La place qu'elle assiégeait avec vigueur et sans contretemps, Badajoz, dont la chute devait suivre la retraite de l'armée française et le succès de la journée d'Albuhera, ne tomba point au pouvoir de Beresford; mais on doit à la vérité de dire que si les résultats matériels de l'échec éprouvé par le duc de Dalmatie, le 16 mai, s'évanouirent pour les Anglais, l'influence que cette affaire désastreuse exerça dès-lors sur le moral du soldat français fut grande et funeste. Ces vieux guerriers, toujours vainqueurs dans le Nord et si souvent en Espagne, n'abordèrent plus les Anglais qu'avec une certaine défiance; ceux-ci connurent aussi, par la journée d'Albuhera, le côté vulnérable de leurs adversaires: ils apprirent qu'en résistant vigoureusement à un premier choc et avec l'avantage du nombre, la victoire leur échapperait rarement.

L'armée française, précédée de ses équipages et de ses blessés, arriva à la Solana dans la nuit du 17 au 18, et prit position autour de ce village, qui n'est qu'à deux lieues du champ de bataille d'Albuhera. Le quartier-général s'y établit et y passa la nuit du 18 au 20. Le 20, il fut porté à Fuentedel-Maestre; le 22, à Ribeira; le général Latour-Maubourg poussa avec toute la cavalerie jusqu'à Villafranca, et y prit poste. Le 23, au point du jour, l'armée, qui avait bivouaqué la veille sur les hauteurs qui entourent Ribeira, se dirigea sur Llerena, où le cinquième corps prit position. La division du général Godinot occupa Villagarcia, où la cavalerie arriva également le 24. Le général Latour-Maubourg plaça ses

1811. avant - postes entre ce village et celui d'Usagre, et sur la route de Merida à Llerena.

Espagne.

Cette dernière ville, distante de quinze lieues de Badajoz, est située à l'entrée des montagnes qui séparent (à l'est) le royaume de Cordoue de l'Estramadure et de la province de Séville. Elle parut au duc de Dalmatie le point le plus favorable pour observer les mouvemens de l'ennemi, attendu qu'il y passe une route, qui, bien que détournée, communique avec Séville d'une part, et de l'autre avec Cordoue et la Haute-Andalousie. L'armée française, postée à Llerena, préservait donc cette dernière partie d'une invasion qui aurait achevé la ruine des affaires du roi Joseph dans le midi de l'Espagne, et qui eût forcé le duc de Dalmatie à évacuer tout le territoire depuis la mer jusqu'à la Sierra-Morena, c'est-à-dire, toutes ses conquêtes de l'année précédente. Les Français avaient aussi la facilité, dans cette nouvelle position, de tomber sur les derrières de l'armée alliée, si celle-ci s'aventurait de marcher sur Séville, en suivant la grande route de cette capitale de l'Andalousie. Dans le cas où l'ennemi fût venu attaquer l'armée à Llerena, le voisinage des montagnes fournissait à celle-ci des positions resserrées, contre lesquelles les masses anglo-portugaises et espagnoles ne pouvaient plus se déployer, ce qui aurait mis le duc de Dalmatie à même de lutter avec des forces inégales : tels furent les motifs qui engagèrent ce maréchal à choisir l'importante position de Llerena pour attendre des renforts et réorganiser son armée. Bientôt il put prendre des mesures ultérieures, qui, se combinant avec la belle défense de Badajoz, amenèrent le déblocus de cette place, et des succès que les premières opérations de la campagne ne permettaient guère d'espérer.

*Levée du siège de Badajoz par les Anglo-Portugais et les Espagnols.* — L'issue de la campagne de Portugal et la marche lente des opérations dans le midi de l'Espagne avaient fait sentir à Napoléon l'urgente nécessité d'opposer une digue aux Anglo-Portugais, en ordonnant aux généraux en chef de ces deux armées (du Midi et du Portugal) de combiner leurs mouvemens et de faire des efforts communs : aussi, après avoir appelé le maréchal Marmont, duc de Raguse, au poste que venait de quitter le prince d'Essling, l'empereur lui donna-t-il l'instruction spéciale de seconder de tous ses moyens la deuxième marche du duc de Dalmatie sur Badajoz, pour débloquer cette place, et la conserver aux armes françaises à quelque prix que ce fût. Le maréchal Soult en reçut la nouvelle à Llerena par le chef d'escadron Fabvier<sup>1</sup>, aide-de-camp du duc de Raguse.

1811.  
Espagne.  
19 juin.

Cependant l'armée de Portugal ayant repassé l'Agueda, lord Wellington avait cru devoir quitter Almeida, dont il s'occupait à faire rétablir les fortifications, pour se rendre à Elvas, où il était arrivé le 19 mai. Il avait pris alors la direction des opérations des alliés sur la Guadiana et devant Badajoz.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 29 au 30 mai. Le 6 juin, une brèche faite au fort de San-Cristoval fut jugée praticable, et un assaut fut ordonné pour six heures du soir. Quinze cents hommes des meilleures troupes anglaises s'élançèrent dans les fossés, et voulurent appliquer des échelles. Trois fois ils revinrent à la charge, et furent repoussés autant de fois, avec une perte énorme, par soixante-quinze grenadiers du quatre-vingt-huitième régiment, commandés par le capitaine Chauvin. Les jours suivans, l'ennemi continua son feu sur le fort, et chercha à agrandir la

<sup>1</sup> Aujourd'hui colonel d'état-major.



1811.  
Espagne.

brèche. Le 9, lord Wellington ordonna un nouvel assaut ; que le général Philippon se disposa à recevoir comme le précédent. Froidement intrépide au milieu des dangers, le premier dans les sorties, le dernier dans la retraite, entreprenant, infatigable, ce digne gouverneur de Badajoz ne cessait de donner aux siens l'exemple du plus entier dévouement, et Wellington avait déjà appris à l'apprécier.

Dans la nuit du 9 au 10 juin, deux mille Anglais se présentèrent encore à la brèche de San-Cristoval. Jondion, capitaine au vingt-unième régiment d'infanterie légère, commandait dans ce fort ; sa garnison était de cent quarante hommes : chaque soldat avait quatre fusils chargés à ses côtés sur le rempart. Le prévoyant Philippon avait fait disposer une grande quantité de bombes chargées sur le parapet, et le sergent Brette, du huitième d'artillerie, avait la direction de ces projectiles. Déjà les Anglais avaient appliqué quarante échelles, et la tête de leur colonne atteignait le haut de la brèche, lorsque le sergent Brette met le feu à ses bombes et à des pierriers chargés de grenades. Les bombes, dans leur chute, écrasent les échelles ; bientôt elles éclatent ainsi que les grenades, et répandent la mort et l'épouvante parmi les assaillans, tandis que la garnison précipite, à coups de baïonnettes, ceux des Anglais qui sont parvenus à se loger sur la brèche. Dans un instant, le fossé est comblé de morts et de blessés. En ce désordre, quelques officiers anglais implorent la généreuse pitié de leurs adversaires. Le vaillant Jondion, qui est à la tête des siens sur le rempart, crie à ces officiers de redresser une des échelles, et de monter dans le fort où on leur prodiguera les secours qu'ils réclament. Cela fut exécuté, et les soldats français aidèrent eux-mêmes leurs ennemis à gravir la brèche. Au jour, sur la demande du général anglais, le gouverneur accorda une trêve de trois heures pour enlever les blessés qui étaient restés dans les fossés

et sous le feu du fort. La perte de l'ennemi dans cet assaut fut de plus de six cents hommes, celle des Français ne s'éleva pas à trente mis hors de combat.

1811.  
Espagne.

Après avoir pourvu à la défense de Ciudad - Rodrigo , le maréchal duc de Raguse était parti d'Alba de Tormès le 3 juin, se dirigeant, suivant ses instructions, sur la Guadiana et Badajoz, en traversant le district de Plasencia et la Haute - Estramadure. Ayant trouvé le pont d'Almaraz sur le Tage rompu, le maréchal en fit jeter un de bateaux pour l'infanterie et l'artillerie, lorsque la cavalerie eut passé à gué un peu au-dessus. Parvenue sur la rive gauche du Tage, l'armée de Portugal se divisa en deux grandes colonnes : la première, sous les ordres directs du duc de Raguse, poursuivit sa marche par Truxillo sur Merida ; la seconde, commandée par le général Clausel, obliquant à gauche, marcha sur Almaden, Dom-Benito et Medelin. Aucune circonstance particulière ne signala, du reste, cette marche de l'armée de Portugal en Estramadure. Le 18 juin, le duc de Raguse était arrivé à Merida, sur la Guadiana, à six lieues de Badajoz.

Vers cette même époque, le général Drouet, comte d'Erlon, amenait au maréchal duc de Dalmatie un renfort d'à peu près six mille hommes<sup>1</sup>. L'annonce de ce secours, jointe à la nouvelle de la marche du duc de Raguse sur la Gua-

<sup>1</sup> Le neuvième corps de l'armée d'Espagne, qu'avait commandé jusqu'alors le comte d'Erlon, avait été formé de régimens provisoires composés de trois bataillons, chacun n° 4, des régimens appartenans aux armées de Portugal et du midi de l'Espagne. Après la rentrée du maréchal prince d'Essling sur le territoire espagnol, le neuvième corps fut dissous, et les bataillons qui le formaient rentrèrent dans leurs corps respectifs. Ceux qui appartenaient aux régimens de l'armée du Midi, furent conduits par le comte d'Erlon en Andalousie, où ce général avait ordre de se rendre pour prendre le commandement du cinquième corps d'armée, vacant par le rappel du maréchal duc de Trévise en France. Dans le même temps, la nomination du général Gazan à la place de chef de l'état-major-général de l'armée du midi, et la captivité ou plutôt la mort

1811.  
Espagne.

diana pour seconder le prochain mouvement de l'armée du midi, déterminèrent le maréchal Sout à en faire de suite les préparatifs. Instruit d'ailleurs par ses espions de la position presque désespérée dans laquelle se trouvait Badajoz, qui, malgré l'énergie de son gouverneur, le dévouement et la bravoure de sa garnison, n'était plus en mesure de pouvoir soutenir un troisième assaut, il donna des ordres généraux pour lever les camps de Llerena, de Villagarcia et d'Usagre, que les troupes françaises occupaient depuis le 3 mai.

Le 11 juin, ces troupes s'ébranlèrent, se portèrent sur Los-Santos, ainsi que le quartier-général, tandis que la cavalerie légère, sous les ordres du général Briche, faisait replier devant elle les avant-postes ennemis. Le 13, l'armée, laissant à gauche la grande route de Séville à Badajoz, arriva à Fuente-del-Maestre. Le duc de Dalmatie y établit son quartier-général, et plaça le général Godinot avec sa division, couronnant les hauteurs sur lesquelles est établi le village du côté de Villalba. Le même jour, le comte d'Erlon arriva avec les bataillons appartenant aux deux divisions du cinquième corps, dont il prit le commandement. Il se concerta de suite avec le maréchal, dans le but de resserrer la ligne d'opérations, et de se rapprocher de la Guadiana pour agir plus immédiatement avec le duc de Raguse, et donner à l'ennemi des inquiétudes sur sa gauche. En conséquence, il porta son quartier-général, le 15, à Almendralejo, à quatre

du général Ruffin, ayant laissé deux divisions vacantes (une dans le premier corps, et l'autre dans le cinquième), les généraux Conroux et Claparède, qui avaient commandé les deux divisions du neuvième corps dissous, furent appelés à ces nouveaux postes. Le général Conroux succédait au général Ruffin, et le général Claparède remplaçait le général Gazan.

La marche de la colonne conduite par le comte d'Erlon fut rapide; elle se dirigea de Salamanque par Avila, Tolède, Manzanarès, Andujar, sur Cordoue. En obliquant à droite, le comte d'Erlon suivit le chemin de Belalcazar, et vint joindre le duc de Dalmatie à Fuente-del-Maestre, le 13 juin.

lieues environ de Fuente-del-Maestre. C'est dans ce nouvel endroit, où l'armée s'arrêta les 15, 16 et 17, que l'arrivée prochaine de l'armée de Portugal, et sa présence (dès le 16) à Merida, furent de nouveau confirmées aux troupes, qui semblaient douter encore de ce mouvement.

1811.  
Espagne.

Une nouvelle non moins importante fut annoncée le même jour au camp français, qui la reçut avec une grande satisfaction. C'était la retraite des Anglais, qui venaient d'abandonner la funeste position d'Albuhera, où Wellington avait paru jusqu'à ce moment attendre une seconde attaque du duc de Dalmatie.

Le général ennemi, informé de l'arrivée du duc de Raguse sur la Guadiana, et de celle du comte d'Erlon avec son renfort, s'était déterminé à faire un mouvement rétrograde sur Olivença, et déjà il s'occupait en toute hâte de retirer son artillerie et tous les approvisionnemens de siège qu'il avait réunis devant Badajoz. Le bruit de la délivrance de cette place, bientôt répandu par les habitans des villages occupés par l'armée française, fut confirmé par les reconnaissances de cavalerie, qui auraient pu, si elles l'avaient voulu, entrer dans la place sans obstacles.

Le duc de Dalmatie, n'ayant plus de motifs de différer sa marche sur Badajoz, pour le déblocus de laquelle la coopération du duc de Raguse lui était devenue si nécessaire, porta son quartier-général à Santa-Martha, où l'armée arriva le 18 à six heures du soir. Le lendemain, au point du jour, les colonnes prirent la direction de Badajoz, et traversèrent ce même champ de bataille d'Albuhera, un mois auparavant le théâtre d'un horrible carnage.

Outre le grand chemin de Séville à Badajoz qui passe à Albuhera, la route d'Olivença aboutit au même point, de sorte que le village est également distant de ces deux villes, qui forment avec lui et entre elles les trois côtés d'un triangle

1811.  
Espagne.

équilatéral. Nous avons dit que l'ennemi avait pris, dans sa retraite, la direction d'Olivença; il était urgent de savoir si cette place était encore occupée par lui, ou s'il l'avait évacuée, pour passer entièrement la Guadiana. Le duc de Dalmatie chargea de cette reconnaissance le général Godinot, qui, indépendamment de sa division, avait encore avec lui les quatre régimens de cavalerie légère sous les ordres du général Briche. Le maréchal, avec le cinquième corps et la division de dragons du général Latour-Maubourg, continua de s'avancer sur Badajoz.

La garnison de cette place, ne se dissimulant plus l'imminence du péril qui la menaçait, se préparait encore à un dernier effort de dévouement, si l'ennemi, ce qui était plus que probable, eût tenté une nouvelle attaque de vive force, lorsque le feu des tranchées vint à cesser tout à coup. Bientôt des mouvemens dans le camp des alliés paraissant indiquer des mesures de départ, le général Philippon se douta des motifs qui forçaient Wellington à lever le siège. Il entrevit l'aurore d'une délivrance très-prochaine et devenue indispensable pour sauver la place. Dès le 11 juin au soir, les préparatifs du départ des assiégeans ne furent plus illusoire : l'ennemi avait enlevé son artillerie; dans la nuit il brûla ses approvisionnemens de siège, et, le 12 au matin, il disparut enfin de devant une place qu'il bloquait depuis deux mois. Aux transports d'allégresse qu'excita dans la garnison de Badajoz un événement aussi inespéré, le maréchal Soult et son armée, par leur présence, vinrent ajouter un sentiment, moins vif sans doute, mais plus doux et prenant sa source dans de plus nobles motifs <sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Le maréchal duc de Raguse se rendit également à Badajoz pour y conférer avec le duc de Dalmatie sur les opérations ultérieures des deux armées. Cette entrevue n'eut pas d'ailleurs tous les résultats qu'elle devait avoir, ainsi qu'on pourra en juger par la suite des événemens.

*Réoccupation d'Olivença par les Français.* — Pendant que le maréchal Soult portait son quartier-général à Badajoz, et qu'une partie du cinquième corps, précédée par la cavalerie du général Latour-Maubourg, marchait sur cette place, le général Godinot, éclairé par la cavalerie légère du général Briche, se dirigeait sur Olivença. Il s'arrêta à Valverde<sup>1</sup>, à une lieue de la place que nous venons de nommer, pour donner le temps au colonel Vinot, commandant la brigade des deuxième et dixième de hussards, de reconnaître le terrain jusqu'à la Guadiana. Le général Godinot prit position dans les jardins qui entourent Valverde et sur les monticules qui l'avoisinent; mais il évita de faire entrer des troupes dans le village, sur l'avis qui lui fut donné que mille blessés anglo-portugais y étaient morts tout récemment d'une maladie épidémique.

1811.  
Espagne.  
21 juin,

Le général Briche, arrivé en reconnaissance jusque sous les murs d'Olivença, trouva cette place sans défense et abandonnée par l'ennemi; n'apercevant d'ailleurs rien aux environs qui pût faire craindre une embuscade, il en donna avis au général Godinot. Celui-ci se mit aussitôt en marche, et, le 21, à dix heures du matin, il prit possession d'Olivença, dont les environs furent occupés par son infanterie, la cavalerie légère et deux régimens de la division Latour-Maubourg, que le maréchal y dirigea de Badajoz. Quelques approvisionnemens avaient été laissés dans cette place par les Anglo-Portugais : ils consistaient en vin, eau-de-vie et poisson

<sup>1</sup> Les environs de ce village étaient déjà occupés par les bataillons appartenans au premier corps d'armée devant Cadix, et réunis sous les ordres du général Conroux. Ce général, à l'approche de Godinot, se mit en mouvement pour aller prendre des cantonnemens provisoires à Xeres-de-los-Cabelleros, Frejenal et Segura-de-Leon. Il faut se rappeler que les bataillons dont nous parlons faisaient partie de ceux qu'avait amenés le comte d'Erlon.

1811.  
Espagne.

salé; la distribution en fut faite aux troupes qui s'y trouvaient réunies.

Maître d'Olivença, le général Godinot poussa, par ordre du maréchal, une reconnaissance sur la tête du pont de Jurumenha, place située sur la Guadiana, une lieue en avant d'Olivença.

23 juin.

*Combat d'Elvas.* — Sur ces entrefaites, le général Latour-Maubourg à la tête de quatre régimens de dragons, allait, par ordre du duc de Dalmatie, reconnaître la rive droite de la Guadiana vers la forteresse d'Elvas. Il arriva assez près de cette place, qui n'est qu'à trois lieues de Badajoz, sans rencontrer d'ennemis, et, ayant achevé son exploration, il reprit le chemin de cette dernière ville. Dans ce même temps, lord Wellington avait fait pousser une semblable reconnaissance d'environ six cents chevaux, en suivant la rive droite de la Guadiana, presque sous le canon de Badajoz. Cette cavalerie ennemie revenait vers Elvas sans se douter de la présence du général Latour-Maubourg sur cette route: les sinuosités du terrain, qui favorisaient la marche des escadrons français, empêchaient les Anglais de voir venir à eux ces adversaires.

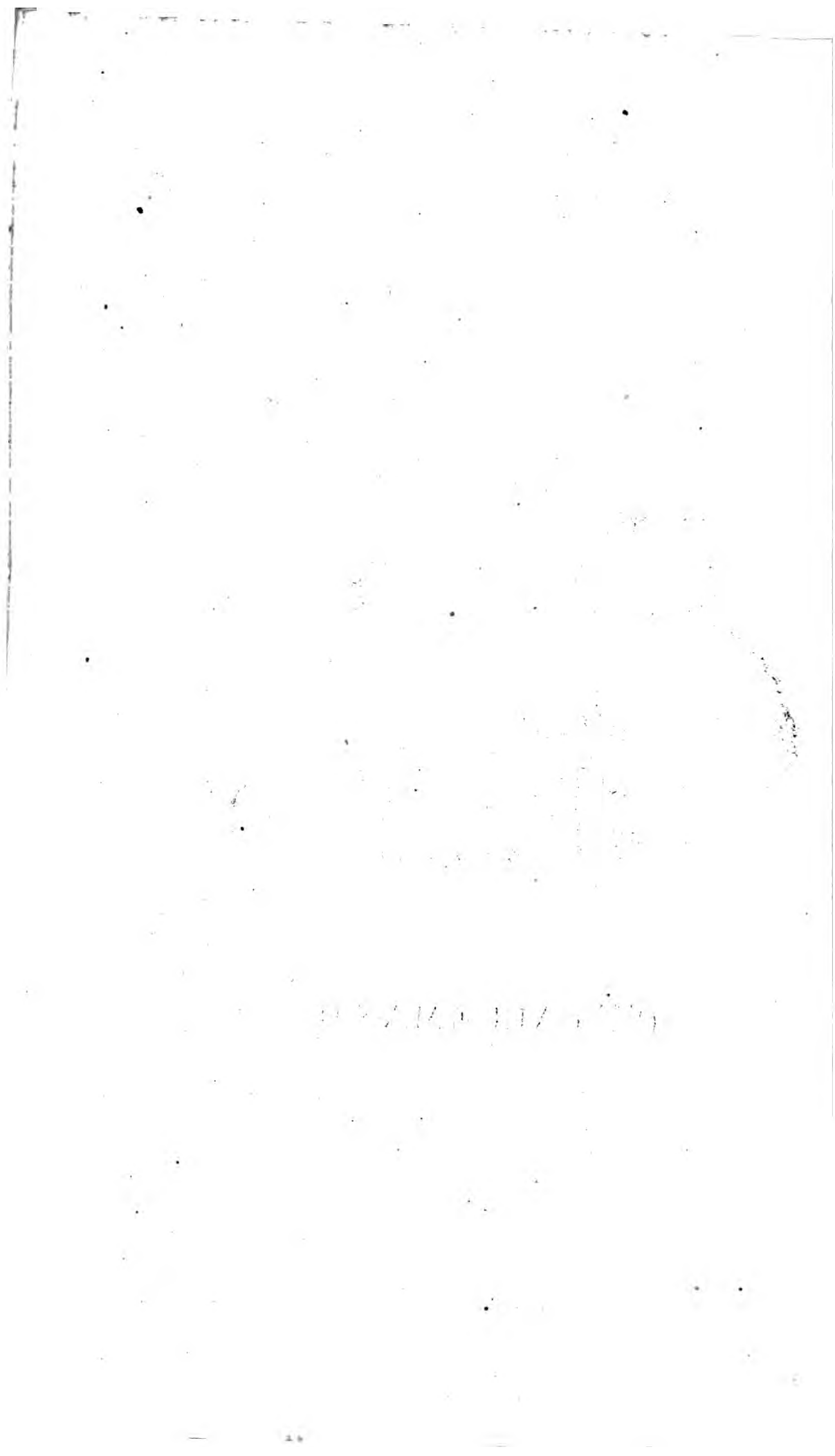
Mais bientôt, au sommet d'un monticule que la route traverse, la tête de colonne anglaise se trouve en face du vingt-septième de dragons, qui formait la tête de colonne française. Le colonel Lallemand, commandant ce régiment, chargé par les Anglais qui le croient seul, grâce à l'inégalité du terrain, se replie habilement sur le gros de la colonne, et y attire l'ennemi par cette retraite simulée. La cavalerie ennemie donne dans le piège, et se voit à l'instant entourée par les quatre régimens de dragons, qui l'écrasent et la mettent dans la plus grande confusion. Le peu d'Anglais qui purent échapper au sabre des dragons, se dégagèrent avec la plus grande peine, et rentrèrent à la débandade dans El-



C<sup>LES</sup>. LALLEMAN D.

*Ambroise Tardieu Dixerit . .*





vas, laissant entre les mains de leurs adversaires et sur le champ de bataille avec quatre cents cavaliers, autant de chevaux tués ou pris. Un régiment de hussards hanovriens, qui paraissait pour la première fois en Estramadure, fut presque anéanti dans cette action. Les chevaux pris servirent à la remonte des dragons français, qui vinrent reprendre leurs bivouacs en arrière et sous le canon du fort San-Cristoval.

1811.  
Espagne.

Cette affaire de cavalerie, dirigée par le général Latour-Maubourg, et dont le succès avait été si complet, termina les opérations du duc de Dalmatie en Estramadure. Badajoz était dégagé; l'armée anglo-portugaise avait repassé précipitamment la Guadiana pour prendre des cantonnemens aux environs d'Albuquerque; les pertes énormes que cette armée avait éprouvées, à la journée d'Albuhera, devant Badajoz, et par le ravage des fièvres épidémiques, mettaient lord Wellington hors d'état d'inquiéter pour long-temps les cantonnemens français en Estramadure. Le duc de Dalmatie jugeant, d'après toutes ces considérations, que sa présence n'était plus nécessaire dans cette province, se disposa à rentrer à son grand quartier-général de Séville; mais il crut devoir donner auparavant des ordres pour faire sauter les fortifications d'Olivença, et évacuer sur Séville le matériel d'artillerie excédant le nécessaire à l'armement de Badajoz.

Le général Godinot, chargé de démanteler Olivença, s'occupa activement de cette opération. Les travaux furent terminés le 26 au soir; le 27 au matin, tandis que la division française se repliait en ordre sur Valverde et Albuhera, on mit le feu aux fourneaux des mines, et les fortifications de la place s'écroulèrent avec fracas.

*Tentatives des Espagnols sur Ronda, sur Niebla et sur Séville.* — Au moment où le maréchal duc de Dalmatie avait dégarni l'Andalousie pour ses opérations en Estramadure, la garnison française de Ronda, bloquée par un

Derniers jours  
de juin.

1811.  
Espagne.

parti espagnol fort de quatre mille hommes , sous les ordres du marquis de Las Cuevas , inspirait de vives inquiétudes <sup>1</sup>.

Le maréchal , instruit de la situation difficile où se trouvait le colonel d'état-major , Jeannet , gouverneur de la ville dont nous parlons , ordonna , pour son déblocus , le mouvement combiné de quatre colonnes , tirées des garnisons de Malaga , de Grenade , de Séville , du corps d'armée devant Cadix , et commandées par les généraux Rey et Pêcheux , les colonels Berton et Victor Rémond. Deux de ces colonnes (celles de Pêcheux et de Rémond) réunies , faisaient une halte à la Venta de Leche , à quatre lieues de Ronda , lorsque le marquis de Las Cuevas , qui les jugeait encore plus faibles qu'elles ne l'étaient , vint lui-même les attaquer également sur deux colonnes : l'une , forte de dix-huit cents hommes , s'avancant sur la gauche des Français , fut culbutée dans un ravin , et s'enfuit précipitamment à travers les montagnes ; l'autre , dirigée sur la droite , voyant la déroute de la première , lâcha pied et fut dispersée et poursuivie jusque sur la montagne où est située Ronda-la-Vieja , appelée *Aucinipe* du temps des Romains. Pendant cette affaire , où les Espagnols perdirent plus de cinq cents hommes , les deux autres colonnes françaises (Rey et Berton) entraient dans Ronda et délivraient cette ville.

<sup>1</sup> La petite ville de Ronda , située dans le royaume de Grenade , au milieu de la Sierra de ce nom , était un poste dangereux et très-difficile à garder , à cause de son isolement et du mauvais esprit de la population environnante , qui était toute entière sous les armes. Les officiers français chargés du commandement dans cette partie avaient eu constamment à se défendre contre les entreprises de ces insurgés , que favorisait la nature du terrain. Le colonel Vinot , du deuxième de hussards , gouverneur de Ronda en 1810 , était de tous les officiers dont nous parlons celui qui avait eu les affaires les plus difficiles et en même temps les plus brillantes. Attaqué , le 3 mai , par six mille hommes , commandés par le général Gonzalès , non-seulement il sut défendre son poste , mais encore il mit en pleine déroute , avec une poignée d'hommes , les nombreux assaillans dont il était entouré , et il leur tua beaucoup de monde.

Peu de jours après le déblocus de Badajoz, le duc de Dalmatie avait reçu dans cette place la nouvelle alarmante qu'une forte division de l'armée espagnole, sous les ordres du général Morillo, assiégeait le fort de Niebla, et menaçait même Séville. L'ennemi avait voulu mettre à profit la marche du maréchal sur la Guadiana, qui le rejetait à plus de trente lieues de la capitale de l'Andalousie, en dirigeant par le midi de l'Estramadure la division de Morillo vers cette dernière ville, tandis que le général Ballesteros, descendant des montagnes de Ronda, s'avancait pour l'attaquer par la rive gauche du Guadalquivir : d'un autre côté, le général Sebastiani, dont le corps d'armée se trouvait affaibli par les détachemens qu'il avait fournis pour l'expédition d'Estramadure, forcé d'évacuer une grande partie du territoire qu'il avait conquis vers Baza et Guadix, sur les frontières de Murcie; Sebastiani, disons-nous, se voyait presque bloqué dans Grenade par plusieurs divisions espagnoles de l'armée de Murcie. Il n'y avait pas un moment à perdre pour mettre hors de danger ces deux villes importantes (Séville et Grenade), dont la tranquillité compromise eût exercé une influence fâcheuse sur tout le pays, à l'égard des Français. En conséquence, prenant avec lui la division Godinot, les bataillons du premier corps que le général Conroux avait sous ses ordres, et une partie de la cavalerie du général Latour-Maubourg, le duc de Dalmatie s'avança vers l'Andalousie.

Le 28 juin, le maréchal était à Los-Santos avec la division Godinot. Le lendemain cette colonne traversa Fuente-Cantos sans s'y arrêter; et, quittant à Monasterio, la grande route de Séville, une partie se porta à gauche, par Cala et Aracena, sur Niebla, tandis que l'autre suivit avec le maréchal, la route de Séville par Santa-Olalla et el Ronquillo. Le général Latour-Maubourg, qui accompagnait le maréchal, ne laissa que deux de ses régimens en Estrama-

1811.  
Espagne.

dure, les quatre autres étant destinés à suivre les nouvelles opérations.

Le fort de Niebla est situé sur la rive droite du *Rio tinto*<sup>1</sup>, élevé et dominant au loin la plaine ; sa position est importante pour mettre Séville, qui n'en est qu'à dix lieues, à couvert de l'entreprise des troupes qui peuvent débarquer à Moguer. On doit supposer aussi qu'il a été construit pour la sûreté des mines de cuivre du Rio tinto, qui sont très-riches et très-abondantes. Niebla a deux enceintes et un réduit : la première enceinte, composée d'un système de tours réunies par des courtines, entoure la ville ; quoique mise en état par les Français, elle ne pouvait être gardée alors faute de garnison suffisante ; mais la deuxième, renfermée dans l'autre, déjà revêtue, possédait de bons ouvrages en terre. Cinq à six cents hommes, presque tous Suisses<sup>2</sup>, composaient la garnison, sous les ordres d'un colonel de la même nation, nommé Fritzhart. Les Espagnols, qui comptaient beaucoup sur cet officier supérieur et sur les soldats de son régiment, lui avaient envoyé d'abord une sommation ridicule, à laquelle il répondit en homme d'honneur. Une batterie fut bientôt établie par les assiégeans à quelque distance du fort, et le battit en brèche ; deux jours après, Morillo voulut tenter un assaut, mais ses troupes furent reçues par un bon feu d'artillerie et de mousqueterie, et repoussées avec une perte considérable. L'arrivée des colonnes françaises venant de l'Estramadure acheva de ruiner les projets du général espagnol.

Outre la colonne de la division du général Godinot qui s'avavançait par Cala et Aracena, au secours de Niebla, le général Conroux, qui avait réuni ses bataillons cantonnés à Xeres de los Caballeros, Frejenal et Segura de Léon, se porta

<sup>1</sup> Rivière teinte.

<sup>2</sup> Ces Suisses faisaient partie d'un régiment précédemment au service du roi Ferdinand, et qui s'était rangé ensuite du parti du roi Joseph.

avec eux sur le même point, en traversant les chaînes qui séparent l'Estramadure de l'Andalousie, de manière à tomber sur le point de rembarquement des Espagnols, à Huelba et Moguer. Cette partie du mouvement du général Conroux ne réussit point, parce que les Espagnols, à l'approche des colonnes françaises, mirent une grande activité dans l'évacuation de leur camp devant Niebla, et par suite dans leur rembarquement à l'embouchure du Rio tinto.

Pendant que le général Morillo bloquait encore Niebla, et faisait des tentatives pour s'emparer de ce fort, un de ses lieutenants, nommé le comte de Penne - Villemur, émigré français, secondant ce mouvement, s'avancait par San-Lucar-la-Mayor sur le faubourg de Séville appelé Triana, au moment même où des bandes détachées du corps de Ballesteros menaçaient d'entrer dans cette capitale par la grande route de Carmona.

Le général Darricau, gouverneur de Séville, hors d'état de défendre cette grande cité, qui n'avait pour garnison que des dépôts et quelques soldats estropiés, se retira, avec toutes les administrations civiles et militaires, dans *la Cartuxa*, vaste couvent de chartreux, que le maréchal duc de Dalmatie avait fait mettre à l'abri de toute insulte, au commencement de cette campagne : les hôpitaux, les dépôts des corps, le matériel de la guerre et de l'artillerie y étaient déjà installés. Darricau, général d'une valeur éprouvée et d'une grande résolution, était déterminé à défendre ce poste jusqu'à la dernière extrémité, et même à tirer sur la ville si les habitans se fussent révoltés; mais on doit dire à la louange des Sévillans qu'ils restèrent calmes et attendirent, dans une complète neutralité, l'issue des événemens.

Cependant l'émigré Penne-Villemur couronnait, avec ses bandes, les hauteurs qui dominant Séville à l'ouest, ses tirailleurs parurent même en avant du pont de Triana; mais des

1811.  
Espagne.

coups de canon tirés d'une batterie construite sur ce point dispersèrent les Espagnols et les firent rentrer dans leurs lignes. Ils n'osèrent tenter rien de mieux contre la Cartuxa , certains que ce *retiro* <sup>1</sup> ne serait pas défendu avec moins de valeur que Badajoz et Niebla.

Cette expédition sur Séville fut sans résultat ; car l'arrivée du maréchal duc de Dalmatie , avec sa colonne , força , bientôt après , l'ennemi à abandonner sa position devant cette ville , et d'aller en toute hâte rejoindre le surplus du corps de Morillo , au point du rembarquement.

Le duc de Dalmatie rentra dans la capitale de l'Andalousie pour n'y séjourner que le temps nécessaire au rétablissement de l'ordre , et se dirigea promptement , avec la division Godinot et le général Latour-Maubourg , sur le royaume de Grenade , où le général Sebastiani se trouvait menacé jusque dans son quartier-général.

Août.

*Opérations militaires dans le royaume de Grenade ; combats de la Venta-de-Bahul, de Baza et de Pinos del Rey.* — Il avait été arrêté dans les conférences qui avaient eu lieu à Badajoz entre les deux maréchaux Soult et Marmont, que ce dernier laisserait une de ses divisions sur la Guadiana , pour soutenir le comte d'Erlon , chargé d'observer , avec les deux divisions du cinquième corps et une brigade de cavalerie , les mouvemens de l'armée anglo-portugaise , pendant que le duc de Dalmatie se porterait avec ses réserves contre les détachemens espagnols qui avaient quitté l'armée alliée , et contre l'armée de Murcie. Nous avons fait connaître une partie de ce dernier mouvement , il nous reste à rapporter les opérations subséquentes.

Le général Blacke venait d'être nommé par la régence de Cadix au commandement de l'armée de Murcie. Débarqué

<sup>1</sup> Réduit, citadelle.

à Cadix le 12 juillet, après avoir pris congé de lord Wellington, le nouveau général en chef en partit bientôt avec quelques troupes d'élite, pour venir prendre terre à Almeria, d'où il rejoignit l'armée espagnole, alors campée et retranchée à la Venta-de-Bahul, à quinze lieues de Grenade.

1811.  
Espagne.

Nous avons déjà dit que le maréchal duc de Dalmatie avait résolu de chasser les Espagnols de cette position et de dégager entièrement le royaume de Grenade. Le général Godinot reçut, dans la nuit du 6 au 7 août, l'ordre de partir de Jaen et d'Ubeda, où il s'était porté précédemment, à l'effet de purger le pays des bandes et des partis qui l'infestaient, et de se diriger par Quesada et Pozalcon sur Baza. L'intention du maréchal était de faire culbuter par cette colonne la droite de l'armée ennemie, postée à Pozalcon et défendant le passage de la rivière Barbato; le général Godinot devait ensuite se porter sur les derrières du camp de la Venta-de-Bahul, tandis que le maréchal, à la tête des troupes du quatrième corps et de sa cavalerie de réserve, refusant sa droite, attaquerait de front cette position.

Le duc de Dalmatie s'était rendu à Grenade dans les premiers jours d'août, il en partit le 8 au matin et prit sa direction par Diesma et Guadix; le 9, son avant-garde prit poste devant le camp espagnol. Pour donner au général Godinot le temps d'achever son mouvement, le maréchal, qui ne voulait point montrer toutes ses forces à l'ennemi, se borna à faire une fausse attaque et quelques démonstrations pour le retenir pendant toute la journée dans son camp. La position de la Venta-de-Bahul est très-belle et très-forte: un ravin profond, large et d'un accès difficile, la couvre; mais le maréchal avait fait reconnaître un passage, par lequel il se proposait d'aborder les Espagnols le lendemain à la pointe du jour. La timide circonspection du général Godinot, que nous avons déjà signalée à la bataille d'Albuhera, fit encore, dans cette oc-



1811.  
Espagne.

casion , échouer les bonnes dispositions prises par le duc de Dalmatie <sup>1</sup>.

Le général Godinot avait rencontré et battu au passage du Rio-Guadiana-el-Menor ainsi qu'à Quesada plusieurs bandes de guerillas. Il joignit à Pozalcon le parti du général Quadra qui y était posté , et le força à une prompte retraite ; parvenu sur les bords du Rio-Guadalentia , il y trouva une colonne que le général Blacke envoyait au secours du général Quadra. Godinot poussa ce détachement jusqu'au Rio-Barbata. On aperçut alors la fumée de la canonnade engagée à la Ventadel-Bahul , à quatre lieues de là. Le colonel Victor Rémond , qui commandait l'avant-garde du général Godinot , attaqua , avec ses compagnies de voltigeurs , les gardes wallonnes qui défendaient le passage de la rivière ; et , soutenu par un bataillon du seizième d'infanterie légère , il les força à la retraite. Dans l'espace d'une lieue et demie , plus de six cents gardes wallonnes furent ramassés et faits prisonniers par quelques officiers de l'avant-garde française , qui , se trouvant seuls montés , devançaient de beaucoup les fantassins à leurs ordres ; l'avant-garde arriva ainsi à une demi-lieue et en vue de Baza.

Le général Godinot avait envoyé plusieurs fois au colonel Rémond l'ordre d'arrêter sa poursuite , mais celui-ci , emporté par l'ardeur de ses soldats , n'avait pu l'exécuter qu'à la distance dont nous venons de parler. On ne conçoit pas comment le général français hésitait d'entrer à Baza , où le quartier-général de l'armée espagnole était dans le plus grand

<sup>1</sup> L'intérêt que le maréchal Soult portait au général Godinot , avec lequel il avait fait ses premières armes , l'aveuglait sur le caractère et les moyens de ce dernier. Il voulait le mettre en évidence pour attirer sur lui les regards bienveillans de Napoléon ; de là sa persévérance à lui confier des opérations importantes , dans lesquelles ce général ne répondait presque jamais à l'attente de son protecteur.

désarroi ; il se contenta de placer un poste de cavalerie <sup>1</sup> en observation devant cette ville. L'ennemi qui n'avait pas d'autre débouché pour son artillerie, profita de cette faute grave. Au point du jour, la poussière indiqua le passage des troupes espagnoles, mais il n'était plus temps de les couper. Le général Blacke, avait deviné par le mouvement de la colonne Godinot, le projet du maréchal, et, reconnaissant le danger de sa position, il s'était hâté, pendant la nuit du 9 au 10, d'opérer sa retraite, à travers Baza, sur la frontière de Murcie.

1811.  
Espagne.

Le 10 au matin, le duc de Dalmatie s'aperçut de la disparition de l'armée ennemie, et envoya à sa poursuite la cavalerie du général Latour-Maubourg. Les lanciers de la Vistule, le dixième de chasseurs et le vingt-septième de dragons, sous les ordres du général de brigade Sout, atteignirent l'arrière-garde espagnole à Las-Vertientes, au-delà de Baza, la chargèrent et la taillèrent en pièces : plus de cinq cents cavaliers ennemis furent pris avec leurs chevaux, un petit nombre rejoignirent le gros de l'armée à Lebrilla en avant de Murcie. Le 11, le général Latour-Maubourg arriva à Velez-el-Rubio, et s'attacha à la poursuite des colonnes ennemies qui se retiraient dans les directions de Lumbreras, de Vera et d'Almeria.

Après avoir adressé de vifs reproches au général Godinot sur l'inexécution de ses instructions et sur sa timidité, le duc de Dalmatie l'envoya avec sa division dans les Alpujarres <sup>2</sup>, et son itinéraire lui fut tracé par l'état-major. Rentré ensuite à Grenade, le maréchal, comptant encore beaucoup trop sur la précision du général Godinot, fit partir deux compagnies

<sup>1</sup> On se demandera également pourquoi le général Godinot n'avait point employé cette cavalerie à la poursuite de la division espagnole, après la déroute de celle-ci au Rio-Barbato, préférablement à l'infanterie, qui ne pouvait pas marcher assez vite pour envelopper tous les fuyards ; ce qui eût eu lieu infailliblement si le colonel Remond avait pu disposer de cette même cavalerie.

<sup>2</sup> Chaîne de montagnes au sud de Grenade.

1811.  
Espagne.

d'infanterie polonaise avec cent cinquante chevaux du douzième de dragons, pour Marbella, où devait arriver ce général au retour de son exploration, qui avait pour but de fouiller la Sierra Nevada et de balayer le littoral.

Le comte de Montijo, à la tête d'une colonne de plus de trois mille Espagnols de l'armée de Murcie, rôdait dans les environs de Marbella, lorsque le faible détachement dont nous parlons vint y prendre poste. A la vue de cette troupe isolée, le général ennemi ne balança point à venir l'attaquer; le colonel du douzième de dragons qui la commandait, effrayé de la supériorité numérique de ses adversaires, abandonna les deux compagnies polonaises dans un petit poste de la côte, où elles furent bientôt enlevées, et se retira précipitamment avec ses cent cinquante chevaux, sans échanger un seul coup de fusil.

Cependant le maréchal duc de Dalmatie ne recevant point de nouvelles du général Godinot, non plus que du détachement dirigé sur Marbella, prit le parti d'envoyer de ce côté le colonel Victor Rémond avec un nouveau détachement de cinq cents hommes environ. Chemin faisant, cet officier reconnut la division de Montijo; et il faisait des préparatifs pour l'attaquer de nuit, lorsqu'il vit accourir vers lui le colonel du douzième et ses dragons, qui venaient de traverser la ligne espagnole, et qui firent connaître la situation fâcheuse où ils avaient laissé les deux compagnies polonaises. Le colonel Rémond crut devoir suspendre son attaque pour prendre de nouvelles mesures; mais, au point du jour, il s'aperçut que le comte de Montijo avait quitté sa position pour en prendre une plus avantageuse sur une montagne appelée Pincos del rey: dès lors, laissant sa colonne en observation devant les Espagnols, le colonel Rémond se porta de sa personne au devant de la division Godinot, dont il put reconnaître bientôt les troupes. En effet, le général Godinot, arrivant enfin vers

le point indiqué, avait détaché cinq compagnies du cinquante-huitième régiment de ligne, avec ordre d'attaquer les Espagnols qu'il avait aperçus, de son côté, sur Pinos del rey. Il avait annoncé qu'il soutiendrait ces cinq compagnies; mais celles-ci s'engageant bientôt, sans connaître le nombre de leurs adversaires, avaient épuisé leurs cartouches, et allaient rétrograder en désordre, quand le colonel Rémond, déjà de retour à sa colonne, s'avança avec elle à leur secours, livra un combat sanglant à la division Montijo, et la força à la retraite avec une perte considérable. Les Français eurent quatre-vingts hommes hors de combat<sup>1</sup>. Le colonel Rémond dut présumer que les débris de la division espagnole longeraient les coteaux de Malaga, pour gagner la Sierra de Ronda, et fut, en conséquence, se poster au col de Zafaraya avec sa petite colonne, pour leur barrer le passage. Si le comte de Montigo avait eu de la résolution, il aurait pu facilement écraser ce détachement; mais lorsque les Espagnols, encore très-nombreux et réunis, se présentèrent, le colonel français paya d'audace, et marcha à leur rencontre. Le général espagnol perdit la tête; sa troupe se débanda et s'enfuit dans toutes les directions. Un renfort que Rémond avait fait demander au colonel Berton, commandant supérieur de Malaga, arriva lorsque les colonnes ennemies avaient déjà disparu.

La dispersion de l'armée de Murcie ne laissant plus au duc de Dalmatie, d'inquiétude sur le royaume de Grenade, il crut devoir revenir à Séville avec ses réserves, pour être à portée de soutenir les troupes restées en Estramadure, dans le cas où elles seraient attaquées par des forces supérieures.

<sup>1</sup> Pendant cette action, le général Godinot, resté à trois lieues du champ de bataille, à la Venta de la Paja, se bornait à l'observer tranquillement avec sa lunette. Il devait voir cependant (le pic de Pinos del Rey dominant tout le pays à quatre ou cinq lieues de rayon) que son détachement était fortement compromis.

1811.  
Espagne.

s'emparait de ce petit port. Le général Godinot fit sur-le-champ ses dispositions, afin de déloger ces nouveaux ennemis; mais la seule route par laquelle pût marcher l'artillerie française, suivant les bords de la mer, les vaisseaux anglais balayèrent tellement ce défilé avec leurs bordées, que Godinot fut obligé de renoncer à son entreprise, avec perte d'un certain nombre d'hommes. Après être retourné au camp de Saint-Roch, qu'il occupa encore pendant quelques jours, ce général se dirigea sur Séville; et, le lendemain de son arrivée, il se brûla la cervelle à la suite d'une explication un peu vive qu'il eut avec le maréchal duc de Dalmatie. On répandit le bruit dans l'armée qu'il s'était donné la mort pour se délivrer des douleurs que lui causait une maladie de nerfs à laquelle il était sujet; mais la vérité est que ce général, estimable sous beaucoup de rapports, mais presque toujours malheureux dans ses opérations, ne voulut point survivre au nouvel échec qu'il venait d'essuyer, et peut-être aux reproches que lui adressa de rechef, à cette occasion, son protecteur irrité.

Sept. et Oct. *Suite des opérations de l'armée française, dite de Portugal; le maréchal duc de Raguse fait lever aux Anglais le siège de Ciudad-Rodrigo, etc. — On a vu qu'après la levée du siège de Badajoz, le duc de Raguse, laissant une de ses divisions vers la Guadiana, avait remonté, avec le reste de son armée, du côté de Placencia, pour observer les mouvemens de lord Wellington, qui, avec le gros de ses troupes, s'était porté sur la rive droite du Tage, près de Castel-Branco. Le général anglais, continuant de manœuvrer par la gauche, vint prendre ensuite position sur la Coa. Le duc de Raguse devait supposer que le projet de son adversaire était de soutenir l'armée espagnole de Galice, alors menacée par l'armée française dite du Nord, que commandait le général Dorsenne le Paige, colonel des grenadiers de la garde*

impériale : c'est pourquoi ce maréchal jugea convenable de rester quelque temps dans ses cantonnemens autour de Placencia, pour agir ensuite selon les circonstances ; mais lord Wellington se rapprochant bientôt de Ciudad-Rodrigo, investit cette place le 5 septembre : le duc de Raguse se concerta alors avec le général Dorsenne pour forcer le général ennemi à lever son blocus. La jonction des deux armées françaises se fit à Tamames, le 22 septembre, et le résultat de ce grand mouvement fut de débloquent et de ravitailler Ciudad-Rodrigo.

1811.  
Espagne.

Dès le 24, les Anglo-Portugais abandonnèrent leurs positions devant cette place ; le lendemain, le général Montbrun, dont la division de cavalerie formait l'avant-garde du duc de Raguse, atteignit à el Bodon l'arrière-garde ennemie, sous les ordres du général Graham, la culbuta, lui enleva quatre pièces de canon, et la poursuivit jusque auprès de Fuente-Guinaldo. Cette position était fortifiée, et lord Wellington qui s'y était arrêté, paraissait disposé à y attendre l'armée française ; mais le mouvement d'une division que le duc de Raguse fit marcher par sa droite pour tourner la gauche des Anglo-Portugais, détermina le général en chef ennemi à abandonner son camp pendant la nuit du 26 au 27 pour se retirer dans la direction d'Alfayates et de Sabugal. Le général Montbrun poursuivit l'armée ennemie, le 27, par la route de Casilla-de-Florès ; le général Thiébault appuyait ce mouvement avec sa division d'infanterie. Le général Wathiez, à la tête d'une division de cavalerie légère, ayant marché sur Aldea-de-Ponte, rencontra près de ce village une colonne anglo-portugaise forte de douze à quinze mille hommes d'infanterie, trois mille chevaux et quatorze pièces de canon. La grande supériorité numérique de l'ennemi força la cavalerie française à s'arrêter pour attendre le secours de

1811.  
Espagne.

la division Thiébault ; mais celle - ci étant survenue , les Anglo-Portugais , après un combat dans lequel les généraux Thiébault et Wathiez manœuvrèrent avec beaucoup d'habileté , se décidèrent à la retraite. Pendant ce temps , le général Montbrun , s'avancant sur la route d'Alfayatès , jetait une grande confusion dans le gros des troupes ennemies , par le feu très-vif et bien dirigé de son artillerie.

Après cette opération , le duc de Raguse établit son armée dans une nouvelle ligne de cantonnemens , depuis Salamanque jusqu'à Tolède : la rareté des subsistances empêchait le maréchal de resserrer ses troupes autant que la prudence l'eût rigoureusement exigé. Toutefois , les Anglo-Portugais , éprouvant eux-mêmes le besoin de se reposer , n'attaquèrent point leurs adversaires dans leurs nouvelles positions. Lord Wellington , qui avait établi son quartier-général à Almeida , fit occuper de nouveau le camp retranché de Fuente-Guinaldo , le 1<sup>er</sup> octobre ; le général Hill fut détaché sur la rive gauche du Tage ; le général Castanos s'occupa de réunir divers détachemens espagnols , et d'organiser un corps d'armée entre le Tage et la Guadiana.

Le 15 octobre , le général de brigade Reynaud , gouverneur de Ciudad-Rodrigo , fut fait prisonnier à une lieue de cette place , par un détachement de cavalerie de la bande de don Julian : il était sorti de la ville avec une escorte de quatre chasseurs seulement pour aller reconnaître lui-même un terrain où il pût envoyer prendre du fourrage en vert , sur la route de Fuente-Guinaldo : attaqué à l'improviste par les cavaliers de don Julian , le général Reynaud fut obligé de se rendre avec trois de ses chasseurs ; le quatrième réussit à s'échapper , et revint à Ciudad-Rodrigo annoncer la captivité du gouverneur , que le maréchal duc de Raguse remplaça par le général Barrié.

*Affaire d'Arroyo-Molinos.*—Le dernier mouvement opéré par le maréchal Marmont lui avait fait appeler à lui la division précédemment laissée dans la Haute-Estramadure pour soutenir le mouvement du cinquième corps d'armée français sur la Guadiana. Cette retraite de la division de l'armée de Portugal laissait le champ libre au général Castanos pour rassembler son nouveau corps d'armée espagnol. Le maréchal duc de Dalmatie, informé que ce général ennemi, protégé dans ses opérations par la division anglaise du général Hill, avait déjà organisé des levées assez nombreuses, ordonna au comte d'Erlon de détacher une de ses divisions du côté de Cacerès pour battre le pays, lever des contributions, et, chemin faisant, dissiper les rassemblemens qui se trouveraient formés. En conséquence, le général Girard se mit en marche de Merida avec sa division, la brigade de cavalerie légère du général Briche et une brigade de dragons commandée par le général Bron. Après avoir fouillé avec succès une partie du pays renfermé entre la Guadiana et le Tage, c'est-à-dire la Haute-Estramadure espagnole, la colonne française força le général Castanos et ses troupes à se retirer sur la frontière du Portugal. Arrivé le 13 octobre à Cacerès, le général Girard, qui y fixa quelque temps son quartier-général, en repartit le 26 pour marcher sur Torre-Moïba et de là sur Arroyo-Molinos, village situé au pied de la Sierra de Montanchés : ses troupes y prirent poste le 27. Le général Hill, informé par les paysans des forces que le général français avait avec lui, et de l'objet principal de sa mission (la levée des contributions), résolut de surprendre ce dernier.

Le 28, à deux heures du matin, les troupes anglaises se mirent en mouvement des cantonnemens qu'elles occupaient vers le Tage; un brouillard épais, accompagné de pluie, favorisait le secret de leur marche. A huit heures du matin,

1811.  
Espagne.  
27 octobre.



1811.  
Espagne.

les postes du général Girard furent attaqués par trois colonnes ennemies à la fois. Dès la petite pointe du jour, le général Victor Remond, qui commandait une des brigades de la division française, était parti avec sa troupe pour Merida et n'avait point rencontré l'ennemi. Le reste de la colonne du général Girard était sur le point de se mettre en route pour suivre la même direction, lorsque des cris et des coups de fusil annoncèrent que le village était attaqué. Quoique les Anglais fussent dix fois supérieurs en nombre, le général Girard conserva tout son sang-froid dans cette circonstance difficile<sup>1</sup>. Le général Dombrowski, qui avait déjà réuni sa brigade en avant du village, ordonne à un bataillon du trente-quatrième régiment d'arrêter les tirailleurs ennemis qui commençaient à déboucher : il fallait dégager le village pour ouvrir le passage à la cavalerie aux prises avec les Anglais de l'autre côté d'Arroyo-Molinos : à cet effet, le général Girard, ayant rejoint son infanterie, fait faire un mouvement en avant. Les colonnes anglaises se présentent en masse devant les bataillons français, qui, réunis, ne comptent pas plus de treize cents hommes : malgré cette infériorité, la cavalerie ennemie est repoussée. Mais pendant ce temps, le général Hill exécutait un large mouvement sur la gauche du général Girard, et manœuvrait pour l'envelopper : la route de Merida était déjà coupée, les équipages enlevés ; la cavalerie française, arrêtée à la tête du village, ne se montrait pas. Girard se détermine alors à la retraite ; les Anglais qui se sont jetés par leur droite sur ses derrières, l'environnent et le somment de déposer les armes. Pour toute réponse, il commande à ses braves fantassins de se faire jour à la baïonnette, et opère lentement son mouvement rétrograde. Privé de son artillerie

<sup>1</sup> Ce général, qui était encore dans son logement, se vit obligé de s'ouvrir un passage, l'épée à la main, pour joindre son infanterie rassemblée sur le chemin de Merida.

qu'il a été forcé d'abandonner , écrasé par celle de l'ennemi , le général français ordonne un mouvement à droite pour gagner les hauteurs qui se prolongent vers Montanchés ; il y est poursuivi vivement.

1811.  
Espagne.

Assaillie sur ses flancs et en queue, obligée de repousser à chaque instant des attaques nouvelles, la petite colonne française se trouvait nécessairement retardée dans sa marche ; les Anglais arrivèrent avant elle au col de Montanchés. Le général Girard fit enlever cette position à la baïonnette, et, laissant Montanchés sur sa gauche, il entra dans les montagnes qui se prolongent sur Sarza ; mais l'ennemi en occupait déjà le débouché. La colonne française, se jetant dans la plaine, chargea avec impétuosité la troupe qui cherchait à l'arrêter. Un second parlementaire se présenta, et ne fut pas mieux reçu que le premier ; Girard continua sa retraite à travers la plaine sans cesser d'être aux prises avec la cavalerie anglaise jusque sur la hauteur de San-Hernando, où il prit position. L'ennemi cessa alors ses attaques et sa poursuite. Après avoir donné quelques heures de repos à ses bataillons, le général français quitta San-Hernando pour se diriger sur Zavita, de là sur Naval-Villar, et arriva enfin à Orellano, où il traversa la Guadiana. Les aigles de la brigade Dombrowsky étaient sauvées, mais cette retraite coûtait à la colonne française six cents hommes tués ou prisonniers, trois pièces de canon et leurs caissons. Au nombre des prisonniers se trouvaient le général Bron, et le duc d'Aremberg, colonel du vingt-septième de chasseurs à cheval, tous les deux blessés en chargeant avec une grande valeur, à la tête de la cavalerie française.

Le général Girard, officier si distingué, d'ailleurs, par ses talens et par sa rare intrépidité, fut sans doute coupable à Arroyo-Molinos de trop de sécurité. Il avait été surpris,

1811.  
Espagne.

donc il se gardait mal ; mais il est également juste de dire que les Anglais, tout en exagérant l'importance du succès qu'ils venaient d'obtenir, rendirent un témoignage éclatant de la belle résistance que leur opposa ce redoutable mais imprudent adversaire. Celui-ci tomba, pour quelque temps, dans la disgrâce de Napoléon, et fut remplacé dans son commandement par le général Barrois, récemment promu au grade de divisionnaire. Cependant, l'empereur, qui avait su apprécier, malgré cette rigueur, tout le mérite du brave Girard, ne tarda pas à lui fournir l'occasion de réparer sa faute par de nouveaux exploits : c'était la seule faveur que ce général ait jamais réclamée de son souverain.

Novembre.

*Les Espagnols sont battus dans les environs du camp de Saint-Roch.* — Le général Ballesteros était rentré dans le camp de Saint-Roch après la retraite des troupes françaises. Informé, par ses partis, que le général Sémelé se trouvait à Bornos avec un seul régiment, le seizième d'infanterie légère, il résolut de l'y surprendre. Parti de Saint-Roch dans la nuit du 4 au 5 novembre, il parut devant Bornos, dont il occupa toutes les avenues au moment même où les Français prenaient les armes, à la diane.

Le général Sémelé fit sortir sa troupe hors du village pour prendre position, mais une colonne de deux mille hommes occupait déjà le défilé ; le seizième s'avança au pas de charge, culbuta à la baïonnette tout ce qui se trouvait devant lui, tua beaucoup d'Espagnols et prit la position qu'il devait occuper. Ballesteros ayant échoué de cette manière dans sa tentative, se replia vers Ubrique ; le mouvement du général espagnol sur Bornos était, au reste, concerté avec la marche d'une colonne anglaise de deux mille hommes, qui de Tarifa s'était portée sur Vejer de la Frontera.

Le 15 novembre, le général Sémelé prit à son tour l'of-

fensive sur Ballesteros , qui se retira dans les montagnes de Ronda ; mais le général Leval ayant paru avec une forte colonne vers Antequerra , le général espagnol, craignant d'être pris entre deux feux , se hâta de regagner le camp de Saint-Roch , où il avait toujours la ressource de se mettre sous la protection du canon de Gibraltar ; il fut suivi par le général Leval , qui atteignit et battit son arrière-garde au passage du Guadiaro. Arrivé au camp de Saint-Roch , Ballesteros se vit encore contraint de chercher son refuge ordinaire au pied des ouvrages de Gibraltar. Le 28 , il fit marcher par la plage une colonne de quinze cents hommes d'élite pour reprendre la tour de Carbonera ; mais le général Rey vint avec le quarante-troisième régiment à la rencontre de cette troupe , la culbuta et la força de regagner les rochers d'où elle était partie.

1811.  
Espagne.

Vers les commencemens de décembre , les généraux Soult et Lallemand , avec leurs brigades de cavalerie , remportèrent quelques avantages partiels dans plusieurs engagemens avec les troupes de l'armée de Murcie , du côté de Lorca , Veas et Segura. Le 15 , Ballesteros fut battu de nouveau à Puerto de Oyen.

*Siège de Tarifa.* — A cette même époque , le duc de Dalmatie , sentant tous les avantages que lui donnerait l'occupation de Tarifa , chargea de cette expédition le général Leval : la place fut bientôt investie par terre ; elle était défendue par une garnison de trois mille hommes , moitié Anglais et moitié Espagnols ; ses fortifications ne consistaient d'abord que dans une enceinte formée par une muraille découverte , irrégulièrement flanquée par de petites projections ; mais le colonel anglais Skerret , de concert avec le général espagnol Copons , y avait fait ajouter plusieurs ouvrages qui la mettaient à l'abri d'une insulte sérieuse. Le général Leval fit ouvrir la tranchée , le 25 décembre , à cent vingt toises de la place.

Décembre.

1811.  
Espagne.

On avait fait venir de Puerto-Real quelques pièces de gros calibre, pour former l'artillerie de siège, à laquelle on fut obligé d'ouvrir un chemin sur la pente d'un rocher exposé au feu d'un vaisseau, de deux frégates et de plusieurs canonnières anglaises; mais rien ne put ralentir l'ardeur des troupes assiégeantes, exposées d'ailleurs à toutes les intempéries de la saison. Les batteries de brèche commencèrent à jouer le 29; et le lendemain matin, la muraille présentait déjà une ouverture praticable; à huit heures, une colonne s'avança pour donner l'assaut: elle était composée de compagnies de grenadiers et de voltigeurs, l'élite des troupes de siège. Malgré la vivacité du feu des Anglo-Espagnols, les Français étaient parvenus au pied de la brèche, lorsqu'ils furent arrêtés par un fossé bourbeux qu'on avait négligé de sonder et qui couvrait tout le front d'attaque. Les assiégeans furent forcés à se retirer sans avoir pu triompher de l'obstacle que leur opposait le sol fortement détrempé par les pluies continues qui tombaient depuis le 25. Les batteries de brèche continuèrent leur feu jusqu'au 4 janvier 1812. Le général Leval se disposait à un nouvel assaut, lorsqu'il reçut l'ordre d'abandonner son entreprise; il fit enterrer, en se retirant, presque toutes les pièces de siège, dont le mauvais état des chemins, entièrement défoncés, et le débordement des rivières, rendait le transport presque impossible.

Décembre. *Les Anglais s'avancent en Estramadure; belle retraite du capitaine Neveu.* — La levée du siège de Tarifa tenait à un grand mouvement offensif que l'armée anglaise menaçait de faire alors dans la Basse Estramadure. Le général comte d'Erlon, chargé de garder cette province et de protéger la place de Badajoz, n'avait avec lui qu'environ douze mille hommes; savoir, les deux divisions d'infanterie du cinquième corps, dont la première (celle du général Girard) se trouvait

singulièrement affaiblie, et deux ou trois régimens de troupes à cheval, qui présentaient à peine un total de mille à onze cents chevaux. Ces forces étaient plus qu'insuffisantes pour garder une étendue de terrain aussi considérable que celle comprise entre la Guadiana et la chaîne des montagnes qui séparent l'Estramadure des provinces de Cordoue et de Séville.

1811.  
Espagne.

Dans cet état de choses, lord Wellington, qui se préparait déjà à assiéger une seconde fois Badajoz, crut devoir faire avancer la forte division anglaise du général Hill pour chasser tous les postes que les Français avaient sur la Guadiana, au-dessus de la place que nous venons de nommer. Le 27 décembre, cette division quitta les environs de Portalegre où elle était cantonnée, et s'avança dans la direction de Merida. Le capitaine Neveu, du quatre-vingt-huitième régiment, venait d'être envoyé, dans le même temps, en reconnaissance sur la Roca, avec trois compagnies de voltigeurs. Il rencontra, le 29, l'avant-gardé du général Hill, forte de huit cents chevaux, avec quatre pièces d'artillerie légère. A la vue de l'ennemi, le brave Neveu fait former ses trois compagnies en carré, au centre duquel il place un petit peloton de husards qui avait marché avec lui. La cavalerie anglaise, malgré sa supériorité, ne peut entamer cette troupe, qui soutient cinq charges successives et le feu des quatre pièces ennemies, sans en être ébranlée : c'est ainsi qu'elle opère sa retraite vers Merida.

Sur ces entrefaites, le général Dombrowsky, qui commandait dans cette ville, entendant le bruit du canon anglais, avait fait porter en avant quelques escadrons pour recevoir le capitaine Neveu : l'ennemi s'arrêta à la vue de ce secours, et cessa d'inquiéter la petite colonne de voltigeurs, qui rentra dans Merida au milieu des applaudissemens de la garnison.

1811.  
Espagne.

Neveu ramenait avec lui tous ses blessés, au nombre de neuf, et treize Anglais, faits prisonniers après avoir eu leurs chevaux tués.

Le général Dombrowski n'ayant point assez de troupes à sa disposition pour espérer de se maintenir dans son poste, prit le parti d'abandonner Merida et de faire sa retraite par Almendralejo, à l'effet de rejoindre le comte d'Erlon, qui concentrait alors ses troupes vers Llerena. Le général Hill occupa Almendralejo le 2 janvier 1812; le 3, il poussa une forte reconnaissance jusqu'à Los-Santos. Ce fut alors que le duc de Dalmatie, présentant le projet de lord Wellington, et voulant se mettre en mesure d'en empêcher l'exécution, donna l'ordre de lever le siège de Tarifa, afin de réunir des réserves avec lesquelles il pût se porter au besoin sur le point menacé. Le général Hill établit ses troupes sur la Guadiana, dans le voisinage de Badajoz.

---

## CHAPITRE VII.

SUITE DE L'ANNÉE 1811.

Opérations militaires dans les provinces du nord, du milieu et de l'est de l'Espagne. Porlier est battu dans les Asturies; mort du général Valletaux. — Défaite d'Espoz-y-Mina, en Navarre. — Le général Dorsenne défait sur l'Eslla l'armée de Galice. — Le général Bonnet rentre dans les Asturies. — Le général Dubreton disperse les guerillas dans la province de Sant-Ander. — Défaite de plusieurs bandes au centre de l'Espagne. — Prise du fort Saint-Philippe en Catalogne. — Combat de Vals. — Les Espagnols veulent s'emparer du Montjoui de Barcelone. — Marche du maréchal Macdonald sur Barcelone; incendie de Manreze. — Le fort de Figuières livré aux Espagnols par trahison. — Combat sous Figuières. — L'armée d'Aragon investit Tarragone. — Siège de cette place. — Elle est prise d'assaut. — Prise du Mont-Serrat. — L'armée d'Aragon marche sur le royaume de Valence. — Siège du fort de Sagonte. — Bataille de Sagonte. — Reddition de ce fort. — L'armée d'Aragon resserre Valence. — Investissement de cette place. — Occupation de San-Felipe. — Siège et reddition de Valence, etc.

LES Espagnols n'avaient, à proprement parler, d'armée régulière que dans le midi et dans l'est de la Péninsule; les *guerillas* seuls essayaient de lutter avec les Français dans les provinces de l'intérieur et du nord. 1811.  
Espagne.

Le brigadier Porlier, neveu de la Romana, et connu sous le nom de *Marquesito*<sup>1</sup>, qui s'était spécialement voué au métier de partisan, tenait depuis long-temps en échec la division Bonnet dans la principauté des Asturies, et empêchait ce général habile et infatigable de faire des progrès du côté de la Galice.

<sup>1</sup> Le petit marquis.



1811. *Porlier est battu dans les Asturies ; mort du général*  
 Espagne. *Valletaux.* — Le chef espagnol auquel une défaite sem-  
 Fevr.-Juillet. blait fournir de nouvelles ressources, refoulé dans les mon-  
 tagnes, en descendit vers la fin de février 1811 avec une  
 bande de trois à quatre mille hommes, et vint investir, le 27,  
 le petit poste fortifié de Llanes. Le général Bonnet fit mar-  
 cher aussitôt quatre compagnies d'élite au secours de la gar-  
 nison, qui se défendait avec valeur, malgré son énorme in-  
 feriorité. Porlier, attaqué avec vigueur par cette colonne  
 française, fut battu complètement, et forcé de chercher un  
 refuge dans les montagnes de Merès, où, selon leur cou-  
 tume, ses guerillas se dispersèrent.

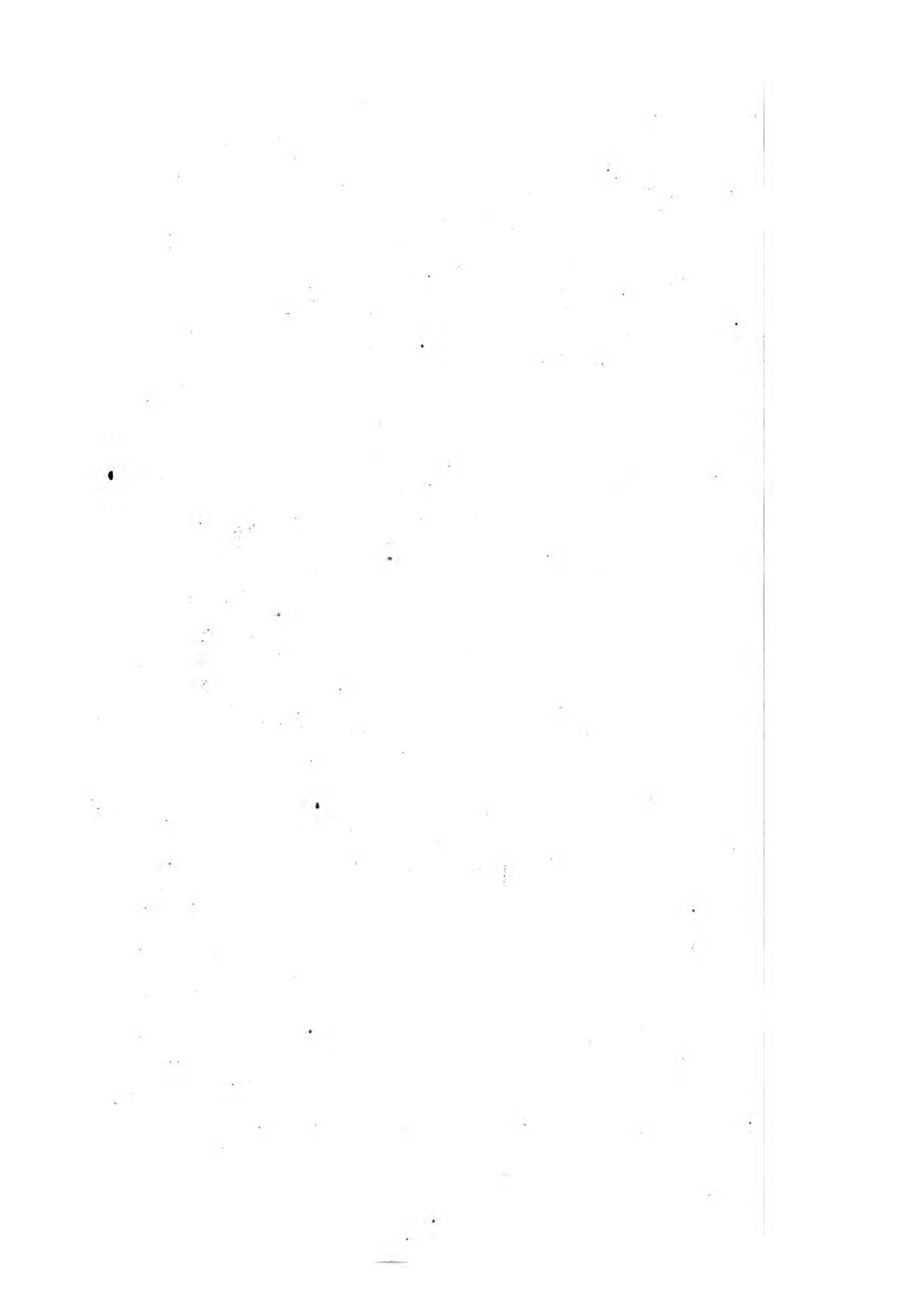
Le 9 mars suivant, le général Bonnet, informé que le  
 Marquesito réunissait son monde pour se porter vers les fron-  
 tières de Galice, ordonna une forte reconnaissance sur la  
 Navia. Le général Valletaux, chargé de cette opération, était  
 revenu à Tineo sans avoir pu rencontrer l'ennemi ; mais,  
 ayant appris bientôt après qu'un détachement considérable  
 occupait vers Cangas de Tineo la forte position de Puelo, il  
 s'y porta sans hésiter. Le 18 au matin, la colonne française,  
 forte de quinze cents hommes, attaqua la montagne escarpée  
 de Puelo, défendue par six mille guerillas. Le capitaine  
 Pellerin, à la tête d'une compagnie de grenadiers, enleva à  
 la baïonnette un rocher sur lequel l'ennemi appuyait sa dé-  
 fense, pendant qu'une compagnie de voltigeurs pénétrait  
 dans le village adossé au rocher. L'ennemi, surpris par cette  
 double attaque, lâcha pied presque aussitôt, abandonnant  
 ses morts, ses blessés et une centaine de prisonniers.

Une affaire plus sérieuse eut lieu le 23 juin à Quintanilla-  
 del-Valle. Les Français eurent à y regretter le général Valle-  
 taux, qui fut tué à la fin d'un engagement très-meurtrier,  
 où les Espagnols eurent le dessous. Le général Santo-Cildes,  
 qui commandait ces derniers, se retira dans la direction



RIEILLE.

*Ambroise Tardieu Dessin.*



d'Astorga, et fut suivi par le général Bonnet. Le 2 juillet, le chef espagnol ayant repris l'offensive, attaqua les postes français sur l'Orbigo. Le général Bonnet marcha à lui avec trois régimens. Après un combat assez vif, une charge heureuse d'un escadron du douzième de dragons décida l'ennemi à la retraite. Le 10, Santo-Cildes ayant reçu quelques renforts, paraissait vouloir tenir devant Astorga ; mais le général Bonnet fit des démonstrations, qui forcèrent ce chef ennemi à se jeter dans les montagnes du côté de Villafranca, sans qu'il fût possible de l'amener, d'ailleurs, à aucun engagement.

1811.  
Espagne.

*Défaite d'Espoz-y-Mina en Navarre.*—En Biscaye et en Navarre, l'entrepreneur Espoz-y-Mina avait donné à ses bandes une organisation assez régulière, après que la junte de Valence lui eut fait passer des armes et des munitions. Il s'attachait particulièrement à enlever les convois venant de France et à attaquer ceux qui y retournaient. Le général Caffarelli, gouverneur de Biscaye, se concerta avec le général Reille, qui commandait en Navarre, pour mettre un terme aux excursions de ce partisan espagnol. A cet effet, les deux généraux français se mirent chacun à la tête d'une colonne composée de troupes de la garde impériale, pour fouiller les montagnes qui séparent la Biscaye de la Navarre, et qui servaient de repaire aux bandes de Mina. Le 9 juin, le général Caffarelli rencontra un de ces partis dans la vallée d'Ulzama, et le dispersa dès les premiers coups de fusil tirés par son avant-garde. Le général Reille se trouva, le 14, en présence d'une masse plus considérable, où se trouvait Mina en personne, et qui marchait dans la direction de Sanguesa. La colonne étant arrivée au même moment, les guerillas furent attaqués à la fois en tête et en flanc. Mis dans une déroute complète, Mina s'enfuit en laissant plus de six cents des siens sur le champ de bataille; le reste se dispersa dans les montagnes.

9-14 juin.

1811.  
Espagne.  
25 août.

*Le général Dorsenne défait l'armée espagnole de Galice sur l'Esla.* — Nous avons dit que Napoléon avait envoyé, au commencement de l'année précédente, une partie de la garde impériale en Espagne, pour former comme un corps de réserve destiné à assurer les communications avec la France, et à soutenir les opérations dans le nord de la Péninsule. Le maréchal Bessières, duc d'Istrie, qui commanda d'abord cette armée, obligé de lutter continuellement avec les bandes nombreuses qui infestaient les provinces de Biscaye, de Navarre, de la Vieille-Castille et du royaume de Léon, loin de pouvoir se livrer à aucune opération importante, s'était à peine trouvé en mesure d'envoyer au maréchal prince d'Essling le faible secours de cavalerie et d'artillerie dont nous avons parlé en donnant la relation de la bataille de Fuente d'Onoro.

Quelque temps après ce dernier événement, le duc d'Istrie fut remplacé dans son commandement par le général comte Dorsenne, colonel des grenadiers à pied de la garde impériale. Napoléon, qui aimait beaucoup ce dernier, avait voulu lui fournir l'occasion de se distinguer dans un poste encore plus éminent que celui qu'il avait occupé jusqu'alors, et comptait beaucoup sur l'actif dévouement et sur l'ambition de son favori. En effet, le général Dorsenne ne tarda pas à imprimer aux mouvemens de ses troupes une activité plus sérieuse que celle qu'ils avaient eue jusqu'alors.

Informé qu'une armée espagnole, qui s'était formée en Galice et avait repris Astorga, se disposait à appuyer les opérations de l'armée anglo-portugaise dans la province de Salamanque, le général Dorsenne résolut de marcher sur elle, de lui enlever son point d'appui (Astorga), et de la rejeter dans les montagnes; mais il dut concerter ce mouvement avec le duc de Raguse, afin que, dans le cas probable où lord Wellington voudrait s'avancer au secours des Gali-

ciens, le maréchal fit des dispositions pour suivre les Anglo-Portugais, et manœuvrer sur leurs derrières.

1811.  
Espagne.

Le 24 août, les troupes que le général Dorsenne avait réunies pour son expédition étaient en ligne d'opérations sur l'Esla; la droite appuyée à Léon, et la gauche à Castro-Gonzalès. Le général Abadia, qui commandait l'armée de Galice, avait son avant-garde à San-Martin de Torres et occupait le pont de Cebronès; six mille hommes étaient à la Baneza, douze mille à Puente de Orbigo, trois mille occupaient Astorga. Le général Bonnet, que Dorsenne avait appelé avec une partie de sa division; les généraux Dumoustier et Roguet, avec deux divisions de la jeune garde, reçurent l'ordre de passer l'Esla, le 25, à cinq heures du matin, et de se diriger, le premier, par la route de Léon à Astorga sur Puente de Orbigo; le second, de Valencia de don Juan sur la Baneza; le troisième, par Benevente sur le même point. La réserve, formée de troupes de la vieille garde, et conduite par le général Dorsenne en personne, se mit en marche de Valderas pour se rendre à Cebronès en passant par Villaquejida.

Le général Abadia, instruit fort tard de ce mouvement de l'armée française, n'eut que le temps d'évacuer ses positions pour se retirer précipitamment et en désordre sur Astorga. Son avant-garde seule essaya de se défendre sur les hauteurs de San-Martin de Torrès; quelques escadrons de hussards galiciens mirent même beaucoup d'opiniâtreté à se maintenir dans cette position contre l'infanterie; mais le chef d'escadron Martin, à la tête de quelques pelotons de chasseurs à cheval et de cheveu-légers polonais de la garde, ayant chargé avec impétuosité sur cette cavalerie ennemie, la sabra, la mit en déroute, et poursuivit les fuyards jusque au-delà de Palciros, où il prit position, en même temps que le général Dumoustier entra à la Baneza, le général Roguet à Cebronès, et que le

1811.  
Espagne.

général Bonnet s'établissait en avant de l'Orbigo. Le général ennemi, loin de chercher à concentrer ses troupes sur Astorga, pour recevoir la bataille, comme le général Dorsenne s'y attendait, évacua cette place pendant la nuit, et fit sa retraite dans la direction de la Galice. Le général Bonnet s'attacha à sa poursuite avec deux brigades d'infanterie et six cents chevaux, et s'avança jusqu'au-delà de Villafranca. Pendant ce temps, le général Roguet poussait de forts partis vers les débouchés des Asturies. Le 27, le général Bonnet atteignit l'arrière-garde ennemie, forte de cinq mille hommes, sur les hauteurs de Riego-de-Ambrosio, et fit emporter cette position à la baïonnette par le brave trente-quatrième régiment de ligne. Abadia continua sa retraite par les montagnes d'Orensée. La veille, les Français étaient entrés dans Astorga; le 28, ils occupèrent Villafranca, où ils trouvèrent une grande quantité d'armes et de munitions.

Après cette expédition, dirigée avec habileté par le comte Dorsenne, ce général s'occupa de faire réparer les fortifications d'Astorga, et de réunir à Salamanque, un grand convoi de vivres pour l'approvisionnement de Ciudad - Rodrigo. Lord Wellington s'étant approché de cette dernière place, comme nous l'avons dit dans le chapitre précédent, le général Dorsenne crut devoir s'avancer au soutien du duc de Raguse dans le mouvement que ce maréchal fit pour renverser le plan du général anglais. La jonction des deux armées du Nord et du Portugal se fit à Tamames, ainsi qu'on l'a vu, le 22 septembre.

Novembre.

*Le général Bonnet rentre dans les Asturies.* — Lorsque les Anglais eurent abandonné le blocus de Ciudad-Rodrigo, le général Dorsenne se rapprocha de Valladolid, où il établit son quartier-général. Il s'établit ensuite à Léon, dans les derniers jours d'octobre, afin d'être en mesure de soutenir le général Bonnet, qui dut retourner dans les Asturies pour

pacifier cette province, où les bandes avaient mis à profit son absence momentanée. Différens engagements, dans lesquels les Espagnols furent presque toujours battus, eurent lieu pendant le mois de novembre. Le 5 de ce même mois, le général Dorsenne fut informé qu'un parti considérable de Galiciens, sous les ordres d'un chef nommé Pol, s'était fortifié au col de Pajarès, dans l'intention de se maintenir dans cette position. Le général Bonnet, avec une partie de sa division, soutenue par trois bataillons de voltigeurs de la garde, de la division Dumoustier, et quelques escadrons de cette même garde, marcha contre le rassemblement ennemi, enleva la position qu'il occupait, et le poussa l'épée dans les reins jusqu'à Puente-Fierros, que les Galiciens avaient déjà fortement retranché; mais le général Bonnet, qui joignait aux talens d'un tacticien consommé une grande connaissance des localités, fit tourner ce dernier poste par une de ses colonnes, tandis que lui-même l'attaquait de front. L'ennemi ayant abandonné ses retranchemens pour éviter de mettre bas les armes, fut poursuivi avec vigueur par la cavalerie française, qui l'atteignit à Pola-de-la-Luna, et le battit complètement. Le chef Pol, n'ayant pas été plus heureux au pont de Santillane, reprit la route de Galice, et fut suivi jusques au-delà de la Parna. Dans le commencement de décembre, le général Dorsenne retourna à Valadolid, laissant le general Bonnet dans les Asturies, où sa division occupait Oviedo, le camp de Grado et le port de Gijon.

1811.  
Espagne.

*Le général Dubreton disperse les guerillas dans la province de Sant-Ander.* — Pendant que le général Bonnet battait les Galiciens au col de Pajarès, le général Dubreton, ayant rassemblé une colonne à Torre-la-Vega, marchait sur Cabezon et plusieurs autres points de la Montana (province de Sant-Ander), qu'inquiétaient toujours Porlier et Mendizabal. Le 6 novembre, les guerillas furent chassés de Cabezon.

6 novembre.



1811.  
Espagne.

Le 7 au matin, les deux généraux espagnols ayant réuni leurs forces vinrent attaquer le général Dubreton à Sidas et furent repoussés. Ils recommencèrent le combat dans la soirée avec une nouvelle fureur ; mais le général français ayant fait former en colonne ses grenadiers et ses voltigeurs, marcha sur les assaillans à la baïonnette, les culbuta et les mit dans une déroute complète. Cinq cents hommes tués ou blessés et un bon nombre de prisonniers espagnols restèrent sur le champ de bataille et entre les mains des vainqueurs. Le Marquesito (Porlier) se retira derrière la Deba, et Mendizabal dans les montagnes de Potès.

Mars. Déc.

*Opérations militaires dans les provinces du centre ; défaite de plusieurs bandes de guerillas par les généraux Hugo, Lahoussaye, d'Armagnac, etc.* — Pendant tout le cours de la campagne de 1811, il ne se passa, dans les provinces du centre de l'Espagne, que des événemens d'une importance secondaire.

Vers le 10 mars, le général Hugo battit un rassemblement de guerillas près du village d'Aunon, sur le haut Tage, et leur tua plus de cinq cents hommes. Quelques jours après, les debris de cette bande se rallièrent près de Cabeta, où le général Montmarie les surprit et les culbuta de nouveau. Il marcha ensuite sur Huerta-Hernando, résidence d'une junte directrice de ces rassemblemens, et y détruisit leurs magasins, leur imprimerie et quatre mille bois de fusil.

Un partisan, nommé Ysidoro Mir, à la tête de mille à douze cents guerillas, se présenta, le 8 avril, devant le poste fortifié de Montalban, situé entre Tolède et Talavera. Repoussé par un escadron du dix-huitième de dragons et deux compagnies hessoises, le chef espagnol se retira sur Menas-Alvas. Les dragons français l'y surprirent, le 11, à trois heures du matin. Tout ce qui voulut faire résistance fut pris ou sabré ; le reste échappa dans toutes les directions, en je-

tant armes et bagages. Ysidoro se sauva du côté de Castanos. Les guerillas avaient laissé sur le champ de bataille cent cinquante hommes tués, cent vingt chevaux et deux petites pièces de canon : on leur avait pris en outre cent soixante prisonniers.

1811.  
Espagne.

Plusieurs bandes s'étant réunies dans la province de Cuença, sous les ordres d'un chef appelé San-Martino, le général Lahoussaye marcha sur elles avec une colonne d'environ quinze cents hommes, infanterie et cavalerie. Son avant-garde surprit à Villa-del-Arno la bande dite de Guttières, et la détruisit presque en entier. Guttières et son lieutenant Ximènes furent faits prisonniers. Le même jour, à quatre heures du soir, la cavalerie française rencontra en avant de Cuença les avant-postes de la masse des bandes réunies et les culbuta. Les guerillas, au nombre de trois mille hommes d'infanterie et de quatre cents chevaux, occupaient une hauteur garnie de retranchemens. Le général Lahoussaye fit porter son artillerie sur un mamelon à gauche, d'où elle battait d'écharpe la position ennemie, pendant que l'infanterie l'attaquait de front à la baïonnette, et que la cavalerie se dirigeait par la route de Priéjo pour couper toute retraite aux Espagnols. Le champ de bataille fut bientôt couvert de ces derniers ; un bataillon entier mit bas les armes ; le reste, ayant voulu traverser le Xucar, fut acculé à cette rivière par la cavalerie. Plus de cinq cents hommes s'y noyèrent, l'obscurité seule permit à quelques-uns d'échapper. Six cents prisonniers, dont vingt officiers, ainsi que tous les bagages et les munitions, tombèrent au pouvoir des Français.

Le 1<sup>er</sup> juin, le major Montigny, commandant les dépôts de cavalerie réunis à Madrigal dans la Nouvelle-Castille, surprit des guerillas rassemblés à Penaranda, leur tua quatre cents hommes, s'empara d'un drapeau, de leurs équipages et de cinquante voitures chargées de sel. Moralès, un des

1811.  
Espagne.

chefs de bande de la province, fut trouvé parmi les morts.

La junta de Valence ayant ordonné au général Zayas de se mettre à la tête de tous les partis réunis de la province de Cuença, ce général fit, le 3 juillet, un mouvement sur Jadraca. Des reconnaissances parties des différens postes français de Guadalaxara se fusillèrent, le même jour, avec des postes ennemis dans les environs de Hita.

Le 5 juillet, le général Hugo se mit en mesure de marcher à l'ennemi pour le chasser de ses positions et le rejeter sur la rive gauche du Tage, pendant que le général Lahoussaye se portait en avant pour couper la retraite aux troupes attaquées; mais Zayas commença presque aussitôt son mouvement rétrograde avec la totalité de son corps, fort de six à sept mille hommes. Le général Hugo marcha à sa poursuite dans la direction du Tage. Parti de Guadalaxara le 10, le général Lahoussaye s'avança de son côté à marches forcées sur le pont d'Aunon, dans l'espoir de fermer le passage aux Espagnols: ceux-ci, qui avaient déjà traversé le Tage, étaient en position à Val-de-Oliva. Le général Lahoussaye passa le fleuve le 11, et au débouché du pont son avant-garde ayant tombé sur la cavalerie commandée par *le Manco*, la poursuivit jusqu'à Sandon. Les Français et le gros des troupes de Zayas se trouvèrent en présence entre Alcocer et Val-de-Oliva; trois bataillons et deux escadrons espagnols qui avaient pris une position avantageuse, opposèrent une vive et longue résistance à la cavalerie française, qui parvint cependant à les enfoncer. Tout ce qui ne fut pas sabré sur la place fut pris: six cents morts, mille prisonniers, un drapeau, tous les bagages, l'ambulance, deux cents chevaux et un parc considérable de bestiaux furent les résultats de cette brillante affaire. Zayas, avec ses débris, se retira en désordre sur Valence, non sans être poursuivi vivement par le général Lahoussaye. Cette défaite de l'ennemi permit d'organiser militairement la

province de Cuença , dont la capitale fut occupée par une forte garnison sous les ordres du général Darmagnac : quelques partis qui erraient encore çà et là se dispersaient toujours à l'approche des colonnes françaises.

1811.  
Espagne.

Dans le commencement de novembre , le général Darmagnac s'empara de Belmonte , quartier-général du partisan Francischetto , et détruisit ou dispersa entièrement la bande de ce chef. Il se porta ensuite sur Tarazona et défit un détachement de l'armée de Valence , envoyé pour observer les rives du Xucar. Quelques jours après , il battit à Tilla-Gardo le général Bassecourt , envoyé de Valence par le général Blacke , à la première nouvelle de l'expédition du général français. Le 25 , les troupes de celui-ci étaient réunies à Utiel , d'où elles marchèrent sur Requena. Bassecourt se retira sur Cabrillas de Valence , où son arrière-garde fut enlevée , ainsi qu'un convoi de trois cents mulets chargés de vivres pour l'approvisionnement de Valence. Le 30 , le général Darmagnac rentra à Cuença avec sa colonne , après avoir débarrassé pour quelque temps le pays des bandes qui l'inquiétaient. Ce mouvement était au surplus combiné avec les opérations de l'armée française d'Aragon dans le royaume de Valence , dont le général Suchet , victorieux à Sagonte , se préparait alors à assiéger la capitale , ainsi qu'on le verra dans les paragraphes suivans.

A cette même époque , différens partis espagnols manœuvraient dans les environs de Madrid avec autant d'audace que d'adresse et de succès. Non content de s'emparer quelquefois , aux portes mêmes de cette capitale , des approvisionnemens qui lui étaient destinés , plusieurs de ces hardis partisans venaient souvent enlever des officiers et des Français isolés jusque dans certaines promenades et des quartiers peu fréquentés de Madrid. Le roi Joseph lui-même , quoique escorté par des détachemens nombreux de sa garde , ne

1811.  
Espagne.

quittait point, sans quelque crainte, son palais pour aller coucher dans une maison de plaisance qu'il avait à une demi-lieue de la ville.

Il ne nous reste plus, pour terminer le récit de la campagne de 1811 en Espagne, qu'à rendre compte des opérations des armées françaises d'Aragon et de Catalogne. On y verra le général Suchet continuer cette longue série de succès qui devaient l'élever au premier grade militaire : récompense méritée, nous osons le dire sans craindre d'être démentis, par un zèle et une conduite au-dessus de tous les éloges.

8 janvier.

*Suite des opérations des armées françaises d'Aragon et de Catalogne ; prise du fort Saint-Philippe de Balaguer.* — Maître de l'importante place de Tortose, l'actif général Suchet avait fait réparer en très-peu de temps les brèches du fort, des remparts de la ville et de la tête du pont. Les embouchures de l'Ebre et le port de la Rapita avaient été mis en état de défense avec la même promptitude. Toutefois, ces travaux essentiels ne ralentirent pas un moment une conquête difficile, mais non moins utile aux opérations ultérieures de l'armée de Catalogne.

Le fort Saint-Philippe est situé au sommet du col de Balaguer, dans un désert affreux, à peu près à moitié chemin de la route royale de Tarragone à Tortose, dont il intercepte la communication. Le général Suchet le fit investir, le 8 janvier, à minuit, par la division du général Habert, malgré tous les obstacles que présentait le terrain. Cette division n'avait pour toute artillerie que quatre obusiers. Le général envoya sur-le-champ un parlementaire au gouverneur pour le sommer de rendre la place. Celui-ci répondit qu'il ouvrirait ses portes dans quatre jours, si, d'ici là, il n'avait point reçu les secours qui lui étaient annoncés. Le général Habert, bien convaincu qu'il est des circonstances où les dispositions morales des troupes garantissent le succès des entreprises

les plus hasardeuses , fit lancer quelques obus sur le fort , en même temps que six compagnies de grenadiers et de voltigeurs forçaient tous les postes extérieurs à se précipiter dans le ravin. Bientôt le signal de l'assaut est donné ; et , grâce à l'inexplicable timidité des Espagnols , qui , dans d'autres circonstances , avaient défendu leurs remparts avec tant d'opiniâtreté , les palissades sont renversées. A l'aide de quelques échelles et en grim pant les uns sur les autres , les soldats français atteignent les embrasures et pénètrent dans le fort. L'épouvante amène le désordre et la confusion. Une partie de la garnison se sauve par la route de Tarragone ; mais le pusillanime gouverneur , treize officiers et cent vingt soldats restent au pouvoir des assaillans. La prise de ce poste , si facile à défendre , et dont il était si important aux Espagnols de rester maîtres , est une preuve , entre mille autres , que les gouvernemens ne sauraient être trop sévères dans le choix des gouverneurs et commandans de place , et qu'une fermeté inébranlable est la première des qualités qui doivent , en pareil cas , mériter leur confiance.

Le général O'Donnell , qui , de son camp retranché de Tarragone , n'avait rien osé entreprendre pour secourir Tortose , ne dut pas songer non plus à augmenter la garnison de Saint-Philippe , à lui donner un commandant sûr , et à mettre ainsi ce fort en état d'opposer une longue résistance. Une pareille conduite de la part d'un chef qui jusque-là avait déployé autant d'activité , ne peut être expliquée que par l'ascendant que prenait sur le comte de la Bisbal un illustre adversaire , dont les exploits rapides accroissaient chaque jour la brillante renommée. Aussi , la junte suprême , mécontente avec raison de l'inaction absolue d'O'Donnell pendant le siège de Tortose , crut-elle devoir appeler ce général à Cadiz , et confier la direction des affaires en Catalogne au marquis de Campo-Verde. Cet officier avait acquis quelques titres à

1811.  
Espagne.

1811  
Espagne.

la confiance de son gouvernement depuis le combat de Mollet, si fatal aux Français, et où il avait fait preuve d'une grande vigueur. Toutefois, le marquis ne se trouvant point en mesure de rien entreprendre directement contre le général Suchet, pensa qu'il lui convenait mieux de chercher ailleurs des succès plus faciles, pour ranimer la confiance de ses troupes, et justifier l'honneur d'avoir été choisi pour commander en chef dans la Catalogne, quoiqu'il ne fût encore que maréchal-de-camp depuis six mois tout au plus. Quelques jours avant la prise du fort Saint-Philippe, le commandant français de Lérida, obligé d'étendre ses troupes autour de cette place, tant pour les faire subsister, que pour assurer la levée des contributions, avait fourni au nouveau général en chef espagnol une occasion d'agir.

13 janvier.

*Combat de Tarrega.* — Les chasseurs royaux italiens et les dragons Napoléon étaient cantonnés à Tarrega pour remplir le double objet dont nous venons de parler. Le marquis de Campo-Verde ordonna au brigadier général Georget de partir du camp retranché de Tarragone avec une colonne de douze cents grenadiers et de huit cents chevaux pour surprendre la cavalerie italienne. Le brigadier espagnol traversa les défilés de Monblanch, et vint, dans la nuit du 3 janvier, investir la petite ville de Tarrega. Les Italiens, très-braves d'ailleurs, avaient l'incorrigible défaut qui leur a été si souvent funeste en Catalogne, de se mal garder, et de ne point s'établir dans un camp avec les précautions d'usage et que des ennemis entreprenans rendaient si nécessaires. Surpris au milieu de la nuit par les Espagnols, ce ne fut qu'avec peine et en éprouvant de grandes pertes, qu'ils parvinrent à se rallier hors de Tarrega. L'ennemi pouvait tirer un avantage complet d'un tel désordre. Heureusement, le général Henriot soupçonnant le dessein des Espagnols, avait eu la précaution de faire occuper, la veille, le village d'Anglesola par quatre

cents chevaux du vingt-neuvième de chasseurs. Cette mesure prudente sauva les cavaliers italiens ; car , à l'instant où ils exécutaient sur Belpuig (*Puigracioso*) une retraite qui ressemblait fort à une déroute , les chasseurs du vingt-neuvième arrivèrent à l'improviste sur les derrières et sur les flancs de la colonne espagnole , la chargèrent avec vigueur et l'éparpillèrent de tous côtés. Le brigadier Georget, gravement blessé par un des chasseurs du vingt-neuvième , nommé Dantze ; une centaine de cavaliers et de chevaux et plusieurs autres officiers tombèrent au pouvoir des Français. Cette belle charge fit le plus grand honneur au major Meymat du vingt-neuvième , qui l'avait dirigée , aux capitaines Famechon et Boullmagne , aux lieutenans Vérion , Busque et Dupont , et surtout au brave Dantze , qui avait sabré et renversé de cheval le général espagnol.

1811.

Espagne.

*Combat de Vals.* — Sur ces entrefaites , le maréchal duc de Tarente avait quitté les environs de Tortose pour se porter avec ses troupes au centre de la Catalogne , où sa présence devenait indispensable ; il avait franchi les défilés de Falset , et était venu établir son quartier-général à Reuss. Le marquis de Campo-Verde , prévoyant que le défaut de vivres ne permettrait pas au maréchal de faire un long séjour dans cette ville , avait fait camper lui-même une grande partie de ses troupes auprès de Vals pour s'opposer aux mouvemens de l'armée de Catalogne , soit vers les défilés de Monblanch pour gagner Lérida , soit vers le col de San-Christina pour se porter sur Barcelone. Ces troupes d'élite étaient commandées par le brigadier-général Sarsfield , officier intelligent , plein d'ardeur et de résolution et surtout jaloux d'acquérir de la réputation pour parvenir plus promptement aux grades supérieurs. Sa division était forte de huit mille hommes d'infanterie et de douze cents chevaux , parmi lesquels se trouvait un régiment de cuirassiers de trois cents hommes. Quoi-

Janvier.



1811.  
Espagne.

que la position de Vals offrit aux Espagnols de grands avantages, et notamment celui d'être appuyés par les troupes du camp retranché de Tarragone, Sarsfield ne jugea point convenable d'y recevoir l'attaque des Français, et il se retira à leur approche sur les hauteurs de Pla et de Fuencaldas. Le général italien Eugène eut ordre de suivre ce mouvement rétrograde ; mais le maréchal Macdonald lui recommanda avec d'autant plus d'instance de ne point engager imprudemment d'affaire sérieuse, que, quelques jours auparavant, cet officier, se livrant trop à cette bravoure impétueuse qui était en lui comme un instinct naturel, avait déjà gravement compromis la division italienne. Il lui fut donc intimé à plusieurs reprises d'être prudent, de se défier de lui-même, de prendre position devant l'ennemi, en cas qu'il le rencontrât en force supérieure, d'en rendre compte promptement, et d'attendre de nouveaux ordres.

Quelques succès facilement obtenus sur l'arrière-garde des Espagnols électrisèrent l'enthousiasme des Italiens et de leur bouillant général : ils se jetèrent, sans la moindre précaution et tête baissée, à la poursuite de leurs adversaires, tandis que le duc de Tarente, se fiant sur des ordres si expressément donnés, arrêtait le gros de ses troupes en arrière de Vals, pour les débarrasser de leurs équipages, les réunir à la sortie d'un long défilé et les disposer pour le combat.

Cependant la colonne du général Eugène, éparpillée et s'abandonnant à toute l'impétuosité de sa valeur, trouva bientôt l'ennemi en bataille sur les hauteurs de Pla. La cavalerie espagnole était postée à l'entrée de la plaine. Les Italiens, bien inférieurs en nombre, ne pouvaient pas espérer d'enlever des positions formidables, défendues par huit mille hommes d'élite. Déjà un feu meurtrier les arrête, bientôt les Espagnols fondent sur eux la baïonnette en avant, et jonchent la terre de morts et de blessés ; un grand nombre d'of-

ficiers tombent percés de balles , le général lui-même est blessé à mort , et il faut tout le dévouement des grenadiers les plus intrépides pour le soustraire à l'ennemi et l'emporter jusqu'à Vals.

1811.  
Espagne.

Cette terrible fusillade avertit le duc de Tarente ou que ses ordres n'avaient point été exécutés , ou que toute l'armée espagnole s'avancait pour l'attaquer lui-même : il envoya en toute hâte la seconde brigade italienne , commandée par le général Palombini , officier d'une grande distinction , et le premier escadron du vingt-quatrième de dragons , conduit par le colonel Delort , au secours du général Eugène. La seconde brigade italienne trouva la première dans une telle déroute , qu'elle essaya vainement de la rallier et de rétablir le combat ; elle fut elle-même entraînée à l'instant et dispersée par les fuyards , malgré tous les efforts du brave Palombini. La cavalerie espagnole , conduite par Sarsfield en personne , et animée par le brillant succès de l'infanterie , arrivait déjà pour consommer la défaite et l'extermination des Italiens , lorsqu'elle se trouva en présence des cent cinquante chevaux du vingt-quatrième de dragons , à la tête desquels marchait le colonel Delort ; le général ennemi regarde ce faible escadron , moins comme un obstacle que comme une proie qui ne peut lui échapper : la supériorité numérique de sa troupe , l'entière déconfiture des Italiens , lui garantissent un succès facile qui ne peut être raisonnablement ni long-temps disputé ; mais les intrépides dragons , dans une situation aussi désespérée , montrent un dévouement vraiment héroïque , et gardent l'attitude la plus imposante : au commandement de leur colonel et à vingt pas des cuirassiers espagnols , ils chargent avec un élan irrésistible ; en un moment les cuirassiers ont tourné bride et couvrent la terre de leurs morts. Les hussards et les chasseurs qui forment le surplus de la cavalerie ennemie , s'élancent au secours des cuirassiers :

1811.  
Espagne.

chaque dragon du vingt-quatrième, bientôt entouré de cinq à six de ces cavaliers, leur fait face et se bat avec un acharnement sans exemple. Le colonel Delort, après avoir tué de sa main, dans cette mêlée terrible, plusieurs cuirassiers espagnols, épuisé de fatigues, couvert de blessures graves, et perdant tout son sang, tombe évanoui au milieu des hussards ennemis; tous ses dragons, après des efforts inouis, allaient, comme lui, succomber sous le nombre, lorsqu'une nouvelle compagnie du vingt-quatrième accourt au grand galop, se précipite sur les Espagnols et dégage ses vaillans camarades. A l'instant ceux-ci sont ralliés, et puisant une nouvelle force dans leur attachement pour leur digne colonel, ils le reprennent dans les rangs ennemis qu'ils culbutent. La division italienne est sauvée, et les dragons restent maîtres du champ de bataille si vivement disputé, et signalé par des traits de bravoure qui excitèrent l'admiration des deux armées<sup>1</sup>.

Le combat de Vals doit être inscrit dans nos fastes militaires comme un des faits les plus honorables pour la cavalerie française, et notamment pour l'arme des dragons; ceux du vingt-quatrième régiment s'y étaient couverts d'une gloire impérissable.

Quelques jours après cette action, le général Eugène mourut à Vals des suites de ses blessures, expiant ainsi et sa

<sup>1</sup> La division italienne, pour exprimer sa reconnaissance envers le vingt-quatrième régiment de dragons, qui avait déployé pour son salut une valeur si extraordinaire, chaque fois qu'elle le rencontrait, disait avec une grande expansion de joie : *Questi sono i nostri* (ceux-ci sont les nôtres).

Le colonel Delort, rétabli de ses blessures au bout d'un mois, fut nommé, sur le rapport du duc de Tarente et des généraux italiens, chevalier de la couronne de fer; le capitaine Richard, commandant la compagnie d'élite du vingt-quatrième régiment, reçut la même récompense; le capitaine Musnier, dont la compagnie vint si à propos au secours de celles qui étaient engagées, reçut la décoration de la Légion d'Honneur.

témérité et son indiscipline, mais vivement regretté de tous ses soldats, qui, en considération de son extrême valeur, lui pardonnaient leurs revers et les pertes qui en étaient le résultat ; le duc de Tarente s'associait lui-même à ces regrets : toutefois, justement indigné d'une faute qui avait été si funeste à la division italienne, et qui l'eût été bien davantage sans le rare dévouement du vingt-quatrième de dragons, ce maréchal se serait peut-être vu forcé, pour le maintien de la discipline, d'exercer un grand acte de sévérité contre le malheureux et imprudent général, s'il eût survécu à ses blessures.

1811.  
Espagne.

L'impartialité qui nous guide dans nos relations, nous fait un devoir de remarquer que le maréchal duc de Tarente négligea de faire ce qui était convenable pour réparer cet échec : en marchant promptement contre le corps de Sarsfield avec la majeure partie de ses forces, et en tenant le surplus en réserve pour observer le camp de Tarragone, on peut présumer que l'habile coopérateur de la victoire de Wagram eût fait payer cher au général espagnol le succès qu'il venait d'obtenir. Jamais les soldats français n'avaient été en meilleure disposition, et il faut d'ailleurs observer que deux cents dragons du vingt-quatrième régiment avaient suffi pour arrêter tous les efforts d'un ennemi victorieux. Si ce régiment avait été appuyé par quelques bataillons d'infanterie, si même il eût été envoyé en totalité au secours du général Eugène, il est presque certain qu'il eût vengé, par des résultats décisifs, les pertes des Italiens. Le général espagnol ne fit de son côté aucune tentative pour tirer parti de l'avantage de sa position : seulement, le lendemain du combat de Vals, il se présenta sur les hauteurs au sud-ouest de cette ville, pour se borner à des démonstrations insignifiantes.

Le maréchal Macdonald séjourna le 16 dans Vals pour faire distribuer du pain à ses troupes, qui en manquaient de-

1811.  
Espagne.

puis deux jours ; dans la nuit du 16 au 17, il rassembla son corps d'armée avec toutes les précautions qu'on prend dans une retraite pour dérober sa marche à un ennemi vainqueur. Ce mouvement s'exécuta avec le plus grand ordre et dans le plus profond silence par les défilés de Monblanch : ces défilés étaient franchis avant le jour ; la retraite fut ignorée des Espagnols jusqu'au lendemain, en sorte qu'ils n'eurent pas la possibilité de l'inquiéter. Cette marche nocturne et mystérieuse fit croire aux soldats français qu'ils sortaient d'un danger imminent, et aux Espagnols que le combat du 15 les avait rendus très-redoutables, puisqu'ils contraignaient leurs adversaires à une fuite précipitée et environnée de tant de précautions. C'était assurément leur donner une importance gratuite et leur faire plus d'honneur qu'ils ne méritaient. Les troupes françaises, nous le répétons, ne demandaient pas mieux que d'en venir aux mains et de venger la division italienne sur le même champ de bataille où elle avait été battue. Le duc de Tarente établit son quartier-général à Lérida et cantonna son armée autour de cette place.

Le combat de Vals, dont aucun journal français du temps ne fit mention, excita par son issue le mécontentement de l'empereur Napoléon. Comme il entraînait dans les calculs de sa politique de faire une grande réputation militaire aux Italiens, il voulut que cette action restât ensevelie dans un profond oubli ; il craignait, en la rendant publique, que des pertes aussi sensibles et qui annonçaient évidemment une guerre d'extermination dans la Péninsule, et surtout dans la Catalogne, ne dégoûtassent l'Italie du tribut de la conscription qu'il lui imposait déjà avec autant d'extension qu'à la France, pour l'accomplissement de ses desseins gigantesques, et pour réaliser, s'il était possible, ce funeste rêve d'une monarchie universelle, source de tant de maux pour les deux nations qui avaient fait le plus d'efforts et de sacrifices pour la fon-

der sur des bases indestructibles. Aussi le ministre de la guerre, Clarke, duc de Feltre, au nom du plus impérieux des maîtres, et sans nul égard pour les services précédemment rendus par Macdonald, notamment à Wagram, reprocha-t-il à ce maréchal, d'un ton fort dur, de n'avoir point avancé la conquête de la Catalogne et de ne pas bien entendre la guerre de montagne; il lui annonçait en même temps que les troupes de son armée, qui venaient d'être employées au siège de Tortose, étaient destinées à passer sans délai sous le commandement du général Suchet; enfin, pour comble de disgrâce, que l'honneur d'assiéger Tarragone, regardée avec raison comme le principal boulevard de la Catalogne, était dévolu au général en chef de l'armée d'Aragon. Il est vrai de dire qu'il était convenable de charger de ce siège le général dont la prévoyante sagesse avait réussi à pacifier entièrement l'une des plus fertiles provinces de l'Espagne: Suchet était sûr d'y trouver des ressources abondantes et tous les approvisionnement nécessaires pour un long siège. L'armée de Catalogne, au contraire, ainsi que nous l'avons souvent observé, placée dans un pays épuisé, manquant de tout, était dans l'obligation de tirer, à grands frais, des magasins de France ses munitions de bouche et de guerre.

1811.  
Espagne.

*Tentative des Espagnols pour s'emparer du Mont-Jouy de Barcelone.* — Pendant que le gros du septième corps d'armée était stationné dans les plaines de Lérida, c'est-à-dire dans le courant de février et de mars, il se tramait un complot pour livrer aux Espagnols la forteresse qui domine Barcelonne et son port. Le général Maurice Mathieu, gouverneur de la Basse-Catalogne, averti à temps de toutes les machinations qui se pratiquaient à cet effet, résolut de les faire habilement tourner à la perte de l'ennemi. Comme il était sûr d'avoir toujours à sa disposition les moyens suffisans pour conserver ce fort important (le Mont-Jouy), et de faire

Mars.

1811.  
Espagne.

échouer, quand il le voudrait, les tentatives des Espagnols, favorisées par une trahison dont il tenait tous les fils, le général Maurice Mathieu laissa le marquis de Campo-Verde réunir huit mille hommes sous les murs de cette place, dans la nuit du 19 au 20 mars. Diverses embuscades avaient été disposées à l'extérieur, et la garnison du Mont-Jouy, renforcée, était sous les armes. Huit cents grenadiers espagnols étaient déjà descendus dans les fossés, lorsqu'un feu terrible de mousqueterie devint le signal de leur destruction : à peine quelques-uns des assaillans échappèrent à une mort inévitable, pour porter au marquis l'affreuse nouvelle de l'issue de son expédition absurde. Campo-Verde n'eut plus qu'à chercher son salut dans une fuite honteuse et précipitée ; mais alors les embuscades placées hors de la ville fondirent sur lui, et lui firent éprouver de nouvelles pertes : huit cents hommes tués et douze cents prisonniers furent le prix de sa tentative. L'agent principal de ce complot, se disant ministre des finances du gouvernement central, fut saisi dans un village près de Barcelone, avec une somme très-considérable<sup>1</sup> destinée à récompenser les conspirateurs et les traîtres. Dans cette circonstance épineuse, comme dans toute sa conduite soit au dedans, soit au dehors de Barcelone, le général Maurice Mathieu, gouverneur de cette capitale, déploya une sagesse, une énergie et une habileté dignes de ses précédens services, et telles qu'il les fallait pour triompher de tous les obstacles dont il était environné.

Avril.

*Marche du maréchal Macdonald sur Barcelone, incendie de Manrese.* — Comme la Haute et la Basse-Catalogne étaient réparties entre deux gouverneurs particuliers, indépendans l'un de l'autre, il était nécessaire, pour mettre de

<sup>1</sup> Quelques relations la portent à trois millions ; mais nous croyons qu'il y a de l'exagération. Les finances du gouvernement central n'étaient pas en assez bon état pour qu'il pût faire un pareil sacrifice.

l'unité dans leurs opérations, que le maréchal duc de Tarente vint établir son quartier-général dans la capitale de cette province. Il partit donc de Lérída pour Barcelone vers la fin de mars; mais telle était alors la situation de la Catalogne, qu'il ne fallut rien moins pour son escorte que la presque totalité des troupes qui revenaient du siège de Tortose. Le commandement en fut confié au général Harispe.

1811.  
Espagne.

Le maréchal dirigea sa marche par Manrese, quoique cette route fût plus longue, plus difficile, et l'exposât à plus de dangers que celle des défilés de Monblanch et du col de San-Christina. Le brigadier-général Sarsfield, informé de ce mouvement, avait porté sa division au Mont-Serrat et dans les défilés qui l'avoisinent, pour agir suivant l'occasion. Lorsque la brigade italienne, qui marchait à l'avant-garde, approcha de Manrese, elle fut accueillie par une grêle de balles : cette décharge ayant arrêté d'abord la tête de la colonne, jeta quelque désordre dans les rangs. Les paysans se mirent alors à la poursuite des Italiens, et égorgèrent de la manière la plus barbare les blessés tombés en leur pouvoir. Les Italiens, dans leur fureur et leur indignation, avaient juré de tirer une vengeance éclatante des assassinats commis et des mutilations exercées sur un grand nombre de leurs camarades. Dans la nuit, un effroyable incendie se manifesta dans Manrese : les officiers qui avaient pris leur logement dans cette ville, et le maréchal lui-même, furent obligés de fuir avec précipitation, ayant à peine le temps de sauver leurs équipages et leurs chevaux. Manrese, une des principales villes de la Catalogne, devint en entier la proie des flammes, à l'exception de quelques manufactures situées hors des murs, et qui furent préservées de l'incendie par les soins des dragons du vingt-quatrième régiment qui campaient autour. Les troupes espagnoles postées sur le Mont-Serrat, purent apercevoir cet océan de feu, d'autant plus épouvantable, que le ciel était



1811.  
Espagne.

que trop facile la surprise honteuse dont elle était victime. Mais c'est ici le cas de remarquer le juste retour de la Providence : une ruse indigne d'une nation loyale avait mis Figuières au pouvoir des Français, une misérable trahison rendait cette forteresse aux Espagnols. Le commandant français, qui, par sa négligence, avait favorisé cette trahison, méritait un châtement exemplaire ; aussi le général Guyot, après la reddition de Figuières, où il resta détenu par les Espagnols pendant la durée du blocus, fut-il traduit à un conseil de guerre qui le condamna et qui devait justement le condamner à la peine capitale. Mais Napoléon, sur les instances d'une épouse, d'une mère éplorée, qui vinrent se jeter à ses pieds, daigna user, en faveur du général Guyot, qui par ses précédens services avait acquis des droits à l'indulgence, de la plus belle prérogative dont la société ait investi le monarque.

3 mai.

*Combat sous Figuières.* — Dès que le général Baraguey d'Hilliers, gouverneur de la Haute-Catalogne, fut instruit de la surprise de Figuières, il partit de Gérone avec quelques troupes, et ordonna au général Quesnel, qui occupait alors Mont-Louis, d'arriver sans délai avec la division sous ses ordres, pour bloquer cette forteresse ; mais, quelle que fût la diligence des deux généraux, ils ne purent empêcher une colonne de deux mille miquelets, sous les ordres du brigadier-général Martinez, de pénétrer dans la place, et ce ne fut qu'après l'introduction de ce puissant renfort que s'opéra l'entier investissement du fort.

Il serait difficile de décrire la joie et l'enthousiasme qu'excita, dans la Péninsule, la reprise de Figuières sur les Français : dans toutes les villes et jusque dans les moindres villages, on chanta le *Te Deum*, et on fit des réjouissances publiques et solennelles. Le gain d'une bataille générale et décisive n'eût pas produit une sensation plus forte. Le marquis de Campo-Verde voulut mettre à profit cet événement inespéré : il

partit de Tarragone au milieu des cris de l'allégresse publique , avec huit mille hommes de ses meilleures troupes et quinze cents chevaux, et marcha rapidement sur Olot, menant avec lui un convoi considérable de munitions de bouche et de guerre. Il avait pour but non-seulement d'introduire ce convoi dans la place de Figuières , qui était mal approvisionnée , mais encore d'en changer la garnison , qui , maintenant composée de miquelets aguerris et surtout propres à la guerre de chicane , était évidemment plus utile au dehors. Il est certain , en effet , que la perte de Figuières était presque compensée en ce moment pour l'armée française , puisqu'elle tenait bloquée dans les murs de cette forteresse , ces bandes redoutables qui lui faisaient tant de mal sur tous les points , et qui avaient réussi jusqu'alors à échapper aux poursuites des différentes colonnes dirigées contre elles.

1811.  
Espagne.

Le général Baraguey avait senti combien il était important de faire échouer le plan de Campo-Verde. Celui-ci se présenta, le 3 mai, devant Figuières; les troupes qu'il amenait de Tarragone s'étaient renforcées en route de trois mille hommes. Il chercha à pénétrer dans la place en même temps qu'il attaquait le camp que le général français avait établi au nord , sur les hauteurs de Liers. Ce camp était commandé par le colonel Petit. Comme le blocus était formé par peu de troupes , et qu'en raison de sa situation topographique, qui exige un grand développement, ces troupes avaient encore le désavantage d'être très-éparpillées , il est hors de doute que si Campo-Verde eût brusqué une attaque vigoureuse , il accomplissait facilement son dessein. Un corps anglais , débarqué près de Roses , favorisait encore cette attaque ; mais la faible garnison de cette dernière place suffit pour le contenir. Les Espagnols obtinrent d'abord quelques succès : ils n'avaient rencontré , en se présentant par la grande route près de Villafant , que le troisième escadron du vingt-quatrième

1811.  
Espagne.

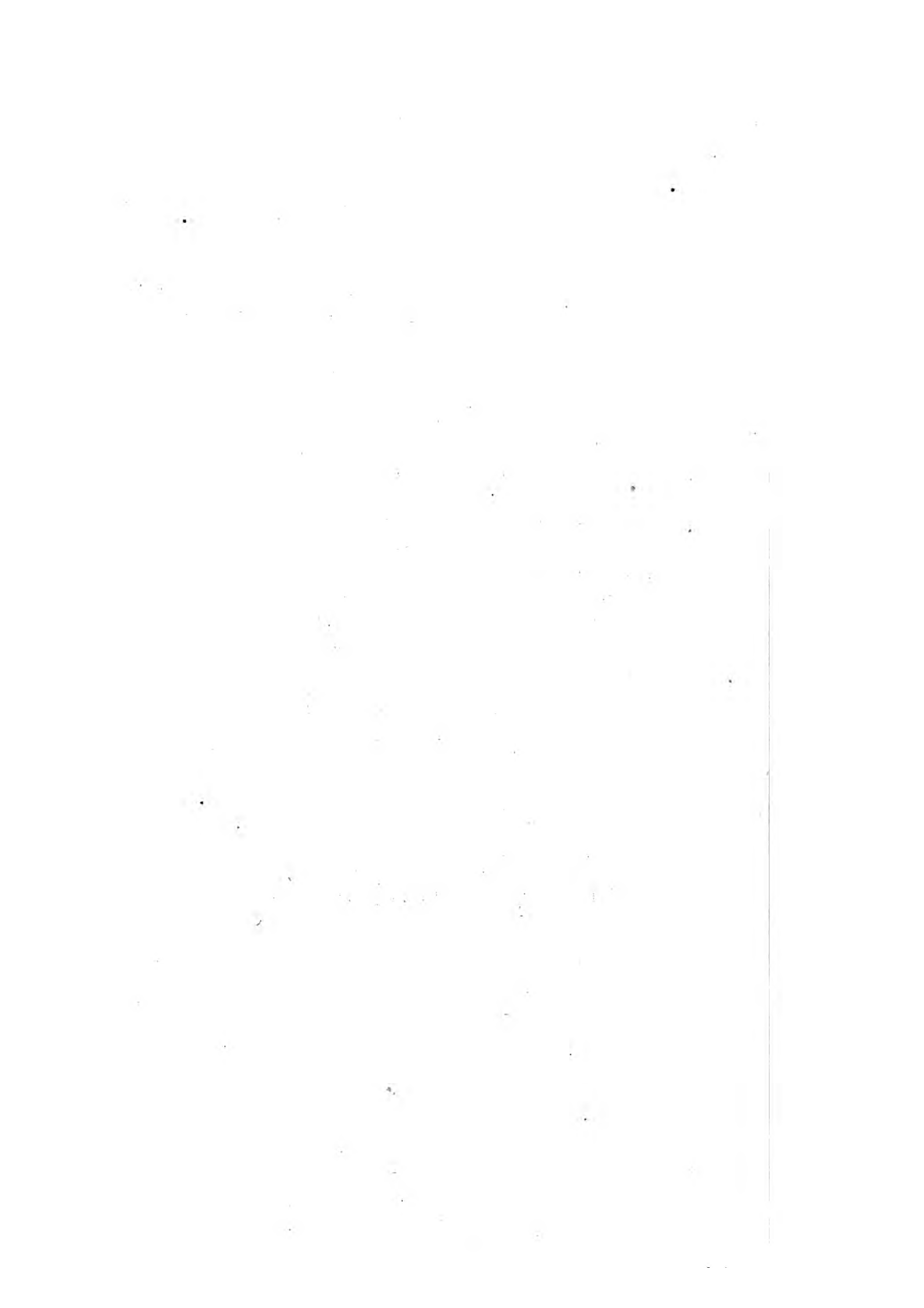
de dragons , fort de cent quatre-vingts chevaux seulement ; ce détachement soutint tous les efforts de l'avant-garde ennemie avec une rare intrépidité , et se sacrifia pour donner à l'infanterie le temps de se réunir et d'arriver sur le terrain : il perdit presque la moitié de ses hommes et de ses chevaux en remplissant un devoir si périlleux.

Cependant le troisième d'infanterie légère , commandé par le colonel Lamarque , disputait aux Espagnols l'entrée de la ville de Figuières , et leur opposait la plus vive résistance. Le général Baraguey se porta alors sur le flanc droit de l'ennemi avec deux brigades , aux ordres des généraux Quesnel et Clément , dont la force ne s'élevait pas à plus de quatre mille combattans ; il avait eu le soin de renforcer préalablement le camp de Liers et les postes de redoutes armées , qui appuyaient la ligne du blocus. Cette manœuvre du général Baraguey d'Hilliers , sur le flanc droit des Espagnols , mit ceux-ci dans une déroute , qui fut rendue complète par le vingt-neuvième de chasseurs et l'escadron du vingt-quatrième de dragons , qui venait de remplir déjà si dignement sa tâche. Quinze cents hommes et quatre-vingts officiers prisonniers , deux drapeaux , tous les bagages et le convoi pris , neuf cents hommes tués , tels furent les résultats de cette brillante affaire , qui ne coûta aux Français que cent hommes tués et à peu près trois cents blessés. Les généraux Quesnel et Clément ; les colonels Beurmann , Delcambre et Lamarque ; les chefs de bataillon Emyon , Lebrun et Bobilier ; le chef d'escadron Bréjant , furent , à juste titre , honorablement cités par le général Baraguey dans son rapport ; mais la relation officielle oublia de mentionner le maréchal-des-logis Ledoux , et le dragon Cuny , tous deux du vingt-quatrième , qui ayant enlevé chacun un drapeau aux Espagnols dans la charge qui décida leur déroute , avaient incontestablement mérité , par cette action , la faveur d'une mention spéciale.



BARAGUEY D'HILLIERS.

*Ambroise Tardieu Drexit.*



*L'armée d'Aragon investit Tarragone.* — Sur ces entreprises, le général Suchet s'approchait de Tarragone pour opérer l'investissement de cette place ; mais, avant d'entrer dans le détail des opérations de l'un des sièges les plus mémorables de la guerre d'Espagne, nous devons rendre compte de quelques faits d'armes isolés, également honorables et pour les troupes et pour leurs chefs.

1811.  
Espagne.  
4 mai.

Dès le commencement de janvier, les bandes que le colonel anglais, Doyle, cherchait à organiser dans le Haut-Aragon, avaient été dissipées par le colonel Plique, qui dans cette opération signala beaucoup d'activité et de bravoure, et rendit d'importans services. Le chef de bataillon Dufayne, commandant à Venasque, contribua efficacement à détruire ces rassemblemens, qui, pourvus d'armes et soudoyés par l'Angleterre, auraient bientôt acquis une consistance redoutable, si on ne leur eût enlevé leurs fusils et leurs munitions, et si on ne les eût chassés de tous leurs points de réunion, avec une grande activité.

Vers la fin du même mois, le général Paris, avec quatre bataillons et deux escadrons, se porta dans les montagnes de Molina, et détruisit les manufactures et les magasins d'armes créés par les insurgés à Corduenta et à Corbeta ; il rencontra près de Molina un parti espagnol, fort de cinq cents chevaux, et qui fut sabré et mis en déroute par un seul escadron du treizième de cuirassiers. Les fuyards coururent se réunir aux troupes de Villa-Campa, sorties de Valence pour faire des vivres et lever des contributions. Le général Paris trouva ces troupes établies sur des sommets presque inaccessibles, qui couvrent la petite ville de Checa : il attaqua toutes ces positions avec impétuosité, à travers la neige et les glaces, et les enleva de vive force ; les Espagnols laissèrent le champ de bataille couvert d'une grande quantité de morts, d'armes et de munitions. Le cent vingt-unième régiment de ligne et le

1811. Espagne. premier de la Vistule montrèrent dans cette action une grande intrépidité.

Les troupes de l'armée d'Aragon semblaient se multiplier par leur activité et leur valeur : obligées de se disséminer sur une vaste circonférence pour faire face à tant d'ennemis, elles suppléaient sans cesse au nombre par leur intrépidité ; et l'esprit dont elles étaient animées garantissait le succès de tout ce qu'elles entreprenaient. Le 7 février, à huit heures du soir, le général Habert, qui venait d'enlever avec tant d'audace le fort de Saint-Philippe, surprit encore la garnison de Cambrils, petite ville bâtie sur les bords de la mer, à trois lieues au sud-ouest de Tarragone. Soixante prisonniers dont dix officiers, deux cents fusils, une grande quantité de cartouches et bon nombre de tués, signalèrent cette petite expédition, qui porta la terreur jusque dans les murs de Tarragone.

La garnison de cette dernière place, revenue d'une première alarme, se mit en marche le 3 mars pour reprendre le fort Saint-Philippe. Elle tenta de séduire d'abord le commandant par l'appât d'une somme considérable, offerte au nom des Anglais, qui pensaient, comme Philippe de Macédoine, que toute place où l'on peut introduire un coffre-fort ne doit pas être attaquée de vive force. Le parlementaire chargé de cette mission honteuse ayant été chassé avec toute l'indignation que doit inspirer à des hommes d'honneur la proposition dont il était porteur, le feu des assaillans commença ; mais le canon de la place força bientôt les Espagnols à abandonner leur tentative et à rentrer sans délai dans Tarragone.

Pendant qu'une partie de la garnison de Tarragone investissait Saint-Philippe, une colonne de cette même troupe, forte de six mille hommes, essayait d'envelopper deux mille Français au camp de Perello, poste intermédiaire sur la route de Tortose à Saint-Philippe ; mais la bonne contenance du

colonel Robert, qui commandait ce camp, fit encore échouer le projet de l'ennemi, et bientôt le général Habert, arrivant avec un régiment et quelque artillerie, força les Espagnols à rétrograder précipitamment.

1811.  
Espagne.

Les troupes espagnoles de l'armée dite de Valence, bien que malheureuses dans les expéditions qu'elles tentaient vers les frontières de cette province, s'obstinaient cependant à les recommencer sans cesse, et, en quelque nombre qu'elles abordassent les postes français, elles semblaient vouées à des déroutes aussi fréquentes que honteuses. Le 4 avril, le colonel Dupeyroux, informé qu'une colonne ennemie de quinze cents hommes s'était avancée sur Canta-Vieja, marcha contre elle avec six cents hommes du cent quinzième régiment : une compagnie de voltigeurs formant l'avant-garde, dispersa tellement les Espagnols, aux premiers coups de fusil, que le colonel qui les commandait put à peine ramener un peloton de vingt hommes à Castellon de la Plana, d'où il était parti.

Le 12 du même mois, un escadron de dragons espagnols attaqua les avant-postes du général Musnier vers Benicarlo. Soixante hussards du quatrième régiment, commandés par le lieutenant Desmares, mirent l'ennemi en déroute et le poursuivirent pendant plus d'une lieue ; cinq autres escadrons se réunirent pour appuyer le premier et prendre leur revanche ; mais le chef d'escadron Rubichon, à la tête de quatre-vingts cuirassiers du treizième, se précipita sur la colonne espagnole, l'enfonça et la dispersa : plus de quatre-vingts dragons ennemis furent tués, et les cuirassiers ramenèrent cinquante prisonniers et soixante chevaux. Le chef d'escadron Rubichon n'eut, dans cette belle charge, que quatre cuirassiers tués et dix blessés.

Les attaques de l'ennemi étaient ainsi contenues ou repoussées sur tous les points, sans que les immenses préparatifs du siège de Tarragone éprouvassent le moindre retard. Loin

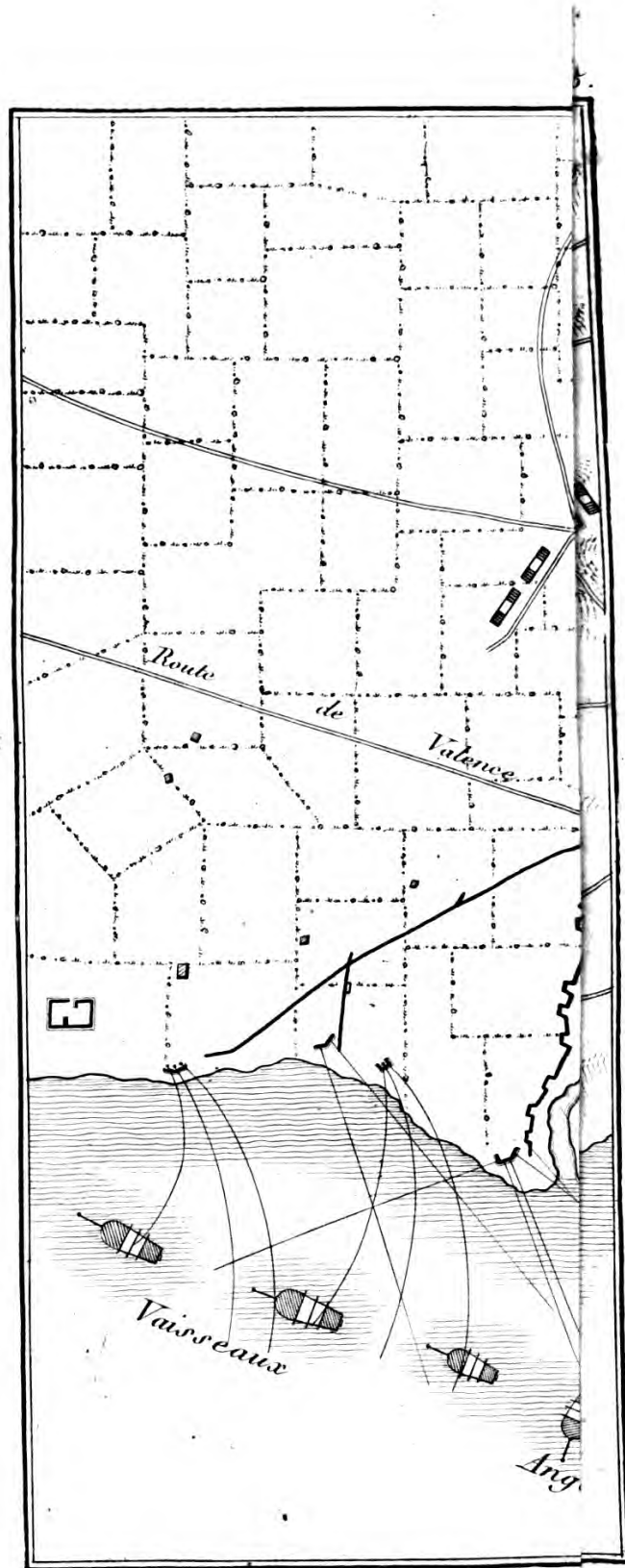


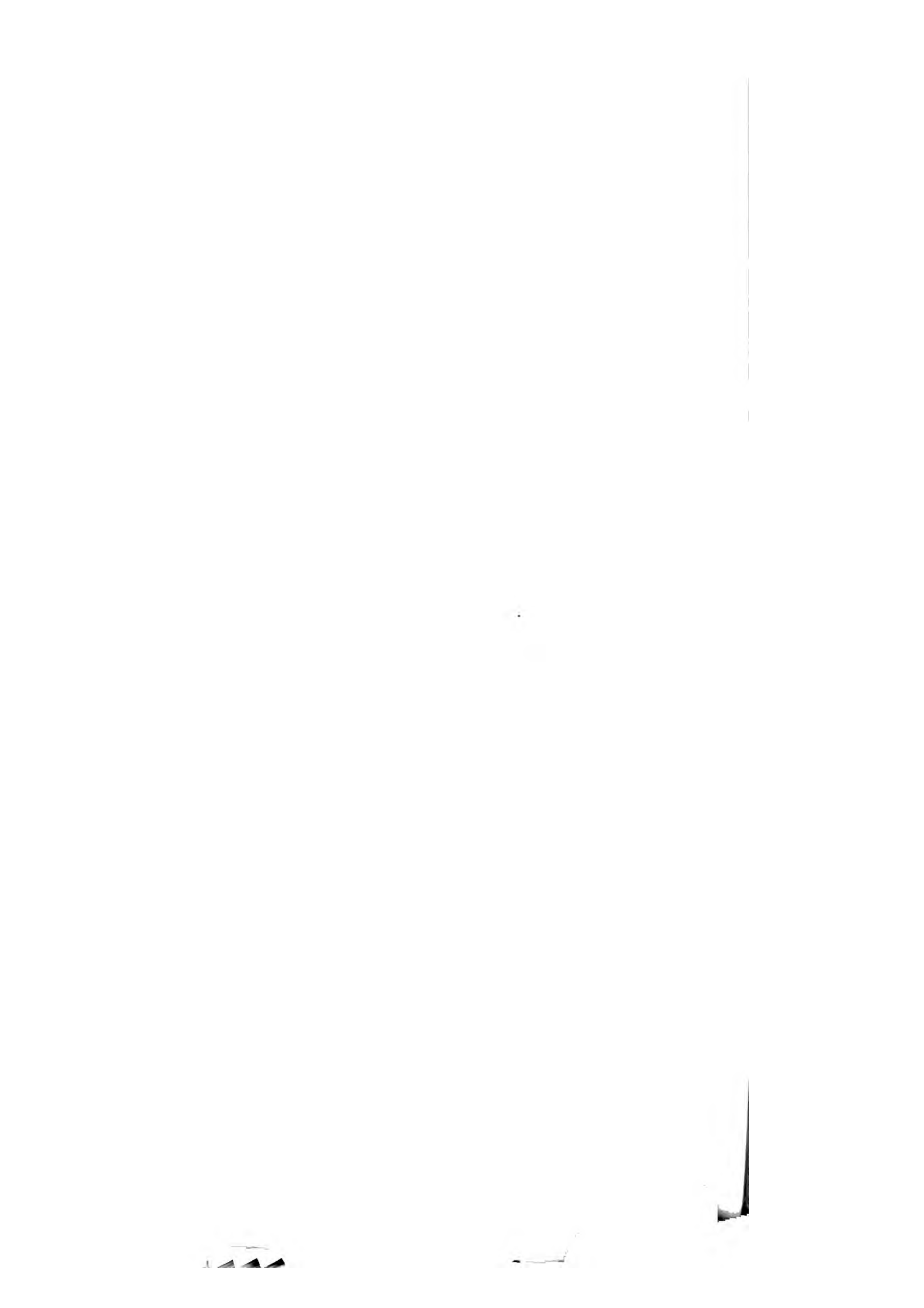
1811.  
Espagne.

d'être déconcerté par la surprise de Figuières, le général Suchet crut que c'était le moment de frapper un coup décisif, en se présentant aux portes de Tarragone. Ses troupes manifestaient cette noble ardeur qui est toujours le présage des succès éclatans ; elles disaient en riant : « Les murs de Tarragone renferment un bâton de maréchal que nous voulons conquérir pour notre digne général » ; et cet espoir, excité par l'attachement et la reconnaissance, enflammait encore plus le courage des soldats. Nous avons déjà fait observer qu'une bienveillance affectueuse et paternelle qui ne se démentait jamais, inspirait aux troupes de Suchet ce dévouement extraordinaire pour un chef attentif à pourvoir à tous leurs besoins, et qui, unissant l'affabilité à une sévérité inflexible, possédait à un degré éminent l'art difficile d'être aimé et craint tout à la fois.

Le jour même où le marquis de Campo-Verde perdait et l'élite de ses troupes et le convoi qu'il voulait introduire dans le fort de Figuières, le général Suchet arrivait sous les murs de Tarragone. Son armée marchait sur deux colonnes, l'une par la grande route de Tortose, et l'autre par les défilés de Monblanch, pour assurer ses communications avec la ville de Lérida ; il avait fait retrancher le couvent qui domine la ville de Monblanch, et il y avait renfermé un bataillon de trois cents hommes seulement, sous les ordres du commandant Aunée, officier de tête et de cœur. Ce poste, deux fois attaqué par des forces imposantes, repoussa les Espagnols avec succès. Les communications avec Tortose étaient assurées par le fort de Balaguer (Saint-Philippe) et par le camp de Perello. Le général Suchet pouvait ainsi tirer ses approvisionnemens et ses moyens de siège des deux places de Lérida et de Tortose.

L'armée d'Aragon investit Tarragone, le 4 mai, et ferma l'entrée de cette place au marquis de Campo-Verde, qu'elle





forçait ou de s'embarquer ou de se jeter dans les hautes montagnes de la Catalogne. Les troupes du centre et de la droite s'établirent sans résistance sur la rive droite et près de l'embouchure du Francoli.

1811.  
Espagne.

*Siège de Tarragone.* — La division italienne détachée du septième corps (armée de Catalogne), placée à l'extrême gauche et soutenue par le vingt-quatrième régiment de dragons, enleva le poste retranché de Lorito, avec une redoute fermée près de la grande route de Barcelone, et coupa aussitôt l'aqueduc qui conduit l'eau dans Tarragone.

Mai.-Juin.

La brigade du général Salme, composée des septième et seizième régimens de ligne, attaqua et emporta avec beaucoup de valeur les retranchemens construits en avant du fort d'Olivo, et que l'ennemi défendit avec une grande opiniâtreté ; cette brigade repoussa avec la même fermeté plusieurs sorties successives que les assiégés effectuèrent pour reprendre ces retranchemens.

Le fort Olivo forme le principal appui de la défense de Tarragone : construit sur un rocher, à peu près à quatre cents toises de la place, il présente soixante embrasures armées, et un développement de huit cents toises. Cet ouvrage important est le résultat de trois ans de travaux, et avait exigé une dépense de plusieurs millions : il est environné d'un fossé de vingt pieds, creusé dans le roc le plus dur.

Les premiers retranchemens étant emportés, le général du génie, Rogniat, traça une grande redoute sur les bords de la mer ; le travail de la première nuit fut tranquille, mais, le lendemain, dès le point du jour, un vaisseau anglais de 74, plusieurs frégates et corvettes, soutenus d'un grand nombre d'autres bâtimens armés, inquiétèrent les travailleurs par plus de quinze cents coups de canon, mais presque sans leur faire aucun mal.

Deux retranchemens placés à cent cinquante toises en

1811.  
Espagne.

avant du fort Olivo, et qui empêchaient d'ouvrir la tranchée, furent emportés, dans la nuit du 14 au 15 mai, par huit cents hommes d'élite commandés par le général Salme. La garnison d'Olivo débouchant sur trois colonnes, tenta vainement de reprendre ces ouvrages : elle fut repoussée jusque sous les murs du fort avec des pertes énormes. Pendant cette attaque, la flotille anglaise tira plus de trois mille coups de canon, mais sans aucun résultat.

Près de six mille hommes des meilleurs troupes de la garnison, sortirent de Tarragone, le 17, et marchèrent rapidement sur deux bataillons du cent seizième régiment, campés à quatre-vingt-dix toises du Francoli : le combat fut vif et opiniâtre, et il allait devenir fatal au cent seizième, lorsque les compagnies d'élite du cinquième régiment d'infanterie légère, accourant au secours des deux bataillons engagés, chargèrent l'ennemi avec impétuosité et le mirent dans une déroute complète : il fut poursuivi jusque sur les glacis de la place, qui, ainsi que la flotille, faisait pendant ce temps un feu terrible.

Ce même jour, les assiégeans ouvrirent, devant le fort d'Olivo et sur le roc vif, une parallèle à cinquante toises du retranchement pris à l'ennemi. Pour donner une juste idée de la difficulté de ces travaux pénibles, il suffira de remarquer qu'il fallut se servir de gabions et aller chercher la terre à une demi-lieue de distance. Le 23, une batterie de brèche était déjà commencée à soixante toises du fort.

L'attaque de droite se suivit avec la même activité : du 24 au 26 mai, les escarpemens du Francoli furent couronnés, un pont de chevalet fut établi sur cette rivière, et sa communication ouverte par une flèche.

Le 27, la batterie de brèche devant le fort d'Olivo fut armée de quatre pièces de 24 ; trois autres batteries se trouvèrent armées en même temps, malgré toutes les difficultés

du terrain. L'ardeur des assiégeans était telle que deux cents soldats s'attelèrent eux-mêmes aux pièces pour les traîner aux batteries, sous le feu de l'ennemi. Le fort tenta une nouvelle sortie pour s'opposer à l'armement des batteries; mais à l'instant même où le général Salme s'élançait à la tête de la garde de tranchée, en criant : « brave septième, en avant » il fut atteint d'une balle qui le renversa roide mort. Le septième régiment fit payer cher aux Espagnols ce malheur, qui affligea toute l'armée. Le général Salme avait déployé, dès les premières campagnes de la révolution, un talent militaire et une bravoure qui le placèrent, à cette époque, au nombre des officiers les plus distingués. Couvert de blessures et de gloire, général de brigade depuis 1793, appelé à ce grade par des actions d'éclat, le général Salme, par une de ces bizarreries du sort qu'on ne peut expliquer, périt sur un champ de bataille qu'il avait deux fois illustré dans les derniers combats qui avaient eu lieu, sans même être revêtu de la décoration des braves : cette récompense méritée depuis si long-temps, et sollicitée par le général Suchet, qui avait à cœur de réparer les injustices de la fortune et des hommes envers un guerrier aussi recommandable, n'arriva que quelques jours après sa mort <sup>1</sup>.

1811.  
Espagne.

<sup>1</sup> Le général Salme, né en 1768 à Lianville, près de Neufchâteau, département des Vosges, de parens honnêtes et respectables, dont il fut constamment le soutien jusqu'à sa mort, avait embrassé de bonne heure la profession des armes. Doué d'heureuses dispositions, développées par une bonne éducation, il s'éleva rapidement des derniers grades à celui d'officier-général, et chaque avancement fut le prix d'un service signalé, d'une action d'éclat. Il commanda avec distinction l'avant-garde de l'armée du Nord, dans le temps où cette armée obtenait sur l'ennemi les succès les plus glorieux et les plus décisifs. Il fut blessé grièvement sous Malines, où il fit des prodiges de valeur; il reçut, à la journée de la Trebbia, des blessures non moins honorables; enfin, l'année précédente (1810), il avait été encore blessé sous ces mêmes murs de Tarragone où il devait succomber. La franchise, la loyauté, la cordialité rehaussaient ses vertus guerrières. Sa bienveillance et son extrême générosité tempéraient et dominaient

1811.  
Espagne.

Le 28, l'artillerie démasqua les batteries de brèche, et nonobstant le feu très-vif d'Olivo et de la place elle-même, la supériorité de celui des Français fut bientôt décidée : dès le soir, les canons du fort furent presque tous réduits au silence. Le cavalier, les parapets et les batteries avaient été écrasés ; mais, malgré cet avantage, le général en chef fit changer, le 29, la direction de plusieurs embrasures, pour faire taire quelques pièces qui restaient à l'ennemi dans la partie de l'ouvrage sur la droite des assiégés. Le chef de bataillon d'artillerie, Duchamp, se distingua dans cette opération. Ce même jour, à quatre heures du soir, quatre coups de canon à mitraille donnèrent le signal de l'assaut.

Le général Ficatier fut chargé de cette entreprise : deux colonnes d'attaque se formèrent, l'une sous les ordres du chef de bataillon Revel, du seizième de ligne, composée de trois cents hommes, et conduite par le capitaine du génie, Papiigny ; l'autre, également forte de trois cents hommes du septième régiment de ligne, sous les ordres du chef de bataillon Miocque, précédée de vingt sapeurs, munis d'échelles et de pioches. La première colonne s'élança pour tourner l'ouvrage et s'emparer de la porte : celle-ci est bientôt enfoncée à coups de masse et de hache, tandis qu'une partie des soldats plante les échelles aux escarpemens de la gorge et grimpent sur l'ou-

son caractère ardent et sévère. L'honneur seul guidait toutes ses démarches, et la considération générale dont il jouissait était le fruit d'une conduite toujours exempte du moindre reproche. Long-temps disgracié par Napoléon, qui lui reprochait d'être trop républicain, Salme s'était résigné à vivre, comme Fabricius et Curius Dentatus, du produit de ses travaux champêtres. Militaire actif, instruit et vigilant, autant qu'ami généreux, désintéressé, d'une probité sévère, il était surtout attentif à veiller aux besoins des soldats ; il leur inspirait une estime, une confiance et un attachement sans bornes. Aussi l'assaut du fort Olivo ayant été ordonné, immédiatement après sa mort, aux troupes de sa brigade, le désir de le venger redoubla leur ardeur. Avec le sang des Espagnols massacrés, pour ainsi dire, sur sa tombe, les soldats écrivirent sur les murs d'Olivo : *Notre brave général Salme vengé.*

vrage. Le capitaine Papigny est blessé à mort, à la tête des sapeurs qu'il conduit avec un si beau dévouement. La seconde colonne, partie de la droite de la batterie de brèche, s'élance sur le point du fort endommagé par le canon. Cent échelles sont jetées dans le fossé : les voltigeurs du septième régiment s'y précipitent sous le feu de l'ennemi. Comme ces échelles se trouvent trop courtes, le sergent des sapeurs, Meunier, placé au sommet de l'une d'elles, fait grimper les voltigeurs sur ses épaules, afin qu'ils puissent atteindre la brèche ; mais les soldats arrivant trop lentement au gré de leur impatience, cherchent et découvrent dans le fossé une partie de l'aqueduc, qui facilite le passage. Le capitaine du génie italien, Vacani, coupe le triple rang de palissades qui en défend l'entrée et fait porter les échelles du premier fossé dans celui du réduit, qui est bientôt escaladé ainsi que le cavalier. Les sapeurs italiens montrent, dans ce moment critique, une intelligence égale à leur bravoure. Cependant, quelques canons de l'ennemi tirent encore à mitraille dans l'extrémité du fort : le brave chef de bataillon Miocque, qui avait servi dans toute cette guerre de Catalogne avec une grande distinction, tombe blessé d'un coup mortel. Ce malheur ralentit un instant l'ardeur des assaillans ; mais bientôt l'adjudant-commandant Mesclop accourt avec la première réserve, composée de cinq cents Italiens, et décide le succès. Si l'on remarque que le fort d'Olivo était construit sur des rochers d'un accès bien difficile, que les colonnes d'attaque se trouvaient bien inférieures aux forces des assiégés ; si l'on considère les obstacles effrayans d'une telle entreprise, on aura une juste idée de l'élan invincible des troupes françaises. Toutefois, en reconnaissant qu'il est impossible à des guerriers de porter plus loin la bravoure, la prise du fort Olivo n'en est pas moins un de ces événemens merveilleux où les chances d'un sort favorable ont

1811.  
Espagne.



1811.  
Espagne.

autant de part au succès que la plus éclatante valeur et les dispositions les plus habiles.

Le chef de bataillon Revel fut l'un des officiers qui co-opérèrent le plus éminemment au résultat de cette attaque, en combattant à la tête des braves soldats du seizième de ligne, qu'il dirigea avec autant de sang-froid que de vaillance. Les généraux Harispe et Ficatier y donnèrent de nouvelles preuves de zèle et de dévouement, et les généraux Rogniat et Vallée y montrèrent le même talent et la même valeur qu'ils avaient apportés dans leurs opérations précédentes.

A l'instant où les colonnes d'attaque enlevaient le fort d'Olivo avec autant de bonheur que d'intrépidité, les troupes de la division du général Habert, campées sur les bords du Francoli, se précipitaient sur les postes ennemis qu'elles avaient devant elles et les rejetaient jusque sous les remparts de la basse ville : cette utile diversion, en répandant la terreur parmi les Espagnols, les obligea d'entretenir, sur les murs mêmes, une fusillade vive et soutenue.

La prise d'Olivo mit au pouvoir des Français quarante mille rations de biscuit, autant de rations de légumes, de riz, de poisson salé; cent vingt mille cartouches, dix milliers de poudre, quarante-sept bouches à feu, cinquante mille sacs à terre, trois drapeaux, neuf cents soldats, soixante-dix officiers : tout le surplus de la garnison avait péri dans le combat.

Cette terrible expédition consterna la garnison de Tarragone. Cependant, le gouverneur de cette place, sentant la nécessité de rentrer en possession d'un ouvrage aussi essentiel que celui d'Olivo, fit sortir trois mille hommes d'élite pour essayer de le reprendre. Le 30, à neuf heures du matin, cette colonne ennemie s'avança en bon ordre sous les canons du fort; mais les soldats qui l'avaient conquis si vaillamment la veille surent le défendre avec la même valeur, et un feu

terrible fit bientôt rétrograder les assaillans jusque dans l'intérieur de Tarragone.

1811.  
Espagne.

La possession d'Olivo bien assurée, le général Suchet fit ouvrir la tranchée contre la ville ; car il connaissait le prix de chaque instant, et savait profiter de toute sa fortune : dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 juin, une première parallèle fut tracée à cent toises du bastion dit des Chanoines, et étendue jusqu'au Francoli ; des batteries élevées en même temps sur le rivage de la mer, forcèrent les Anglais à s'éloigner du port.

Ces travaux avaient été poussés avec une grande activité, mais l'attaque se trouvait contrariée à l'extrême droite par le fort du Francoli, que le général Suchet résolut de faire enlever. Pendant la nuit du 6 au 7 juin, vingt-cinq bouches à feu réparties dans cinq batteries, furent placées contre le fort dont nous parlons, sans que le clair de lune et le feu terrible des Espagnols pussent ralentir un seul instant l'ardeur des travailleurs et de l'artillerie. Deux batteries armées de pièces de 24 et de 16, étaient destinées à faire brèche à la face non flanquée de l'ouvrage, et à une partie faible de la communication : le fort, situé à l'embouchure de la rivière dont il tire son nom, est défendu par un fossé plein d'eau, par une escarpe et une contrescarpe revêtue, par un chemin couvert avec une place d'armes ; une ligne fortifiée de quatre-vingts toises le lie aux murs de la place, dans le triple but de renforcer le front le plus faible, de conserver l'eau de Francoli, et d'éloigner du port les assiégeans. On voit ainsi combien il importait au général Suchet, pour ses opérations subséquentes, de s'emparer de ce fort : aussi, dès le 7, au point du jour, était-il en mesure d'en commencer l'attaque ; deux magasins sautèrent après une canonnade, dont le feu continua à être si bien dirigé, qu'à six heures du soir la brèche était déjà praticable. L'ennemi se hâta d'évacuer son artillerie. Trois colonnes formées de troupes d'élite sous les or-

1811.  
Espagne.

drés du colonel Saint-Cyr-Nugues, appuyées d'une réserve et précédées chacune d'un officier du génie à la tête de sapeurs munis d'échelles, furent commandées pour l'assaut. Nul obstacle ne put arrêter ces braves : ils franchissent le fossé, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, escaladent, sans coup férir, la brèche, et s'emparent de la gorge sous le feu de mousqueterie le plus vif. L'ennemi, effrayé par l'exemple d'Olivo, n'ose point faire une seconde décharge, et s'enfuit précipitamment sous les murs de la place, où les grenadiers et les voltigeurs français le poursuivent avec leur vigueur accoutumée. Bientôt un feu terrible de mitraille et de mousqueterie est dirigé à la fois, contre eux, du fort Saint-Charles, du mole et de la basse ville ; leur courage n'en est point ébranlé, et ils attendent de pied ferme la construction des travaux qui doivent les mettre à couvert.

Le lendemain, au jour, le fort de Francoli, occupé par les Français, fut de nouveau assailli par une grêle de boulets et de balles ; mais déjà les troupes logées sur les faces avaient retourné les parapets contre l'ennemi. Le logement était également achevé à la gorge, la communication établie et le fossé comblé. Les Espagnols avaient été ainsi forcés d'évacuer leur longue ligne jusqu'à la contre-garde du bastion Saint-Charles, et d'abandonner trois pièces d'artillerie. La prise du Francoli, qui mettait les Français en mesure de battre le port, en même temps qu'elle leur facilitait le cheminement sur le bastion des Chanoines, et leur donnait les moyens d'attaquer le fort Saint-Charles et sa contre-garde ; le fort de Francoli, disons-nous, ne coûta aux assiégeans que quinze morts et une quarantaine de blessés.

Une opération était encore nécessaire pour arriver à l'enceinte du faubourg ou de la ville basse, il fallait s'emparer d'un ouvrage appelé la lunette du prince : il fut emporté d'assaut, le 16 juin, avec la même résolution et le même bon-

heur que les forts Olivo et du Francoli. « L'artillerie transporta ensuite de nouveau la batterie de brèche, et avec six mille sacs à terre l'établit sur le terre-plein de l'ouvrage même. Le génie serra de plus près le front attaqué, ouvrit une troisième parallèle, poussa deux débouchés dans l'angle saillant du chemin couvert du bastion Saint-Charles et sur celui de la demi-lune, couronna la crête du glacis, et enfin exécuta la descente du fossé à l'angle du bastion des Chanoines<sup>1</sup>. »

1811.  
Espagne.

Mais l'opiniâtreté de la défense était en raison directe de la vigueur des attaques : les Anglais ranimaient le courage des assiégés en leur fournissant des renforts et des secours de toute espèce. On concevra aisément qu'une flotte qui eût complété le blocus de Tarragone aurait singulièrement facilité et abrégé les opérations du siège, opérations qui, dans une hypothèse toute contraire, devenaient extrêmement longues et difficiles. Les Anglais mettaient tout en œuvre pour électriser les Catalans : ils leur faisaient envisager Tarragone comme une cause prochaine de ruine ou de salut ; ils leur annonçaient que des armées formidables arrivaient de l'intérieur de l'Espagne pour opérer la levée du blocus, et que cette opération décisive serait infailliblement secondée par une armée britannique, qui, à cet effet, était sortie des ports de la Sicile. Sur ces entrefaites, quelques troupes d'infanterie venues de Valence débarquèrent dans le port, et leur arrivée parut garantir l'accomplissement de toutes les promesses des Anglais. Aussi les Espagnols redoublèrent-ils d'efforts pour conserver la ville basse, dans laquelle sont renfermés le port et le mole : de nouvelles batteries furent élevées sur tout le front de fortifications dont ce faubourg est couvert ; devenu d'ailleurs l'entrepôt d'une énorme quantité de marchandises anglaises, on

<sup>1</sup> Nous avons cru devoir rapporter textuellement les expressions concises du général Suchet dans son rapport officiel.

1811.  
Espagne.

conçoit tout l'acharnement que les perfides alliés des Espagnols devaient mettre à défendre ce local.

De son côté, le général Suchet reconnaissait toute la nécessité d'agir avec une grande vigueur, pour ne pas laisser aux assiégés le temps d'augmenter encore les obstacles. L'artillerie et le génie poursuivirent donc leurs travaux avec une telle activité, que, dès le 21 juin, les batteries de brèche furent établies : au moment où elles commençaient leur feu, un obus venu de la place fit sauter le magasin à poudre de la principale batterie ; mais le mal fut réparé avec une extrême promptitude. Le feu de l'ennemi s'éteignit bientôt, et trois brèches praticables furent ouvertes ; quinze cents grenadiers et voltigeurs réunis dans les tranchées furent disposés en colonnes d'attaque et de réserve ; des sapeurs, munis d'échelles, devaient les précéder ; le général Palombini fut désigné pour commander l'assaut ; une deuxième réserve, aux ordres du général Montmarie, se forma à la gauche des tranchées, tant pour appuyer l'attaque principale que pour contenir au besoin les sorties de la haute ville ; deux bataillons du septième régiment furent placés, dans le même but, au fort Olivo ou de Salmé (le général Suchet lui avait imposé ce dernier nom), dont les feux continuels devaient empêcher l'ennemi de faire, de ce côté, aucune tentative. Enfin, le général Harispe, établi, comme on l'a déjà vu, à l'extrême gauche de la ligne du blocus, avait ordre d'exécuter divers mouvemens vers la route de Barcelone, pour opérer une diversion puissante en faveur des assaillans.

Ces dispositions préliminaires bien exécutées, cinq colonnes, à un signal de bombes et aux cris de Vive l'empereur ! s'élancèrent simultanément, à sept heures du soir (le 21), sur les différens points d'attaque.

La première colonne, aux ordres du colonel du génie, Bouvier, sortie du fossé du bastion des Chanoines, escalade

successivement les deux brèches du bastion et du fort Royal; la deuxième, conduite par le capitaine Thiébault, se porte, du fossé de la demi-lune, droit à son réduit, et opère sa jonction avec le colonel Bouvier; la troisième, conduite par le capitaine italien, Bacarini, part du fossé de la lunette du Prince, par le bord de la mer, et pénètre vers le pont; la quatrième colonne, commandée par le chef de bataillon polonais, Fondzelski, s'élançe sur la brèche du bastion Saint-Charles, et entre dans le faubourg; enfin, la cinquième colonne, aux ordres du colonel Bourgeois, suivant la quatrième, après avoir passé la brèche Saint-Charles, prend sa direction à gauche, marche vers le fort Royal, et le tourne par la gorge.

1811.  
Espagne:

Ce mouvement opéré avec une précision parfaite obtient bientôt de brillans résultats. C'est en vain que cinq cents hommes défendent avec valeur et opiniâtreté les fortifications du faubourg, tous les ouvrages sont emportés par les grenadiers et les voltigeurs français. Le soldat, dont la fureur croît et s'irrite par les dangers et les obstacles, égorge impitoyablement l'ennemi qu'il a vaincu: tout ce qui échappe à la baïonnette est poursuivi jusque sous les murs de la haute ville. Les assaillans entrent dans le bastion de Santo-Domingo, situé entre le fort et la ville, et ils restent maîtres, par la prise du fort Royal, du point qui doit leur assurer la possession de tout le faubourg.

Cependant la colonne du commandant Fondzelski, qui s'avavançait dans ce faubourg, franchissant les coupures, renversant les barricades, et faisant tout fuir devant elle, avait été tout à coup arrêtée dans sa marche par la réserve espagnole aux ordres du brigadier-général Sarsfied; une fusillade vive et imprévue déconcerte un instant la troupe française, et jette quelque désordre dans ses rangs; mais le colonel Robert, commandant l'extrême droite, accourt aussitôt à la tête de

1811.  
Espagne.

sa réserve, composée de grenadiers et de voltigeurs, se précipite sur l'ennemi, l'accule au port et au mole, lui coupe toute retraite et en fait un carnage horrible.

La prise de la basse ville mit au pouvoir des assiégeans quatre-vingts bouches à feu ; elle leur coûta cent vingt morts et trois cent soixante-douze blessés. Les Espagnols y perdirent presque toute la garnison qui défendait les postes avancés ; le général Palombini, le colonel Robert et les chefs des cinq colonnes d'attaque déployèrent, en cette occasion, autant d'intelligence que de bravoure. Les officiers de l'artillerie et du génie ne perdirent pas un moment pour recueillir le fruit de ce beau succès : ils firent établir immédiatement le logement et les communications, perfectionner les rampes des brèches, et ouvrir, dans la même nuit, une première parallèle devant le front de la haute ville, en avant du fort Royal, appuyant sa gauche au bastion Santo-Domingo, et se prolongeant vers le bord de la mer. Au jour, ces rapides travaux présentèrent déjà un aspect formidable à la garnison consternée. Les riches magasins des Anglais étant devenus la proie du pillage ou des flammes, cette vue excita la fureur de ces insulaires : tous leurs vaisseaux gagnant le large, depuis la hauteur du Francoli jusqu'au delà du port, vinrent successivement lâcher leurs bordées sur les camps français, mais sans presque causer de perte. La garnison, que la rage impuissante des Anglais sembla ranimer un instant, fit les préparatifs d'une sortie : la contenance imposante des assiégeans la fit bientôt rentrer dans les murs de la place. Ce fut le dernier effort qu'elle tenta pour se soustraire à la catastrophe qui la menaçait.

28 juin.

*Tarragone est pris d'assaut.* — Le 28 juin, la brèche aux murs de la ville était déjà praticable, et le gouverneur ne proposait encore aucune capitulation. Un siège de deux mois, cinq assauts successifs n'avaient pu ébranler sa cons-

tance ; il ne voulut rien tenter d'humiliant pour préserver la place qui lui était confiée , d'un dernier assaut encore plus terrible que les précédens.

1811.  
Espagne.

Cet assaut eut lieu en plein jour et vers les quatre heures du soir , dans cette même journée du 28 : une colonne d'attaque commandée par le général Habert escalada la brèche , s'en rendit maître , et pénétra dans la ville en massacrant sans pitié tout ce qui s'offrait sur son passage , hommes , femmes , enfans , soldats ; les officiers français firent d'inutiles efforts pour prévenir et arrêter la fureur des assaillans. Le sang des Espagnols inondait les maisons et les rues de cette malheureuse cité ; toutefois , les malades déposés dans l'église cathédrale n'implorèrent pas infructueusement la clémence du vainqueur : au milieu d'un massacre général et tel que l'imagination peut à peine se le représenter , tous les malades du moins furent sauvés. Le général Habert , poursuivant l'ennemi depuis la brèche jusqu'aux remparts qui dominant la route de Barcelone , ne leur laissait aucun moyen d'échapper à une mort certaine. Les soldats espagnols , les habitans eux-mêmes , frappés de terreur et n'ayant plus aucun point de ralliement , se précipitaient pêle-mêle du haut des remparts : un grand nombre d'entre eux , étendus au pied des murs avec des blessures mortelles ou des membres fracturés , imploraient vainement des secours. Le soldat , dans l'ivresse du carnage , si l'on peut s'exprimer ainsi , entendait froidement les cris de détresse et d'alarme même des blessés français qui gisaient près de la brèche et dont le courage venait de leur ouvrir le plus périlleux des chemins ; les rues , dans toute leur longueur , étaient jonchées et encombrées de cadavres.

Cependant le vingt-quatrième de dragons , conduit par son colonel Delort , était descendu rapidement de sa position pour appuyer une brigade italienne qui commençait à arrêter les



1811.  
Espagne.

fuyards sur la route de Barcelone. A l'aspect de cette cavalerie, une partie des Espagnols se jette à la mer pour se mettre à couvert sous la protection des croisières anglaises : les dragons les y poursuivent, et bientôt plus de six cents cadavres couvrent le rivage, sans que le feu soutenu des Anglais puisse arrêter ce carnage. La brigade italienne et le vingt-quatrième de dragons ramènent au quartier du général Harispe une immense colonne de fuyards, forte de neuf mille sept cents hommes environ, dont quatre cent quatre-vingt-dix-sept officiers, un grand nombre d'officiers supérieurs, trois maréchaux-de-camp, et le gouverneur lui-même, Dom Contréras.

Vingt drapeaux, trois cent quatre-vingt-quatre bouches à feu en batterie, quarante mille boulets ou bombes, cinq cents milliers de poudre, furent encore les trophées de ce siège, l'un des plus remarquables, à coup sûr, de ceux qu'offrent les annales modernes; celui, peut-être, où les assiégeans ont montré le plus cette ardeur, ce dévouement, que les plus terribles obstacles ne peuvent arrêter; et les assiégés, cette constance, cette opiniâtreté qu'aucun revers, quelque effrayant qu'il soit, ne peut abattre.

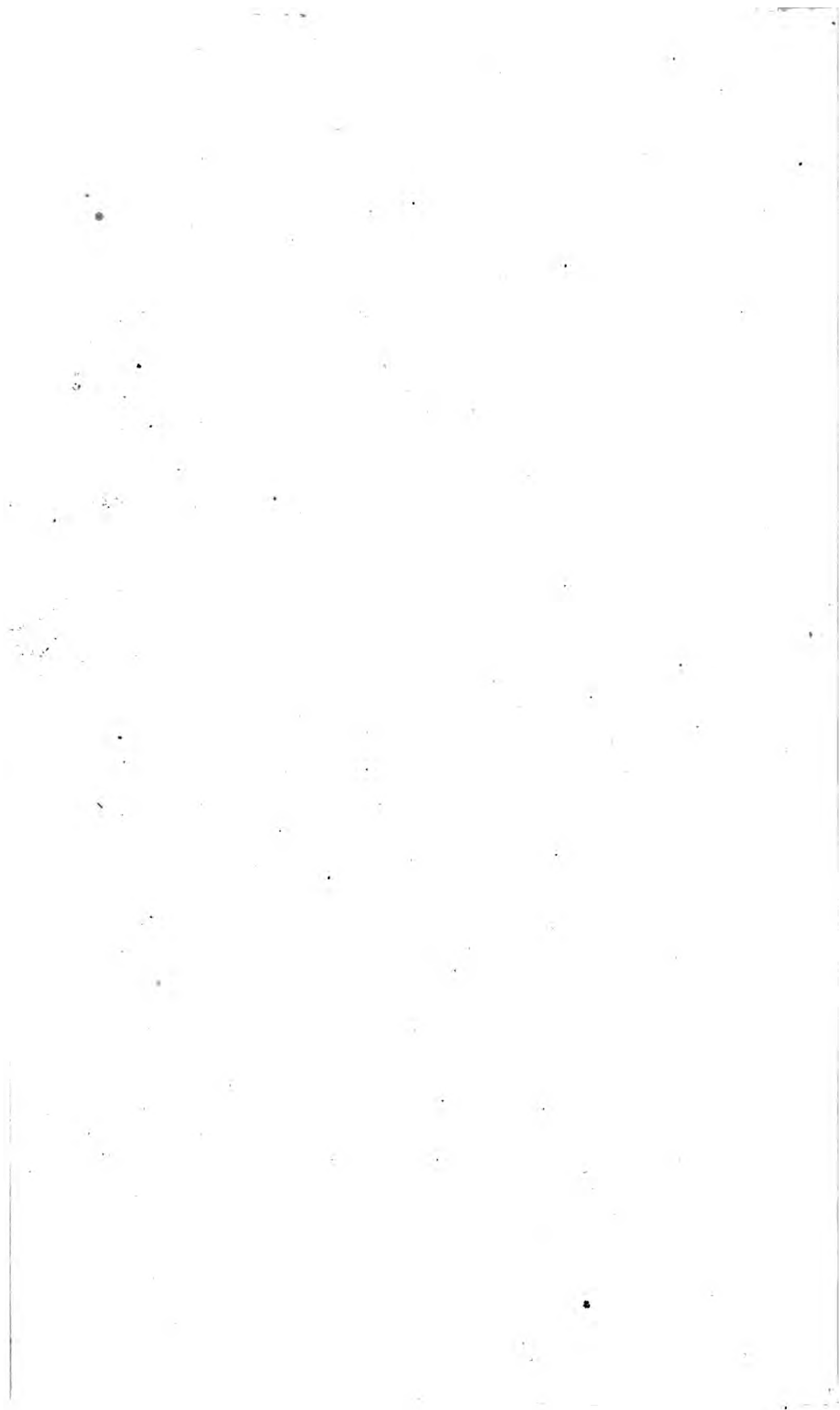
Un si brillant fait d'armes méritait une récompense non moins éclatante. On a vu qu'elle avait été, en quelque sorte, décernée d'avance par les soldats eux-mêmes. Le général qui avait conduit avec autant d'habileté que de vigueur un siège si difficile, Suchet, fut promu à la dignité de maréchal de l'empire français. Ce choix, qui n'était suggéré par aucune acception personnelle, fut ratifié par le suffrage unanime de la France et de l'armée.

Revêtu de cette première dignité militaire, le maréchal Suchet adressa à ses compagnons d'armes la proclamation suivante :



BERTHIER.

*Ambroise Tardieu Diresit.*



« Soldats !

1811.  
Espagne.

« L'empereur a été content de vous au siège de Tarragone ; son fidèle compagnon , le prince de Neufchâtel et de Wagram, écrivait à votre général en chef , le 14 juin :

« L'empereur a vu avec plaisir les nouveaux succès que votre armée a obtenus en s'emparant du fort Olivo ; l'empereur continue à être toujours très-satisfait de la conduite des braves et bonnes troupes à vos ordres. »

« En apprenant la prise d'assaut de Tarragone , l'empereur a daigné rendre l'honorable décret qui élève votre général en chef au grade de maréchal d'empire.

« Je publie avec autant de plaisir que d'empressement la suite des grâces que S. M. a accordée à son armée d'Aragon.

« A tous ces traits de bienveillance de l'empereur , vous reconnaîtrez, soldats , l'intérêt constant que le plus grand des souverains prend à ses armées ; il veille à tous vos besoins , il assure des retraites aux blessés , il récompense avec grandeur les bons services , les traits de valeur et de dévouement.

« Bientôt une nouvelle campagne va s'ouvrir : j'attends de vous une discipline qui égale votre bravoure. Les sous-officiers ont été honorablement récompensés : ils s'en étaient rendus dignes <sup>1</sup>. Je compte sur leur fermeté pour faire exécuter les ordres de leurs chefs.

<sup>1</sup> Une action héroïque dont le souvenir doit passer à la postérité , servira à prouver combien cet éloge était mérité.

Le caporal Bianchini , du sixième régiment de ligne italien , déjà doublement décoré , pour sa bravoure , de l'aigle de la Légion-d'Honneur et de la Couronne de Fer , présente au général Suchet , après l'assaut du fort Olivo , quatre officiers et cinq soldats espagnols qu'il a faits , lui seul , prisonniers. Suchet lui demande quelle récompense il souhaite : « l'honneur de monter le premier à la brèche lorsqu'on donnera l'assaut à Tarragone , » répond , sans hésiter , l'intrépide Italien ( le général Delort , présent à l'entrevue , a entendu la question et la réponse , et nous les a certifiées ). Le jour marqué pour l'assaut , Bianchini , de

1811.  
Espagne.

« Que la valeur et la discipline distinguent en toute occasion l'armée d'Aragon : alors, soldats, vous serez invincibles, et l'empereur vous donnera de nouvelles preuves de sa satisfaction et de sa bienveillance.

« Songez que le suffrage du grand Napoléon est le prix le plus cher que puissent ambitionner les braves. »

Parmi un grand nombre de militaires récompensés avec le général en chef, et dont tous les noms étaient recueillis à la suite de la proclamation qu'on vient de lire, on remarquait les généraux de brigade Habert, Rogniat, Vallée, Palombini, élevés au grade de divisionnaires; les colonels Robert, Saint-Cyr-Nugues, Balathier, Verbigier Saint-Paul, Bourgeois, Aussenac, Espert-Latour, Dubreton et Delort, promus au grade de généraux de brigade; le général de division Harispe était nommé grand-officier de la légion d'honneur.

C'est avec un peu plus de vingt mille hommes et à peu près deux mille chevaux, que le maréchal Suchet venait de soumettre Tarragone; c'est avec cette faible armée qu'il avait entrepris, pendant les chaleurs les plus accablantes, les immenses et difficiles travaux que nécessitaient tant d'ouvrages fortifiés, sur des rochers nus et déserts; qu'il avait affronté une garnison de près de vingt mille hommes, souvent renforcée et approvisionnée; qu'il avait tout enlevé d'assaut, en même temps qu'il assurait, par de forts détachemens et des postes retranchés, ses communications avec les places de Tortose et de Lérida, d'où il tirait, comme nous l'avons dit, ses munitions de bouche et de guerre. C'est avec ces moyens qu'il avait contenu le marquis de Campo-Verde, qui se présenta deux fois avec des forces imposantes vers Torre d'Em-

service sur un autre point, rappelle à ses officiers la promesse du général en chef, se fait relever, monte le premier sur la brèche, et tombe à l'instant percé de plusieurs balles. L'histoire ancienne et moderne n'offre aucun trait de dévouement plus sublime.

barra pour faire lever le siège de Tarragone. La défaite de l'avant-garde espagnole, rudement assaillie et mise en déroute successivement et sur deux points par le quatrième de hussards et le vingt-quatrième de dragons, avait dégoûté Campo-Verde d'une attaque sérieuse : il n'osa plus rien entreprendre contre des troupes animées d'un si bon esprit, qu'elles ne comptaient jamais le nombre de l'ennemi.

1811.  
Espagne.

Si quelque événement avait pu influencer d'une manière décisive sur l'entière soumission de la Catalogne, c'était assurément la prise d'assaut de Tarragone. Cette catastrophe terrible et imprévue avait frappé de stupeur tous les Catalans, et quand, quelques jours après, le maréchal Suchet marcha sur Barcelone, il est certain que, pour la première fois, plusieurs rassemblemens se dissipèrent sans tirer un seul coup de fusil à son approche. Le maréchal entra dans Vique sans rencontrer d'obstacle, et y établit son quartier-général.

*Prise du Mont-Serrat.* — L'armée du marquis de Campo-Verde était à peu près dispersée; ce général venait de s'embarquer à Mataro pour se rendre à Cadiz. La junte de Catalogne s'était sauvée à Mayorque, mais elle avait chargé le brigadier Eroles de défendre le Mont-Serrat, qui était désormais l'unique dépôt d'armes et de munitions qui restât aux insurgés catalans. Le maréchal Suchet fit ses dispositions pour attaquer cette montagne formidable, retranchée par la nature et par l'art : le 24 juillet, il arriva à Bruch avec les brigades Abbé et Montmarie, et il y trouva le général Maurice Mathieu avec un détachement de la garnison de Barcelone. L'attaque du Mont-Serrat commença par trois redoutes qui couvraient l'entrée du défilé, en bas de la montagne : elles furent rapidement enlevées à la baïonnette ; le général Abbé s'engagea dans le défilé avec les compagnies d'élite du premier régiment d'infanterie légère et du cent quatorzième régiment de ligne, précédées par une compagnie de sapeurs.

24 juillet.

1811.  
Espagne.

Le chemin qui conduit au monastère du Mont-Serrat serpente sur le flanc d'une montagne escarpée; il est aussi long que pénible à gravir : à chaque pas, des retranchemens, des coupures, des redoutes placées sur des rochers inaccessibles où le canon avait été hissé à plus de cinquante pieds de hauteur, défendaient l'entrée du couvent; des miquelets et d'autres paysans postés sur toutes les sommités de la montagne faisaient un feu terrible. Le marquis d'Eroles, habile partisan, et se fiant d'ailleurs à la force de cette position, avait fait porter des vivres pour huit jours dans les batteries qu'il croyait inexpugnables; mais deux compagnies d'élite, arrivées sous la première batterie, grimpent l'escarpement et gagnent les embrasures; malgré les pierres énormes que les assaillis font rouler sur elles; leur audace déconcerte l'ennemi, tout ce qui ne se sauve pas est tué dans la batterie. Les pièces de celle-ci sont à l'instant retournées contre la seconde, sur laquelle marchait le chef de bataillon Ehrard, avec six compagnies d'élite; il attaque de front et tourne en même temps l'ouvrage, qui est enlevé à la baïonnette; les canonniers espagnols se font tuer sur leurs pièces.

Une troisième batterie, avec un fort retranchement, restait encore à enlever, et présentait les plus grands obstacles à une attaque de front; mais, par une audace inconcevable, cinquante voltigeurs gravissent à travers les fentes des rochers, et parviennent sur la cime des aiguilles dont la montagne est hérissée, plongeant de là sur tout l'intérieur du couvent et des retranchemens. Eroles se précipite alors avec les débris de sa troupe dans des ravins et des sentiers impraticables où les Français, harassés de fatigues, ne peuvent plus les poursuivre.

Deux drapeaux, dix bouches à feu de gros calibre, une immense quantité de munitions, de vivres, d'habillement, furent le résultat de cette attaque hardie, qui, pour réussir,

supposait nécessairement dans les assaillans une confiance inspirée par les succès antérieurs, et dans l'ennemi un découragement produit par tous les revers essayés devant Tarragone.

1811.  
Espagne.

Un événement non moins décisif allait achever de détruire les espérances des Catalans. Le fort de Figuières, qu'une insigne trahison avait mis au pouvoir des Espagnols, était rigoureusement bloqué depuis quatre mois et demi; la garnison, affaiblie par le feu et par les maladies, manquant d'ailleurs de munitions de guerre, était déjà réduite à quelques onces de pain et à une ration d'eau. Elle ne pouvait plus espérer d'être secourue : la place était enveloppée par des lignes formidables de circonvallation et de contrevallation de plus de quatre mille toises de développement. Ces lignes étaient garnies d'une chaîne de redoutes fermées, liées entre elles par des retranchemens et couvertes par un double rang d'abattis. Ces immenses travaux faisaient le plus grand honneur aux officiers du génie qui les avaient dirigés, et à l'artillerie qui les avait exécutés avec zèle.

Ces précautions ne pouvaient être infructueuses : les Espagnols ayant tenté une sortie générale sur le front de la plaine furent accueillis par un feu d'artillerie et de mousqueterie si bien nourri, qu'ils furent promptement rejetés dans la place, sans qu'aucun des leurs pût franchir la première ligne d'abattis, et laissèrent autour des lignes quatre cents tués et un plus grand nombre de blessés. Après cette tentative malheureuse, faite dans la nuit du 16 août, la garnison, forte de trois mille huit cents hommes, y compris les officiers, dont quatre-vingts supérieurs, trois brigadiers et un maréchal-de-camp, se rendit à discrétion, sans autre faveur que la vie sauve; elle avait perdu depuis le blocus, soit par le feu ou de mort naturelle, près de deux mille hommes.

Les troupes de l'armée de Catalogne, pour arriver à ce résultat, avaient supporté, avec une constance exemplaire,



1811.  
Espagne.

les privations , les peines , les fatigues et toutes les intempéries du climat. Prévenues de l'extrême détresse de la garnison, et afin d'être en mesure de s'opposer efficacement à toute tentative de sortie , elles avaient passé vingt-cinq nuits consécutives sous les armes. Les généraux Taviel et Nourrit avaient présidé à la construction des batteries , dont quelques-unes avaient été élevées hardiment à moins de trois cents toises de la forteresse. Les généraux Quesnel , Clément , Palmarolle , Plauzonne , Lefebvre ; les colonels F.-A. Beurmann , Lamarque , Vigier et Petit , s'étaient conduits avec distinction pendant le blocus.

Septembre.

*Marche de l'armée d'Aragon sur le royaume de Valence.*  
— Cependant la junte suprême des Espagnes , consternée , mais non découragée par la catastrophe de Tarragone et la perte très-prochaine de Figuières , avait envoyé en toute diligence , dans le royaume de Valence , le général Blacke , avec des pouvoirs extraordinaires et illimités. Blacke organisa bientôt une armée et fit exécuter des levées en masse , tant dans le royaume de Valence que dans les provinces environnantes ; les anciennes bandes se recrutèrent , de nouvelles se formèrent , d'immenses approvisionnements de guerre et de bouche furent débarqués dans le port de Valence. De nouvelles fortifications s'élèvent autour de cette grande ville ; ses remparts se hérissent de nouvelles batteries. Blacke , naguère président de la junte suprême , mit tout en œuvre pour réveiller , exciter au plus haut degré l'ardeur et l'enthousiasme des habitans , et pour les déterminer à suivre le noble exemple de Saragosse. On fortifia , on arma avec une prodigieuse activité les forts de Peniscola , d'Oropesa et de Sagonte : ces forteresses , élevées sur la grande route de la Catalogne à Valence , rendaient une invasion très-difficile. Le général espagnol était donc fondé à espérer qu'une armée française de moins de vingt-cinq mille hommes , et qui devait

nécessairement s'affaiblir en avançant, soit pour tenir bloqués, soit pour faire le siège des trois forts dont nous venons de parler, n'oserait pas, connaissant tous les obstacles qu'elle devait rencontrer dans sa marche, dépasser les limites de la Catalogne.

1811.  
Espagne.

Informé de l'état des choses dans le royaume de Valence, le maréchal Suchet avait déjà quitté la Haute-Catalogne, où les mesures prises pour l'infailible reddition de Figuières rendaient sa présence moins nécessaire; il sentait que chaque jour de retard augmentait les difficultés de la conquête de Valence. Forcé, par des circonstances aussi impérieuses, de brusquer son entreprise, et sans attendre les renforts qui pouvaient, dans cette position, lui paraître indispensables, le maréchal, dès le 16 septembre, établit son quartier-général à Alcala de Chisbert. Le lendemain, en approchant de Villa-Real, la compagnie d'élite du vingt-quatrième de dragons, qui marchait à l'avant-garde sous les ordres du général Delort, rencontra plusieurs escadrons ennemis, les chargea, les dispersa, et les poursuivit, au galop, jusqu'au-delà de Melet, c'est-à-dire pendant plus de trois lieues, couvrant la grande route de morts, d'armes et de débris, et enlevant aux dragons du roi et de la reine bon nombre d'hommes et de chevaux.

Le 27, le maréchal Suchet entra dans Murviedro, ville bâtie sous les murs de l'antique Sagonte, et l'une des plus riantes du beau royaume de Valence. Le lendemain, douze compagnies tant de la division Habert que de la division italienne emportèrent tous les ouvrages avancés de l'ennemi, et le rejetèrent dans les murs de la forteresse de Sagonte, qui, dès le jour même, fut complètement investie. La nuit suivante, on forma dans la ville des communications à l'abri des feux du fort; on fit des traverses dans les rues, et on pratiqua des créneaux dans les maisons qui regardent le fort. Ces

1811. travaux , exécutés sous un feu meurtrier , coûtèrent la vie à  
 Espagne. plusieurs sapeurs et au lieutenant du génie , Raffard , déjà  
 distingué par son zèle et sa bravoure.

Octobre. *Siège du fort de Sagonte.* — Pendant qu'une partie de  
 l'armée d'Aragon restait ainsi en position sous les murs de Sa-  
 gonte , le maréchal Suchet faisait observer Peniscola et as-  
 siéger le petit fort d'Oropesa : ce dernier , battu en brèche  
 par trois pièces de 24 et un obusier , tomba le 11 octobre au  
 pouvoir des Français , après huit heures de feu. L'occupa-  
 tion de ce fort , qui barrait la grande route dans un défilé entre  
 des montagnes , était essentielle : on ne pouvait , avant d'en  
 être maître , tirer de Tortose l'artillerie et les munitions né-  
 cessaires au siège de Sagonte. Vers le même temps , le ma-  
 réchal envoya le colonel Millet avec trois cents fantassins et  
 cuirassiers , dissiper un rassemblement de mille à onze cents  
 paysans qui s'était formé à Val de Uxo , et il dirigea le gé-  
 néral Palombini contre deux détachemens que Blacke avait  
 portés sur Lyria et Ségorbe ; une division ennemie était en  
 outre postée à Seneza , trois mille hommes occupaient les hau-  
 teurs à droite et à gauche de Ségorbe , et quatre cents che-  
 vaux coupaient la grande route. Deux bataillons italiens at-  
 taquèrent simultanément les flancs de l'ennemi , en même  
 temps que le colonel Schiazetti , à la tête des dragons Napo-  
 léon , chargeait impétueusement la cavalerie espagnole , et  
 la poursuivait , l'épée dans les reins , jusqu'au pont de Ma-  
 cena près Ségorbe. Malgré la réunion de toutes les forces du  
 général espagnol Obispo sur ce point , les dragons italiens en-  
 trèrent pêle-mêle avec les cavaliers ennemis dans la ville ,  
 sabrant tout ce qui se rencontrait sur leur passage , et pour-  
 suivant l'ennemi deux lieues par-delà Ségorbe. Le général  
 Obispo perdit trois cents hommes , quatre-vingt-dix chevaux  
 et un drapeau dans cette affaire ; on lui fit plus de cent pri-  
 sonniers. Le général Balathier , commandant , dans cette ex-

pédition, une colonne de réserve, contribua beaucoup au succès, en poursuivant à propos les insurgés sur la route de Lyria.

1811.  
Espagne.

Blacke, ne se croyant pas encore en mesure de hasarder une affaire générale, et voulant inspirer de la confiance à ses troupes par des combats partiels, fit renforcer la division Obispo, dès qu'il fut informé de l'échec qu'elle venait d'éprouver. Il dirigea sur la Chartreuse de Porta-Celi les généraux O'Donnell, Villa-Campa et San-Juan, dont les forces, réunies à celles d'Obispo, montaient à huit mille fantassins et quinze cents chevaux.

Pour dégager son flanc droit menacé par ce dernier mouvement, le maréchal Suchet se mit en marche, dans la nuit du premier octobre, avec la division du général Harispe; il rencontra à Befara l'avant-garde des Espagnols: cette troupe fut aussitôt attaquée et menée battant jusqu'à la Puebla de Benaguasil. Là, l'infanterie espagnole, rangée en bataille sur deux lignes, dans une bonne position, semblait disposée à une vigoureuse résistance; mais le maréchal fit former le septième régiment en deux colonnes d'attaque, conduites par les généraux Harispe et Paris; les Espagnols furent mis en déroute: ce qui parvint à s'échapper ne dut son salut qu'aux obstacles du terrain, coupé en tout sens par de nombreux canaux d'irrigation. Ces obstacles donnèrent au général Charles O'Donnell le temps de rallier et de reformer sa brigade sur les hauteurs en arrière de Benaguasil; mais le général Harispe, marchant de près sur ses traces, le contraignit de nouveau à une fuite précipitée: alors mille chevaux des dragons de Numance et de la Maestranza de Valence essayèrent de protéger la retraite de l'infanterie. Chargés avec impétuosité par le quatrième de hussards, conduit par son nouveau colonel Christophe, les escadrons ennemis furent enfoncés et dispersés, avec perte de cent hommes tués, de quatre-vingt-

1811.  
Espagne.

cinq cavaliers et de cent chevaux pris. Les Espagnols repassèrent en désordre le Guadalaviar à Villa-Marchale. Les généraux Harispe et Paris ; le colonel Christophe ; le major Durand , du septième de ligne ; le chef d'escadron Lemperiere, du quatrième de hussards ; le lieutenant Schmitz, du même corps ; et le capitaine de voltigeurs , Guéri , du septième régiment , se distinguèrent dans cette rapide et vigoureuse expédition , que le maréchal Suchet avait voulu diriger en personne.

La rive gauche du Guadalaviar ainsi délivrée des partis qui inquiétaient le flanc droit de l'armée , le maréchal Suchet fit pousser avec plus de vigueur les travaux préliminaires du siège de Sagonte. Ce fort , auquel la résistance héroïque des anciens Sagontins aux efforts du plus redoutable ennemi des Romains , attache un souvenir si glorieux , présentait aux assiégeans des difficultés presque insurmontables. A la vérité , les Espagnols n'avaient eu le temps ni de compléter , ni de terminer les travaux de défense , et les remparts n'étaient garnis que de dix-sept bouches à feu ; mais la situation de la forteresse suppléait et à l'imperfection des ouvrages et à l'insuffisance des batteries. En effet , elle est construite sur un rocher isolé de toutes les hauteurs et escarpé à pic dans presque tout son pourtour ; située à une lieue de la mer , elle domine la ville de Murviedro et l'une des plaines les plus agréables et les plus fertiles de la Péninsule. Sa position est d'autant plus importante , qu'elle forme l'embranchement des routes royales de Valence à Saragosse , et de Barcelone à Valence. On voit à mi-côte , entre la ville et le fort , les débris d'un magnifique amphithéâtre , taillé en partie dans le roc , et qui atteste encore par ses ruines imposantes , la grandeur et la puissance du peuple-roi. Les étroites sommités de ce rocher , auquel Murviedro est immédiatement adossé , sont surmontées de remparts noirs par les siècles : on prétend qu'ils

ont été construits par les Maures. C'est sur ces mêmes remparts, rétablis à la hâte par les Espagnols, que des terrassements pour les batteries et des parapets avaient été élevés. Cette masse d'ouvrages formait un fort très-irrégulier, de quatre cents toises à peu près de longueur, sur une largeur de trente à soixante toises : on l'avait divisé en quatre parties ou places, afin qu'une partie du fort prise, le reste fût encore susceptible de défense. Le réduit de San-Fernando occupait la sommité la plus élevée, et dominait toutes les autres parties.

1811.  
Espagne.

Avant d'en venir à une attaque régulière, qui devait être nécessairement longue, pénible et meurtrière, et en attendant l'artillerie dont le fort d'Oropesa, qui n'était point encore pris alors, retardait l'arrivée, le maréchal Suchet voulut tenter d'enlever Sagonte par un coup de main, et à l'aide d'échelles dressées contre les murs. Sans se dissimuler toute la témérité d'un pareil projet, le vainqueur de Lérida, de Tortose et de Tarragone se flattait que des troupes accoutumées à des prodiges de valeur, le feraient réussir. L'escalade fut résolue pendant une nuit obscure, et des compagnies d'élite furent réunies, à cet effet, sous les ordres du général Habert. L'audace des assaillans était sur le point de triompher de tous les obstacles : l'ennemi, surpris et effrayé de cette attaque imprévue, avait abandonné les premiers ouvrages et fuyait en désordre jusque dans le réduit de San-Fernando, lorsque la voix de quelques officiers dévoués et de cœur rallie les fuyards : ceux-ci reprennent confiance et retournent sur les points menacés ; bientôt une pluie de balles et de grenades, tombant sur les assaillans, les contraint à se précipiter du haut des remparts, où quelques grenadiers étaient déjà parvenus ; ils continuent d'être écrasés par ce feu terrible, jusqu'à ce qu'une prompte fuite les mette hors de ses atteintes. Cette tentative aussi malheureuse qu'imprudente coûte aux Fran-

1811.  
Espagne.

çais un grand nombre de tués et de blessés, éveille l'énergie des assiégés, et les fortifie dans la résolution de défendre leurs murs jusqu'à la dernière extrémité. Le colonel Gudin, en combattant vaillamment à la tête de ses grenadiers, reçut un coup de feu qui lui fracassa la mâchoire.

Après ce désastre, il fallut bien recourir aux moyens ordinaires. Comme, à l'exception d'une croupe de rochers qui se prolonge à peu près de deux cents toises en avant du réduit de San-Fernando, tous les contreforts du rocher étaient trop bas pour pouvoir établir des batteries de brèche, l'attaque se trouvait nécessairement déterminée par le seul côté un peu accessible. Le 5 octobre, le génie commença les approches, forma des communications couvertes au travers du rocher, et établit les postes d'infanterie à soixante-dix toises des remparts : le colonel Henri et le major Chulliot firent exécuter avec rapidité, à l'aide des mines, par des travaux extrêmement pénibles, une route sur le flanc du rocher pour armer les batteries de pièces de 24. Le 18, vers quatre heures du soir, ces batteries, élevées sur l'extrémité d'un plateau, à cent soixante toises du fort, avaient ouvert une brèche praticable pour quatre à cinq hommes de front ; mais, formée de débris de maçonnerie sans terre, ayant plus de trente pieds d'élévation, aboutissant à un rocher incliné, cette brèche devait être très-escarpée, et par conséquent du plus difficile accès. L'assaut ne fut pas moins ordonné pour cinq heures du soir : quelques grenadiers atteignirent le sommet ; mais les Espagnols, enflammés par le souvenir de leur premier succès, et placés avec avantage pour défendre une brèche roide et étroite, dans un rentrant, d'où ils pouvaient lancer, comme au précédent assaut, une grêle d'obus et de grenades sur les assaillans ; les Espagnols, disons-nous, renversent ceux-ci et rejettent précipitamment toute la colonne d'attaque dans la place d'armes, formée à trente-cinq toises du fort, et destinée au ras-

semblement des troupes d'attaque. Le capitaine du génie, Lamezan, fut blessé, sur le sommet de la brèche, dans cette funeste expédition, qui coûta aux Français cent vingt hommes tués et plus de deux cents blessés.

1811.  
Espagne.

Le lendemain, les travaux furent repris, et on construisit, avec une nouvelle ardeur, des batteries plus rapprochées du fort ; on augmenta l'artillerie et on poussa les cheminemens jusqu'au pied des remparts. Ces travaux, exécutés avec une grande hardiesse sur un rocher entièrement nu, firent beaucoup d'honneur au colonel Henri et aux officiers sous ses ordres. On parvint, par des efforts inouis, à se loger, dans la journée du 24, à trois toises du pied de la brèche. Si l'on veut remarquer que les parapets des tranchées étaient élevés de huit pieds de haut pour *défiler*<sup>1</sup> les soldats de garde des ouvrages de l'ennemi, au moyen de sacs garnis de terre qu'il fallait aller chercher à une grande distance, on concevra combien étaient périlleux le travail de l'artillerie et celui du génie ; aussi bon nombre de sapeurs et de canonniers furent tués ou gravement blessés par la fusillade non interrompue des assiégés, par les grenades et même par les pierres que ceux-ci lançaient encore à la main sur les travailleurs. Enfin, le 25 octobre, au point du jour, une nouvelle batterie ouverte à soixante-dix toises de l'avancée de San-Fernando, commença son feu.

Mais cette même journée du 25 était réservée à des événemens plus glorieux : une bataille mémorable et décisive, en couvrant d'une nouvelle illustration un lieu déjà si célèbre, allait ouvrir, presque en même temps, aux Français, les portes de Sagonte et de Valence, venger deux échecs consécutifs, et anéantir une armée où se trouvait l'élite des troupes espagnoles.

<sup>1</sup> Terme de fortification qui équivaut à l'expression mettre à l'abri, garantir, etc.



1811. *Bataille de Sagonte.* — Toutes les conjonctures paraissaient favorables au général Blacke : il disposait , en vertu de ses pouvoirs extraordinaires , de toutes les ressources du pays. L'ardeur de ses troupes et du peuple valencien était au comble , tous le sollicitaient , à l'envi , de livrer une bataille qui devait sauver la patrie. Un fort détachement de l'armée de Murcie , sous les ordres du général Mahi , venait d'arriver à Valence ; les troupes qui , sous le commandement des généraux Lardizabal et Zayas , avaient naguère combattu avec distinction dans les champs d'Albuhera , venaient aussi d'augmenter l'armée valencienne du plus puissant renfort. Cette division nombreuse , bien aguerrie , bien disciplinée , manifestait un élan qui promettait à Blacke un succès infaillible ; un parc de trente pièces d'artillerie convenablement attelées , servies par de bons canonniers ; un corps de trois mille chevaux , appuyaient encore la formidable infanterie espagnole.

Le maréchal Suchet avait moitié moins de troupes à sa disposition : six bataillons sous les ordres des généraux Balathier et Bronikowski étaient indispensables pour continuer le blocus et contenir , sur tous les points , la garnison de Sagonte. Celle-ci , fière de deux assauts repoussés , attendant ses libérateurs avec une vive impatience , garantissait , en quelque sorte , au général en chef espagnol une prompte et efficace diversion en sa faveur. Enfin , Blacke allait combattre sur un champ de bataille resserré entre deux places occupées par ses troupes , qui pouvaient au besoin marcher de ces deux côtés à son secours. Vainqueur , il délivrait Sagonte , s'emparait de tous les équipages et bagages des Français , leur coupait toute retraite par la grande route de Catalogne , et les forçait , à coup sûr , d'abandonner précipitamment le royaume de Valence ; vaincu , il trouvait à quelques lieues de lui , un refuge assuré : il repassait sur la rive droite du Guadalaviar ,

et venait se rallier, se reformer dans ses camps retranchés en avant de Valence.

1811.  
Espagne.

Telle était la situation des choses, et toutes ces considérations avaient déterminé le général Blacke à se mettre en marche, dans la nuit du 24 au 25 octobre, pour venir attaquer l'armée française, à la pointe du jour. La garnison de Sagonte et les habitans de Valence, du haut de leurs remparts, devaient contempler ensemble, avec une curiosité mêlée d'espoir et d'inquiétude, toutes les manœuvres d'une bataille livrée pour leur salut.

Le 25, au matin, l'armée française était ainsi placée : la division du général Habert, formant l'aile gauche en arrière de Puzol, s'étendait de la route royale aux bords de la mer, et se trouvait flanquée à sa droite par le vingt-quatrième de dragons ; la division du général Harispe, sur une ligne presque parallèle au général Habert, près du village de Val-de-Jesus, et prolongeant sa droite aux montagnes ; cette division était soutenue par quelques pièces de campagne et par la brigade de cavalerie du général Boussard, composée du quatrième régiment de hussards et du treizième de cuirassiers. Les brigades des généraux Klopiski et Robert étaient postées de manière à couvrir le défilé de Gilet à Betara ; le général Compère, avec quinze cents hommes, était chargé d'observer la route de Ségorbe, et de soutenir, au besoin, les brigades Klopiski et Robert. Enfin, une des brigades de la division italienne, sous les ordres directs du général Palombini, était en réserve de l'autre côté de Murviedro, prête à marcher au secours ou de la division Habert ou des troupes qui formaient le blocus.

Dès le commencement de l'action, les tirailleurs français furent brusquement ramenés : les Espagnols, avançant avec rapidité, occupèrent en force les hauteurs d'el Peuch et la route de Betara ; ils forcèrent leurs adversaires à évacuer

1811.  
Espagne.

promptement le village de Puzol , et y établirent deux bataillons d'élite. Ces mouvemens furent protégés par les bordées des vaisseaux anglais , qui longeaient parallèlement les bords de la mer.

L'ennemi occupait déjà les bivouacs français , il était à moins d'une demi-lieue de la garnison de Sagonte , qui , en voyant ses progrès rapides , jetait ses chapeaux en l'air , faisait retentir l'air de ses cris de joie , et montrait le plus grand enthousiasme. La brigade du général Montmarie , de la division Habert , soutenait seule l'effort de la masse ennemie , et l'empêchait de déboucher du village de Puzol : cette troupe , formée du cinquième léger et du seizième de ligne , malgré des pertes multipliées , se battait avec la plus constante intrépidité ; le brave colonel du seizième , Gudin <sup>1</sup> , non encore rétabli des blessures qu'il avait reçues au dernier assaut de Sagonte , excitait , par sa présence , cette résistance énergique , qui déjouait , sur ce point , les tentatives de troupes nombreuses et aguerries.

Tandis que l'aile droite de l'armée espagnole , se prolongeant jusqu'au bord de la mer , s'est ainsi rapprochée de Sagonte , la gauche et le centre s'avancent avec la même vigueur : les hussards du quatrième régiment essayent vainement d'arrêter l'ennemi , trois fois ils le chargent et trois fois ils sont repoussés. Les septième et cent seizième de ligne , et le troisième régiment de la Vistule <sup>2</sup> , s'avancent au secours des hussards , et se forment en colonnes d'attaque. Les Espagnols viennent d'occuper , sur un mamelon , une position avantageuse , le septième de ligne l'enlève à la baïonnette , l'artillerie y établit quelques pièces ; mais l'ennemi , qui connaît toute l'importance de ce point , l'attaque de nouveau et

<sup>1</sup> Aujourd'hui maréchal-de-camp.

<sup>2</sup> Il est inutile de rappeler que tous les régimens de la Vistule étaient Polonais.

le reprend , les canonniers français sont entourés et sabrés : alors la brigade du général Boussard s'ébranle toute entière , et charge vigoureusement les quinze cents cavaliers espagnols qui se sont emparés de l'artillerie ; la mêlée est longue et opiniâtre , mais la valeur des hussards et des cuirassiers français l'emporte : les escadrons ennemis sont culbutés ; les maréchaux-de-camp Caro et Almoja sont blessés et faits prisonniers par les maréchaux de logis Bazin et Vachelot , du quatrième de hussards. L'artillerie est reprise , et l'ennemi perd en outre six de ses pièces. Cette charge avait été vaillamment dirigée par le digne général Boussard , le colonel Christophe , du quatrième de hussards , et le chef d'escadron Saint-Georges , qui commandait par interim le treizième de cuirassiers.

Blacke , placé sur les hauteurs d'el Peuch , d'où il dirigeait les mouvemens de son armée , aperçut l'échec que venait d'éprouver sa cavalerie : il fit aussitôt avancer sa réserve d'infanterie , soutenue par de l'artillerie et plusieurs escadrons. Son but était d'écraser la division Habert , de forcer le passage par la route royale , et de déboucher de Puzol avec la division de Zayas et Lardizabal.

En conséquence , des bataillons s'avancent en échelons entre Puzol et la grande route ; deux pièces d'artillerie sont près de tirer à mitraille ; les corps qui contenaient l'ennemi dans Puzol , après avoir opposé la plus vigoureuse résistance , affaiblis et découragés par une énorme quantité de tués et de blessés , touchent au moment de succomber : dans cet instant critique et décisif , le général Delort charge l'ennemi à la tête du vingt-quatrième de dragons , enlève les deux pièces d'artillerie à l'instant même où les canonniers allaient y mettre le feu , fond sur la cavalerie espagnole qui les soutenait , la culbute et la poursuit jusqu'au-delà d'Albalate sans être arrêté par le feu des bataillons qui sont embusqués près de la route.

1811.  
Espagne.

1811.  
Espagne.

Une des compagnies du vingt-quatrième de dragons, sous les ordres du capitaine Davous, ayant reçu l'ordre de se porter sur l'extrême droite des Espagnols, rencontre le régiment de la Maestranza de Valence, l'enfonce au premier choc, et, sans perdre de temps à le poursuivre, tourne le village de Puzol, qui est depuis assez long-temps le théâtre d'un combat acharné; elle y entre au galop, et, tombant comme la foudre sur les derrières du bataillon des gardes espagnoles, elle enlève leur drapeau et leur fait mettre bas les armes; le cinquième léger et le seizième de ligne pénètrent à ce moment dans le même village, et font replier en désordre, vers les hauteurs d'el Peuch et le long de la mer, tous les bataillons ennemis qui menaçaient la gauche de la ligne française. La valeur et la présence d'esprit du capitaine Davous n'avaient pas peu contribué, comme on doit le remarquer, à ce brillant succès, qui détermina le gain de la bataille, et il nous a paru d'autant plus juste de relater ce fait particulier, qu'il n'a point été mentionné dans le rapport officiel du maréchal Suchet, à qui on avait probablement oublié d'en rendre compte<sup>1</sup>.

Cependant les progrès de l'ennemi à l'extrême gauche de la ligne française avaient été arrêtés par quatre bataillons italiens de la division Palombini, qui par un feu des plus nourris, avaient repoussé avec un calme parfait la charge des dragons espagnols de Numance, et couvert le terrain de leurs morts.

De son côté, le général Klopiski ayant garanti le flanc droit, en portant les bataillons du général Robert contre la

<sup>1</sup>Un officier supérieur du cinquième régiment d'infanterie légère se vantait au général Habert, après la bataille, d'avoir fait dans le village de Puzol sept cents prisonniers : le capitaine Davous, qui était présent, dit, en regardant fixement le narrateur : « Monsieur, vous voudrez bien en laisser six cent quatre-vingt-dix-neuf pour le compte de ma compagnie. »

division d'Obispo, se réunissait aux troupes du centre et venait prendre une part active aux succès de la journée, avec le quarante-quatrième de ligne et les dragons Napoléon. Le colonel Schiazetti, à la tête de ce dernier régiment, enfonce trois bataillons ennemis et fait huit cents prisonniers : dès ce moment, toute la cavalerie française, réunie, culbute tous les escadrons espagnols qui se présentent, couvre la terre, dans l'espace de deux lieues, de morts et de débris, et ramasse deux mille prisonniers, parmi lesquels cent cinquante officiers ; les généraux Harispe, Boussard et Klopiski, poussent l'ennemi au-delà de Betara, et le forcent à chercher son salut sur la rive droite du Guadalaviar.

Il ne restait plus au maréchal Suchet pour compléter sa victoire, qu'à enlever les hauteurs escarpées d'el Peuch, excellente position qui domine toute la campagne, et où Blacke avait cinq pièces d'artillerie en batterie, appuyées par quelques bataillons de réserve. Le général Habert attaque ce poste de front, tandis que le général Palombini le tourne à droite par la plaine, et le général Montmarie à gauche, en longeant les bords de la mer. L'ennemi, effrayé de la rapide exécution d'un mouvement si bien combiné, abandonne précipitamment et la position où il s'est retranché, et les cinq pièces qui doivent la défendre ; le général Blacke est si pressé lui-même d'exécuter ce mouvement, qu'il laisse ses cartes déployées sur le terrain. L'aide-de-camp capitaine Mondragon, s'empara de ces cartes et les remit au général Delort. Le chef de bataillon Passelac avait enlevé, à la tête de six compagnies du septième, le plateau escarpé qu'occupait l'ennemi.

La perte des Espagnols, dans cette bataille, fut évaluée, tant en prisonniers qu'en tués et blessés, à six mille cinq cents hommes. Celle des Français, d'après les états nominatifs remis au quartier-général du maréchal, n'excéda point cent vingt-huit hommes tués et cinq cent quatre-vingt-seize

1811.  
Espagne.

1811.  
Espagne.

blessés. Parmi ces derniers on distinguait le général Paris, qui avait eu la jambe traversée d'une balle; le chef d'escadron Barbe, les aides-de-camp Péridon et Brard; le jeune Debilly, fils du brave général tué à Jena; le général Montmarie avait reçu plusieurs contusions, le général Harispe avait eu deux chevaux tués sous lui. Les trophées de l'armée française étaient quatre mille six cent trente-neuf prisonniers, dont deux cent trente officiers, quarante colonels ou majors, deux maréchaux-de-camp, seize pièces de canon, huit caissons, quatre mille deux cents fusils de fabrication anglaise, deux drapeaux.

26 octobre.

*Reddition du fort de Sagonte.* — Mais le plus beau résultat de la victoire fut la conquête du fort de Sagonte, dont la garnison, ayant perdu tout espoir d'être secourue, accepta la capitulation qui lui fut proposée par le maréchal Suchet. Indépendamment de la perte de la bataille, cette garnison ne pouvait obtenir des conditions plus favorables, parce que, dès le 26, les assiégeans étaient établis au pied de la nouvelle brèche, praticable, à la tour et aux flancs, pour vingt hommes de front. La reddition de Sagonte mit encore au pouvoir des Français dix-sept bouches à feu, huit cent mille cartouches, deux milliers de poudre, deux mille cinq cents fusils anglais, le gouverneur général Adriani, huit officiers supérieurs, deux mille sept cent soixante-douze soldats et six drapeaux.

En étudiant les détails de la bataille de Sagonte, on se convaincra que le général Blacke pouvait faire un meilleur emploi des nombreuses et bonnes troupes qu'il avait à sa disposition. En effet, son armée fut trop disséminée, ses ailes trop étendues, et il ne fit, sur aucun point, d'efforts vigoureux et décisifs; il aurait dû se borner à contenir la droite de son adversaire, et tenter avec l'élite de ses troupes, soutenues d'une artillerie et d'une cavalerie numériquement bien supérieure à celle des Français, de déboucher par la grande

route de Catalogne et le village de Puzol , en longeant le rivage de la mer sous la protection des vaisseaux anglais ; ne trouvant devant lui qu'une faible division ( les autres étant indispensables au centre et à l'aile droite ) , il arrivait promptement sous les murs de Sagonte , en faisait lever le blocus , réunissait la garnison à son armée , s'emparait de toute l'artillerie de siège , des équipages , et rendait la retraite de l'armée française à travers les montagnes sinon impossible , du moins très-difficile ; d'un seul coup il rejetait le maréchal Suchet sous les murs de Tortose , et délivrait ainsi le royaume de Valence. Le général français sut habilement profiter de ces fautes de l'ennemi , qui , outre qu'il avait des forces plus que doubles , lui livrait le combat , pour ainsi dire , en champ clos et entre deux places fortes peu distantes l'une de l'autre. Le fort de Sagonte , situé , comme on le sait déjà , sur un rocher isolé , touchant à la mer du côté de l'ouest , et à une chaîne de montagnes du côté du nord , près la route de Segorbe , astreignait l'armée française à un grand circuit dans ses mouvemens , et rendait presque impossible tout changement dans l'ordre de défense une fois établi.

1811.  
Espagne.

La position du maréchal Suchet était devenue d'autant plus critique , que , dès le commencement de l'action , il se trouvait débordé par ses deux flancs , et que ses troupes étaient vivement ramenées aux deux extrémités de la ligne d'opérations. Après avoir fait préalablement les meilleures dispositions de défense qu'une situation si périlleuse et la nature du terrain comportaient , le maréchal avait pris la résolution d'enfoncer le centre de l'ennemi. Blessé gravement d'une balle à l'épaule , il se porta fréquemment de la droite à la gauche de son armée , encouragea , sur tous les points , les troupes par sa présence , et ordonna lui-même , sur le champ de bataille , tous les mouvemens de la journée. Mais , en rendant un juste hommage à ses talens , à son activité et à ses bonnes dispositions , nous



1811. **Espagne.** devons dire que la bataille de Sagonte est un de ces faits d'armes où la fortune et le courage des troupes ont plus de part au succès que les combinaisons les plus savantes du commandant en chef.

Sur la proposition du maréchal Suchet, le général de brigade Boussard fut promu au grade de divisionnaire; les généraux Montmarie, Delort et Robert, furent nommés commandans de la légion d'honneur; un grand nombre d'officiers et de soldats reçurent la décoration de légionnaires.

Maître du fort de Sagonte, le maréchal chargea le général Harispe d'envoyer un officier de son état-major comme parlementaire, pour porter au gouverneur de Valence la sommation suivante :

« Monsieur le gouverneur, vous devez avoir connaissance du résultat de la journée d'hier : huit mille prisonniers, beaucoup de généraux, et la plus grande partie de l'artillerie de l'armée commandée par le général Blacke, sont en notre pouvoir. Je suis chargé par S. Ex. le maréchal comte Suchet, de vous proposer d'éviter à la ville de Valence, les maux et toutes les horreurs qu'entraînerait inévitablement sur elle une résistance inutile et dont toutes les villes prises d'assaut par nos troupes vous présentent un exemple épouvantable. Je suis autorisé à vous offrir les conditions les plus honorables et les plus avantageuses pour assurer la sécurité et la tranquillité des habitans de Valence; dès l'instant que cette ville se sera rendue aux armes de S. M. l'empereur et roi, le passé sera oublié, et il n'existera plus de ressentiment chez les Français contre les Valenciens. Nous nous efforcerons, par nos bons procédés et par la protection spéciale que leur promet S. Ex., de leur faire oublier les malheurs de la guerre et de l'anarchie horrible dont ils sont accablés depuis tant de temps. »

Ce langage où la bienveillance adoucit la menace, ces offres généreuses dont la discipline observée par l'armée d'Aragon

et le noble caractère de son chef, garantissaient l'entier accomplissement, ne furent point écoutées. Peut-être la ville de Valence où la populace, excitée par des prêtres fanatiques, avait égorgé sans pitié huit cents Français désarmés, redoutait-elle secrètement la vengeance du vainqueur et répugnait-elle intérieurement à croire au sincère et magnanime pardon de tant d'atrocités contre des hommes depuis long temps domiciliés dans ses murs, étrangers à tout événement politique, et dont tout le crime avait été d'être Français. Quoi qu'il en soit, l'officier porteur de la lettre du général Harispe ne put pénétrer au-delà des avant-postes.

Ainsi chaque revers fortifiait, comme nous l'avons déjà observé, la constance des Espagnols, et leur patriotisme augmentait en proportion de l'imminence des dangers et de la grandeur des sacrifices. Depuis long-temps, les Valenciens travaillaient nuit et jour à fortifier leurs murs et les lignes extérieures établies pour en couvrir l'approche : les villages de Quate et de Manisés avaient été particulièrement retranchés; les cinq ponts par lesquels on communique, dans une distance très-rapprochée, de l'une à l'autre rive du Guadalaviar, se trouvaient liés et couverts par des fortifications et garnis de têtes de pont.

*L'armée d'Aragon resserre Valence.* — Convaincu, par Nov.-Décem. tous ces préparatifs, que les Espagnols ne céderaient qu'à la force, et que chaque jour de retard augmenterait les difficultés de l'attaque, le maréchal Suchet marcha aussitôt sur Valence. Dans la journée même du 26 octobre, la division Habert avait occupé le faubourg de Serrano et le port de la ville. La division Harispe fut établie à Beniferri et Paterna, se liant, par sa gauche, aux troupes du général Habert, et prolongeant sa droite jusque près de Villa-Marchale : ses avant-postes furent placés en face des têtes de pont. Les divisions Palombini et Robert formèrent la réserve, occupant,

1811.  
Espagne.

1811.  
Espagne.

à quelques lieues en arrière, une seconde ligne presque parallèle à la première.

Valence ainsi resserrée depuis les embouchures du Guadalaviar jusqu'à Villa - Marchale, le maréchal fit aussitôt commencer des ouvrages en terre et des retranchemens pour contenir l'ennemi et mettre les troupes à l'abri d'une surprise. En quelques jours, plusieurs redoutes furent construites et armées. Les couvens des capucins, de *la Speranza* furent enlevés, réparés, et mis en état de défense pour appuyer les tranchées.

La garnison essaya coup sur coup trois sorties, dans l'intention de reprendre le *Grao* ou le port, et de rétablir ainsi ses communications avec la mer ; mais le général Bronikowski, à la tête du cent dix-septième, rejeta constamment l'ennemi dans les murs de Valence, en lui faisant éprouver des pertes considérables. La place ne cessa point de tirer des bombes et des obus ; mais une plaine couverte des plus jolies maisons de campagne, et partout garnie d'oliviers, d'orangers, de citronniers et de grenadiers, mettait les Français à l'abri de ce feu continuel, mais presque dirigé au hasard.

Pendant que les travaux s'exécutaient, le général Vallée pressait l'arrivée de cent pièces de canon de 24, de trente mortiers et obusiers munis de leurs approvisionnement, et tirés de Tortose, ainsi que nous l'avons déjà dit.

Le fort de Peniscola tenta infructueusement plusieurs excursions sur la route de Valence pour enlever ces immenses convois, que l'artillerie n'était parvenue à former et à mettre en marche qu'avec des peines infinies. La garnison de Peniscola avait détaché quatre-vingts hommes à la Torre-Nova ; le 7 décembre, ce poste fut attaqué par deux cents hommes d'élite et deux pièces de canon ; le 8, une batterie fut établie et écrasa la tour ; mais, à la vue de dix canonnières sorties du port de Peniscola pour secourir le poste menacé, les

voltigeurs du cent-quatorzième régiment s'élançèrent vers la porte de cette tour, couverte par un tambour, espèce de retranchement, et défendue par une grêle de balles et de grenades. Des canonniers intrépides avaient apporté un baril de poudre, et allaient y mettre le feu, lorsque les quatre-vingts Espagnols, commandés par l'officier du génie Molina, se rendirent à discrétion. Les canonnières rentrèrent dans Peniscola, et les artilleurs français firent sauter la tour, qui désormais laissa le passage libre aux convois.

1811.  
Espagne.

L'armée d'Aragon se maintint, pendant le mois de novembre et une grande partie de décembre, dans les positions que nous avons indiquées plus haut, sans autre mouvement que des reconnaissances faites respectivement par les deux armées sur l'une et l'autre rive du Guadalaviar. Ces reconnaissances amenèrent de fréquens engagements, dans lesquels les hussards du quatrième régiment et les cuirassiers du treizième, appuyés par des compagnies de voltigeurs, eurent toujours l'avantage sur l'ennemi. Ces affaires de détail étaient dirigées par les généraux Harispe et Boussard avec ce zèle infatigable et cette énergie qui ne cessaient de les distinguer.

*Investissement de Valence.* — L'équipage de siège se rassembla sur ces entrefaites, et le général Reille arriva, de la Catalogne, avec une forte division, sans laquelle l'armée d'Aragon eût été évidemment trop faible pour manœuvrer sur les deux rives du Guadalaviar. Le 26 décembre au matin, toutes les dispositions étaient faites pour le passage de cette réserve. La division Harispe, soutenue par la cavalerie du général Boussard, traversa le Guadalaviar, au-dessus de Paterna, sur deux ponts de chevalets, que les officiers du génie avaient fait construire avec une grande promptitude pendant la nuit. Le général Harispe, en faisant un circuit très-étendu, tourna Valence du nord au sud, en se dirigeant par Torrente sur Cataroja. La division Habert devait s'emparer

1811.  
Espagne.

du lazaret , armé de plusieurs pièces d'artillerie , et compléter le blocus de Valence , en se portant sur la rive droite et au-delà des embouchures du Guadalaviar. La division du général Reille traversa cette rivière sur un pont de bateaux , jeté par l'artillerie vis-à-vis de Paterna , et vint flanquer la gauche du général Harispe. Le général Musnier avait ordre d'attaquer de front le camp retranché de Manisès ; la division Palombini devait se porter sur le flanc droit de l'ennemi , entre Valence et le camp retranché ; enfin les troupes aux ordres du général Robert restaient en réserve pour agir selon les circonstances.

Les divisions ayant commencé leurs mouvemens sur les points qui leur étaient respectivement assignés , le général Boussard rencontra près de Torrente toute la cavalerie espagnole , au nombre de vingt escadrons , rangée en bataille derrière un ravin. Il fondit , sans hésiter , sur cette ligne avec un seul escadron qu'il avait alors avec lui ; mais cette inexplicable imprudence , causée par son extrême bravoure , faillit coûter la vie à ce général. Entouré par les cavaliers espagnols , il resta quelque temps , couvert de coups de sabre , en leur pouvoir ; ils lui arrachèrent ses épaulettes , ses armes et ses décorations ; son aide-de-camp le Capitaine périt généreusement en le défendant ; l'escadron du quatrième de hussards , qui était avec lui , fut écrasé par des forces avec lesquelles il n'eût pas dû lutter avec autant de témérité. Le général Delort , qui avançait avec le gros de la cavalerie , en prit le commandement ; mais , à l'instant où il arrivait sur le champ de bataille avec ses escadrons qui s'échelonnaient , les Espagnols abandonnèrent le général Boussard et les débris de son escorte pour repasser précipitamment le défilé : échappant , par l'imprudence du chef de la cavalerie française , à tous les dangers auxquels ils s'étaient exposés par le choix d'un terrain où , vaincus , ils n'auraient trouvé aucun moyen de re-

traite. La division de cavalerie continua sa marche, et arriva lestement à Cataroja, enlevant à l'ennemi bon nombre de fantassins et de cavaliers, et s'emparant d'une grande quantité de caissons et de bagages.

1811.  
Espagne.

Sur ces entrefaites, la division Palombini, chargée primitivement d'une attaque secondaire, effectuait l'attaque principale. La brigade du général Balathier, formée du deuxième léger et du quatrième de ligne, après avoir franchi plusieurs canaux et enlevé plusieurs retranchemens, rencontra des forces triples, contre lesquelles elle se maintint : donnant ainsi le temps à la seconde brigade, composée des cinquième et sixième de ligne italiens, de la joindre. Cinquante dragons du régiment Napoléon exécutèrent une charge brillante, malgré tous les obstacles des terrains les plus difficiles. Toutefois, grâce à ses nombreux retranchemens et à la nature du lieu, couvert d'arbres et hérissé de haies, de murs, de fossés et de canaux, l'ennemi pouvait prolonger sa résistance, si le général Robert, souvent appelé à l'honneur de porter les coups décisifs, ne fût accouru à la tête du cent dix-septième de ligne et du premier régiment de la Vistule. Les camps retranchés de Manisès et de Quarte, avec canons, caissons et bagages, furent emportés. Le général Reille, débouchant d'Aldaya avec la division Severoli et la brigade du général Bourke, contribua puissamment à la déroute de l'ennemi ; elle fut achevée par les charges du neuvième de hussards, qui rejeta le général Blacke dans les murs de Valence.

Tandis que ces événemens se passaient au centre et à la droite, le général Habert effectuait le passage du Guadalaviar vers ses embouchures, entra de vive force dans le lazaret, s'emparait de plusieurs pièces de canon, et complétait ainsi l'investissement de Valence. Le feu de seize bouches à feu, établies sur le môle du Grao, était parvenu, après deux heures, à éloigner du port deux vaisseaux, deux frégates et

1811.  
Espagne.

un grand nombre de canonnières anglaises. L'artillerie avait apporté dans la construction de cette batterie son activité, son zèle et son intelligence accoutumés.

Par la prise des camps retranchés, les divisions espagnoles des généraux Freyre et Bassecourt, postées à Requena, se trouvèrent coupées de Valence. Un bon nombre de prisonniers, deux drapeaux, trente pièces de canon, cent caissons ou voitures de bagages, étaient en outre les résultats de cette journée, dont l'infanterie italienne avait fait en très-grande partie les frais, et où elle avait signalé une valeur exemplaire. Les colonels Barbieri et Perpi, le capitaine du génie Ordinari, tués sur le champ de bataille en combattant à la tête de leurs braves compatriotes, excitèrent vivement les regrets du général en chef et de toute l'armée.

29 décembre.

*Occupation de la ville de San-Felipe par l'avant-garde française.* — Après ce grand mouvement, l'avant-garde, aux ordres du général Delort, formée de la presque totalité de la cavalerie, et flanquée par huit compagnies de grenadiers et voltigeurs, balaya tous les postes de cavalerie établis sur la rive gauche du Xucar, leur fit beaucoup de prisonniers, et contraignit les divisions Obispo et Mahi à abandonner promptement Alcira, petite ville armée de quelques pièces de canon, et qui, par sa situation dans une île formée par le Xucar, pouvait devenir pour ces troupes ennemies une excellente position défensive. Les habitans d'Alcira intimidés d'un côté par la marche extrêmement rapide de l'armée d'Aragon, qui ne laissait à l'armée ennemie aucun moment de répit, et rassurés de l'autre par la discipline observée par les Français, réparèrent eux-mêmes le pont que l'ennemi avait coupé, et accueillirent les troupes du général Delort avec un empressement qui semblait le gage d'une prochaine et complète réconciliation. Le même jour, le général Delort nétoya entièrement la rive gauche du Xucar jusqu'à son embouchure, en envoyant

deux escadrons et deux compagnies de voltigeurs sur Cullera. Alcira fut mis bientôt à l'abri d'un coup de main. Pendant qu'on fortifiait cette ville, qui offrait à l'armée française un point d'appui essentiel, des députés de la ville de San-Felipe, une des plus considérables de la province, vinrent protester au général Delort de leur obéissance, et montrèrent des sentimens pleins de bienveillance. Le général entra dans cette ville aux acclamations de toute la population, qui s'élevait à plus de vingt mille âmes. L'avant-garde devait cet accueil favorable, soit à la bonne renommée qui précédait l'armée d'Aragon, et qui était le digne prix de sa conduite, soit au souvenir de l'exemple terrible exercé contre cette cité, un siècle auparavant, dans la première guerre qui assura à un prince français le trône des Espagnes. On sait que, pour avoir opposé au vainqueur une téméraire et longue résistance après la brillante victoire d'Almanza<sup>1</sup>, cette ville fut saccagée et détruite de fond en comble : on sait encore qu'existant alors sous la dénomination de Xativa, elle fut recréée sous celle de San-Felipe.

1811  
Espagne

Quels que soient les motifs qui déterminèrent ses habitans dans cette dernière circonstance, toujours est-il vrai que cette belle et riante cité, connue dans l'antiquité sous le nom de *Setubis*, ne démentit jamais ses sentimens de bienveillance, nous dirons même de prédilection, pour les Français. La conduite des troupes d'avant-garde, signalée par la modération, les égards, le respect des personnes et des choses, accrut et fortifia d'une manière imperturbable les premières dispositions des habitans<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Remportée sur l'armée austro-espagnole, le 25 avril 1707, par le maréchal duc de Berwick, commandant l'armée du roi Philippe V, arrière-petit-fils de Louis XIV.

<sup>2</sup> En adressant au maréchal Suchet leur acte d'adhésion au gouvernement du roi Joseph, ils lui écrivaient : *Nous ne sommes pas seulement soumis, nos*



1811.  
Espagne.

Cette affection des habitans de San-Felipe fut tellement vraie, dès le premier abord, que l'avant-garde, ainsi détachée à plus de quinze lieues du gros de l'armée pendant le siège de Valence, et ayant devant elle les divisions Obispo et Mahi qui se ralliaient entre Alcoy et Xixona, ne quitta point, dans une position aussi aventurée, une ville ouverte de toutes parts. Les habitans avertissaient eux-mêmes exactement le général français des mouvemens militaires qui s'opéraient autour de lui, et chaque fois qu'il poussait des reconnaissances dans les villages environnans, ses détachemens étaient accueillis partout avec une cordialité qui semblait mettre la troupe à l'abri de tout événement fâcheux. Une bienveillance aussi générale était excitée par l'exacte discipline que les chefs maintenaient chez leurs soldats. Un voltigeur ayant dérobé dans une chapelle près d'un bivouac une mince couronne d'argent posée sur la tête d'une statue de la Sainte-Vierge, fut livré à un conseil de guerre spécial, condamné à la peine capitale, et fusillé sur-le-champ. Ce seul exemple suffit pour contenir les soldats, et pour inspirer aux habitans la plus entière sécurité.

10 janvier.

*Siège et reddition de Valence.* — Cependant l'armée assiégeante s'approchait de la nouvelle enceinte de Valence. Cette enceinte présentait un développement de plus de six cents toises, et s'appuyait d'un côté à la citadelle, et de l'autre au fort Olivetto, touchant ainsi au Guadalaviar par ses deux extrémités. Outre qu'elle était hérissée de canons, un fossé profond et rempli d'eau l'environnait de toutes parts. Les ouvrages extérieurs constituaient proprement la défense

*cœurs sont aussi gagnés ; et vous devez ce changement à la noblesse de votre caractère, à la discipline de vos troupes, et surtout à la conduite du général que vous nous avez envoyé, et qui a si bien su nous convaincre de vos intentions magnanimes et bienveillantes.* » Le général Delort dut être fier d'un pareil témoignage; et c'est en effet pour un homme d'honneur, pour un officier français, le plus beau titre de gloire.

de Valence : les murs simples de la vieille enceinte, pas plus élevés que ceux d'un jardin de moines, ne pouvaient arrêter long-temps les troupes françaises, à moins que, comme à Saragosse, les habitans ne prissent la résolution de convertir chaque maison en forteresse, pour obliger les assaillans à autant de sièges.

1811.  
Espagne.

Mais un événement vint bientôt rassurer le maréchal Suchet contre la crainte d'une résistance si opiniâtre, et lui démontrer que la constance des assiégés n'était point entièrement à l'épreuve des derniers revers qu'ils avaient tout récemment essayés. Le général Blacke tenta, dans la nuit du 29 au 30 décembre, de sortir de Valence, à la tête de douze mille hommes, et de se faire jour à travers les postes français pour gagner rapidement les montagnes. Le premier régiment de la Vistule, chargé d'observer le pont du Guadalaviar en face de Campanar, se porta rapidement sur le point menacé, arrêta l'ennemi, et le rejeta dans l'enceinte de la ville ; cependant quatre cents hommes à peu près réussirent à s'échapper à la faveur d'une nuit profondément obscure : un nombre égal d'Espagnols avaient été tués ou noyés dans les canaux. Cette tentative malheureuse influa tellement sur les dispositions des troupes ennemies, que, dans l'espace de quatre jours, plus de quinze cents déserteurs traversèrent les avant-postes français.

Cette défection subite et extraordinaire était le garant que la conquête de Valence coûterait désormais peu cher au vainqueur de Tarragone et de Sagonte. Son activité hâtait le succès de cette opération décisive : la place fut resserrée encore de plus près par les avant-postes français, dans la nuit du 30 au 31 décembre. L'ennemi voulut tenter, avec deux mille hommes et deux pièces de canon, de reprendre ses positions : un seul bataillon du premier régiment de ligne italien, envoyé par le général Severoli, aborda franchement les Espa-

1811.  
Espagne.

gnols, sous un feu de mitraille des plus vifs, et les refoula à l'instant dans leurs retranchemens <sup>1</sup>.

Enfin la tranchée fut ouverte, dans la nuit du 1<sup>er</sup> au 2 janvier 1812, sous le commandement du général Pannetier, à quatre-vingts toises des ouvrages de San-Vicente d'Olivetto. Une perte bien fâcheuse pour l'armée devait marquer le succès de cette dernière attaque : le colonel Henri, du génie, y fut atteint d'un coup mortel, et sa mort causa une affliction générale dans toutes les troupes de l'armée d'Aragon. Cet officier supérieur, qui depuis deux ans avait été chef d'attaque à sept sièges différens, possédait de rares qualités, une activité que sa bravoure seule pouvait égaler, et des talens qui le rendaient bien précieux à l'arme du génie. Le maréchal Suchet ne se borna pas à honorer la mémoire de cet excellent ingénieur par l'expression des plus vifs regrets ; il appela sur sa famille désolée les bontés du chef de l'état. Un décret impérial rendit reversibles au fils de l'intrépide colonel le titre de baron et une dotation de quatre mille francs, qu'il avait déjà obtenus et mérités par d'anciens services.

En poussant ses travaux avec la dernière activité depuis le 2 jusqu'au 5 janvier au matin, l'artillerie parvint à établir cinq batteries, et à en armer deux à soixante toises des ouvrages, tandis que le génie, rivalisant de zèle, s'avancait à quinze toises du fossé. L'ennemi, effrayé de la promptitude de ce travail, non moins que de la défection extraordinaire dont nous avons déjà parlé, évacua subitement toutes les fortifications de l'enceinte extérieure. Le lendemain, au point du jour, trois cents grenadiers italiens, commandés par le colonel Beloti, escaladèrent le fort d'Olivetto, pendant que les généraux Montmarie et Palombini enlevaient, le [pre-

<sup>1</sup> Les chefs de bataillon Ponti, Provasi, Bouilly ; le capitaine Ré, furent mentionnés honorablement dans le rapport du maréchal Suchet au prince major-général.

mier, le faubourg de San-Vicente, le second, le faubourg de Quarte : tous deux rejetèrent l'ennemi jusque dans la vieille enceinte de Valence. Les Espagnols n'opposaient plus qu'une faible résistance : ils avaient abandonné sans grande perte ces ouvrages extérieurs si redoutables, garnis de quatre-vingt-une pièces d'artillerie, et qui étaient le résultat d'un travail pénible et continu de trois années.

1811:  
Espagne.

Un bombardement de vingt-quatre heures suivit de près la prise des ouvrages avancés. Ce feu produisit des effets terribles : des maisons s'écroulèrent de toutes parts sous le poids des bombes et des obus ; les plus beaux édifices, et notamment le palais de l'archevêque de Valence, qui renfermait l'une des plus riches bibliothèques des Espagnes, devinrent la proie des flammes : bon nombre d'habitans furent tués ou mutilés. Les hôpitaux étaient encombrés de morts et de mourans. Cette grande cité, renfermant une population de cent cinquante mille âmes, bouleversée d'ailleurs par l'anarchie et les plus affreux désordres, retentissait des cris du désespoir.

Le maréchal Suchet, touché de tant de calamités, et voulant prévenir toutes les horreurs d'un assaut dans une ville si riche et si populeuse, oublia avec quel dédain le général espagnol avait reçu ses premières propositions : cédant à un sentiment généreux et au désir de ne pas renouveler l'effroyable boucherie de Tarragone, il fit cesser le feu, et, le 6 janvier au matin, il transmit à Blacke, par le colonel Meyer, son premier aide-de-camp, une lettre conçue en ces termes :

« Monsieur le général, les lois de la guerre assignent un terme aux malheurs des peuples. Ce terme est arrivé aujourd'hui : l'armée française est à dix toises du corps de votre place ; dans quelques heures plusieurs brèches peuvent être ouvertes, et dès-lors un assaut général doit précipiter dans Valence des colonnes françaises. Si vous attendez ce terrible moment, il ne sera plus en mon pouvoir d'arrêter la fureur du soldat,

1811.  
Espagne.

et vous seul répondrez devant Dieu et devant les hommes des maux qui accableront Valence. Le désir d'épargner la ruine totale d'une grande ville me détermine à vous offrir une capitulation honorable; je m'engage à conserver aux officiers leurs équipages, à faire respecter la propriété des habitans. Je n'ai pas besoin de dire que la religion que nous professons sera révérée. J'attends votre réponse dans deux heures, et vous salue avec une haute considération<sup>1</sup>. »

La raison, l'humanité, l'impossibilité démontrée d'une plus longue résistance, faisaient un devoir au général Blacke d'accepter les propositions du maréchal; mais on dit que, soumis aux décisions d'une junte fanatique, composée de cinq moines de l'ordre de Saint-François et de deux bouchers, influencé d'ailleurs par les vociférations de la vile populace qui avait massacré tant de Français en 1808, le général espagnol n'osa se résoudre au seul parti qui lui restait à prendre. Le colonel Meyer ne fut admis ni dans la ville ni au quartier-général ennemi. Blacke envoya cependant vers midi, au maréchal Suchet, la réponse suivante :

« Monsieur le général, j'ai reçu après midi la lettre de V. Ex. : peut-être hier, avant midi, aurais-je consenti à

<sup>1</sup> Si l'on observe que les Valenciens étaient alors renfermés dans la vieille enceinte de leur ville; que toutes les fortifications extérieures étaient au pouvoir des assiégeans; que les soldats espagnols désertaient en masse; que Blacke, avec des troupes découragées à ce point, ne pouvait plus tenter, avec probabilité de succès, de s'échapper de la place : si l'on considère que le génie ouvrait ses travaux dans les murailles mêmes de Valence; que l'artillerie augmentait le nombre de ses batteries formidables; et qu'enfin, sous deux jours au plus, on pouvait faire partout à la vieille enceinte d'immenses brèches : on s'étonnera qu'une capitulation, proposée dans des termes si modérés, n'ait point été acceptée sur-le-champ et avec reconnaissance. Il faut même se rappeler toute l'opiniâtreté de l'ennemi, opiniâtreté incompatible avec tout arrangement qui n'est pas exigé par la plus rigoureuse nécessité, pour ne pas faire un reproche au maréchal Suchet d'avoir attendu après le bombardement d'offrir aux troupes renfermées dans Valence une capitulation honorable.

changer la position de mon armée, en évacuant cette ville pour éviter aux habitans les inconvéniens et les malheurs d'un bombardement ; mais les premières vingt-quatre heures que V. Ex. a employées à l'incendier, m'ont fait connaître combien je peux compter sur la constance de ce peuple, et sa résignation à tous les sacrifices qui seront nécessaires pour que l'armée soutienne l'honneur du nom espagnol. Que V. Ex. continue donc ses opérations, et quant à la responsabilité devant Dieu et devant les hommes des malheurs qu'occasionne la défense d'une place, et de tous ceux que la guerre entraîne, elle ne retombera jamais sur moi,

1811.  
Espagne.

« JOACHIM BLACKE <sup>1</sup>. »

Toutefois, ce refus de capituler ne pouvait être prolongé que de quelques jours : le bombardement continua d'exercer d'horribles ravages, et d'immenses brèches furent ouvertes, sur plusieurs points, au mur d'enceinte de la ville. Il fallut bien fléchir sous la nécessité. Au moment même où la ville allait être livrée au pillage, au carnage, aux flammes, enfin

<sup>1</sup> Il faut remarquer que cette réponse est appuyée sur une hypothèse fautive ; savoir, qu'avant le bombardement Blacke eût consenti à une capitulation, surtout, comme il paraît l'insinuer, si cette capitulation lui avait donné la faculté d'évacuer simplement la ville de Valence avec tout son corps d'armée, et de rejoindre les troupes espagnoles qui se rassemblaient sur la rive droite de l'Alcoy, vers Xixona. Il n'était point en situation d'obtenir un pareil avantage, et le maréchal connaissait trop bien ses intérêts pour le lui accorder. Quant à la responsabilité dont on le menaçait, Blacke avait raison de s'en décharger. Dans la plus inique, comme dans la plus déloyale des agressions, les malheurs de la guerre ne pouvaient être imputés à ceux qui défendaient et leur indépendance et la cause sacrée de la patrie. On doit sans doute admirer les exploits des armées françaises dans la Péninsule, mais en détestant cette ambition funeste, cette détestable politique, qui les contraignait à déployer tant de valeur pour une guerre si injuste, et qui a été la première, peut-être l'unique source de tant de revers et de tant de désastres. Aussi, en lisant la lettre du général Blacke, les cœurs généreux plaindront sa position, reconnaîtront la justice de la cause qu'il défendait, et ne pourront s'empêcher de porter quelque intérêt à ses disgrâces.

1811.  
Espagne.

à toutes les horreurs d'un assaut, Blacke consentit, le 10, à la remettre au pouvoir de l'armée d'Aragon, avec toute son artillerie, de vastes magasins, et d'immenses munitions de bouche et de guerre. Par la capitulation, le général espagnol jouit du triste honneur de défilé devant son vainqueur, avec les honneurs de la guerre, à la tête de ses troupes, qui, après cette vaine marque de considération, peu propre à consoler et de tant de revers et de la perte du bien le plus précieux (la liberté), déposèrent leurs armes, et furent dirigées le même jour, comme prisonniers de guerre, vers les frontières de la France.

Cette armée, composée de l'élite des troupes espagnoles dans les provinces orientales et du midi, s'élevait, déduction faite d'un grand nombre de soldats restés dans les hôpitaux par blessures ou maladies, à plus de seize mille hommes; parmi les généraux prisonniers de guerre qui la commandaient, on remarquait les maréchaux-de-camp Charles O'Donnell, Zayas, Lardizabal et Velasco, dont l'Espagne appréciait la valeur et les talens militaires, et qui semblaient emporter avec eux, au moins dans cette partie de la Péninsule, la dernière espérance des insurgés.

Le maréchal imposa à la ville et au royaume de Valence une contribution de deux cent millions de réaux (50,000,000 f.) et de quatre cents mulets harnachés complètement pour le service de l'artillerie; il fit arrêter et conduire en France quinze moines dont l'éloignement était absolument nécessaire au maintien de la tranquillité publique, en même temps qu'une commission militaire condamnait à mort et faisait fusiller sur la place publique, en expiation de leurs crimes, les misérables sicaires qui avaient si lâchement égorgé les Français au commencement de l'insurrection générale.

Le vainqueur borna sa vengeance au supplice de ce petit nombre de scélérats : la grande majorité des habitans, com-

posée d'hommes de bien et qui , loin de prendre part aux assassinats , en avaient été révoltés , applaudit en quelque sorte à la juste sévérité du maréchal. Les citoyens paisibles furent mis sous la protection des autorités militaires ; l'ordre et la confiance se rétablirent , et là , comme ailleurs , le chef de l'armée d'Aragon affermit par sa prudence ce qu'il avait conquis par sa valeur et celle de ses troupes. Le commandement de Valence fut d'abord confié au général Robert , qui montra , dans des conjonctures difficiles et dans des fonctions épineuses , ce que l'on ne voit pas toujours réuni dans le guerrier , la plus haute valeur et un rare talent pour l'administration et le gouvernement d'une ville capitale ; mais sa santé , délabrée par les excessives fatigues d'un commandement de guerre très-actif , ne lui ayant pas permis d'exercer long-temps cet emploi , le maréchal choisit pour le remplacer le général italien , Mazzuchelli , qui ne parut , sous aucun rapport , indigne de son prédécesseur.

1811.  
Espagne.

La mémorable victoire de Sagonte avait sans doute présagé la chute de Valence ; mais si l'on réfléchit que depuis l'occupation de Madrid et de Séville , la conservation de Valence devenait , pour les Espagnols , d'une importance majeure , comme devant être désormais le foyer principal de l'insurrection , un point d'appui nécessaire entre les provinces du nord et du midi , un dépôt central indispensable aux Anglais pour fournir partout , aux insurgés , des armes et des munitions ; si l'on considère que cette grande cité renfermait une armée formée des meilleures troupes de l'Espagne et commandée par des généraux habiles et expérimentés ; que le massacre d'un grand nombre de Français était pour elle une raison puissante d'opposer à l'armée d'Aragon la plus opiniâtre des résistances ; que des moines furibonds exerçaient sur les troupes et la populace une puissante influence ; si l'on réfléchit , enfin , que des agens anglais mettaient tout en œu-



1811.  
Espagne.

vre pour arrêter la marche triomphante du maréchal Suchet, on se demandera comment la possession de Valence n'a-t-elle pas été achetée par de plus grands sacrifices, et pourquoi cette ville ne s'est-elle pas défendue avec la ténacité dont Saragosse et Tarragone venaient de lui offrir le glorieux exemple? Faut-il en attribuer la cause à cette suite de revers désastreux qui auraient affaibli l'enthousiasme et le fanatisme des Espagnols, ou bien à cette mollesse de caractère reprochée aux Valenciens par les autres provinces de la Péninsule, et qui les aurait rendus incapables d'imiter jusqu'au bout l'héroïque résolution du peuple de l'Aragon et de la Catalogne?

Quoi qu'il en soit, et comme toutes ces causes pouvaient et devaient vraisemblablement prolonger le siège de Valence, la nouvelle de la prise de cette ville produisit dans toute la France une vive sensation : elle mettait le sceau à la réputation du maréchal Suchet. Ses braves soldats avaient égalé par des prodiges de valeur non moins surprenans les illustres vainqueurs de l'Italie : d'aussi grands obstacles partout surmontés, des ennemis plus dangereux, plus acharnés, plus nombreux, mille fois vaincus, leur valaient déjà la même renommée. Plus heureux que le grand Condé, qui avait échoué devant Lérída, nous ne comparerons pas le maréchal Suchet au duc d'Orléans, vainqueur à Tortose, mais arrivant le lendemain sur le champ de bataille d'Almanza; non plus au duc de Berwick, qui ne compte guère que cette dernière victoire; ni enfin au duc de Vendôme, à qui la noble fidélité des Castellans et des autres Espagnols, à l'exception des Aragonais, des Catalans et des Valenciens, avait préparé les lauriers de Villaviciosa. Napoléon, lui-même, en le comblant de ses faveurs, et en l'élevant aux plus hautes dignités, lui assigna un des premiers rangs, en même temps que sa munificence impériale récompensait avec éclat ses vaillans compagnons d'armes, sur le pays même conquis par leur bravoure et illustré par

leurs exploits. Deux décrets, en date du 24 janvier 1812, le premier nommant le maréchal Suchet duc d'Albufera, le second accordant deux cents millions de dotations à l'armée d'Aragon, consacreront à la postérité et les services et les récompenses<sup>1</sup>.

1811.  
Espagne.

On ne contestera point que l'armée d'Aragon n'ait mérité ces éclatans témoignages de la satisfaction du souverain ; mais était-il politique, avant la fin d'une lutte aussi terrible qu'acharnée, de traiter l'Espagne en pays conquis, et de disposer en faveur des soldats de la plus grande partie d'une des plus belles et des plus riches provinces de l'Espagne ? Si ces décrets avaient pour but de porter au plus haut degré le dévouement des troupes envers un monarque qui savait récompenser avec tant de libéralité, ne devaient-ils pas, en sens

*1 Premier décret.*

« Napoléon, etc.

« Nous avons nommé et nommons le maréchal comte Suchet duc d'Albufera. Il jouira des titres, prérogatives et domaines attachés audit duché, conformément aux lettres-patentes qui seront rédigées en notre conseil du sceau, et scellées par notre cousin le prince archi-chancelier de l'empire.

*Deuxième décret.*

« Napoléon, etc.

« Voulant récompenser les services rendus par les officiers-généraux, officiers et soldats de l'armée d'Aragon, nous avons décrété et décrétons ce qui suit :

« ARTICLE 1<sup>er</sup>. Des biens situés dans la province de Valence jusqu'à la valeur de deux cents millions seront réunis à notre domaine extraordinaire.

« 2. L'intendant de notre domaine extraordinaire en fera prendre de suite possession, et les réunira aux autres biens de notre domaine extraordinaire d'Espagne.

« 3. Notre cousin le prince de Neufchatel, major-général, remettra à l'intendant de notre domaine extraordinaire l'état des généraux, officiers et soldats de nos armées d'Espagne, et notamment de notre armée d'Aragon, qui se sont distingués, afin que nous puissions leur donner des marques de notre satisfaction et de notre munificence impériale.

« 4. Nos ministres, etc., sont chargés, chacun en ce qui le concerne, de l'exécution du présent décret.

1811.  
Espagne.

contraire, irriter jusqu'à la fureur, un peuple si jaloux de sa dignité, de son honneur et de son indépendance? Nous laissons à décider si le bien pouvait compenser le mal, et si la plus orgueilleuse des nations eût jamais consenti à l'humiliant partage de ses dépouilles. Parmi les causes qui ont le plus contribué à soulever contre la France tous les peuples de l'Europe, on peut compter ces riches dotations que Napoléon accordait sur les provinces envahies, et qui n'étaient conformes ni aux idées du siècle, ni au droit des gens, ni à la justice, ni aux convenances sociales. Ces sortes de récompenses, violant l'indépendance des nations et blessant leur amour-propre jusqu'au fond du cœur des moindres citoyens, devaient tôt ou tard susciter aux Français des ennemis bien difficiles à apaiser. La patrie était assez riche pour récompenser dignement les guerriers qui l'avaient défendue et illustrée; et plutôt au ciel qu'une sage politique eût appliqué à un si noble emploi une partie de ses immenses ressources; mais l'insatiable souverain aspirait à la domination universelle, et prétendait disposer de tous les états en maître absolu: son ambition ne se bornait plus à régner sur un grand peuple, qui, au prix du sang d'un million de soldats, l'avait fait asseoir sur un trône entouré de tant de trophées si chèrement payés.

FIN DU VINGTIÈME VOLUME.

---

IMPRIMERIE DE C. L. F. PANCKOUCKE.

